



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

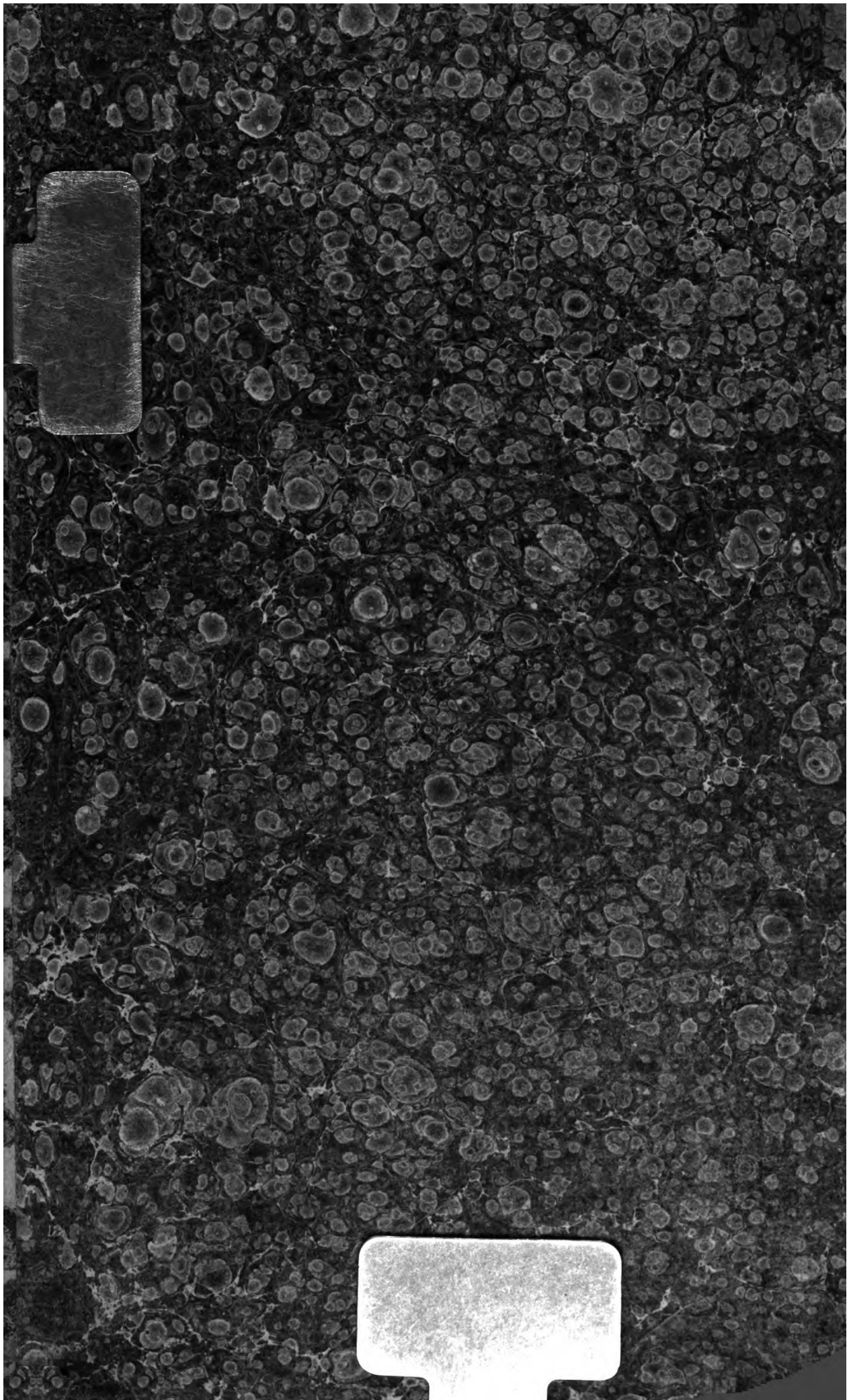
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

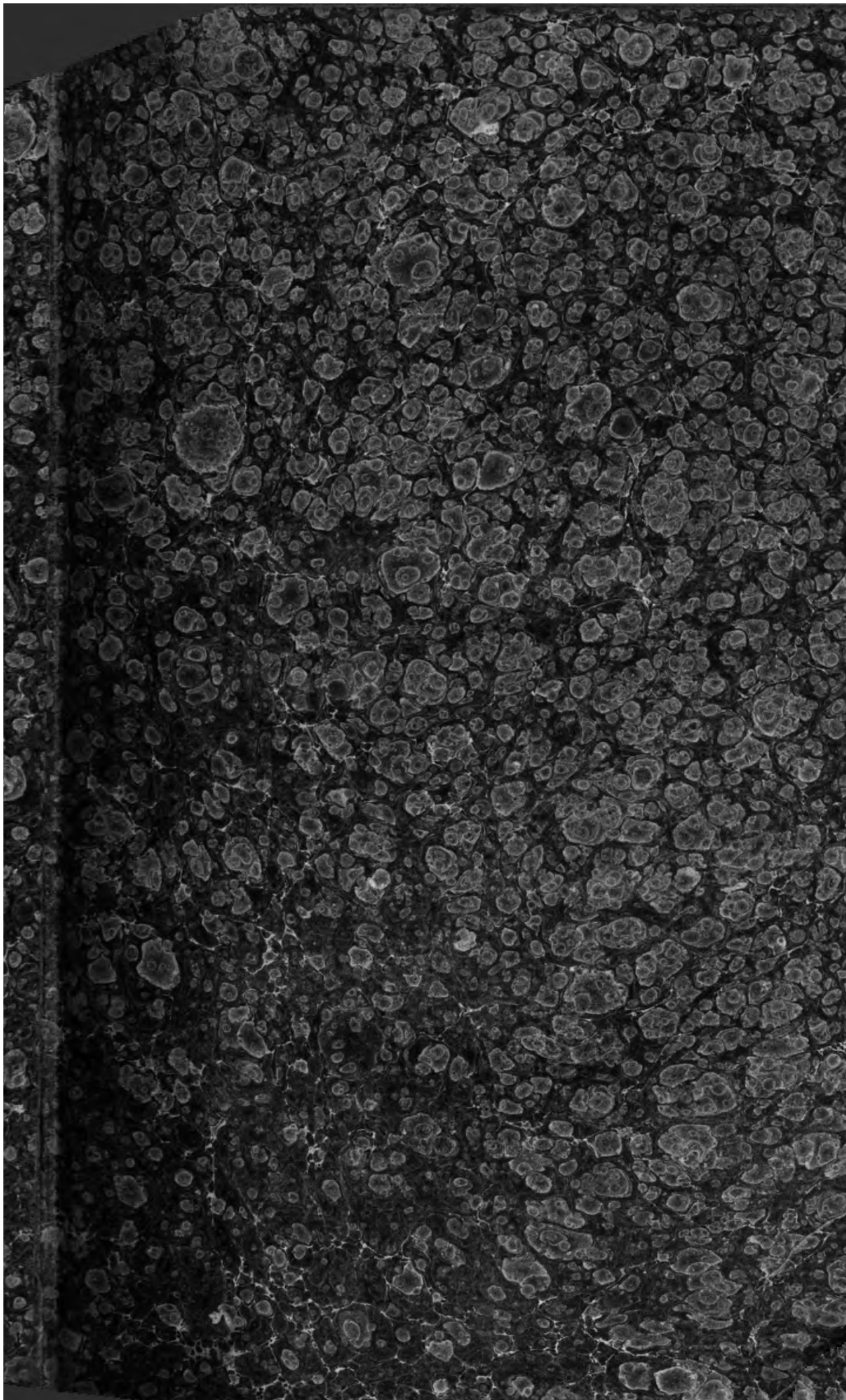


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.







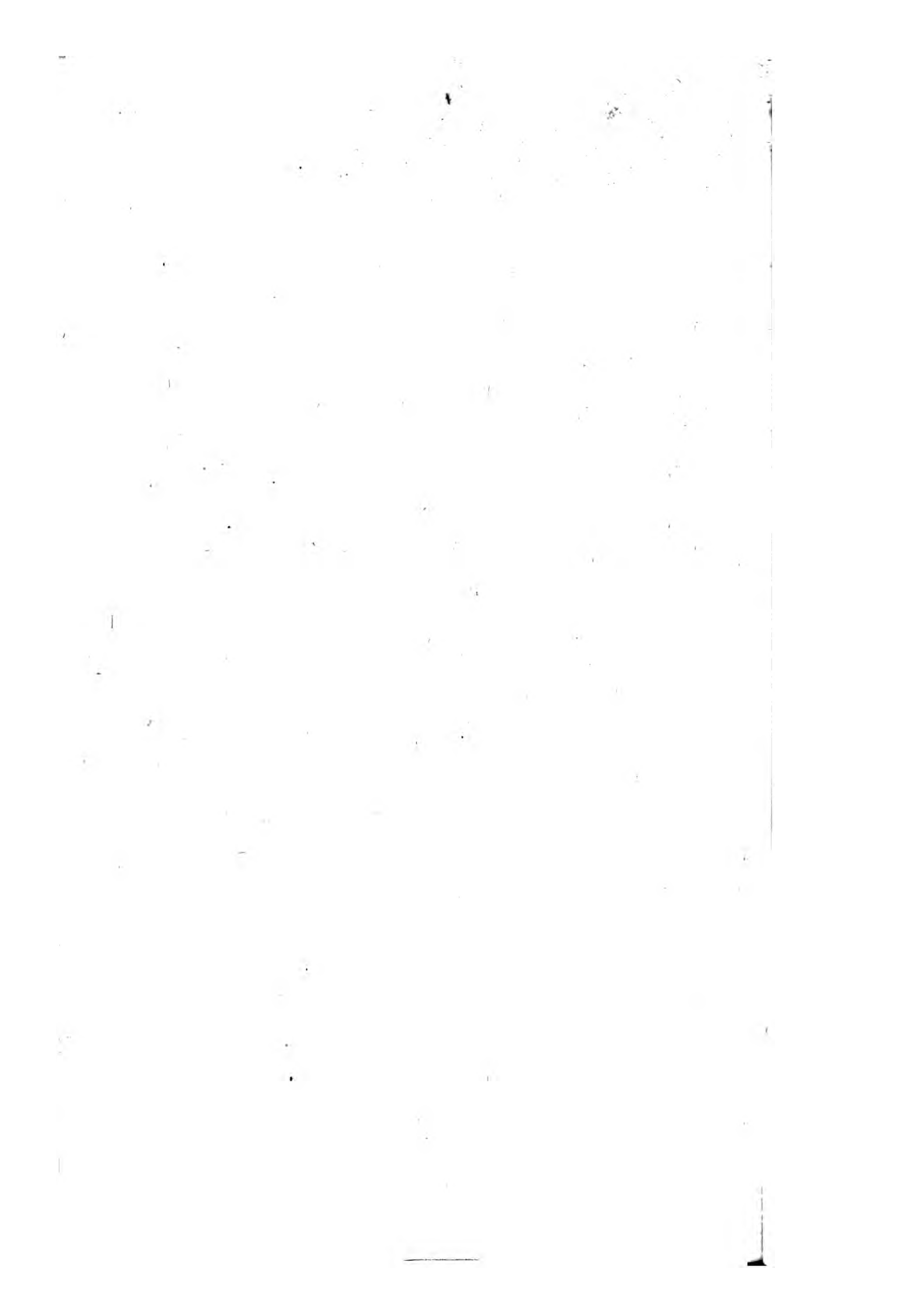




8. Σ. 925





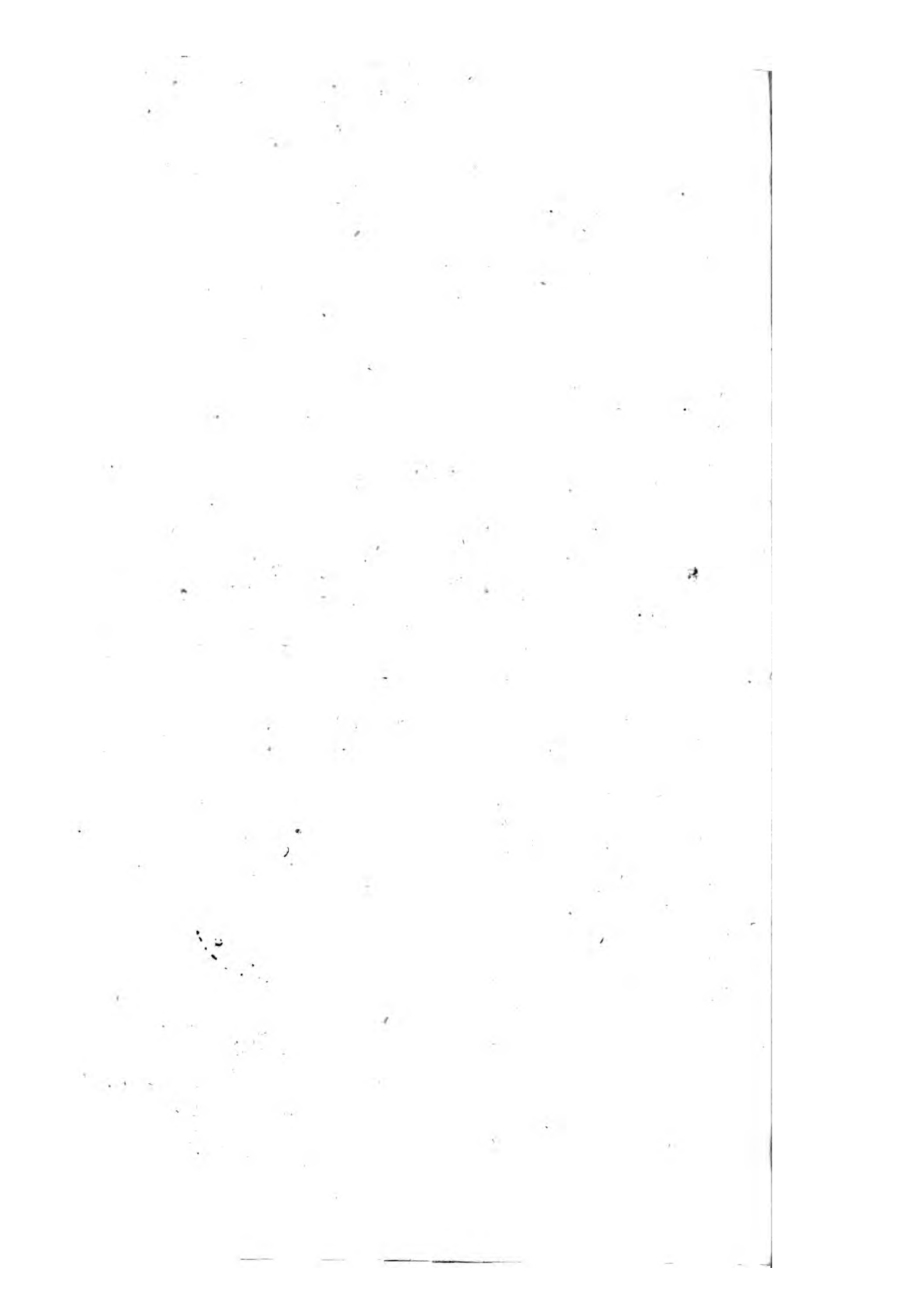


**VICTOIRES,  
CONQUÊTES,**

**REVERS ET GUERRES CIVILES**

**DES FRANÇAIS.**





# VICTOIRES, CONQUÊTES,

REVERS ET GUERRES CIVILES

## DES FRANÇAIS,

DEPUIS LES GAULOIS JUSQU'EN 1792.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES ET DE GENS DE LETTRES.

Sum cuique decus posteritas rependit.

TACITE, *Annales*, liv. iv, 35.

### TOME DEUXIÈME.

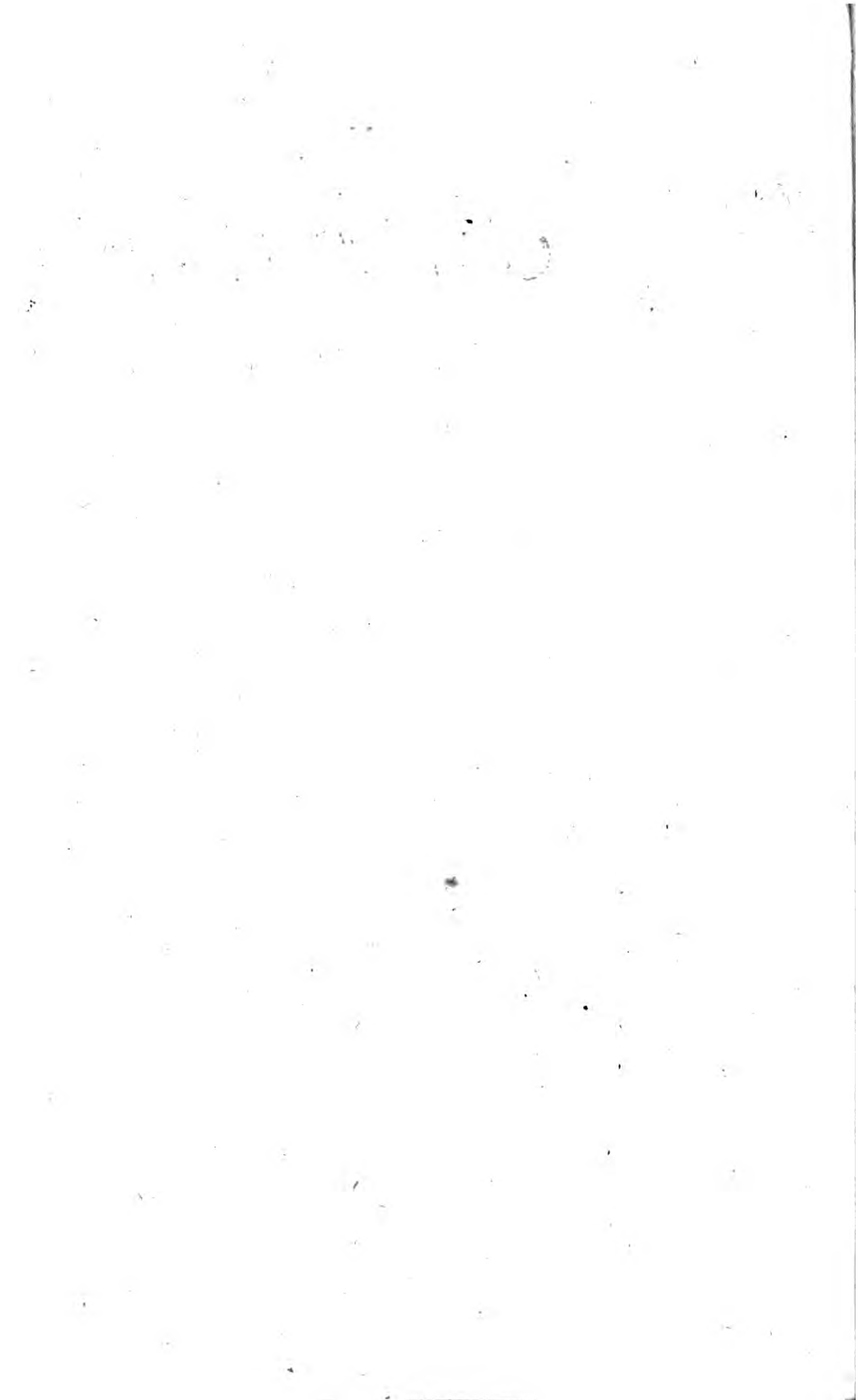
PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, EDITEUR.

1821.







---

---

# TABLE

## DES CHAPITRES DU DEUXIEME VOLUME.

---

### LIVRE III.

#### PREMIERE EPOQUE.

##### CHAPITRE PREMIER.

	Pages.
CONSIDÉRATIONS générales sur les Francs.....	2
Situation des Gaulcs au commencement du règne de Clovis.....	5
Premières années du règne du Clovis.....	8
Bataille de Soissons. Syagrius , comte ou roi des Gallo-Romains, est défait et mis à mort par Clovis.....	10
Aventure du vase de l'église de Reims.....	13
Défaite de Basin, roi de Thuringe.....	14
Mariage de Clovis avec Clotilde , princesse bourguignone.....	15
Blocus de Paris.....	<i>Ib.</i>
Guerre de Clovis avec les Allemands.....	16
Bataille de Tolbiac.....	17
Soumission des cités armoriques et des débris de la milice romaine dans les Gaules.....	19
Guerre de Clovis avec les Bourguignons.....	<i>Ib.</i>
Bataille de Dijon.....	24
Le roi Gondebaud , vaincu, s'enferme dans Avignon , et fait sa paix avec Clovis.....	25
Siège de Vienne par Gondebaud.....	28
Cette place est prise par trahison.....	29
Théodoric se ligue avec Clovis contre Gondebaud.....	31
Nouvelle victoire de Clovis sur les Bourguignons ; Gondebaud traite avec ce prince et Théodoric.....	32

	Pages.
Clovis menacé de la guerre Alaric, roi des Visigoths.....	34
Il marche avec une armée formidable contre les Visigoths.....	38
Bataille de Vouglé; mort d'Alaric.....	39
Suites de la bataille de Vouglé; conquête des états d'Alaric par Clovis et son fils Thierry.....	41
Siège d'Arles par l'armée de Clovis.....	42
Théodoric envoie un corps de troupes au secours de cette ville. Les Français sont vaincus devant Arles par les Ostrogoths.....	44
Théodoric se réconcilie avec Clovis.....	45
Clovis nommé consul par l'empereur Anastase.....	47
Clovis songe à se défaire des princes francs ses parens ou ses alliés.	48
Sigebert, roi de Cologne, et son fils Clodoric sont assassinés....	49
Alaric est détrôné et mis à mort, ainsi que son fils.....	50
Clovis tue de sa propre main Regnacaire, roi de Cambrai, et son frère Richiaire.....	52
Mort de Ricimer et des autres princes, parens ou alliés de Clovis.	53
Mort de Clovis.....	54

## CHAPITRE II.

Partage du royaume de Clovis entre ses quatre fils, Thierry, Clo- domir; Childebert et Clotaire.....	59
Guerres de Thierry contre les Scandinaves et dans la Thuringe..	62
Les rois de Soissons, de Paris et d'Orléans déclarent la guerre au roi de Bourgogne.....	64
Mort de Sigismond, roi de Bourgogne.....	65
Bataille de Vesperonce et mort de Clodomir.....	67
Childebert et Clotaire se partagent le royaume d'Orléans.....	69
Thierry et Clotaire se réunissent pour faire la guerre à Hermanfred, roi de Thuringe; mort de ce dernier.....	<i>Ib.</i>
Campagne de Childebert en Auvergne et contre les Visigoths....	72
Thierry refuse de s'unir à ses frères contre les Bourguignons....	74
Childebert et Clotaire envahissent le royaume de Bourgogne....	76
Campagne de Thierry en Auvergne.....	77
Campagne de Théodebert, fils de Thierry, contre les Ostrogoths..	82
Mort de Thierry; son fils Théodebert lui succède.....	84
Fin du premier royaume de Bourgogne.....	85
Les princes français s'unissent avec Justinien, empereur d'Orient, pour chasser les Goths de l'Italie.....	86

## TABLE DES CHAPITRES.

	jx Pages.
<b>Théodebert défait les Goths et les troupes de Justinien.....</b>	88
<b>Childebert et Clotaire font la guerre entre eux ; combat de Routot ; les deux rois se réconcilient.....</b>	91
<b>Les rois de Paris et de Soissons marchent contre les Visigoths et sont battus.....</b>	93
<b>Les Visigoths sont vaincus en Septimanie.....</b>	95
<b>Théodebert se prépare à faire la guerre à l'empereur Justinien...</b>	96
<b>Mort de Théodebert.....</b>	98
<b>Les Français recommencent la guerre en Italie.....</b>	99
<b>Combat de Parme.....</b>	102
<b>Les Français envahissent et pillent le midi de l'Italie.....</b>	106
<b>Bataille du Casilin ou de Capoue.....</b>	109
<b>Mort de Théodebalde, roi d'Austrasie ; Clotaire s'empare de ses états.....</b>	117
<b>Guerre de Clotaire contre les Saxons.....</b>	118
<b>Conduite de Chramue, fils de Clotaire.....</b>	119
<b>Clotaire envoie ses deux fils Charibert et Gontran contre Chramne.</b>	120
<b>Mort de Childebert ; Clotaire seul roi de France.....</b>	122
<b>Chramne sollicite le secours des Bretons... ..</b>	123
<b>Clotaire marche en personne contre son fils.....</b>	124
<b>Chramne est vaincu et mis à mort.....</b>	125
<b>Mort de Clotaire.....</b>	126

## CHAPITRE III.

<b>Nouveau partage de la France entre les quatre fils de Clotaire...</b>	128
<b>Guerre de Sigebert contre les Huns.....</b>	130
<b>Chilpéric et Sigebert prennent les armes l'un contre l'autre.....</b>	131
<b>La paix est rétablie entre ces deux princes par l'entremise des deux rois Caribert et Gontran.....</b>	132
<b>Mort de Caribert ; ses trois frères se partagent ses états.....</b>	133
<b>Mariages des rois Sigebert et Chilpéric, causes de discordes entre eux.....</b>	134
<b>Seconde guerre de Sigebert contre les Huns.....</b>	135
<b>Les Lombards envahissent le royaume de Bourgogne, et sont défaits par Mummol.....</b>	136
<b>Nouvelle victoire de ce dernier sur un corps de Saxons auxiliaire des Lombards.....</b>	138



	Pages.
<b>Les Lombards recommencent les hostilités contre le roi de Bourgogne, et sont vaincus une seconde fois</b> .....	140
<b>Guerre entre Gontran et Sigebert</b> .....	141
<b>Chilpéric déclare la guerre à Sigebert; succès variés des deux armées royales</b> .....	143
<b>Sigebert vainqueur accorde la paix à Chilpéric</b> .....	145
<b>Indiscipline des troupes germaniques à la solde de Sigebert</b> .....	146
<b>Chilpéric reprend les armes contre Sigebert</b> .....	<i>Ib.</i>
<b>Mort de ce dernier</b> .....	147
<b>Dissensions intestines</b> .....	148
<b>Chilpéric et Childebert, son neveu, font la guerre à Gontran</b> .....	149
<b>Entrevue de Gontran et de Childebert; celui-ci est adopté par son oncle</b> .....	150
<b>Guerre de Bretagne</b> .....	151
<b>Les hostilités recommencent entre Gontran et Childebert; Chilpéric s'unit avec le dernier</b> .....	153
<b>Guerre civile en Austrasie</b> .....	136
<b>Chilpéric et Gontran font la paix</b> .....	158
<b>Chilpéric reprend les armes contre le roi de Bourgogne</b> .....	159
<b>Paix entre les rois de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie</b> .....	162
<b>Expédition ridicule de Childebert en Italie</b> .....	<i>Ib.</i>
<b>Mort de Chilpéric</b> .....	163
<b>Des magnats français, mécontents, veulent placer un fils naturel de Clotaire 1<sup>er</sup>, nommé Gondovalde, sur le trône de Neustrie</b> .....	164
<b>Gontran et Childebert s'unissent contre Gondovalde</b> .....	165
<b>Retraite de celui-ci; siège de Comminge</b> .....	167
<b>Gondovalde est livré par ses généraux et mis à mort</b> .....	171
<b>Guerre de Gontran avec les Visigoths</b> .....	176
<b>Les troupes du roi de Bourgogne sont battues en Septimanie</b> .....	178
<b>Suite de la guerre contre les Visigoths</b> .....	181
<b>La ville de Soissons reconnaît pour roi le fils de Childebert, roi d'Austrasie</b> .....	183
<b>Gontran fait la paix avec les Visigoths</b> .....	184
<b>Nouvelle guerre de Childebert en Italie</b> .....	<i>Ib.</i>
<b>Indiscipline des troupes austrasiennes</b> .....	186
<b>Invasion du territoire lombard</b> .....	187
<b>Les troupes austrasiennes abandonnent l'Italie</b> .....	188
<b>Nouvelles excursions des Bretons en Neustrie</b> .....	191
<b>Mort de Gontran, roi de Bourgogne</b> .....	192

## TABLE DES CHAPITRES.

	xj Pages.
Childebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne, fait la guerre à la reine Frédégonde et à Clotaire, fils de Chilpéric. . . . .	193
Bataille de Droissy. . . . .	<i>Ib.</i>
Mort de Childebert. . . . .	196
Bataille de Lafao; mort de Frédégonde. . . . .	<i>Ib.</i>
Théodebert II et Thierry, fils de Childebert, déclarent la guerre à Clotaire II, leur cousin. . . . .	197
Bataille de Dormeille. . . . .	<i>Ib.</i>
Clotaire II demande la paix à ses deux cousins. . . . .	198
La guerre recommence entre Clotaire et ses cousins. . . . .	199
Bataille d'Etampes. . . . .	200
Théodebert et Thierry font la paix avec Clotaire II. . . . .	201
Théodebert fait la guerre à son frère. . . . .	<i>Ib.</i>
Théodebert réunit à ses états une partie de ce qui en avait été distrait pour ajouter au royaume de Bourgogne. . . . .	202
Guerre de Thierry, roi de Bourgogne, contre Théodebert, son frère. . . . .	203
Bataille de Tolbiac. . . . .	204
Mort de Thierry II. . . . .	205
Clotaire s'empare des états de Thierry; mort de la reine Brunehaut. . . . .	206
Clotaire seul roi de France; campagne de Dagobert, son fils, contre les Saxons. . . . .	208
Mort de Clotaire II. . . . .	210

## CHAPITRE IV.

Dagobert restreint son frère Charibert à l'Aquitaine pour tout apanage. . . . .	212
Guerre de Dagobert contre les Esclavons-Vinides. . . . .	213
Une armée française passe en Espagne pour détrôner le roi des Visigoths Suintila. . . . .	215
Suite de la guerre contre les Esclavons. . . . .	216
Dagobert place son fils Sigebert sur le trône d'Austrasie. . . . .	<i>Ib.</i>
Les Gascons et les Bretons reprennent les armes contre Dagobert et sont défaits. . . . .	217
Mort de Dagobert. . . . .	<i>Ib.</i>
Ambition de Grimoald, maire du palais de Sigebert II. . . . .	218
Guerre de Thuringe. . . . .	<i>Ib.</i>
L'armée austrasienne est battue par le duc de Thuringe. . . . .	220
Mort de Sigebert II. . . . .	221

	Pages.
Grimoald veut placer la couronne sur la tête de son fils.....	222
Mort de Clovis II.....	223
Clotaire III roi de Neustrie, et Childebert II roi d'Austrasie.....	<i>Ib.</i>
Une armée française est battue en Italie.....	224
Conduite d'Ebroin, maire du palais de Neustrie.....	225
Mort de Clotaire III. Thierry III, qui lui succède, est confiné avec Ebroin dans un cloître.....	226
Incertitudes historiques sur une campagne des Français contre les Visigoths.....	227
Excès et mort de Childéric II.....	229
Thierry III remonte sur le trône.....	230
Dagobert II roi d'Austrasie.....	231
Ebroin maire du palais de Neustrie et de Bourgogne.....	<i>Ib.</i>
Mort de Dagobert II.....	232
Révolution en Austrasie.....	233
Ebroin fait assassiner Martin, l'un des ducs d'Austrasie. Pepin gouverne seul ce royaume.....	234
Mort d'Ebroin.....	235
Successeurs d'Ebroin dans l'emploi de maire du palais de Neustrie et de Bourgogne.....	<i>Ib.</i>
Pepin déclare la guerre à Thierry III.....	236
Bataille de Testri.....	237
Pepin gouverne les trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne.....	241
Soumission des peuples qui avaient secoué le joug des rois de France.	242
Pepin fait proclamer successivement rois les fils de Thierry III, et continue à régner sous le nom de ces princes.....	243
Différentes guerres entreprises et heureusement terminées par Pepin.....	244
Mort de Pepin.....	245
Les Neustriens secouent l'autorité de la veuve et du fils de Pepin...	246
Mort de Dagobert III; Chilpéric II lui succède.....	<i>Id.</i>
Charles, fils de Pepin, veut reprendre l'autorité de son père.....	247
Il est battu par les Frisons et les Neustriens réunis.....	<i>Ib.</i>
L'Austrasie est ravagée par les Neustriens et les Frisons.....	248
Combat d'Amblève.....	249
Seconde campagne de Charles contre les Neustriens; bataille de Vinciac.....	252
Charles s'empare de Cologne et des trésors de Pepin.....	253
Eudes, duc d'Aquitaine, embrasse le parti de Chilpéric II.....	254

TABLE DES CHAPITRES.

xiiij

Pages.

Charles bat les Neustriens et les Aquitainiens réunis.....	255
Charles, maître de la personne de Chilpéric II, gouverne sous son nom la Neustrie et la Bourgogne.....	<i>Ib.</i>
Mort de Chilpéric II.....	256
Charles place sur le trône de France Thierry IV, fils de Dagobert III.....	<i>Ib.</i>
Guerres et exploits de Charles contre différens peuples.....	<i>Ib.</i>
Invasion des Maures ou Sarrasins en France.....	258
Le duc Eudes est vaincu par Abderame, général des Maures ou Sarrasins.....	260
Charles s'unit au duc d'Aquitaine contre les Maures.....	<i>Ib.</i>
Succès des Maures sur le territoire français.....	261
Bataille de Poitiers.....	262
Les Maures sont vaincus.....	264
Les Frisons sont vaincus une nouvelle fois par Charles.....	267
Charles Martel fait prêter serment de fidélité au duc d'Aquitaine.....	<i>Ib.</i>
Expéditions de Charles Martel en Bourgogne et en Septimanie....	268
Prise de plusieurs villes en Septimanie sur les Maures.....	269
Mort de Thierry IV.....	271
Nouvelles guerres contre les Saxons et les Maures.....	<i>Ib.</i>
Mort de Charles Martel.....	274
Partage de l'autorité de Charles Martel entre ses deux fils Carloman et Pepin.....	275
Carloman et Pepin soumettent les Aquitains et les Allemands....	276
Childéric III proclamé par Pepin roi de Neustrie et de Bourgogne.....	278
Guerre contre les Bavarois et les Saxons.....	279
Hunolde, duc d'Aquitaine, reprend les armes, et est vaincu de nouveau par Pepin.....	281
Nouvelles expéditions de Carloman et de Pepin en Germanie.....	282
Pepin gouverne seul la France après la retraite de Carloman, son frère.....	283
Griffon, troisième fils de Charles Martel, fait la guerre à Pepin.....	<i>Ib.</i>
Griffon veut s'emparer du duché de Bavière; il en est empêché par Pepin.....	284
Pepin donne le duché de Bavière à Tassillon.....	285
Pepin monte sur le trône de France; fin de la première race royale, dite des Mérovingiens.....	286

## LIVRE IV.

## DEUXIEME EPOQUE.

## CHAPITRE PREMIER.

Mort de Griffon, frère de Pepin.....	296
Expédition de Pepin contre les Saxons, les Bretons et les Maures.....	297
Guerre de Pepin contre les Lombards.....	292
Pepin accorde la paix au roi des Lombards; cession de l'exarchat de Ravenne aux papes, par le roi de France.....	296
Le roi des Lombards reprend les armes contre le pape.....	297
Pepin marche au secours du souverain pontife.....	298
Nouvelle guerre d'Aquitaine.....	301
Siège et prise de Bourges.....	302
Suite de la guerre d'Aquitaine.....	303
Tassillon, duc de Bavière, veut se rendre indépendant.....	305
Pepin négocie avec le roi Didier et le duc Tassillon.....	<i>Ib.</i>
La guerre recommence en Aquitaine.....	306
Pepin fait rétablir les places qu'il a conquises en Aquitaine.....	307
Nouveaux succès de Pepin en Aquitaine.....	308
Mort de Vaifre, duc d'Aquitaine.....	309
Mort de Pepin.....	310
Partage des états de ce monarque entre ses deux fils Charles et Carlo man.....	311
Hunolde, père de Vaifre, fait révolter de nouveau l'Aquitaine.....	312
Mort de Carloman; Charles seul roi de France.....	<i>Ib.</i>
Première campagne contre les Saxons.....	313
Charles porte la guerre en Italie.....	314
Siège de Pavie.....	316
Prise de cette ville. Fin du royaume des Lombards. Charles roi d'Italie.....	317
Deuxième et troisième campagnes contre les Saxons.....	318
Nouvelle guerre d'Italie.....	320
Quatrième campagne contre les Saxons.....	321
Expédition de Charles en Espagne.....	323
Combat de Roncevaux. Mort de Rolland.....	324



**TABLE DES CHAPITRES.**

	xv
	Pages.
Cinquième et sixième campagnes contre les Saxons.....	328
Septième campagne contre les Saxons.....	329
Charles fait couronner son fils Pepin roi d'Italie.....	330
Huitième campagne contre les Saxons.....	<i>Ib.</i>
Bataille du mont Sontal.....	332
Neuvième campagne contre les Saxons.....	334
Dixième campagne contre les Saxons.....	335
Onzième campagne contre les Saxons.....	336
Soumission et baptême de Witikind.....	337
Révolte et soumission des Bretons.....	<i>Ib.</i>
Nouvelle guerre en Italie.....	338
Expédition de Charles en Bavière.....	339
Les Huns sont défaits sur le Danube.....	340
Défaite d'Adalgise, prétendant à la couronne des Lombards,....	<i>Ib.</i>
Charles bat les Esclavons-Aboridites.....	341
Deuxième guerre contre les Huns.....	342
Charles envoie son fils Louis en Italie au secours de Pepin....	344
Douzième campagne contre les Saxons.....	345
Les Maures attaquent les possessions de Charles en Espagne.....	<i>Ib.</i>
Treizième et quatorzième campagnes contre les Saxons.....	346
Les Huns, vaincus par le roi d'Italie, se soumettent à Charles....	347
La guerre recommence en Espagne.....	348
Quinzième campagne contre les Saxons.....	349
Événemens militaires en Pannonie, en Bretagne et en Italie.....	<i>Ib.</i>
Charles est couronné empereur d'Occident par le pape Léon III..	350
Prise de Barcelonne sur les Maures.....	351
Colonie saxonne établie en Belgique.....	352
Les Bohémiens et les Souabes sont défaits par le prince Charles, fils de Charlemagne.....	<i>Ib.</i>
Nouveaux succès sur les Maures en Espagne.....	353
Les Maures sont battus sur la Méditerranée par une flotte française.	355
Suite de la guerre d'Espagne.....	<i>Ib.</i>
Expédition contre les Scandinaves Danois ou Normands.....	358
Guerre de Pepin en Vénétie.....	359
Suite de la guerre contre les Maures.....	360
Succès variés contre les Danois ou Normands.....	<i>Ib.</i>
Suite des événemens militaires en Espagne et en Italie.....	361
Les Danois demandent la paix à Charlemagne.....	363
Les Hilinons, les Esclavons et les Bretons battus par les armées de Charlemagne.....	364

## TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
Nouveaux avantages remportés sur les Maures.....	365
Charlemagne fait proclamer Louis, son fils aîné, empereur d'Occident.....	366
Mort de Charlemagne.....	<i>ib.</i>
Lois, réglemens et institutions militaires de Charlemagne.....	367

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU DEUXIÈME VOLUME.

# VICTOIRES, CONQUÊTES,

REVERS ET GUERRES CIVILES

## DES FRANÇAIS.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

---

#### LIVRE III.

#### GUERRES DES FRANCS.

**I.<sup>re</sup> EPOQUE.** Depuis Clovis jusqu'à la fin de la première race  
des rois de France.

De l'an 481 à l'an 752 de l'ère chrétienne.

#### CHAPITRE PREMIER.

De l'année 481 à l'année 511 de l'ère chrétienne.

**Considérations générales sur les Francs. Situation des Gaules au commencement du règne de Clovis. Premières années de ce règne. Bataille de Soissons. Syagrius, comte ou roi des Gallo-Romains, est défait et mis à mort par Clovis. Aventure du vase de l'église de Reims. Défaite de Basin, roi de Turinge. Mariage de Clovis. Blocus de Paris. Guerre de Clovis avec les Allemands. Bataille de Tolbiac. Soumission des cités armoriques et des débris de la milice romaine dans les Gaules. Guerre de Clovis avec les Bourguignons. Bataille de Dijon. Le roi Gondebaud s'enferme dans Avignon, et fait sa paix avec Clovis. Siège de Vienne par Gondebaud; cette place est prise par trahison. Théodoric se ligue avec Clovis contre Gondebaud. Nouvelle victoire de Clovis sur les Bourguignons; Gonde-**

baud traite avec ce prince et Théodoric. Clovis menace de la guerre Alaric, roi des Visigoths. Il marche contre ce prince. Bataille de Vouglé; mort d'Alaric. Suites de la bataille; conquête des états d'Alaric par Clovis et son fils Thierry. Siège d'Arles par l'armée de Clovis; Théodoric envoie un corps de troupes au secours de cette ville. Les Francs sont vaincus devant Arles par les Ostrogoths. La paix se rétablit entre Clovis et Théodoric. Clovis nommé consul par l'empereur Anastase; il songe à se défaire des princes francs, ses parens ou ses alliés. Sigebert, roi de Cologne, et son fils Clodoric sont assassinés. Calaric est mis à mort, ainsi que son fils. Clovis tue de sa main le roi Regnacaire et son frère Richiaire. Mort de Ricimer et de plusieurs autres princes. Mort de Clovis.

LE plus grand nombre des historiens ont placé les chefs des Francs, Theudemir-Pharamond ou Farmon, Clodion, Mérovée et Childéric, son fils, en tête des rois de France de la première race. On a pu voir, dans le volume précédent, quel rôle secondaire les quatre princes que nous venons de nommer ont joué dans l'établissement de la monarchie française; et cette considération doit anéantir le système, si ridiculement accrédité jusqu'à nos jours, qui fait remonter la fondation du royaume de France à plus d'un demi-siècle avant le règne de Clovis.

*Considérations générales sur les Francs.* — Jusqu'à cette dernière époque, on ne peut en effet regarder les Francs que comme une horde nomade, ayant pris le parti, après de fréquentes et périlleuses entreprises, de séjourner dans un pays assez riche et assez fertile, pour la dédommager du butin qu'elle renonçait temporairement à se procurer par de nouvelles incursions. Les Romains qui, dans la décadence de l'empire, redoutaient principalement la valeur de ces peuples, essayèrent de les civiliser pour les amollir. Quelques succès obtenus sur eux mirent les généraux, ou les délégués des empereurs d'Occident, à même d'exiger des Francs, établis dans la Gaule septentrionale, qu'ils se pliassent aux usages du pays; qu'ils cultivassent le sol qu'ils

habitaient. Ils s'y soumirent d'abord; mais, dès que leurs forces furent réparées, ils regardèrent cette obligation comme une injure, et revinrent à leurs premières idées, c'est-à-dire à l'opinion que tout appartient aux plus braves et aux plus forts, et qu'il ne convient qu'au lâche de ne pas conquérir sa subsistance. Les autres parties de la Gaule furent continuellement dévastées, ou obligées de se racheter du pillage, en payant fort cher une paix, ou plutôt une trêve, par des traités qui étaient bientôt violés.

Les Francs, encore plus sauvages que les autres nations germaniques, ne croyaient point alors qu'il dût exister un *droit des gens*; que deux peuples voisins eussent des devoirs réciproques à remplir, lorsqu'ils s'étaient liés par la foi des traités. A peine avaient-ils quelques notions sur les principes qui constituent une société. Ils ne reconnaissaient pour règle que des coutumes grossières, conservées par tradition, et dont les pères instruisaient leurs enfans, en même temps qu'ils leur enseignaient comment ils devaient se servir de l'épée et de la francisque<sup>1</sup>. On les accoutumait à tout oser, à tout attendre de leur courage. Un guerrier, déjà distingué par sa haute valeur et son expérience, formait-il une entreprise hasardeuse, il devenait le capitaine de tous ceux à qui il avait communiqué son audace et ses espérances. L'histoire nous présente de nombreux exemples de ces bandes d'aventuriers, qui, séparés du corps de la nation, infestaient les mers, pillaient l'Espagne et l'Italie, et portaient même leurs ravages jusque sur les côtes de l'Asie Mineure. Chaque famille formait en quelque sorte un corps politique séparé, qui avait ses intérêts particuliers, et qui

<sup>1</sup> La francisque était une hache légère, que les Francs lançaient de loin comme le javelot, ou dont ils se servaient de près pour frapper leur ennemi à coups redoublés. Ils avaient aussi pour armes l'arc et le javelot.



se faisait lui-même justice par la voie des armes. Cet état de guerre empêchait qu'il se formât chez la nation franque les liens les plus nécessaires à l'ordre de la société ; et les querelles des familles ou des individus entre eux, auraient amené la dissolution du pacte social, si les Francs n'eussent pas reconnu eux-mêmes la nécessité d'une sorte de police favorable aux plus faibles, et qui cependant démontre encore leur ignorance et la barbarie de leurs mœurs.

Quand, après avoir fait une injure, une famille ou un individu ne se croyait pas en mesure de se défendre contre son ennemi, celui-ci ne pouvait pas refuser en dédommagement l'offre d'une certaine quantité de bœufs ou de moutons ; et c'est ce que les lois anciennes des Francs appellent une *composition*. Les magistrats, si l'on peut donner ce nom aux chefs d'une nation sans lois écrites, aux capitaines de chaque bourgade, étaient obligés de prendre sous leur protection les coupables, dont un ennemi trop acharné à la vengeance n'aurait pas voulu recevoir la *composition*, pour se réserver le droit de les punir à son gré. Ils ne venaient au secours de l'offensé, que lorsqu'il était trop faible pour se venger et contraindre l'offenseur à lui payer une *composition* ; ou bien lorsque l'auteur de l'offense était incertain ou inconnu. Le chef du canton, se constituant juge, menaçait de la guerre l'agresseur, et le forçait à satisfaire sa partie. S'il ne s'élevait que de simples soupçons sur un individu au sujet d'une offense commise, il était obligé de se justifier, soit en subissant l'épreuve du fer chaud ou de l'eau bouillante, soit en produisant, selon la nature de l'accusation, un nombre plus ou moins grand de témoins, qui affirmaient son innocence <sup>1</sup>.

On ne sait pas positivement si les premiers chefs de la

<sup>1</sup> Voyez Mably, *Observations sur l'Histoire de France*.



nation franque étaient appelés rois, ou simplement *ducs* (*duces*); mais il est constant que leur autorité était très-bornée. Un peuple fier, brutal, sans patrie, sans lois, dont chaque individu armé ne vivait que de butin; qui ne voulait être restreint par aucun châtement; qui ne punissait de mort que la trahison ou l'assassinat, devait être souverainement libre. Son premier chef devait être un général et non pas un monarque. Les Francs pouvaient tolérer dans ce général quelques violences, même atroces, parce qu'elles étaient en rapport avec les mœurs de la nation; mais une autorité suivie, raisonnée, soutenue, eût été impraticable. Tel crédit que ce chef eût obtenu parmi ses subordonnés, la coutume ne lui donnait que quelques prérogatives, qu'il aurait été dangereux pour lui de vouloir étendre. Il recevait les hommages, les respects d'une cour sauvage, qui, ne pouvant le corrompre par des flatteries, ni être elle-même corrompue par ses libéralités, le jugeait toujours sans prévention. En un mot, le prince commandait bien moins comme roi à des sujets, que comme général à des soldats, qui ne combattaient sous ses ordres que pour leur propre intérêt<sup>1</sup>. En effet, le butin que faisait une armée appartenait à la masse des guerriers, et le roi ou chef n'avait que la part qui lui était assignée par le sort.

*Situation des Gaules au commencement du règne de Clovis.* — Tournai (*Turnacum*) était la cité principale des Francs établis sur la rive gauche du Rhin. Tout porte à croire que, lors de la mort de Chilpéric, ils n'avaient pas étendu leur domination au-delà de la Somme. Les autres

Ere chrét.  
481.

<sup>1</sup> Mably.

C'était, au surplus, les mœurs des Germains, dont les Francs tiraient leur origine. *Nec regibus infinita aut libera potestas, et duces exemplo potius quam imperio, si prompti, si conspicui, si ante aciem agant, admiratione præsent.* (TACIT., *De morib. Germ.*, VII.)

parties de la Gaule étaient partagées, à cette époque, entre les Romains, les Bourguignons et les Visigoths. Les Bretons, qui avaient envahi cette partie de la Celtique qui a reçu d'eux le nom de Bretagne qu'elle a conservé jusqu'à nos jours <sup>1</sup>, s'efforçaient de s'y maintenir, de concert avec les Romains. Le domaine de ceux-ci s'étendait le long du Rhin, et comprenait encore une grande partie des provinces renfermées entre ce fleuve, l'Océan et la Loire. Les Bourguignons s'étaient emparés du territoire entre la Saône et le Rhône, et de plusieurs villes sur l'une et l'autre rive de ces deux fleuves. Outre la Bourgogne, proprement dite <sup>2</sup>, ils possédaient encore les cités de Lyon, de Vienne et de Genève; ils s'étendaient dans le Dauphiné et jusqu'en Provence, entre la Durance et le Rhône, et dans la Savoie. Les Visigoths occupaient le pays qui s'étend depuis la Loire jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées; ils avaient même des possessions considérables de l'autre côté de cette dernière chaîne de montagnes, c'est-à-dire, en Espagne <sup>3</sup>.

Syagrius, fils du comte Egidius, que les anciens auteurs nomment le comte Gilles ou Gillon, gouvernait en souverain ce qui restait encore à l'empire romain dans les Gaules; il se trouvait en effet dans une entière indépendance, depuis qu'Odoacre avait détrôné et fait massacrer le dernier empereur d'Occident, Romulus. Alaric II venait de succéder à

<sup>1</sup> Elle avait porté d'abord celui d'*Armorique*, qui était commun à tous les pays situés entre les embouchures de la Seine et de la Loire; mais lorsque les Bretons (peuple originaire de la Celtique) eurent été contraints, par l'invasion des Anglo-Saxons, d'abandonner en partie l'île d'Albion, pour se réfugier dans l'Armorique, ils communiquèrent insensiblement leur nom aux habitans du pays, et au pays même.

<sup>2</sup> C'est - à - dire une partie de la province moderne de Bourgogne, et toute celle appelée depuis Franche-Comté.

<sup>3</sup> Voyez Ammian. Marcel., lib. 15.

son père Euric comme roi des Visigoths ; mais ce prince , encore enfant , n'était pas en état de gouverner par lui même. Gondébaud et Gondegesile , ayant vaincu et fait périr leurs frères Gondemar et Chilpéric , se partageaient , ainsi que nous le rapporterons plus loin , le royaume des Bourguignons.

Telle était la situation des Gaules , lorsque l'ambitieux Odoacre ne craignit point de s'asseoir sur le trône fragile dont il venait de précipiter l'imbécille Romulus Augustule. Cette usurpation du chef des Hérules occasiona un grand changement dans les idées des peuples barbares , qui , depuis plus de deux siècles , n'avaient point cessé d'envahir et de ravager l'empire d'Occident : ils oublièrent le respect dont ils n'avaient pas pu jusque-là se défendre. L'appareil de grandeur , ou plutôt ce faste et cet orgueil que les empereurs avaient conservé dans leur décadence , cessèrent de leur imposer. Toutes ces nations s'agitèrent à la fois ; chacune regarda les lambeaux de l'empire comme sa proie légitime ; on vit se former et se détruire en même temps un grand nombre de nouvelles monarchies. Dans ce bouleversement universel de l'Occident , les Francs ne pouvaient demeurer oisifs. Ils touchaient à quelques-unes des provinces qui semblaient encore appartenir à l'empire dans les Gaules ; tandis que celles de l'est et du midi avaient passé sous la domination des Bourguignons et des Visigoths. Ces provinces , étonnées de se trouver sans maître légitime , pour ainsi dire , et qu'une longue habitude rendait incapables de recouvrer leur liberté , devaient nécessairement se soumettre au premier envahisseur qui se présenterait.

Les faits vont prouver qu'en une semblable occurrence peu de princes ont été aussi propres que Clovis , non-seulement à conquérir , mais encore à fonder une puissante monarchie. Sous les dehors grossiers et barbares qui caractérisent son

siècle, le roi des Francs, supérieur à ses contemporains, avait un génie et des talens, qui auraient relevé et honoré le trône impérial d'Occident, si ce prince eût eu l'ambition d'y monter. La cruauté et la fourberie révèlent, dans le chef d'une nation civilisée, un cœur essentiellement faible, timide et lâche; mais, chez un peuple encore sauvage, ces vices trouvent aussi accès dans une ame grande et fière. A qui ne connaît pas les bornes étroites qui séparent le bien du mal, la violence peut sembler du courage et la perfidie de la prudence. Clovis, n'ayant pour toute règle de morale que les préjugés de sa nation, son estime ou sa censure, put se permettre, pour réussir dans ses desseins, ce qui ne devait pas le rendre odieux; mais la manière différente dont il se comporta, selon la diversité des circonstances, avec les Francs eux-mêmes, les Gaulois, les Bourguignons et les Germains; ses relations avec les empereurs d'Orient; en un mot, sa conduite militaire et politique, tout annonce en lui un esprit aussi ferme dans ses vues, que fécond en ressources; un courage propre à réussir dans tous les temps, et trop supérieur aux événemens pour recourir par nécessité à des moyens bas et honteux.

480  
et suivantes.

*Premières années du règne de Clovis.* — Clovis<sup>1</sup> n'avait que seize ans, lorsque, à la mort de Childéric, son père, il

<sup>1</sup> Ce nom nous paraît être le même que celui de Louis, ou Loys, selon l'ancienne orthographe. Le pape Hormisdas, écrivant à saint Remy, nomme le fils de Childéric *Ludovicus*; Jornandès, *Lodoix*; Cassiodore, *Luduis* ou *Luduic*: or, ces différens noms répondent à celui de Louis. Les anciens Francs ajoutaient souvent un C aux noms propres qui commençaient par une H. Ainsi, ils disaient Clovis, Clothaire, Chilpéric, Childéric, Childebrand, les Chuns; au lieu de Lovis, Lothaire, Hilpéric, Hildéric, Hildebrand, les Huns. Dans le formulaire du sacre de Philippe, Clovis est appelé *Ludovicus*. Ici l'usage et l'autorité des anciens chroniqueurs ont prévalu, et le nom de Clovis a été distingué de celui de Louis ou Loys.



fut appelé à gouverner une des tribus des Francs saliens <sup>1</sup>. Les bornes de son royaume étaient, à l'orient, les cités de Tongres et de Cologne; au midi, la cité de Cambrai, possédée alors en souveraineté par un chef nommé Regnacaire; à l'occident, les terres d'une autre tribu de Francs, qui s'était établie entre l'Océan et l'Escaut, et qui avait pour roi Calaric; au nord, les états de Clovis s'étendaient probablement jusqu'à l'île des Bataves.

Aucun événement remarquable ne signala les cinq premières années du règne de ce prince. S'il faut en croire quelques historiens, peu de temps après son avènement au trône, il fut investi, par les Romains des Gaules, de l'emploi de maître de la milice, qu'avait eu son père Childéric <sup>2</sup>. Cette distinction, par laquelle ils crurent flatter l'amour-propre du jeune chef des Francs, et captiver sa bienveillance, avait, dit-on, pour but de l'engager à restreindre l'ambition de Gondebaud, roi des Bourguignons, et en même temps patrice de l'empire. Les Romains craignaient avec raison que, se servant de l'influence que lui donnait cette dernière dignité, le roi des Bourguignons ne s'agrandît encore aux dépens des possessions impériales; mais on peut demander aux chroniqueurs quelle fut l'autorité qui conféra à Clovis le titre de maître de la milice romaine dans les Gaules, puisqu'il n'y avait plus d'empereur d'Occident à cette époque, à moins qu'on ne suppose que ce fut Syagrius ou Odoacre; mais la fierté des Francs aurait repoussé cette faveur, accordée par des hommes qui n'avaient point revêtu la pourpre

<sup>1</sup> On appelait ainsi la partie de la nation, qui, ayant passé le Rhin sous la conduite des chefs prédécesseurs de Clovis, s'était établie dans la province nommée par les Romains *Belgica secunda*.

Les Francs qui étaient restés sur les bords du Rhin s'appelaient Francs *ripuaires*.

<sup>2</sup> Montesquieu nie ces deux faits. (Voyez *Esprit des lois*, liv. 30, c. 24.)



impériale; et quels étaient d'ailleurs les motifs de la confiance que les Gallo-Romains plaçaient dans un prince aussi jeune ?

Les Bourguignons ayant déclaré la guerre aux Visigoths, en 484, conquirent sur ces derniers le pays, qu'on appela depuis la Province marseillaise, et qui comprenait, outre la cité de Marseille, celles d'Aix et d'Avignon.

486.

*Bataille de Soissons. Syagrius, comte ou roi des Gallo-Romains, est défait et mis à mort par Clovis.* — Deux ans après, Clovis se détermina à prendre les armes contre ces mêmes Gaulois, qui avaient espéré l'opposer à Gondebaud, et qui, depuis la mort d'Augustule, semblaient reconnaître pour souverain ou pour protecteur l'empereur de Constantinople. Une haine de famille l'animait en outre contre Syagrius<sup>1</sup>, qui avait succédé à son père dans l'emploi de gouverneur de la Gaule romaine, avec le titre de comte (*comes*)<sup>2</sup>. Il rassembla une armée, à laquelle trois princes francs, ses parens ou ses alliés, Regnacaire, Calaric et Sigebert, roi de Cologne, joignirent chacun un corps de troupes; et, avec ces forces réunies, il marcha sur Soissons<sup>3</sup>, résidence de

<sup>1</sup> Nous avons dit, dans le volume précédent, qu'Egidius ou Gilles avait été choisi par les Francs pour remplacer leur roi Childéric, banni pour sa mauvaise conduite.

<sup>2</sup> Grégoire de Tours lui donne même le titre de roi.

<sup>3</sup> Le père Daniel suppose, nous ne savons d'après quel indice, que ce fut à cette époque, et pour la première fois, que Clovis passa le Rhin, où Sigebert son parent était établi; que de là il continua sa route par la grande forêt d'Arduenne (les Ardennes), qui, s'étendant à cette époque du nord au sud, entre l'Escaut, le Rhin et la Somme, et de l'est à l'ouest, depuis Trèves jusqu'à Châlons-sur-Marne, couvrit long-temps la marche de l'armée franque. Cette opinion du savant jésuite est évidemment erronée. Quand même le témoignage des anciens historiens ne nous assurerait pas que les Francs avaient, au moins depuis Clodion, des possessions étendues dans la seconde Belgique, le tombeau de Childéric, découvert à Tournay, et les objets qu'il renfermait, tels que l'anneau, le sceau de ce

Syagrius. Arrivé en vue de cette ville, il envoya défier son adversaire au combat, lui laissant d'ailleurs le choix du champ de bataille. Grégoire de Tours, le seul guide que nous ayons dans les ténèbres de ces temps anciens de notre histoire, ne dit rien de l'ordonnance ou des manœuvres de l'armée franque dans cette bataille. Il se borne à rapporter qu'après quelques escarmouches les deux armées ne tardèrent pas à en venir aux mains. Calaric, sous de vains prétextes, différait de prendre part à l'action, et se tenait en réserve avec les troupes qu'il avait amenées, attendant sans doute que la fortune se fût prononcée, pour se ranger du côté du vainqueur : lorsque Clovis s'aperçut de son hésitation, il se détermina à charger sur-le-champ les troupes romaines. Donnant l'exemple à ses soldats, le roi des Francs pressa si vivement l'armée ennemie, qu'il la rompit et la mit en déroute. A cet instant, Calaric, jugeant que l'affaire était décidée, changea d'attitude, tomba sur les vaincus, et s'acharna à leur poursuite, dans l'espérance que sa conduite dans les premiers momens du combat n'avait pas été remarquée : il se trompait, il n'avait pu échapper à l'œil pénétrant de Clo-

prince, avec son effigie et la légende *Childerici regis*\*, prouvent assez qu'il avait été inhumé dans une ville et dans une contrée de sa domination. D'ailleurs, si Clovis, fils et successeur de ce prince, n'eût régné qu'au-delà du Rhin, et s'il eût dû passer ce fleuve pour venir attaquer Syagrius, comment nos anciens chroniqueurs auraient-ils omis de parler de son passage, de sa première incursion dans les Gaules ? Leur silence sur tout ce que Clovis avait pu faire, avant de marcher sur Soissons, ne doit pas faire présumer qu'il arrivait de la Germanie, comme le père Daniel l'a conjecturé, mais de Tournay, ou de quelque autre point de ses états, en Belgique.

\* On trouva aussi dans ce tombeau un grand nombre de médailles frappées au coin des empereurs romains, et des abeilles, de grandeur naturelle, faites d'or massif. La tribu des Francs saliens, sur laquelle régnait Childéric, avait des abeilles pour symbole, et en parsemait ses enseignes.

vis ; mais le jeune roi sut triompher en cette occasion de la fougue impétueuse de son caractère, et dissimula tout son ressentiment. On verra plus tard Calaric payer de sa vie son intention perfide.

Cependant les Gallo-Romains se retiraient dans un grand désordre ; ceux que la fuite ne put soustraire à la première impétuosité des vainqueurs, furent passés au fil de l'épée ; les Francs firent peu de prisonniers. Syagrius avait combattu jusqu'au dernier moment avec un grand courage ; mais enfin il fut contraint de quitter le champ de bataille : suivi de quelques cavaliers, qui s'étaient attachés à son sort, il se jeta dans les bois, traversa une partie de la Gaule, presque sans s'arrêter, et fut chercher un asile à Toulouse, auprès d'Alaric, roi des Visigoths. Après cette défaite, Soissons ouvrit ses portes au vainqueur : Provins, Sens, Troyes, Auxerre, et plusieurs autres villes, se soumirent également. Dès-lors il ne resta plus rien aux Romains jusqu'à la Loire. Soissons devint la capitale du royaume des Francs.

Clovis, ne jugeant pas sa victoire complète, ni le parti des Romains entièrement abattu, tant qu'ils auraient un chef capable de les rallier, se hâta d'envoyer des députés à Alaric, pour le sommer de remettre Syagrius entre leurs mains ; ils avaient ordre, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Une conduite aussi fière révolta l'orgueil du roi des Visigoths, et fut la première source des différens qui éclatèrent depuis entre ces deux jeunes princes. Toutefois, soit timidité, soit prudence, Alaric se détermina à sacrifier le général romain, et à l'abandonner à la discrétion du vainqueur, plutôt que d'exposer ses propres états aux périls d'une invasion et aux massacres d'une guerre à laquelle il n'était point préparé. L'infortuné Syagrius fut donc livré aux envoyés de Clovis, qui le retint prisonnier, jusqu'à ce qu'il se fût complètement rendu maître de ses états, et

le fit ensuite décapiter secrètement <sup>1</sup>. La mort de ce capitaine, que l'histoire nous présente comme digne d'un meilleur sort, anéantit la domination romaine dans les Gaules.

*Aventure du vase de l'église de Reims.* — Ce fut dans cette guerre qu'arriva l'aventure célèbre du vase, que des soldats francs avaient pris, entre autres objets, dans l'église de Reims, et dont saint Remy demanda à ce prince la restitution. *Suivez-moi jusqu'à Soissons*, dit-il à l'envoyé du prélat; *c'est-là que doit se faire le partage de notre butin, et je vous satisferai*. Dès qu'on se fut disposé à faire les lots, le prince supplia son armée de lui accorder, outre sa part, le vase enlevé à l'église de Reims; mais un soldat, choqué de cette demande, donna un grand coup de sa francisque sur le vase, et dit à Clovis : *Tu n'as rien à prétendre ici que ce que le sort te donnera*. Cependant le vase fut cédé au roi, qui le remit aux envoyés de l'évêque de Reims. Clovis, dit Grégoire de Tours, sentit vivement l'injure qu'on lui faisait; l'armée la désapprouvait : toutefois, il attendit, pour se venger, que le soldat lui eût fourni un prétexte de le punir, en commettant une faute contre la discipline. Un an après, passant son armée en revue, ayant trouvé les armes du même soldat en mauvais état, il le blâma de sa négligence, lui arracha sa francisque, et la jeta à terre. Comme le soldat se baissait pour la ramasser, le roi lui asséna un coup de la sienne sur la tête, et l'étendit mort à ses pieds, en lui disant : *Souviens-toi du vase de Reims* <sup>2</sup>. Un pareil trait suffit pour indiquer combien était alors bornée l'autorité du chef des Francs. Si Clovis eût été roi dans toute l'acception de ce terme, n'aurait-il pas usé du droit de la souveraineté pour punir à l'instant même l'audacieux qui méconnaissait ses privilèges et son pouvoir?

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. II, cap. 27; Aimoin., lib. I, cap. 12.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. II, cap. 27; Aimoin., lib. I, cap. 12.



Clovis resta en paix avec ses voisins pendant les quatre années qui suivirent la conquête des états de Syagrius. Dans cet intervalle de temps, il donna tous ses soins à l'affermissement de sa puissance. Quelle que fut l'humeur indomptable et sauvage des Francs, bien différente de celle de ses nouveaux sujets, tant Romains que Gaulois, il crut qu'il ne lui serait pas impossible de modifier leur caractère national, et d'adoucir la rudesse de leurs mœurs. Il jugea même ce changement indispensable, pour assurer la possession de ses conquêtes à ses descendants; il songea donc à établir des lois, qui, devant être communes aux vainqueurs et aux vaincus, les unissaient ensemble, et n'en faisaient qu'un seul et même peuple : il ménagea surtout la religion chrétienne, alors exclusive dans les Gaules, afin de se concilier l'affection des prêtres et des peuples.

490.

*Défaite de Basin, roi de Thuringe.* — Les Allemands, nation belliqueuse, dont nous avons déjà parlé dans le volume précédent, et qui devait imposer son nom à la Germanie, jaloux des succès de Clovis et des progrès rapides du peuple franc, allaient bientôt fondre sur la partie des Gaules que le fils de Childéric avait soumise à ses lois. Ce prince eut d'abord à repousser l'invasion de Basin, roi de Thuringe. Les particularités de cette expédition ne sont point venues jusqu'à nous. On sait seulement que Clovis marcha à la rencontre de Basin, le battit, et resta maître de la cité de Tongres. Cette conquête était pour lui d'autant plus importante, qu'elle lui ouvrait une communication immédiate avec les Francs ripuaires, qui avaient pour roi Sigebert, son parent et son allié<sup>1</sup>.

Sur ces entrefaites, Théodoric, roi des Ostrogoths, et vainqueur d'Odoacre, était monté sur le trône d'Italie, de

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. II, cap. 27; *Gesta regum Franc.*, cap. 10.



Paveu même de l'empereur d'Orient, Zenon <sup>1</sup>. Cette cession, toute dérisoire qu'elle était, et les avantages que remporta Théodoric, durent faire évanouir les espérances de tous ceux qui s'étaient flattés jusque-là de voir le rétablissement de l'empire d'Occident. Ce dédommagement et la crainte de voir Théodoric se réunir aux Visigoths, maîtres du midi de la Gaule, pour consommer l'envahissement de tout le pays, attirèrent à Clovis, qui fixait alors tous les regards, un grand nombre de partisans. Le mariage de ce prince avec une princesse chrétienne, contribua également à lui concilier ceux que les préjugés religieux pouvaient tenir dans l'éloignement.

*Mariage de Clovis avec Clotilde, princesse bourguignone.*

492.

— En effet, l'année suivante, le roi des Francs, comptant moins sur la bienveillance que sur la politique craintive des deux rois bourguignons, Gondebaud et Gondegesile, épousa la princesse Crotochilde ou Clotilde, leur nièce, dont ils avaient massacré le père en 478. Les deux princes bourguignons ne se refusèrent point à cette alliance, qui devait cependant fournir à Clotilde les moyens de venger la mort de Chilpéric, leur frère.

*Blocus de Paris.* — Clovis étendit ensuite sa domination jusqu'à la Seine, et fit reconnaître son autorité dans tout le pays compris entre ce fleuve, l'Aisne et la Somme <sup>2</sup>. Melun devint une de ses principales places d'armes; il en donna le commendement à Aurélien, Gaulois de nation, qui lui avait rendu de grands services dans son expédition contre Syagrius.

494.

<sup>1</sup> Après la destruction de l'empire d'Occident, les empereurs d'Orient eurent, pendant long-temps, la prétention d'exercer un droit illusoire de souveraineté, non-seulement en Italie, mais encore dans les Gaules et en Espagne. On verra plus tard l'empereur Anastase conférer à Clovis les titres de patrice, de consul et d'auguste.

<sup>2</sup> Fredegar., cap. 18; Aimoin., cap. 13; Gregor. Turo., lib. II, cap. 28.

Il n'est pas démontré que cet agrandissement de territoire ait eu lieu, moins par voie de conquête, que par suite de la cession de l'Italie à Théodoric, et du mariage de Clovis : circonstance, trop indifférente d'ailleurs, pour amener les cités de ce pays à se soumettre volontairement au roi des Francs. Clovis trouva plus de résistance dans les cités armoriques, contre lesquelles il entra bientôt en campagne. Ce fut pendant cette guerre, qui dura près de deux ans, qu'il tint Paris étroitement bloqué. Nous ferons remarquer qu'à cette époque Paris faisait partie de la confédération armorique <sup>1</sup>.

496.

*Guerre de Clovis avec les Allemands.* — Tandis que celle-ci continuait à se défendre avec opiniâtreté, Clovis eut une lutte bien plus importante à soutenir contre les Allemands. Ces peuples, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'avaient point encore donné leur nom à la Germanie ; ils habitaient une partie des terres situées entre le Mein, le Rhin et le Danube. On peut même présumer que quelques-unes de leurs tribus avaient occupé l'Alsace dans des temps voisins du renversement de l'empire d'Occident. Quoi qu'il en soit, ils étaient déjà fameux par leurs excursions dans les Gaules. L'exemple des Visigoths, des Bourguignons, et plus récemment celui des Francs, qu'ils voyaient établis dans diverses parties de ce riche pays, les décida à entreprendre une guerre d'invasion ; mais les Visigoths et les Bourguignons, ayant eu le temps de se fortifier déjà sur le territoire qu'ils avaient envahi, la domination des Français, comme la plus nouvelle, leur parut la plus facile à ébranler. Ce fut donc de ce côté qu'ils résolurent de porter leurs armes, au mépris des traités qui les liaient avec ces voisins <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Gesta regum Franc.*, cap. 14.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., l. II, c. 30; Aventin, l. III; Ennodius, *In panegyri. Theodorici*; Fugipius, *In vitâ sancti Severini*; Cassiodor., *Ep. ult.*, l. 2.

Les Suèves, réunis aux Boiens, sous la conduite d'un de leurs rois nommé Gibulde, entrèrent hostilement, en 496, dans la seconde Germanique, occupée, comme nous l'avons dit, par les Francs ripuaires, dont Sigebert était roi. Ce prince se hâta d'appeler Clovis à son secours. Ils avaient l'un et l'autre un intérêt commun, puisque les Ripuaires une fois battus, rien ne pouvait plus arrêter les Allemands, et les empêcher de s'avancer sur le territoire des Gaules, qui était occupé par les Francs saliens. Clovis, ayant donc rassemblé les troupes, marcha sur Cologne, où il se réunit à Sigebert. Les deux princes se disposèrent à livrer bataille. Le roi des Francs saliens prit le commandement de toute la cavalerie, Sigebert eut toute l'infanterie sous ses ordres.

*Bataille de Tolbiac.* — Les deux armées se rencontrèrent auprès de la ville de Tolbiac<sup>1</sup>, lieu situé en-deçà du Rhin, à quatre ou cinq lieues de Cologne. Le choc fut terrible, en raison de la valeur des deux nations et du nombre des combattans. Sigebert, soutenant avec vigueur les premières charges de l'ennemi, reçut au genou une blessure grave, qui le mit hors de combat, et son fils ne parvint qu'après les plus grands efforts à le retirer de la mêlée. L'infanterie, privée de son chef, commence à plier : l'ennemi s'en aperçoit, redouble d'efforts, et parvient à rompre les bataillons qui lui opposaient d'abord le plus de résistance. Bientôt le désordre et la terreur se communiquent aux troupes de Clovis, forcées de soutenir à elles seules le choc des Allemands, qu'encourage un premier succès. La cavalerie française, pressée de tous côtés, est sur le point de céder, et la bataille est perdue. Dans cette situation désespérée, Clovis, disent les anciens chroniqueurs, se rappelle les exhortations de Clotilde, ses pieux conseils d'abjurer le paganisme ; Au-

<sup>1</sup> Aujourd'hui Zulpick.

rélien, l'un de ses généraux, achève de détruire son incertitude. Clovis se décide, et fait, à haute voix, le vœu d'embrasser le culte des chrétiens, si leur Dieu daigne lui prêter son appui. Les soldats chrétiens qui l'entourent, acceptent l'augure, et volent au combat avec une nouvelle ardeur. Les Allemands, qui se croyaient déjà vainqueurs, s'étonnent à leur tour; pendant ce temps, l'infanterie gallo-franque s'est reformée, et s'avance en bon ordre. Bientôt le sort des armes change, le roi Gibulde est tué, et les Allemands, complètement défaits, sont contraints de prendre la fuite. Les uns se réfugièrent dans la Norique et la Rhétie, sous la protection de Théodoric, roi des Ostrogoths; les autres, et ce fut le plus grand nombre, implorèrent la clémence du vainqueur, et le supplièrent de les admettre au rang de ses sujets. Clovis se garda bien de repousser cette demande; en sorte qu'après avoir vaincu une nation toute guerrière, il s'en attacha la partie la plus nombreuse, par une clémence que lui dictait sa politique, bien plus sans doute que l'inclination naturelle de son caractère.

Du moment où le roi des Francs, fidèle à son vœu, eut été baptisé solennellement à Reims, avec plus de trois mille de ses guerriers <sup>1</sup>, tous entraînés sans doute par l'exemple imposant de leur chef, ou persuadés comme lui du prodige de la bataille de Tolbiac, les Gallo-Romains s'empressèrent de respecter dans ce prince le catéchumène de l'évêque de Reims, le protecteur de la foi. Il devint, par sa conversion, le héros de tous les catholiques d'Occident; car il était le seul souverain puissant qui professât cette croyance, et par conséquent le seul dont les catholiques pussent espérer protection contre les autres princes qui étaient schismatiques <sup>2</sup>:

<sup>1</sup> Selon Grégoire de Tours; mais six mille, d'après l'Épître du même auteur.

<sup>2</sup> Un grand nombre de sectes déchiraient l'Église chrétienne depuis sa



Cette considération fut la cause principale de l'agrandissement de ce prince. La domination des Francs parut plus tolérable que celle des oppresseurs de la Gaule.

*Soumission des cités armoriques et des débris de la milice romaine dans les Gaules.* — Une pareille disposition des esprits en faveur de Clovis, dut nécessairement affaiblir la résistance que les cités armoriques pouvaient encore opposer aux conquêtes d'un prince barbare, contre lequel jusque-là elles s'étaient vigoureusement défendues. Plusieurs avantages que Clovis remporta, les décidèrent à former avec les Francs, par la convenance d'une religion commune, l'association la plus étroite, qui les réunit en un seul corps de nation <sup>1</sup>. Dans la même année, ce qui restait des milices romaines dans les Gaules passa au service de Clovis. En lui prêtant serment de fidélité, ces troupes le mirent en possession des pays qu'elles gardaient au nom de l'empire, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas occupés par les Visigoths et par les Bourguignons. La double adjonction des troupes armoriques et des présides romains avec celles du roi des Francs, rangeait sous ses lois une vaste portion de la Gaule. Il devint dès lors un prince puissant; plusieurs autres tribus de Francs s'attachèrent à lui, et il poussa ses conquêtes par-delà le Wahal et le Rhin.

497.

*Guerre de Clovis avec les Bourguignons.* — Quelques démêlés violens avec Alaric, roi des Visigoths, apaisés d'ailleurs par l'intervention de Théodoric, qui venait d'é-

499.

naissance; mais il convient de dire qu'aucune d'elles n'avait alors un Romain pour auteur. L'esprit sophistique des Grecs avait occasioné, depuis l'établissement de l'empire d'Orient, entre l'église de Rome et celle de Constantinople, une scission que renforçait l'aversion naturelle de nations devenues rivales. De toutes les sectes dont nous parlons, celle fondée par l'africain Arius, était alors la plus répandue.

<sup>1</sup> Procop., *Bell. Goth.*, lib. II.



pousser Audefleda, sœur de Clovis, mirent ce dernier prince à même de connaître les dispositions de Gondebaud à son égard. En effet celui-ci, au premier bruit de guerre entre Alaric et Clovis, s'était hâté de conclure une alliance avec le roi des Visigoths. Clovis, instruit de ces démarches, que Gondebaud n'avait pu tenir assez secrètes, conçut dès-lors le projet de s'en venger. L'occasion ne tarda pas à se présenter; mais, afin de faire mieux connaître les événemens de cette nouvelle guerre, dont Clovis sut tirer des avantages considérables, nous croyons nécessaire de reprendre les choses de plus haut <sup>1</sup>.

Gundicaire, roi des Bourguignons, avait laissé quatre fils, Gondebaud, Gondegesile, Gondemar et Chilpéric. Ces deux derniers princes, peu satisfaits de la portion des états de leur père qui leur était échue en partage, résolurent de se défaire de leurs frères, et de s'emparer de leurs possessions. Ayant donc appelé à leur secours quelques princes allemands, ils se disposèrent à envahir tout le territoire bourguignon, pour se le partager ensuite selon leur convention. Cependant Gondebaud et Gondegesile, après avoir levé des troupes de leur côté, marchèrent au-devant des agresseurs. Les deux armées se rencontrèrent près d'Autun. Gondebaud et Gondegesile furent complètement défaits. Gondebaud fit à dessein répandre la nouvelle qu'il avait été tué dans la bataille, et se tint caché, pendant quelque temps, chez un ami dévoué. Les deux vainqueurs entrèrent dans Vienne, alors capitale du royaume de Bourgogne, et commencèrent le partage dont ils étaient convenus. Pleins d'une fausse sécurité, ils renvoyèrent les auxiliaires alle-

<sup>1</sup> Paul. Emil. ; Gregor. Turon. , lib. II , cap. 28.

<sup>2</sup> On le connaît aussi sous le nom de *Gombaud*; c'est l'auteur de la *loi Gombette*.

mands, auxquels ils étaient en grande partie redevables de la victoire.

Gondebaud, profitant du faux bruit de sa mort et de la négligence de ses frères, ranima secrètement les principaux chefs de son parti; ceux-ci rallièrent quelques troupes, et, à un jour indiqué, vinrent de divers côtés mettre le siège devant Vienne. Bientôt, au grand étonnement de tous, le prince accourut lui-même sommer les Viennois d'ouvrir leurs portes, et de lui livrer Gondemar et Chilpéric. Deux factions partagèrent alors la ville. Les uns refusaient opiniâtrément de se rendre, les autres craignaient de s'exposer aux terribles effets des menaces de Gondebaud. Au milieu de ce désordre, Gondemar se jette dans une tour, suivi de quelques amis; Chilpéric, s'efforçant de ramener à ses intérêts une populace inconstante, est pris et livré à Gondebaud, qui lui fait inpitoyablement trancher la tête. Les deux fils de Chilpéric subissent le même sort, et la reine sa femme est précipitée dans le Rhône avec une pierre au cou. Les deux filles seulement échappèrent à ce massacre, une d'elles était Clotilde. Gondemar, après s'être défendu quelques heures dans la tour où il s'était retiré, aima mieux s'y laisser brûler vif, que de tomber vivant dans les mains de son frère. Par suite de ces horribles exécutions, Gondebaud se trouva maître de tout le royaume de Bourgogne. Redoutant néanmoins quelque soulèvement de la part de ses nouveaux sujets, à cause de la différence de sa croyance religieuse (il était arien), il se décida à céder quelques parties du territoire bourguignon à Gondegesile; celui-ci fixa sa résidence à Genève.

Cependant ces deux princes, que l'intérêt du crime, autant que celui de leur conservation, maintinrent d'abord en harmonie, ne tardèrent pas à s'accuser réciproquement de mauvaise foi. Gondegesile surtout se voyait à chaque instant

à la veille de perdre un trône qu'il savait ne devoir qu'à la crainte que les Bourguignons catholiques inspiraient à son rival : fier d'avoir payé de sa personne à la bataille d'Autun, il croyait avoir des droits à un partage égal dans la dépouille de ses frères. Bientôt sa jalousie, toujours croissante, le porta à solliciter, sous main, Clovis de déclarer la guerre à Gondebaud, offrant au roi des Français<sup>1</sup> de devenir son tributaire, s'il voulait l'aider de ses armes pour s'emparer de tout le royaume de Bourgogne.

Clovis n'avait point oublié l'empressement de Gondebaud à se déclarer contre lui en faveur d'Alaric, qu'il regardait comme son ennemi capital. Des considérations politiques l'engageaient d'ailleurs à ne point négliger l'occasion qui lui était offerte. Outre l'avantage que lui promettait Gondegesile, il savait que les divisions d'un royaume puissant et voisin ne pouvaient qu'être favorables à l'agrandissement du sien. La justice même était de son côté, et devait légitimer sa conduite en cette occurrence. La mort de son beau-père Chilpéric, la destruction de presque toute la famille de ce prince, étaient des crimes demeurés jusqu'alors sans vengeance, et dont la punition semblait avoir été réservée à l'époux de Clotilde. Cette princesse n'avait-elle pas des droits à réclamer, au moins, quelques faibles parties de la succession de son père ? N'était-ce pas pour rétablir ceux d'un prince, injustement lésé dans le partage des états de son père, que le roi des Français prenait les armes ? Pouvait-il d'ailleurs laisser sans réparation l'insulte qu'il avait reçue de Gondebaud, quelques années auparavant, lorsque celui-ci, prévoyant l'influence que Clotilde allait exercer sur son époux, osa tenter de l'enlever à l'es-

<sup>1</sup> Nous donnerons désormais ce nom générique aux peuples réunis sous la domination de Clovis et de ses successeurs.

corte qui la conduisait à la cour de Soissons, et s'empara des trésors qui constituaient la dot de cette princesse. Ces diverses considérations, plus puissantes les unes que les autres, les prières et les larmes de la reine, déterminèrent Clovis à accéder aux conditions de Gondegesile. Il s'engagea donc, par un traité, à faire régner ce prince seul, sous la condition que tout le royaume de Bourgogne serait tributaire.

La révolte des habitans de Verdun, qui eut lieu vers cette époque<sup>1</sup>, lui fournit le prétexte et l'occasion de rassembler son armée, et de couvrir ainsi les mesures qu'il prenait pour un plus vaste dessein. En peu de jours, la ville fut réduite à la dernière extrémité; ses habitans, se voyant sur le point de subir le châtement de leur rébellion, prirent le parti de se soumettre : ils chargèrent un prêtre, nommé Euspice, de négocier leur pardon, que le roi accorda aux prières du saint homme. Cet acte de clémence, fait à propos, et publié par les chrétiens, assura à Clovis l'affection de ses nouveaux sujets, et lui gagna celle de tous les catholiques de la Gaule, qui gémissaient encore sous le joug des Visigoths et des Bourguignons, dont les princes, schismatiques pour la plupart, employaient la force pour propager leur croyance.

Lorsque Gondebaud vit que le roi des Français ne congédiait point une partie de ses troupes, après la réduction de Verdun, il commença à concevoir des inquiétudes sérieuses sur ses projets. Bien qu'il n'eût pas le moindre soupçon du traité secret qui liait son frère Gondegesile, l'adroit Bourguignon ne fut pas long-temps à pénétrer le véritable but de cet armement, et il ne douta pas qu'il n'y fut intéressé pour beaucoup : en effet, bientôt après Clovis lui déclara la guerre.

<sup>1</sup> Aimoin., lib. 1, cap. 17.

Gondebaud fit alors ses préparatifs de défense ; il leva une armée nombreuse et fortifia ses places : en même temps qu'il députait quelques affidés vers son frère, pour lui représenter « que le roi des Français n'avait d'autre intention que de profiter de leur mésintelligence pour les battre séparément et s'emparer ensuite de leurs états ; leur cause étant commune , leurs efforts devaient être communs. Si , lorsqu'ils auraient repoussé l'ennemi qui les menace tous deux (quelque titre qu'il prit d'ailleurs), il existait encore quelques sujets de discorde entre eux , lui Gondebaud offrait de s'en rapporter à la décision de leurs communs alliés ; mais avant tout ils devaient se réunir pour prévenir l'arbitrage armé du voisin dangereux qui s'avancait sur leurs possessions<sup>1</sup>. »

Gondegesile, dissimulant avec ces envoyés , les accueille favorablement ; il approuve les raisons de son frère , partage ses vues : en un mot, il n'omet rien pour l'engager plus sûrement dans le piège qu'il lui tend. On convient du nombre de troupes que l'on fournira de part et d'autre. Dès que Clovis est entré en campagne , les deux frères réunissent leurs forces respectives près de Dijon , qui n'était alors qu'un château fort , bâti sur la rivière d'Ousches, et se préparent au combat.

500.

*Bataille de Dijon.* — L'armée de Gondebaud fut battue et mise dans une déroute complète. Ce prince , chargé à la fois , en tête par Clovis, et de flanc par Gondegesile , se vit contraint de prendre la fuite , et chercha un refuge dans Avignon, avec ce qu'il put ramasser de ses troupes dispersées. Clovis, poursuivant sa victoire , laissa Gondegesile prendre possession de diverses places qui lui ouvrirent leurs portes , et vint mettre le siège devant Avignon.

<sup>1</sup> Aimoin., lib. 1, cap. 19; Greg. Turon., lib. 11, cap. 32; Mar. Avent., episcop., *Chron.*



*Le roi Gondebaud, vaincu, s'enferme dans Avignon, et fait sa paix avec Clovis.* — Gondebaud s'y défendit quelque temps avec vigueur ; mais, prévoyant que les vivres, dont il n'avait pas eu le temps d'approvisionner suffisamment la place, allaient bientôt lui manquer, il eut recours à l'artifice pour se tirer de la position critique où il se trouvait. Aredius, gouverneur d'Arles, homme d'une haute naissance, adroit, brave, auquel les ressources de la politique n'étaient pas moins familières que les ruses de la guerre, s'était jeté avec ce prince dans Avignon. Il fut convenu entre eux que le premier se rendrait au camp des Français, non comme désespérant du salut de la ville, mais seulement comme ayant sujet de se plaindre de l'insolence des courtisans, et de l'ingratitude du roi des Bourguignons. Il devait s'insinuer, par tous les moyens possibles, dans les bonnes grâces de Clovis, gagner sa confiance, lui faire entrevoir qu'une négociation serait plus avantageuse à ses véritables intérêts, que la continuation d'une guerre, dont l'issue n'était pas incertaine, mais que les forces des assiégés, et surtout le désespoir de Gondebaud, pouvaient encore prolonger quelque temps ; en un mot, amener le roi des Français à un accommodement, quelles que fussent les conditions qu'il lui plairait d'imposer.

Aredius, étant sorti de la ville, fut se jeter aux pieds de Clovis, réclamant sa protection et sa clémence, affectant d'ailleurs de respecter encore dans ses discours le prince dont il disait avoir tant à se plaindre, conjurant le roi d'accepter ses services, et de le mettre à même de lui prouver son inviolable fidélité et son dévouement. Clovis connaissait déjà le transfuge ; ravi de voir Gondebaud privé des conseils de cet homme habile, il l'accueillit favorablement, et le retint auprès de sa personne. L'esprit cultivé d'Aredius, son caractère enjoué, sa conversation piquante et variée,

séduisirent le jeune prince français. Dans leurs fréquens entretiens sur la situation de la ville et sur le caractère particulier de Gondebaud, Clovis ne dissimula point que la longueur du siège fatiguait son impatience. Aredius s'abstint long-temps d'ouvrir aucun avis. Enfin, un jour, pressé par le roi de manifester son opinion : « Seigneur, dit-il, si les circonstances m'avaient assez favorisé pour me permettre de vous prouver ma fidélité et le zèle ardent qui m'anime, peut-être n'aurais-je point balancé à vous donner, de mon propre mouvement, les conseils que vous réclamez de moi ; mais je n'ai rien fait encore, et le malheur rend timide : toutefois, puisque vous me l'ordonnez, je justifierai votre confiance, en vous parlant avec toute la franchise d'un ancien sujet, dont vous ne sauriez suspecter la loyauté : votre armée, campée autour d'Avignon, a causé sans doute de grands dommages aux assiégés ; vos troupes ont ravagé les campagnes, consommé ou détruit les fourrages, saccagé les endroits habités, d'où Gondebaud aurait pu tirer quelques faibles secours ; vous avez fait couper les oliviers, arracher les vignes, brûler les grains ; mais la ville n'est pas encore prête à se rendre : elle est forte, et pourvue de vivres en abondance ; les assiégés ont conservé leur énergie, et ne redoutent pas d'en venir aux dernières extrémités ; un prince, dont il ne m'appartient pas plus de louer les grandes qualités, que de révéler les vices, excite le courage des troupes, et fait passer dans leur âme toute la force de la sienne. Cependant votre armée se fatigue ; les précautions que vous avez prises pour couper les vivres à votre adversaire, vont incessamment tourner contre elle ; la disette, les maladies et le découragement sont à craindre. Dans cet état de choses, au lieu de réduire un prince malheureux aux ressources extraordinaires du désespoir, peut-être la clémence vous serait-elle plus profitable que la victoire la plus complète. Il est un

parti à prendre, dont la modération ne peut qu'ajouter à l'immense gloire que vous vous êtes acquise. Daignez offrir à Gondelaud la paix et l'oubli du passé, sous la condition d'un tribut annuel. Si ce prince accepte, c'est un nouveau triomphe que vous remportez sur lui, puisqu'il se reconnaîtra votre sujet; s'il refuse, avec l'honneur et le bon droit de votre côté, vous aurez toujours la force. »

Ce conseil, donné avec candeur, eut un plein succès; il était trop conforme à l'inclination et à l'impatience de Clovis et de ses troupes, pour ne pas être adopté immédiatement. Gondelaud se hâta d'accepter les propositions qui lui furent faites; non-seulement il se soumit, par un traité, à un tribut perpétuel, qu'il paya, pour la première fois, avant le départ de l'armée française, mais encore il consentit à ce que son frère Gondegesile demeurât en possession de plusieurs places, dont il s'était rendu maître après la déroute de Dijon; la ville de Vienne était du nombre.

L'histoire ne nous apprend pas si Clovis obtint de cette première guerre contre les Bourguignons quelque agrandissement de territoire. On peut supposer que ce prince se contenta de l'immense butin que ses soldats avaient fait dans le pays, et du tribut annuel que les deux rois s'étaient engagés à lui payer: Gondegesile, par le traité qu'il avait fait avant la guerre, et Gondelaud, par celui auquel il venait de se soumettre plus récemment à Avignon.

Cette expédition terminée et la paix conclue, ainsi que nous venons de le dire, Clovis reprit le chemin de ses états, laissant cinq mille hommes à Gondegesile, afin qu'il pût au besoin défendre ses nouvelles possessions, si son frère était tenté de recommencer la guerre<sup>1</sup>. Ce corps auxi-

<sup>1</sup> *Marii Chronic.*; *Fredegar.*, cap. 25; *Gregor. Turon.*, lib. II, cap. 33; *Aimoin.*, lib. I, cap. 19.

liaire, joint aux troupes dont il pouvait disposer, était plus que suffisant pour repousser victorieusement toute agression de la part de Gondebaud ; mais l'imprévoyance, l'incurie de Gondegesile, et surtout l'incroyable activité de Gondebaud, ne tardèrent point à changer la face des affaires.

*Gondebaud met le siège devant la cité de Vienne. —*

En effet, l'armée française était à peine sortie du royaume de Bourgogne, que Gondebaud, ayant secrètement rassemblé à Lyon tout ce qu'il pouvait mettre sous les armes, parut tout à coup sous les murs de Vienne, où Gondegesile s'était établi, et mit le siège devant cette ville. La garnison, brave et nombreuse, se composait, entre autres troupes, des cinq mille Français, laissés par Clovis à Gondegesile. Ce prince, en attendant l'arrivée des nouveaux secours que le roi des Français ne pouvait manquer de lui envoyer, se décida à faire sortir de la ville toutes les bouches inutiles, réservant pour sa garnison le peu d'approvisionnement qui s'y trouvait. La trahison d'un habitant rendit cette précaution bien funeste.

Un fontainier, qui s'obstinait à ne point quitter Vienne, irrité par les mauvais traitemens qu'il avait reçus de quelques soldats chargés d'exécuter les ordres de Gondegesile, résolut de se venger d'eux et du prince. Il alla secrètement trouver Gondebaud, et lui proposa de surprendre la place par un aqueduc dont lui seul avait connaissance. Cet aqueduc, négligé depuis plusieurs années, avait amené pendant long-temps de l'eau dans la ville, et n'était fermé que par une grosse pierre, qui n'était pas même scellée. Gondebaud récompensa largement l'avis du traître Viennois ; puis, ayant fait sur-le-champ reconnaître les lieux, il jugea que l'entreprise était d'une exécution assez facile, pour ne la différer que jusqu'à la nuit suivante. Pendant le reste de la journée, il fit déblayer le conduit, qui s'était engorgé principalement



du côté de la campagne. Lorsque l'obscurité fut tout à fait venue, une troupe d'élite, sous les ordres d'un vaillant officier, guidé par le fontainier, pénétra dans l'aqueduc, détruisit le peu de maçonnerie qui restait, et, marchant avec précaution, parvint, à l'aide de leviers, à soulever la pierre qui le fermait. Cette ouverture intérieure donnait dans un quartier désert, et n'était gardée par aucun poste. Cette négligence de la part des assiégés, et l'obscurité profonde qui régnait, favorisèrent l'expédition, qui se fit d'ailleurs dans le plus profond silence, et sans que les soldats de la garnison en eussent le moindre soupçon.

*La place de Vienne est prise par trahison.* — Le détachement de Gondebaud ne perd pas un instant; les soldats se répandent dans la ville, égorgent tout ce qu'ils rencontrent, et s'emparent de plusieurs postes. A un certain signal, Gondebaud, qui n'avait point cessé d'occuper au dehors l'attention des assiégés, fait avancer quelques bataillons jusqu'au pied des murailles. La garnison fait pleuvoir sur eux, du haut des remparts, une grêle de flèches et de pierres. Au même moment, la troupe qui avait pénétré dans la ville, pousse tout à coup des cris terribles; les trompettes sonnent la charge, et appellent toute l'armée des assiégeans au combat. Surprise, attaquée en même temps de tous côtés, la garnison est épouvantée, et ne sait plus sur quel point menacé elle doit diriger l'ensemble de ses efforts. Pendant que l'intérieur de la ville est livré au meurtre et au pillage, Gondebaud s'approche des portes, les fait rompre à coups de hache, et pénètre, avec toute ses troupes, dans la place. Dès-lors, ce fut moins un combat, qu'un massacre général de la garnison et du peu d'habitans qui restaient. Au milieu de cet affreux désordre, Gondegesile se sauva dans une église; mais la sainteté du lieu n'était qu'un faible obstacle à franchir pour son impitoyable frère. Gondebaud,



informé bientôt de cet asile, se hâta d'y courir, et massacra le prince, ainsi qu'un évêque, au pied même de l'autel qu'il tenait embrassé. C'était la troisième fois que, dans cette même ville de Vienne, le cruel Gondebaud trempait ses mains dans le sang fraternel.

Tandis que les vainqueurs se gorgeaient de meurtre et de butin, les Français, ou plutôt les soldats de Clovis, s'étaient jetés dans une tour, résolus d'y vendre chèrement leur vie, ou d'obtenir une capitulation honorable. Au bout de quelques heures de siège, Gondebaud les fit sommer de se rendre, leur promettant la vie sauve, sous la condition qu'ils lui laisseraient leurs armes. Comme les assiégés manquaient absolument de vivres, ils acceptèrent la capitulation. Le roi défendit qu'on leur fit la moindre insulte, et les envoya à Toulouse au roi Alaric, comme la preuve la plus glorieuse qu'il pût lui donner de sa victoire. Ayant ensuite fait périr, par divers supplices, plusieurs sénateurs de Vienne, et quelques-uns des principaux habitans, qu'il soupçonnait d'avoir embrassé volontairement le parti de Gondegesile, il se fit reconnaître comme unique souverain du royaume de Bourgogne, et refusa hautement de payer à l'avenir le tribut dont il était convenu au siège d'Avignon.

Toutefois, au milieu de l'inflexible sévérité qu'il déployait envers les créatures de son frère, il affecta, pour regagner l'affection de ses autres sujets, une conduite pleine de douceur et d'équité, à l'égard de la nation gauloise, dans toute l'étendue de son royaume <sup>1</sup>. Jusqu'alors rien ne pouvait égaler la dureté des Bourguignons envers les Gaulois, parmi lesquels ils vivaient encore comme dans un pays de conquête, et qu'ils traitaient bien moins comme un peuple vaincu, que comme un vil troupeau d'esclaves <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. II, cap. 33.

<sup>2</sup> La suite de cette guerre est fort diversement racontée par les histo-

*Théodoric se ligue avec Clovis contre Gondebaud.* —

501.

Les événemens qui venaient d'avoir lieu, et les nouveaux succès de Gondebaud, ne furent pas plus tôt connus, que Théodoric, roi des Ostrogoths, prévoyant que Clovis ne négligerait pas l'occasion qui s'offrait à lui de s'emparer du territoire bourguignon, résolut de joindre ses troupes à celles du roi des Français, afin de partager ensuite avec lui les bénéfices de la victoire. En effet ses états, ainsi que ceux de Clovis, étaient également frontières du royaume de Bourgogne, et les places de ce royaume, voisines des Alpes, n'étaient pas moins à la bienséance du roi des Ostrogoths, que celles de la Saône et du Rhône à la bienséance du roi des Français. Confirmé dans la possession de l'Italie par l'empereur d'Orient, Anastase, successeur de Zenon, Théodoric avait le désir de s'agrandir dans les Gaules; mais il devait craindre de voir manquer son entreprise, s'il avait Clovis pour ennemi. De plus Gondebaud, resté seul maître d'une contrée aussi étendue que la Bourgogne, pouvait devenir un voisin redoutable, qu'il convenait d'affaiblir; ces motifs décidèrent Théodoric à offrir le secours de ses armes à son beau-frère. Ces deux princes conclurent donc une alliance pour attaquer ensemble les Bourguignons, et partager ensuite entre eux toutes les terres que cette nation possédait, tant dans la Gaule que sur les frontières d'Italie. Les principales conditions du traité portaient qu'ils entreraient, chacun de leur côté, avec leur armée dans les états du roi de Bourgogne; qu'ils partageraient également les conquêtes qu'ils pourraient faire, soit ensemble, soit séparément; que,

riens. Grégoire de Tours, Aimoin et d'autres anciens écrivains ne parlent point du retour de Clovis en Bourgogne : ceux qui en font mention ne s'accordent pas sur plusieurs circonstances de cette campagne. Ici nous avons suivi l'autorité de Procope, historien grec presque contemporain.

s'il arrivait que les Ostrogoths battissent le roi de Bourgogne avant l'arrivée des Français, ils leur feraient part des fruits de la victoire, moyennant une certaine somme d'argent, et que, dans le cas contraire, c'est-à-dire s'ils étaient prévenus par les Français, les Ostrogoths s'obligeaient à payer la même somme, conservant leurs droits aux mêmes avantages.

Jusqu'à Gondebaud croyait n'avoir à combattre que Clovis; mais, outre que ce traité lui donnait un nouvel et puissant ennemi dans Théodoric, il lui ôtait tout espoir d'obtenir du secours d'Alaric, que ses liaisons avec le roi d'Italie obligeaient au moins à garder une stricte neutralité. Toutefois, il est à croire que le roi des Visigoths interposa ses bons offices auprès de Théodoric en faveur de Gondebaud; et la conduite du roi d'Italie, dans l'exécution du traité, prouve que Clovis seul avait été de bonne foi.

*Nouvelle victoire remportée par Clovis sur les Bourguignons. Gondebaud traite avec ce prince et Théodoric.* — En effet, aussitôt après la conclusion du traité, Clovis rassemble une nombreuse armée, et se dirige sur la Bourgogne: de son côté, Théodoric fait ses préparatifs de guerre, mais avec une lenteur telle, que le roi des Français commence dès-lors à suspecter la loyauté de son allié. Enfin, l'armée des Ostrogoths se met en marche. Intéressé, pour la sûreté de son royaume d'Italie et de ses possessions dans les Alpes, à voir s'entredétruire les peuples guerriers qui se disputaient la Gaule, Théodoric donne l'ordre secret à ses généraux d'allonger, de ralentir, de suspendre leurs marches, pour laisser la chance des combats à l'armée française, et de ne joindre celle-ci qu'au cas où elle serait victorieuse.

Sur ces entrefaites Gondebaud, marchant avec toutes ses forces au-devant de celles des Français, ne balança point à

leur offrir le combat avant qu'ils ne fussent réunis aux Ostrogoths. Malgré la perfidie de leurs alliés, les Français seuls remportèrent une grande victoire sur les Bourguignons, dans une bataille très-meurtrière, très-opiniâtre, où le sort des armes varia long-temps. Les historiens gardent d'ailleurs le silence sur le lieu où elle fut livrée, et sur les détails de l'action. Ils se bornent à rapporter que le roi de Bourgogne ayant été mis en pleine déroute, jeta le reste de ses troupes dans quelques places fortes de son royaume, et que Clovis se rendit maître de ces places en moins d'un mois. L'armée des Ostrogoths n'arriva qu'après le combat; mais le territoire conquis n'en fut pas moins partagé entre les deux rois, aux termes du traité. Théodoric paya en outre la somme convenue pour dédommagement du retard de l'arrivée de ses troupes. Les pays dont le roi des Ostrogoths se mit alors en possession, furent la cité de Marseille, la Provence, que les Bourguignons avaient conquise après la mort d'Euric; enfin, tout le territoire renfermé entre la Durance, les Alpes, la Méditerranée et le Bas-Rhône. Toutes les autres possessions des Bourguignons dans les Gaules qui confinaient, vers le nord, à la cité de Troyes, furent le partage de Clovis. La religion eut beaucoup de part à cette rapide révolution. Le plus grand nombre des habitans du pays possédé par Gondebaud, roi des Bourguignons, était catholique. Trompés long-temps par ce prince, qui leur avait promis d'abjurer l'arianisme, ils mirent peu d'opposition aux succès de Clovis. Quelque temps après, Gondebaud, éclairé par sa disgrâce, se fit instruire dans la croyance catholique à Avignon, où il s'était renfermé, et prit l'engagement de publier un nouveau code, connu sous le nom de *loi Gombette*. Ces dispositions lui rendirent l'affection d'une partie de ses sujets; et Clovis consentit à son rétablissement, à condition qu'il lui paierait un tribut annuel.



Théodoric, abandonné de Clovis, traita aussi avec Gondebaud, en retenant Marseille et quelques cités adjacentes<sup>1</sup>.

Procopé dit que Sigismond, fils de Gondebaud, ayant épousé Ostrogothe, fille naturelle de Théodoric, ce roi d'Italie, en considération de ce mariage, se dépouilla de ses nouvelles conquêtes en Bourgogne. L'historien Paul Emile<sup>2</sup>, sans faire aucune mention de Théodoric, rapporte que Clovis, après s'être seul emparé de toute la Bourgogne, cédant aux prières de la reine Clotilde, cousine germaine de Sigismond, consentit à rendre à ce prince tout le pays situé de l'autre côté de la Saône; savoir, le Dauphiné, la Savoie et la Provence. Il est plus vraisemblable que Gondebaud lui-même trouva moyen de faire sa paix avec Clovis et Théodoric, en fournissant des otages et en leur payant tribut. En effet, peu de temps après la défaite du roi des Bourguignons, et avant que Clovis ne déclarât la guerre aux Visigoths, Théodoric écrivit à ce même Gondebaud, pour le prier de se rendre médiateur auprès de Clovis, et le détourner de ses projets hostiles. Cassiodore, secrétaire de Théodoric, nous a conservé cette lettre dans son troisième livre. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'après ce dernier succès de Clovis, Gondebaud vécut toujours en paix avec son vainqueur, et qu'il continua de régner jusqu'à sa mort, sans avoir rien perdu de sa première puissance<sup>3</sup>.

502.

*Clovis menace de la guerre Alaric, roi des Visigoths.*

— La seconde guerre de Bourgogne étant ainsi heureuse-

<sup>1</sup> Voyez Dubos, *Histoire de l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, ouvrage que nous n'avons dû consulter qu'avec discrétion.

<sup>2</sup> Né à Verone. Il vivait sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII. Ce dernier lui donna un canonicat à Paris, où il finit ses jours en 1529. Il est auteur d'une Histoire de France.

<sup>3</sup> Voyez Procop., *Bell. Goth.*, lib. 1; Mari. Avent., *Chronic.*; Paul. Emil.



ment terminée, Clovis se disposa à mettre à exécution un plan qu'il méditait depuis long-temps, celui d'envahir les états d'Alaric, roi des Visigoths. Cette nouvelle guerre est évidemment une de celles qui valurent le plus de gloire au roi des Français, où il recula le plus les bornes de sa domination, et celle qui causa le changement le plus notable dans les Gaules.

Alaric était monté sur le trône des Visigoths presque en même temps que Clovis sur celui des Francs. Ces deux princes étaient à peu près du même âge; mais leur destinée avait été jusqu'alors bien différente. Alaric, succédant à Euric, son père, s'était trouvé tout à coup maître d'un royaume vaste et pacifié; Clovis avait pour ainsi dire fondé le sien avec le secours de son épée : l'un avait toujours vécu en paix avec ses voisins, l'autre presque constamment en guerre. Ils s'étaient acquis la réputation, celui-ci d'un capitaine, dont les talens égalaien<sup>t</sup> le bonheur; celui-là celle d'un prince sage et modéré, qui, malgré sa jeunesse, avait su conserver la tranquillité dans ses états, tandis que tout était en combustion autour de lui. Tous deux étaient aimés des peuples qu'ils gouvernaient; tous deux, nés artificieux et dissimulés, bien au-dessus de leur siècle et de leur âge, n'ignoraient aucune des ressources de la politique alors en usage; tous deux se haïssaient, et cependant n'en étaient pas encore venus aux mains. Clovis était connu par sa valeur personnelle et par ses exploits; Alaric ne manquait pas de courage, mais il avait eu peu d'occasions de se signaler, avant celle que lui fournit son ennemi, et qui devait terminer sa carrière.

Les deux princes n'en vinrent pas cependant tout à coup à une rupture ouverte. Alaric, que les sages conseils de Théodoric n'avaient retenu qu'avec peine quelques années auparavant, crut devoir, dans les circonstances où il se

trouvait alors, tenir une conduite tout opposée. Le bonheur constant de Clovis, ses succès au-delà du Rhin, ses conquêtes dans la Gaule, la Bourgogne récemment soumise, une armée nombreuse, aguerrie, familiarisée avec la victoire; tout portait Alaric à ne rien négliger pour s'assurer des dispositions pacifiques du roi des Français. Outre les anciens différens et la haine des deux princes l'un contre l'autre, les étroites liaisons qu'Alaric avait entretenues avec Gondebaud, pendant les dernières guerres, les Français (faits prisonniers à la prise de Vienne) que le roi des Bourguignons lui avait envoyés, comme à celui qui prenait le plus de part à sa victoire, paraissaient d'ailleurs des sujets de rupture assez plausibles pour Clovis.

De son côté Théodoric, qui craignait l'agrandissement de Clovis, et que les liens du sang<sup>1</sup>, autant que les intérêts d'une même politique, unissaient à Alaric, s'entremet pour le maintien de la paix<sup>2</sup>. Le roi des Bourguignons, celui des Hérules, celui de Thuringe, furent sollicités par lui de joindre leurs efforts aux siens pour maintenir la bonne intelligence entre les Français et les Visigoths, ou former une ligue contre celui des deux princes qui refuserait d'entrer en accommodement.

En même temps Alaric, par le conseil de son beau-père, envoya des ambassadeurs à Clovis, pour l'engager à une entrevue, où, s'expliquant sans intermédiaire, ils pussent faire disparaître tout prétexte de mésintelligence entre eux, et poser les bases d'une alliance durable. Clovis ne se refusa point à l'entrevue proposée : les deux princes se rendirent au temps marqué dans l'île appelée d'*Entre les ponts*, que la Loire forme vis à vis d'Amboise. Ce fut là que se tinrent

<sup>1</sup> Selon Jornandès, Alaric avait épousé Theudigothe, une des filles de Théodoric.

<sup>2</sup> Greg. Turon., lib. II, cap. 35.

des conférences, sur lesquelles on sait d'ailleurs peu de particularités. Il est difficile d'ajouter foi aux détails donnés par quelques historiens modernes, d'après l'autorité de Roricon ou d'AIMOIN<sup>1</sup>. Les embûches dressées par Alaric au lieu même des conférences, les satisfactions ridicules proposées par Théodoric à Clovis, sont formellement démenties par le témoignage de l'évêque de Tours, qui dit que *les deux rois, après avoir conféré, mangèrent et burent ensemble, et se quittèrent en s'assurant d'une amitié réciproque*<sup>2</sup>.

Le roi des Français et celui des Visigoths vécurent donc en bonne harmonie pendant plusieurs années consécutives. Ce ne fut que long-temps après la conférence d'Amboise, que Clovis, instruit par son ambassadeur nommé Paternus, des sourdes menées d'Alaric et de Théodoric, se décida à entrer en campagne<sup>3</sup>. Un concours de circonstances, étrangères toutefois à son entreprise, semblait devoir en assurer le succès. Alaric ayant eu récemment l'imprudence de mécontenter ses sujets par une altération des monnaies, un grand nombre d'entre eux, les catholiques surtout, à l'instigation de leurs prêtres<sup>4</sup>, souhaitaient ardemment de passer

<sup>1</sup> Moine de l'ordre de Saint-Benoît. Il vivait au dixième siècle, et a écrit l'histoire de France jusqu'à son temps.

<sup>2</sup> . . . . . *Conjunctive in insulâ Ligeris, quæ erat juxta vicum Ambaciensem territorii urbis Turonicæ, simul locuti, comedentes pariter ac bibentes, promissâ sibi amicitia pacifici discesserunt.*

(GREGOR. TURON., *Historiar.* lib. II.)

<sup>3</sup> Fredegar., cap. 25.

<sup>4</sup> Le clergé catholique, enchanté de la conversion de Clovis, favorisait de tout son pouvoir l'agrandissement de ce prince.

Grégoire de Tours, après avoir parlé des assassinats de Clovis, dit que cependant *Dieu prosternait tous les jours ses ennemis, parce qu'il marchait dans ses voies. Prosternebat quotidie Deus hostes ejus sub manu ipsius et augebat regnum ejus eo quod ambularet recto corde coram eo et faceret quæ placita erant in oculis suis* (lib. II, cap. 40).

sous la domination de Clovis. Quelques évêques, soupçonnés de trahison, avaient été exilés, et le roi des Visigoths ne pouvait guère compter sur le secours du plus grand nombre de ses sujets gaulois.

Le fils d'Euric possédait dans les Gaules tout le pays alors appelé Septimanie, et depuis Languedoc, la Guienne et plusieurs autres contrées entre la Loire et les Pyrénées, en même temps qu'il régnait sur presque toute l'Espagne. Mais Clovis, catholique, se flattait d'avoir dans les états d'Alaric<sup>1</sup>, comme dans les siens, le vœu du clergé et des habitans en général, attachés au dogme pour lequel il affectait de se montrer lui-même très-zélé.

507.

*Clovis marche avec une armée formidable contre les Visigoths.* — Le roi des Français, profitant de ces conjonctures, s'attacha à donner à la guerre qu'il allait entreprendre un caractère de religion favorable à son entreprise. Renforcé par un corps de troupes que lui prêta Gondebaud, et par un corps de Francs ripuaires, commandés par Clodoric, fils de Sigibert, roi de Cologne, il entra en campagne. L'armée des Visigoths devait se réunir dans le Poitou, Clovis y marcha sans retard<sup>2</sup>.

Cependant Alaric, campé dans une position avantageuse, ayant la Vienne devant lui et Poitiers sur ses derrières, était résolu de ne point livrer la bataille aux Français, avant qu'il n'eût été joint par le renfort que son beau-père Théodoric lui faisait passer d'Italie par la Provence. Les mêmes motifs faisaient désirer à Clovis d'en venir aux mains avant que les auxiliaires, que les Visigoths attendaient d'Italie, n'eussent effectué leur jonction. L'armée française était ar-

<sup>1</sup> Ce prince était arien.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. 11, cap. 37; Aimoin., lib. 1, cap. 2; Procop., *Bell. Goth.*, lib. 1, cap. 12; Isidor. Hispal., *episcop.*, *Hist. Goth.*; Mar. Avent., *Chronic.*



rivée sur les bords de la Vienne, lorsque le débordement de cette rivière arrêta tout à coup sa marche. Un hasard heureux, que la superstition ne manqua pas de présenter comme un témoignage irrécusable de la protection céleste, vint tirer Clovis d'embarras. Une biche, sortie d'un bois voisin, et poursuivie par quelques soldats, se jeta dans la rivière et la traversa sans perdre pied. Le roi, ayant été averti de cette circonstance, fit sonder la Vienne au même endroit, et y découvrit un gué facile, dont il profita sur-le-champ pour porter son armée de l'autre côté. Arrivé le même jour près de Poitiers, il offrit la bataille à Alaric; mais celui-ci ne voulut point sortir de ses retranchemens. Clovis, pour l'y obliger, donna l'ordre à ses fourrageurs de se répandre dans le pays et de ravager la campagne. Les Visigoths, témoins de la dévastation de leur territoire et du pillage de leurs propriétés, commencèrent alors à murmurer hautement, accusant leur prince d'impéritie et de lâcheté. Comment pouvait-il avoir appris à vaincre, lui qui, roi d'un peuple guerrier, n'avait jamais fait la guerre? Les Visigoths seuls ne pouvaient-ils donc entrer en lice et se mesurer avec l'ennemi? La victoire dépendait-elle uniquement du secours promis par le roi d'Italie, et devait-on attendre, pour battre les Français, qu'ils eussent anéanti tous les avantages que promettait la victoire?

*Bataille de Vouglé; mort d'Alaric.* — Un règne jusqu'alors paisible n'avait pas permis à Alaric de développer la valeur qu'il tenait de son père et de son aïeul. Il ne répondit aux plaintes de ses soldats, qu'en leur annonçant qu'il allait les mener au combat, les sommant d'ailleurs de faire leur devoir, et leur donnant l'assurance que, pour sa part, il se montrerait digne de porter le nom du grand Alaric.

Après plusieurs mouvemens des deux côtés, les armées



se trouvèrent en présence dans la plaine de Vouglé, à cinq lieues de Poitiers, non loin des bords du Clain.

Le choc fut rude et le succès du combat long-temps disputé. Toutefois, les Visigoths étaient sur le point de plier, lorsqu'un incident vint suspendre leur déroute. Les deux rois, s'étant reconnus dans la mêlée, et n'écoulant que la haine qui les animait, se précipitèrent l'un sur l'autre et commencèrent un combat singulier. La lutte fut quelque temps égale; mais Clovis, plus heureux ou plus adroit, réussit à porter un coup terrible à son adversaire, qui fut renversé de son cheval. Lui-même se hâta de mettre pied à terre pour achever sa victoire et percer Alaric au défaut de sa cuirasse, quand deux cavaliers visigoths s'avancèrent à la fois sur le vainqueur, et le blessèrent de deux coups de javeline sur le côté. La bonté des armes de Clovis et surtout la vitesse de son cheval, le sauvèrent dans cette occasion. Quelques-uns des siens, qui s'étaient détachés à la première vue du danger qui le menaçait, arrêtrèrent la poursuite des deux cavaliers visigoths, qui furent massacrés, au moment même où Alaric rendait le dernier soupir.

La mort du roi des Visigoths fut le signal de la déroute complète de son armée. Les seuls Gaulois arvernes qui en faisaient partie, ces dignes rejetons des guerriers de Vercingetorix, tinrent ferme, et se firent tous tailler en pièces. Ce fut en cette occasion que périt le vaillant Apollinaire, avec la plus grande partie de la noblesse qui l'avait suivi; il était petit-fils du célèbre Apollinaris, gendre de l'empereur Avitus, et devenu évêque de Clermont, après la mort de sa femme. Les troupes de Clovis poursuivirent les fuyards, et en firent un grand carnage, depuis Civaux jusqu'à Chauvigny, des deux côtés de la rivière.

La bataille de *Vouglé*, ou *Vouillé*, fut livrée l'an 507 de l'ère chrétienne, la vingt-cinquième du règne de Clovis,

et la vingt-troisième de celui d'Alaric. On peut la considérer comme le dernier effort de la domination des Visigoths dans les Gaules<sup>1</sup>.

*Suites de la bataille de Vouglé; conquête des états d'Alaric par Clovis et son fils Thierry.* — De nouveaux avantages suivirent de près la victoire de Vouglé. Theuderic, plus connu sous le nom de Thierry, fils aîné de Clovis, enleva aux Visigoths le Rouergue, l'Albigeois, l'Auvergne, et la plus grande partie des places qu'ils possédaient de ce côté-là, jusqu'aux frontières du royaume de Bourgogne. Ce jeune prince assiégeait Carcassonne, place très-forte alors, et était sur le point de s'en rendre maître, lorsque l'approche de Théodoric, qui s'avancait à la tête d'une armée nombreuse d'Ostrogoths, l'obligea à lever le siège<sup>2</sup>. Pendant cette expédition de son fils, Clovis soumit de son côté la Touraine, le Poitou, le Limousin, le Périgord, la Saintonge et l'Angoumois, à l'exception d'Angoulême. Il ne jugea point convenable de s'arrêter devant cette ville, défendue par une forte garnison de Visigoths, dans la crainte de ralentir l'ardeur de ses troupes, et de donner à l'ennemi le temps de revenir de sa terreur. Il termina cette campagne par la prise de Bordeaux, où il passa l'hiver à faire des préparatifs nécessaires pour recommencer la guerre au printemps.

L'année suivante, Clovis se remit en campagne. Il mit d'abord le siège devant Toulouse, capitale du royaume des Visigoths, la prit, et s'empara des trésors qu'Alaric y avait amassés. Repassant ensuite de l'autre côté de la Dordogne, il marcha sur Angoulême, place très-forte, dont il avait ajourné le siège, comme on vient de le voir plus haut<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. II, cap. 37; Procop., *Bell. Goth.*, lib. I, c. 12; Duboucher, *Annales d'Acquit.*

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. II, c. 37; Procop., *Bell. Gothic.*, lib. I, c. 12.

<sup>3</sup> Procop., *Bell. Goth.*, lib. I, cap. 12; Gregor. Turon., lib. II, c. 37; Aimoin, lib. I, cap. 22.

Par un nouvel effet de la fortune qui l'accompagnait dans toutes ses entreprises, ce prince eut à peine le temps d'investir la ville. Au moment même où ses premières troupes paraissaient en vue, un pan de muraille, que l'on avait imprudemment dégarni de terre, s'écroula, et laissa aux assiégés un libre passage. Dès - lors les assiégés, qui avaient tout disposé pour la plus opiniâtre défense, n'eurent d'autre parti à prendre que de recevoir la loi du vainqueur<sup>1</sup>.

Après cette perte, les Visigoths se trouvèrent réduits à se fortifier dans quelques parties du Languedoc et de la Provence, qui leur restaient<sup>2</sup>.

Clovis y fit marcher son armée; mais, retenu lui-même, par des affaires importantes, à Paris, où il venait de transporter le siège de sa puissance toujours croissante, il chargea un de ses généraux, que l'histoire n'a point nommé<sup>3</sup>, d'aller assiéger Arles. Ce fut devant cette place, l'une des dernières restées au pouvoir des vaincus, que la fortune abandonna pour la première fois les enseignes de Clovis<sup>4</sup>.

508.

*Siège d'Arles par l'armée de Clovis.* — La cité d'Arles,

<sup>1</sup> Aimoin rapporte que Clovis fit passer au fil de l'épée tous les défenseurs d'Angoulême; Grégoire de Tours dit seulement que ce prince fit évacuer la ville.

<sup>2</sup> La mort d'Alaric avait amené le partage de ses états entre deux fils qu'il avait, et dont un seul était légitime. Le bâtard Gésalic prit possession des terres qui restaient aux Visigoths dans les Gaules; Amalaric, héritier légitime, âgé alors de cinq ans, fut proclamé, par son grand-père Théodoric, roi des Visigoths établis en Espagne.

<sup>3</sup> L'historiographe Dupleix suppose, avec assez de vraisemblance, que ce fut Thierry, fils de Clovis, que ses exploits précédens avaient déjà rendu recommandable.

<sup>4</sup> Cassiodore, le diacre Paul Warnefride, Jornandès, Grégoire de Tours, Procope, racontent différemment les circonstances de cette guerre, et ne sont pas même d'accord sur les événemens principaux. L'historiographe Dupleix et le jésuite Daniel ont adopté la version de Cassiodore; et c'est aussi celle que nous avons cru devoir suivre.

L'une des plus anciennes et des plus considérables des Gaules , est bâtie sur le Rhône , à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve. Outre la force de sa position , elle était défendue par une garnison vaillante , nombreuse , et décidée à tout sacrifier pour sa défense. Toutefois , il existait dans l'intérieur de la place un germe de mésintelligence , entretenu par quelque différence dans la croyance religieuse des assiégés. Les Visigoths ariens , devenus plus défiants que jamais à l'égard des catholiques , avaient emprisonné l'évêque Césaire , qu'ils soupçonnaient , non sans motifs , d'intelligences avec les assiégeans. Un prêtre de la suite du prélat , et son parent , trouva moyen de descendre la nuit dans les fossés , et se rendit au camp des Français. Cette conduite irrita la garnison , au point que les plus mécontents , s'étant saisis de la personne de l'évêque , délibérèrent un instant s'ils le jetteraient dans le Rhône , ou s'ils se borneraient à le garder plus étroitement. Toutefois ce dernier avis prévalut , au grand mécontentement des Juifs qui se trouvaient alors fort nombreux dans la ville , et qui , ennemis jurés de Césaire , demandaient à grands cris sa mort. Au surplus , cet emportement des Juifs était moins l'effet de leur animosité contre l'évêque , qu'un artifice dont ils se servaient pour cacher le dessein secret qu'ils avaient eux-mêmes de livrer la ville. Un d'eux , étant de garde la nuit sur les murailles , jeta du côté des assiégeans une pierre , à laquelle était attaché un billet , qui renfermait l'offre de laisser monter les Français sur le rempart , par le quartier dont les Juifs avaient la garde , sous la condition expresse de garantir que , dans le pillage , on épargnerait les personnes et les biens de ces derniers. De quelque autorité que soit le témoignage de l'écrivain dont nous tenons ces détails <sup>1</sup> , nous ne

<sup>1</sup> *Cyprianus in vitâ sancti Cæsarii.*



nous refuserons point à croire que cette tentative ait pu être faite par un ennemi des Juifs, dans le dessein de les perdre. Quoi qu'il en soit, la lettre n'ayant pas été lancée assez loin, fut retrouvée le lendemain par un soldat en vedette, et portée au gouverneur visigoth, qui crut devoir ôter aux Juifs la garde des postes qu'on leur avait confiés jusqu'alors.

Ces dissensions intestines entre les catholiques, les ariens et les Juifs, paralysaient nécessairement une grande partie des moyens que les assiégeans auraient pu trouver dans leur union et dans une confiance réciproque. D'autre part, les Français, se rapprochant de plus en plus de la place, poussaient leurs travaux de siège avec vigueur; les vivres commençaient à manquer, et la résistance des assiégés ne pouvait plus guère se prolonger, lorsque les secours promis par Théodoric arrivèrent enfin devant Arles.

*Théodoric envoie un corps de troupes au secours de la ville assiégée. Les Français sont vaincus devant Arles par les Ostrogoths.* — Le roi d'Italie, qui avait un intérêt personnel à la conservation de cette place, pour ses communications avec les Gaules, envoyait à sa défense une armée formidable, commandée par Tulus Hibba<sup>1</sup>, l'un de ses plus habiles capitaines. Les Français, se voyant dans la nécessité, ou d'abandonner leur entreprise, ou de risquer une bataille rangée, s'arrêtèrent à ce dernier parti. Jusque-là ils n'avaient pu se rendre maîtres de la tête d'un pont en bois, qui liait la ville avec la rive droite du Rhône; la possession de ce pont était d'autant plus avantageuse, que c'était le seul point par lequel on pût introduire des vivres ou des secours dans la place. Le lieutenant de Clovis ( nous avons dit que l'histoire ne le nommait point), décidé à tenter un dernier effort pour chasser les ennemis de ce poste, le fit attaquer avec vigueur. De son côté, le général des Ostro-

<sup>1</sup> Cassiodore l'appelle Tolon.



goths, appréciant toute l'importance du pont fortifié, s'y porta avec un nombreux détachement.

Tandis qu'une partie de l'armée française s'avancait à la rencontre de ce détachement, un corps d'élite attaqua brusquement les retranchemens qui couvraient le pont. Bientôt de nouvelles troupes accourant incessamment de part et d'autre pour soutenir celles qui étaient déjà engagées, l'action ne tarda pas à devenir générale. On se battit avec un acharnement extraordinaire, principalement du côté du pont. Enfin, repoussés dans cette attaque, après les plus grands efforts, chargés de tous côtés par les Ostrogoths, inquiétés par plusieurs sorties que les assiégés firent en même temps, les Français furent mis dans la déroute la plus complète. Les vaincus perdirent trente mille hommes, non compris les prisonniers<sup>1</sup>.

L'échec que les Français venaient de recevoir (et ce fut peut-être le seul qui eut lieu pendant tout le règne de Clovis) sous les murs d'Arles, entraîna pour eux la perte de tout ce qu'ils avaient conquis dans la Provence et dans la Septimanie ou Languedoc.

*Théodoric se réconcilie avec Clovis.* — L'année suivante les Visigoths, réunis aux Ostrogoths, et enhardis par les derniers succès, s'emparèrent d'Avignon, que les Bourguignons avaient conservé dans la précédente guerre, et firent même des courses sur les terres de Clovis<sup>2</sup>. Cette guerre agressive des Visigoths contre un prince dont ils avaient appris à connaître les ressources et la valeur, prouve suffisamment quel coup funeste la défaite d'Arles avait porté aux armes de Clovis. Gondebaud, toujours constant dans son alliance, vengea leur commune injure par la prise de

510.

<sup>1</sup> Jornandès, *De reb. Getic.*; Cassiodor., lib. III, ep. 32 et 44, lib. VIII, epist. 10; *Vita S. Cæsarii, episc.*; Paulus, diaconus.

<sup>2</sup> Mar. Avent., *Chronic.*

la ville de Narbonne, qu'il livra au pillage. Cette terrible représaille des Bourguignons, et les préparatifs de Clovis, qui annonçait hautement la ferme résolution de ne rentrer dans sa capitale que vainqueur et vengé, déterminèrent Théodoric à entrer en négociation avec le roi des Français. La paix fut conclue entre ces deux princes, qu'un sentiment d'estime réciproque devait rapprocher l'un de l'autre.

510. Théodoric réunit au royaume d'Espagne, que possédait déjà son petit-fils et son pupille Amalaric <sup>1</sup>, la partie du Languedoc qui avait appartenu aux Visigoths avant les conquêtes des Français; et, jugeant ses devoirs de tuteur assez libéralement remplis, il crut pouvoir s'approprier la Provence, que son voisinage avec le royaume d'Italie rendait plus facile à garder.

Clovis revint alors à Tours <sup>2</sup>, et fit de grands présents à l'église bâtie sur le tombeau de saint Martin, dont il avait imploré l'assistance au commencement de la guerre <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Il avait fait périr le bâtard Gésalic, comme on le verra dans le chapitre suivant.

<sup>2</sup> Le jésuite Daniel rapporte à cette année ou à la précédente la conquête de la Bretagne armorique par Clovis. Comme cette expédition n'est pas mentionnée, dans nos historiens, parmi les autres du fils de Childéric, si ce n'est peut-être dans un passage de Grégoire de Tours qui y a quelque rapport, nous avons cru devoir la placer à son ordre de date, c'est-à-dire, à l'an 497, quelques mois après le baptême de ce prince.

<sup>3</sup> Dupleix raconte naïvement l'anecdote suivante, d'après Aimoin et Paul-Emile : « Clovis, dit-il, se ressouvenant de l'heureux présage qu'il avait reçu en l'église Saint-Martin, de Tours, y envoya offrir son cheual; et, le voulant retirer pour cent escus, il fut impossible de l'amener : mais, en ayant fait fournir encore cent, le cheual suivit facilement, soit par miracle (comme rapporte le commun des historiens), soit plutôt par l'avarice des religieux : tant y a que le roi répartit gaillardement qu'il reconnoissoit en cela saint Martin, son bon et cher ami. La pointe du repart étant au double sens de ce mot *cher*, qui se peut rapporter ou à la charité ou à la cherté. Grégoire, sans faire mention du cheual, rapporte seulement que Clovis donna de grands présents à l'église Saint-Martin. »

*Clovis nommé consul par l'empereur d'Orient Anastase.*

— Ce fut également à Tours que ce prince reçut d'Anastase, empereur d'Orient, un diplôme qui lui conférait la dignité de consul<sup>1</sup>. Il en prit possession, en se revêtant dans l'église Saint-Martin, de la robe de pourpre et du manteau d'écarlate. Dès ce moment, tout le monde s'adressa à Clovis comme au consul, et même comme à l'empereur. Cet événement, s'il faut en croire un grand nombre d'historiens, est un de ceux qui ont le plus contribué à l'établissement de la monarchie française<sup>2</sup>. Selon les mêmes écrivains, les Romains des Gaules se seraient accoutumés à donner à Clovis autant d'autorité sur eux, qu'il en avait sur les Francs en qualité de leur roi<sup>3</sup>.

Si les armes de Clovis avaient été fatales à ses ennemis, son repos ne fut pas moins funeste à ses propres parens. Il

<sup>1</sup> Greg. Turon, lib. II, cap. 38; Aimoin., lib. I, cap. 22.

<sup>2</sup> Nous adoptons l'opinion de Montesquieu.

« Clovis, dit-il, sur la fin de son règne, fut fait consul par l'empereur Anastase; mais quel droit pouvait lui donner une autorité simplement annuelle. Il y a apparence, suivant l'abbé Dubos, que, dans le même diplôme, l'empereur d'Orient fit Clovis proconsul. Et moi je dirai qu'il y a apparence qu'il ne le fit pas. Sur un fait qui n'est fondé sur rien, l'autorité de celui qui le nie est égale à l'autorité de celui qui l'allègue. J'ai même une raison pour cela. Grégoire de Tours, qui parle du consulat, ne dit rien du proconsulat. Ce proconsulat n'aurait été que d'environ six mois. Clovis mourut un an et demi après avoir été fait consul; il n'est pas possible de faire du proconsulat une charge héréditaire. Enfin, quand le consulat, et, si l'on veut, le proconsulat lui furent donnés, il était déjà le maître de la monarchie, et tous ses droits étaient établis. »

(*Esprit des lois*, liv. xxx, chap. 24.)

<sup>3</sup> « Il prit dès-lors la qualité d'auguste, que quelques-uns de ses successeurs se donnèrent encore depuis, comme on le voit dans des médailles ou monnoies d'or de Childebert et de Théodebert, premiers, de leur nom, rois de France. Ces titres, donnés à Clovis, et en particulier celui de consul, ont fort exercé nos critiques. Il est certain que Clovis ne fut point *consul ordinaire*, comme ceux dont on mettait les noms dans les fastes pour marquer les années; il fut seulement *consul honoraire*, de

est fâcheux , pour la mémoire de ce prince , qu'après avoir élevé au plus haut degré et si bien dirigé la valeur de sa nation , il ait souillé les dernières années de sa vie par un grand nombre de meurtres , dont la barbarie des temps ne saurait même le justifier.

510. *Clovis songe à se défaire des princes francs, ses parens ou ses alliés.* — Lorsque le fils de Childéric étendit ses conquêtes dans les Gaules , plusieurs princes , ses parens ou ses alliés , appelés par lui à partager les dangers et les bénéfices de la guerre , l'avaient suivi dans ses expéditions. Quelques-uns d'entre eux , séduits par la fertilité du terrain et la douceur du climat , ou déterminés par d'autres causes , avaient abandonné leurs possessions ultra-rhénaues , pour s'établir , avec les tribus dont ils étaient chefs , dans les pays conquis en-deçà du fleuve. Ces petits états entouraient , au nord , le royaume de Clovis ; et , quoique leurs rois fussent de beaucoup inférieurs à ce prince en puissance , ils ne laissèrent pas que de lui donner quelque sujet d'inquiétude. On pourrait même supposer , puisque Mérovée avait poussé ses conquêtes jusqu'à Tournay , que ces princes n'avaient dû s'établir en-deçà du Rhin qu'avec le consentement de Clovis , déjà beaucoup plus fort qu'eux lorsqu'il succéda à son père Childéric , et sous la condition d'une sorte d'hommage-lige. Quoi qu'il en soit , cette inquiétude de Clovis alla jusqu'à lui faire penser que ces voisins incommodes avaient l'intention de lui ravir sa couronne ; peut-être craignait-il plus pour ses enfans que pour lui-même. Cette simple indication,

quoi l'on voit d'autres exemples dans l'histoire. Il faut en dire à peu près de même de la qualité d'auguste , et ne pas s'imaginer que ce fut une véritable association à l'empire. Pour celle de patrice , elle avait déjà été accordée à Odoacre et à Théodoric , rois d'Italie , et fut depuis donnée à Charlemagne , avant qu'il fut empereur. »

( DANIEL , *Histoire de France.* )



que nous fournit Grégoire de Tours, donnerait en effet lieu de croire que la défaite de l'armée de Clovis sous les murs d'Arles, et les avantages subséquens remportés par Théodoric, avaient fourni aux petits princes dont nous parlons l'occasion de se remuer et de se liguier contre le roi des Français, dont ils avaient plus d'un sujet d'envier les exploits et la puissance. Au reste, nous allons voir Clovis prendre avec ces mêmes princes l'initiative du crime et de la trahison, et les sacrifier, les uns après les autres, à son ambition ou à ses craintes.

*Sigebert, roi de Cologne, et son fils Clodoric, sont assassinés.* — Parmi les faibles rivaux dont Clovis paraissait redouter l'audace entreprenante, Sigebert, roi de Cologne, occupait le premier rang<sup>1</sup>. Clodoric, son fils, avait toujours montré beaucoup d'attachement pour le roi des Français; il l'avait suivi dans toutes ses expéditions, et lui avait rendu de grands services à la journée de Vouglé. Sigebert lui-même, ancien et fidèle compagnon d'armes de Clovis, ne lui avait jamais donné lieu de suspecter son amitié et sa bonne foi; chargé du commandement de l'infanterie à la bataille de Tolbiac, il y avait reçu une blessure grave au genou, après avoir fait des prodiges de valeur. Malgré les services du père et du fils, et sans avoir égard aux liens d'une ancienne amitié, Clovis résolut de perdre l'un et l'autre. Sigebert, resté boiteux depuis la bataille de Tolbiac, accablé d'infirmités et d'années, ne pouvait vivre longtemps. Clodoric, jeune et plein de force, était ambitieux. Le roi des Français fit prévenir, sous main, ce prince des bonnes dispositions où il était à son égard; en lui laissant entrevoir que, non-seulement il serait maintenu en possession du royaume de son père, après la mort de celui-ci, mais encore que la libéralité de Clovis accroîtrait ses do-

510.

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. II, cap. 40.



maines. Clodoric, ébloui par l'ambition, entraîné par de perfides conseils, et croyant avoir pénétré les vues intéressées de son protecteur, lui jura une fidélité à toute épreuve; et il ne tint que trop bien cet engagement solennel. Peu de temps après, il fit assassiner son père dans une forêt; et, ayant ensuite donné avis à Clovis de cette mort, il prit possession d'un trône qu'il obtenait par le plus odieux des crimes<sup>1</sup>.

Clovis, sur la demande de Clodoric, envoya de prétendus commissaires pour régler la succession de Sigebert, et prendre une part des trésors de ce malheureux prince. Un de ces agens tua Clodoric d'un coup de hache, au moment même où celui-ci, baissé sur un coffre qui renfermait de l'or et des pierreries, se disposait à faire le partage convenu.

Pendant que Clodoric recevait ainsi le juste châtiment de son crime, Clovis s'était avancé sur l'Escaut. A la première nouvelle de la mort de sa seconde victime, il marcha sur Cologne; et, ayant su persuader aux habitans du pays qu'il était étranger aux dernières catastrophes qui laissaient vacant le trône des Ripuaires, il les détermina à le choisir pour roi. Les principaux d'entre eux l'élevèrent sur un bouclier, et lui rendirent hommage, selon la coutume des Francs<sup>2</sup>.

510.

*Caloric est détrôné et mis à mort, ainsi que son fils. —*  
La mort de Sigebert et de Clodoric aplanissait les plus

<sup>1</sup> La manière obscure dont l'évêque de Tours raconte cet événement, ne permet guère de douter que l'assassinat de Sigebert n'ait été concerté entre Clodoric et Clovis. Grégoire, écrivant sous le règne des petits-fils de ce dernier prince, et comblé de leurs bienfaits, n'a pu se défendre d'altérer, en cette occasion, la vérité historique. La suite des événemens va prouver d'ailleurs que le roi des Francs n'était rien moins qu'étranger au crime du fils de Sigebert.

<sup>2</sup> Ici nous croyons devoir transcrire les propres expressions de Grégoire de Tours. Rien n'est plus remarquable que son récit, si ce n'est peut-être

grands obstacles que le roi des Français pût rencontrer dans l'exécution de ses desseins. Après ce premier et heureux essai, il marcha avec ses troupes vers Calaric, un de ses autres parens, qui régnait dans la contrée où se trouvent aujourd'hui les villes de Saint-Omer, de Boulogne, de Bruges et de Gand. Calaric, surpris, sans défense, fut chargé de chaînes, et amené, ainsi que son fils, devant le terrible vainqueur. Celui-ci, à défaut d'un prétexte pour le dépouiller de ses états, reprocha au roi des Morins d'avoir voulu le trahir, vingt-cinq ans auparavant, dans la guerre contre Syagrius. En vain Calaric fit-il valoir les services par lesquels il avait racheté sa conduite à la bataille de Soissons, Clovis le déclara déchu de son pouvoir. Toutefois

la réflexion extraordinaire qui le termine. Après avoir raconté l'assassinat de Sigebert et celui de Clodoric, ainsi qu'on vient de les lire, il continue ainsi :

« Quod audiens Clodoveus, quod scilicet interfectus esset Sygibertus et filius ejus, in eodem loco adveniens, convocat omnem populum illum, dicens : audite quid contigerit. Dum ego, inquit, per Scaldem flumen navigarem, Chlodericus filius parentis mei, patrem suum insequabatur, verbo ferens, quod ego eum interficere velim. Cumque ille per Busconiam silvam fugeret, immissis super eum latrunculis, morte tradidit et occidit. Ipse quoque dum thesauros ejus aperit, à nescio quo percussus interiit. *Sed in his ego nequaquam conscius sum, nec enim possum sanguinem parentum meorum effundere : quod fieri nefas est. Sed quia hæc evenerunt, consilium vobis præbeo, si videtur acceptum, convertimini ad me, ut sub mea sitis defensione. At illi ista audientes, plaudentes tam palmis quàm vocibus, eum clipeo evectum super se regem constituunt, regnumque Sigiberti acceptum cum thesauris, ipsos quoque suæ ditioni adsivit. Prosternebat enim quotidie Deus hostes ejus sub manu ipsius, et augebat regnum ejus eò quod ambularet recto corde coram eo et faceret quæ placita erant in oculis suis.* » (GREGOR. TURON., lib. II, cap. 40.)

Cette dernière réflexion du saint évêque paraît amener la justification de tous les autres actes subséquens.

Le chapitre XLII du livre 2 commence ainsi : *Post hæc ad Chalaricum regem dirigit, etc.* La conduite de Clovis envers ce dernier prince fut une nouvelle œuvre agréable à Dieu, suivant l'opinion du bon Grégoire.

il fit grâce de la vie à ses deux prisonniers, sous la condition expresse qu'ils se feraient couper les cheveux. C'était ainsi qu'un prince, chez les Francs, déclarait renoncer au trône, ou qu'on l'en reconnaissait indigne. L'histoire nous offrira, par la suite, de fréquens exemples de cette coutume. Calaric fut aussitôt ordonné prêtre, et son fils diacre. Quelque temps après, les deux infortunés s'entretenant de leur commun malheur, et le vieillard gémissant sur l'abaissement profond où ils étaient tombés : « Cessez de vous affliger, mon père, » lui repartit le jeune homme, en portant vivement sa main sur sa tête rasée, « ces cheveux que l'on m'a coupés ne sont que les branches d'un arbre vert que le temps fera repousser. Malheur à celui qui nous a fait tant de mal ! Il ne tiendra pas à moi que nous n'en soyons bientôt vengés ! » Ces paroles, rapportées à Clovis, coûtèrent la vie au père et au fils. Clovis les fit décapiter <sup>1</sup>.

*Clovis tue de sa propre main Regnacaire, roi de Cambrai, et Richiaire, son frère.* — Cette conduite de Clovis à l'égard du roi des Ripuaires et de Calaric, fit comprendre à Regnacaire <sup>2</sup>, roi de Cambrai, tout ce qu'il avait à craindre pour lui-même. Il leva donc des troupes, et se mit en mesure de repousser l'agression dont il était menacé; mais ce prince, qui n'avait point encore abandonné le paganisme, s'étant rendu odieux à ses sujets par ses débauches et son insupportable tyrannie, il ne fut pas difficile au roi des Français de trouver des traîtres qui s'engagèrent à le lui livrer, moyennant une forte récompense. Quelques jours après, Regnacaire, étant dans son camp où il avait donné rendez-vous aux troupes qui lui arrivaient de divers côtés,

<sup>1</sup> Aimoin., lib. 1, cap. 23; Greg. Turon., lib. 11, cap. 41.

<sup>2</sup> Il est aussi appelé, dans les chroniques, *Ranacaire*, *Ragnacaire*, *Rugnier* ou *Regnier*.

fut averti qu'un corps nombreux s'avancait dans la plaine : ces troupes n'étaient autres que celles de Clovis. Le roi de Cambrai voulut les reconnaître lui-même, et monta à cheval, suivi d'un certain nombre d'officiers, parmi lesquels se trouvaient les hommes qui avaient transigé avec Clovis. A peine s'était-il éloigné du camp de trois portées de flèches, que les conjurés se jetèrent brusquement sur lui ; et, après l'avoir fait descendre de cheval, ils le chargèrent de liens, et le conduisirent au roi des Français, ainsi qu'un de ses frères nommé Richiaire. Amenés devant Clovis, celui-ci reprocha à Regnacaire de n'avoir pas su mourir, plutôt que de se laisser mettre dans cet état honteux, et de déshonorer la race de Clodion dont il était issu ; à Richiaire, de n'avoir pas sacrifié sa vie pour sauver l'honneur et la liberté du roi son frère : levant ensuite sa hache, il les massacra tous deux de sa propre main. Ceux qui venaient de livrer ces deux princes, reçurent alors, en récompense de leur félonie, des baudriers et des brassards de laiton doré, qu'ils regardaient d'abord comme des objets d'une grande valeur ; mais, peu de temps après, s'étant aperçus de la supercherie, ils osèrent s'en plaindre au roi : « Lâches que vous êtes ! leur dit Clovis, ne savez-vous pas que les traîtres sont en exécration même à ceux qu'ils ont obligés, et n'est-ce pas déjà trop de vous laisser la vie, quand vous venez me réclamer un plus haut prix de celle de votre maître ? »

*Mort de Ricimer et des autres princes, parens ou alliés de Clovis.* — Ricimer, troisième frère de Regnacaire et roi du Mans, fut également assassiné peu de temps après par ordre de Clovis, qui fit successivement périr, par divers moyens, tous ses autres parens de race royale, qui pouvaient porter le moindre obstacle à son ambition, ou dont les états étaient à sa convenance, les sacrifiant, sur le moindre prétexte, à ses soupçons et aux intérêts de sa famille.



Gorgé de sang, mais débarrassé de tous ceux dont il aurait eu quelque entreprise à craindre, ce prince affectait de déplorer son isolement. « Infortuné que je suis ! s'écriait-il, me voilà seul maintenant, sans parens, sans nul appui de mon sang, auquel je puisse avoir recours, si j'éprouve quelque revers ! » Non que ce prince, profondément dissimulé, eût le moindre remords des cruautés qu'il avait commises, mais sans doute parce qu'il espérait, en parlant ainsi, provoquer la confiance de ceux qui l'entouraient, et découvrir s'il lui restait encore quelque parent éloigné, ou soustrait à ses coups, dont il pût se défaire. Il serait difficile, en effet, d'interpréter d'une autre manière ces paroles rapportées par Grégoire de Tours, puisqu'il avait déjà une postérité nombreuse, et que Thierry, son fils aîné, dont on connaît déjà les premiers exploits dans la guerre contre les Visigoths, avait lui-même un fils, né quelques mois après la mort de Regnacaire<sup>1</sup>.

511.

*Mort de Clovis.* — Le même historien, en parlant des meurtres de Sigebert, de Clodoric, de Calaric et de son fils, de ceux de Regnacaire, de Ricimer, de Richiaire, et d'autres princes, parens et alliés de Clovis, semble croire que ce roi les sacrifia bien plus à sa sûreté qu'à son ambition. Clovis craignait, dit-il, qu'ils ne lui enlevassent son royaume ; il ne fit que les prévenir. Ces crimes du trône sont, à la vérité, très-communs dans l'histoire de tous les siècles ; et peut être autant chez les peuples les plus policés, que chez les plus barbares. Clovis en avait des exemples à la cour des rois de Bourgogne, à celle des Visigoths ; et le sien ne fut que trop imité, ou même surpassé par sa postérité. Il dominait seul sur la moitié des Gaules, lorsqu'il mourut à Paris, dans la quarante-cinquième année de son âge, et la trentième année de son règne. Il fut enterré dans l'église de

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. II, cap. 42.



Saint-Pierre et Saint-Paul (depuis Sainte-Geneviève-du-Mont), qu'il avait fait bâtir<sup>1</sup>.

A la mort de Clovis, les Gaulois et les Francs ne formaient déjà plus qu'un seul et même corps de nation. La bataille de Soissons, la conquête de la cité de Tongres, avaient répandu une terreur générale dans les Gaules. Quoique Clovis se fût trouvé contraint de suspendre ses progrès dans ce pays, pour faire la guerre aux Allemands, peuple belliqueux, qu'il était important de tenir au-delà du Rhin, cette diversion ne nuisit point à sa première entreprise. On eût dit que les Gaulois avaient été battus à Tolbiac, tant ils s'empressèrent de se soumettre au joug du vainqueur des Allemands. Toutefois, rien n'indique positivement la manière dont les Francs acquirent des terres au moment de leurs dernières invasions dans les Gaules. Si, à l'exemple des Visigoths et des Bourguignons, ils avaient forcé chaque propriétaire à leur abandonner une certaine partie de ses possessions, nous en trouverions infailliblement quelques traces dans nos anciens monumens. Le silence des chroniques, et surtout de Grégoire de Tours, sur un fait aussi important, permet de conjecturer qu'ils se répandirent dans les provinces qu'ils avaient subjuguées, et s'emparèrent sans règle d'une partie des possessions des Gaulois : terres, maisons, esclaves, troupeaux, chacun prit ce qui se trouvait à sa bienséance, et se fit des domaines plus ou moins considérables, suivant son avarice, ses forces, ou le crédit qu'il avait dans sa nation.

Il suffit de jeter les yeux sur les lois Salique et Ripuaire, pour voir quelle différence était établie entre les conquérans et les vaincus. Le Gaulois était un homme vil, son sang

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. II, cap. 43; Aimoin., lib. I, cap. 25; Sibert; *Calendar. Sanctæ Genovefæ.*

estimé une fois moins que celui d'un Franc, pour lequel on payait une *composition* double. Revenus cependant de leur première terreur, et après s'être familiarisés avec leurs nouveaux maîtres, les Gaulois eurent moins à regretter leur ancienne situation. L'avarice des empereurs et l'insolence de leurs officiers avaient accoutumé ces peuples aux injustices, aux affronts et à la patience. Ils ne sentirent pas l'avilissement où la domination des Français les jetait, comme l'aurait fait un peuple libre. Ils virent, à la vérité, passer une partie de leurs biens dans les mains des Francs; mais ils furent, pour ainsi dire, dédommagés de ces pertes par la suppression des anciens impôts. Les douanes, les cens, les capitations, et, pour le dire en un mot, tous les tributs que la cupidité et le faste des empereurs romains avaient exigés de leurs sujets, tombèrent dans l'oubli sous le gouvernement des Francs. Comme ceux-ci ne vendaient point leurs services à la patrie, ils n'imaginèrent pas d'acheter ceux des Gaulois, ni des barbares qui se soumirent à leur autorité. Toute imposition devenait donc inutile, et les sujets furent simplement obligés, ainsi que leurs maîtres, de faire la guerre à leurs dépens, quand leur cité était commandée. Bientôt la fusion des deux peuples devint plus complète, lorsque les Francs embrassèrent le christianisme. Les prêtres chrétiens conservèrent sur leurs néophytes le crédit qu'avaient eu sur eux les prêtres des faux dieux. Non-seulement ils entrèrent dans les assemblées de la nation, mais ils y occupèrent la première place; et, par la suite, ce fut sans doute à leur prière, que les Gaulois, d'abord humiliés, méprisés et traités en vassaux, obtinrent le privilège qu'avait tout étranger, établi sur les terres de la domination franque, de s'incorporer à la nation victorieuse, et d'être naturalisé Franc<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez Mably, *Observ. sur l'Hist. de France*.

Si Clovis ne montra pas de grandes vertus, on doit supposer au moins qu'il possédait des talens supérieurs, puisqu'il sut se faire obéir par les rois francs, ses égaux, et, après s'en être défait, réunir leurs diverses tribus à la sienne, se faire redouter de ses ennemis, et capter la bienveillance des ministres du culte catholique. Quelques avantages politiques qu'il eût pu retirer de la religion qu'il servait avec zèle, quelques moyens de prospérité que lui eût procurés sa croyance, et, si l'on veut encore, le diplôme de consul que lui envoya l'empereur Anastase, comment en inférer qu'il soumit une partie des Gaules, moins comme conquérant, que comme appelé par les peuples pour se mettre à la place et succéder aux droits des empereurs romains? Cet étrange paradoxe d'un écrivain moderne<sup>1</sup> est suffisamment réfuté par les faits mêmes, par les guerres presque continues de ce prince, par ses éclatantes victoires, non-seulement sur les Romains, les Allemands, les Bourguignons et les Visigoths, mais encore sur les Gaulois eux-mêmes.

---

Les anciens historiens ne nous ont point laissé de documens positifs sur l'établissement dans les Gaules et sur l'organisation des Francs. On a pu voir, dans ce chapitre, que la première force de Clovis, lorsqu'il sortit du petit territoire qu'il occupait dans la Belgique, ne s'élevait pas à plus de quatre mille combattans. En s'associant à Regnacaire, chef d'une autre tribu de Francs saliens, établis sur le territoire de Cambrai, l'armée de Clovis put être alors d'en-

<sup>1</sup> L'abbé Dubos, *Hist. crit. de l'établiss. de la monarchie française dans les Gaules. Disc. prélim.*

Lisez d'ailleurs les réflexions du judicieux Montesquieu sur cet ouvrage, *Esp. des lois*, liv. xxx, chap. 23 et 24.

viron huit mille hommes. C'est avec ce petit nombre de troupes qu'il défit Syagrius. La victoire de Tolbiac ayant recruté ensuite cette même armée de tout ce qui restait des Allemands vaincus, et les plus vaillans guerriers des autres tribus de la nation franque, étant venus, au bruit de ses exploits, se ranger sous ses bannières, le roi des Francs se vit à la tête d'une masse formidable, avec laquelle il lui devint facile d'étendre de plus en plus ses conquêtes. Sa conversion au christianisme lui fut aussi d'un grand secours. Nous avons fait remarquer tout l'appui que lui prêta le clergé; mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût véritablement souverain dans l'acception qu'on donne à ce mot : il commandait bien aux hommes, mais il n'était pas roi du pays.

Clovis ne fit aucune distribution de terres à ses Francs; il se borna à les loger, comme avaient fait les généraux romains, chez les propriétaires, où ils vivaient à discrétion. Ces logemens étaient distribués de manière à ce que les différens bataillons, ou corps, fussent promptement réunis pour former l'armée. Indépendamment des circonstances extraordinaires qui pouvaient nécessiter cette formation d'armée, tous les Francs s'assemblaient annuellement au champ de mars pour y régler les intérêts de la nation.

---

---

## CHAPITRE II.

De l'an 511 à l'an 561.

**Partage du royaume de Clovis entre ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire. Guerres de Thierry contre les Scandinaves et dans la Thuringe. Les rois de Soissons, de Paris et d'Orléans déclarent la guerre au roi de Bourgogne. Mort de Sigismond. Bataille de Véseronce et mort de Clodomir. Childebert et Clotaire se partagent le royaume d'Orléans. Campagnes de Childebert en Auvergne et contre les Visigoths. Thierry refuse de s'unir à ses frères contre les Bourguignons. Childebert et Clotaire envahissent le royaume de Bourgogne. Campagne de Thierry en Auvergne. Campagne de Théodebert, fils de Thierry, contre les Ostrogoths. Mort de Thierry; Théodebert lui succède. Les princes français s'unissent avec l'empereur Justinien pour chasser les Goths de l'Italie. Théodebert défait à la fois les Goths et les troupes de Justinien. Childebert et Clotaire font la guerre entre eux; combat de Routot; les deux rois se réconcilient. Ils marchent ensemble contre les Visigoths et sont battus. Les Visigoths sont vaincus à leur tour en Septimanie. Théodebert se prépare à faire la guerre à l'empereur Justinien. Mort de Théodebert. Les Français recommencent la guerre en Italie. Combat de Parme. Les Français envahissent et pillent le midi de l'Italie. Bataille du Casilin ou de Capoue. Mort de Théodebalde, roi d'Austrasie. Clotaire s'empare de ses états. Guerre de Clotaire contre les Saxons. Mort de Childebert; Clotaire seul roi de France. Conduite de Chramne, son fils. Charibert et Gontran, autre fils de Clotaire, marchent contre Chramne, leur frère; Clotaire marche en personne contre ce même prince. Chramne est vaincu et mis à mort. Mort de Clotaire.**

Après la mort de Clovis, le royaume fondé par ce prince fut partagé entre ses fils : ils étaient au nombre de quatre. L'aîné, Theuderic ou Thierry, fils d'une première femme ou d'une concubine, obtint ou s'adjudgea une part beaucoup



plus forte que celle de ses trois autres frères, Clodomir, Childebert et Clotaire. Elle se composait d'abord d'une grande partie de l'Aquitaine, c'est-à-dire de l'Auvergne, du Rouergue, du Quercy, de l'Albigeois, et de tout le pays qui séparait le royaume des Français, du Languedoc et de la Provence, possédée alors par Théodoric. Comme tout ce territoire avait été conquis par Thierry, et qu'il se trouvait séparé de ses autres possessions dont nous allons parler, il est à présumer qu'il lui appartenait déjà avant la mort de Clovis, qui lui avait fait cette cession, en récompense de sa conduite dans la guerre contre les Visigoths.

Ce prince prit de plus possession de tout le cours du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, du pays renfermé entre le Rhin et la Moselle, de celui entre le Rhin et la Meuse, enfin du territoire qui s'étendait de l'autre côté du Rhin jusqu'à la mer, et confinait au royaume de Thuringe et à la Westphalie. Les villes de Trêves, Metz, Toul, Verdun, Reims, Châlons-sur-Marne et les environs, faisaient encore partie de son lot; et il se trouvait ainsi couvrir le reste du royaume de Clovis, au midi, contre les Goths; à l'orient, contre les Thuringiens et les autres peuples de la Germanie, et, au sud-est, contre les Bourguignons. Il prit le titre de roi d'Austrasie, et choisit Metz pour la capitale de ses états<sup>1</sup>.

Quant aux trois autres fils de Clovis, nés de son mariage avec Clotilde, Clodomir fut roi d'Orléans, Childebert de Paris, et Clotaire de Soissons. Les historiens n'ont point indiqué, d'une manière précise, les limites de ces divers états. Il paraît cependant que le royaume de Paris s'éten-

<sup>1</sup> Le nom d'*Austrie* ou d'*Austrasie* dérivait du mot *ost*, qui signifiait oriental. C'était ainsi qu'on appelait *Ostrogoths* les Goths orientaux. Par la suite, on désigna sous le nom de *Neustrie* les parties de la France les plus occidentales, qui sont entre la Meuse et la Loire : les autres gardèrent leur ancienne dénomination d'*Aquitaine* et de *Bourgogne*.

daît le long de la mer, depuis la Picardie jusques assez près des Pyrénées : la Basse-Bretagne n'en faisait point partie ; elle avait son souverain particulier, issu des premiers princes bretons, qui étaient venus dans la Celtique après la conquête de la Grande-Bretagne par les Anglo-Saxons. Le royaume de Paris était moins étendu en largeur qu'en longueur ; Clotaire, roi de Soissons, le bornant du côté de la Picardie et de l'Artois, et Clodomir, roi d'Orléans, occupant toute la partie centrale de la France, c'est-à-dire la Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Berri. Le royaume de Clotaire était sans contredit moins considérable que les trois autres, puisqu'il était resserré par la Normandie, appartenant au roi de Paris, par la Champagne, qui faisait partie du royaume d'Austrasie, et, d'un autre côté, par la mer et par l'Escaut <sup>1</sup>.

Le partage avantageux de Thierry, l'extrême jeunesse de ses trois frères, et les soins attentifs de la reine Clotilde, empêchèrent long-temps ces princes de se faire la guerre <sup>2</sup> ; mais ce qui contribua le plus peut-être à maintenir la bonne intelligence entre eux, ce fut la juste crainte qu'inspirait Théodoric. En effet le roi des Ostrogoths, après avoir fait mourir Gélaric, s'était rendu maître du royaume des Visigoths, c'est-à-dire du Languedoc et de ce qu'ils possédaient en Provence et en Espagne, et y commandait au nom d'Amalaric, son petit-fils. Cette réunion de toute la nation gothique sous le même sceptre, avait rendu Théodoric l'un des plus puissans princes de l'Europe : il le fit sentir aux Français peu de temps après la mort de Clovis.

Profitant en effet d'une conjoncture qui le débarrassait d'un rival redoutable, il s'empara de quelques places voi-

<sup>1</sup> Fredegar., cap. 20 ; Gregor. Turon., lib. III, cap. 1 et 30 ; Aimoin., lib. II, cap. 1.

<sup>2</sup> Voyez Agathias, lib. I.

sines du Languedoc, et en particulier de la ville de Rhodéz. Thierry seul était en mesure d'entrer en campagne, et il entreprit de s'opposer aux progrès des Ostrogoths. Il n'existe pas de détails sur cette guerre; on sait seulement qu'elle ne fut pas de longue durée: il est à présumer que l'avantage demeura aux Ostrogoths, puisque, quelque temps après, la paix fut conclue entre les deux rois, sous la condition que Théodoric garderait les places dont il s'était emparé<sup>1</sup>.

Depuis plus de cent cinquante ans, les Gaules n'avaient point joui d'une tranquillité aussi parfaite. Le vieux Gondebaud, roi de Bourgogne, vivait encore: fatigué des vicissitudes d'une vie agitée, il ne s'occupait plus qu'à donner des lois à ses états. D'autre part, les Français et les Goths se redoutaient réciproquement. Quelque fierté que Théodoric eût apportée dans ses dernières négociations avec Thierry, sa conduite antérieure et les ménagemens qu'il crut devoir garder avec un de ses officiers, nommé Theudis, qui s'était déclaré gouverneur-général de l'Espagne, sous la protection secrète des Français; les concessions qu'il fit à ce sujet rebelle, avaient prouvé d'ailleurs qu'il répugnait à recommencer la guerre; et les princes français, de leur côté, ne cherchaient point à rompre avec lui<sup>2</sup>.

518-519.

*Guerres de Thierry contre les Scandinaves et dans la Thuringe.* — Les trois fils de Clotilde, maintenus par leur vertueuse mère dans une concorde fraternelle, et trop jeunes encore pour avoir l'impatience de prendre les armes, ou la force de les porter, vécurent donc en paix, environ six ou sept ans, avec leur aîné, les Bourguignons et les deux nations gothiques; mais Thierry eut, pendant cette longue trêve, une guerre passagère à soutenir contre d'autres ennemis. Ce prince, dans la vigueur de l'âge, et brave

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. III, cap. 21.

<sup>2</sup> Procop., *De bello Goth.*, lib. I, cap. 12.

comme son père, apprit qu'une flotte très-considérable, venue de la Scandinavie, sous la conduite d'un roi ou d'un chef danois <sup>1</sup>, appelé Cochiliac, était arrivée à l'embouchure de la Meuse, d'où ces aventuriers du nord ravageaient les terres du royaume d'Austrasie; il y envoya une puissante armée. Son fils Théodebert, que nous verrons par la suite se rendre également redoutable aux Goths d'Italie et à l'empereur d'Orient, n'était assurément pas en âge de la commander, et l'on doit préjuger qu'il n'y allait que pour s'instruire sous les yeux du général, et se montrer, dès l'adolescence, sur le théâtre de la guerre, suivant la coutume des princes francs.

Thierry fit promptement équiper quelques vaisseaux, afin d'attaquer à la fois son ennemi sur terre et sur mer. La flotte des Français et leur armée joignirent les Danois au moment où ils allaient se retirer. Les Danois avaient déjà chargé leurs vaisseaux de femmes, de captifs et de butin, et leur chef Cochiliac était encore à terre avec une partie de ses troupes, pour couvrir l'embarquement, lorsque les Français engagèrent vigoureusement l'attaque. Les pirates et leur roi furent défaits avant d'avoir pu se rembarquer, et périrent presque tous. Leur flotte fut attaquée en même temps par celle des Austrasiens, et presque entièrement enlevée avec les captifs et les riches dépouilles dont elle était chargée. On verra plus tard ces mêmes Danois destinés à désoler la France par leurs fréquentes excursions, s'y établir enfin sous le nom de *Normans*.

Les préparatifs que le roi d'Austrasie faisait pour une guerre qui flattait davantage son ambition, avaient pu seuls

519.

<sup>1</sup> *Gesta regum Franc.*, cap. 19; Gregor. Turon., lib. III, cap. 3.



ringe renforcer d'une forte armée auxiliaire celle d'Herménefride (vulgairement appelé Hermanfroi), l'un des trois princes qui régnait dans cette contrée : celui-ci, après avoir fait assassiner Berthaire, son frère aîné, et s'être emparé de ses états, avait résolu la perte de Baldéric, son autre frère. Cédant aux conseils sanguinaires d'Amalberge, sa femme, nièce de Théodoric, il entra en négociation avec le roi d'Austrasie. Thierry, séduit par l'idée d'augmenter ses états d'une partie de la Thuringe dont ils étaient frontières, écouta volontiers les propositions d'Hermanfroi. Un traité fut conclu, à condition de partager également entre eux le domaine de Baldéric. Ce dernier, qui connaissait le caractère de son perfide frère, informé d'ailleurs des dispositions hostiles du roi d'Austrasie, se mit en mesure de défense; mais, accablé par les forces supérieures des Austrasiens, il périt dans une bataille, en combattant bravement à la tête des siens. Hermanfroi prit possession des états de son frère, et, constamment dominé par Amalberge, différa d'abord l'exécution de ses promesses, dans la crainte, alléguait-il, d'irriter l'esprit des Thuringiens, déjà peu disposés en sa faveur; mais bientôt levant le masque, lorsque Thierry fut retourné en Austrasie, il refusa toute espèce de partage avec ce roi, et s'en fit un ennemi implacable. Thierry, que les anciens historiens nous représentent comme un prince aussi habile dans la politique que vaillant à la guerre, dissimula toutefois son ressentiment, tant que vécut Théodoric; mais il s'en vengea d'une manière terrible après la mort de ce prince<sup>1</sup>.

521.

*Les rois de Soissons, de Paris et d'Orléans déclarent la guerre au roi de Bourgogne.* — Cependant le bruit de cette expédition du jeune Théodebert dans la Thuringe,

<sup>1</sup> *Vita Theodorici*; Gregor. Turon., lib. III, cap. 4; Aimoin., lib. II, cap. 9; Paul. Emil.



quoique étrangère aux intérêts des trois frères de Thierry, était bien propre à exciter leur ardeur guerrière, dans l'âge que ces jeunes rois atteignaient alors. L'occasion se présenta bientôt d'essayer aussi leurs armes.

Gondebaud, roi de Bourgogne, était mort depuis quelques années<sup>1</sup>, laissant deux fils, Sigismond et Gondemar : le premier lui avait succédé. Après la mort d'Ostrogothe, fille de Théodoric, Sigismond, prince faible, père dénaturé, mais esclave d'une seconde femme, s'était avili jusqu'à sacrifier à celle-ci le prince Sigéric, qu'elle avait pris en haine. Le malheureux petit-fils de Théodoric avait été étranglé dans un festin par l'ordre de son propre père<sup>2</sup>; ce meurtre ôtait à Sigismond l'appui du redoutable Théodoric. Les trois fils de Clotilde (à l'instigation de leur mère, selon quelques auteurs) jugèrent la circonstance favorable pour faire valoir les prétentions qu'ils avaient sur le royaume de Bourgogne, du chef de Chilpéric leur grand-père maternel. En conséquence, Clodomir et Clotaire vinrent trouver Hildebert à Paris, et tous trois formèrent une ligue contre le roi Bourguignon. Thierry refusa d'en faire partie; outre que n'étant pas fils de Clotilde, il n'avait pas les mêmes droits que ses frères sur la succession de Chilpéric, Sigismond, prévoyant la tempête qui le menaçait, avait réussi à engager ce prince dans son alliance, en lui faisant épouser la sœur de Sigéric. Toutefois le roi d'Austrasie demeura neutre, et refusa de fournir des secours à son beau-père, ainsi qu'il avait refusé d'abord de s'unir contre lui avec ses autres frères.

*Mort de Sigismond, roi de Bourgogne.* — Les trois fils de Clotilde, ayant réuni leurs forces, entrèrent en Bourgo-

522.

<sup>1</sup> En 516, suivant Mezerai.

<sup>2</sup> Sigismond fit pénitence de ce crime, pendant trois mois, dans un monastère qu'il avait fondé près de Sion, en Valais, après avoir abjuré l'arianisme. L'église l'a mis au rang des saints.

gne, livrèrent bataille <sup>1</sup> à Sigismond et à Gondemar, défirent et mirent leur armée en fuite. Gondemar parvint à s'échapper ; mais Sigismond, abhorré des siens depuis le meurtre de son fils, fut non - seulement abandonné, mais encore poursuivi par eux. Clodomir, le fer et la flamme à la main, força les Bourguignons de lui livrer leur roi, sous peine de voir leur pays ruiné de fond en comble. Le malheureux prince, accablé de remords, en proie à tous les besoins, se retira dans un lieu désert, sur une montagne, qu'un écrivain appelle *Veresallis* <sup>2</sup> ; là il se coupa les cheveux et se déguisa en hermite. Reconnu par quelques Bourguignons, il fut saisi, chargé de fers et livré à Clodomir, qui avait déjà en sa puissance la reine et ses deux jeunes fils. Le roi d'Orléans les envoya tous prisonniers dans sa capitale, où il se rendit quelque temps après. A peine les frères alliés étaient-ils de retour dans leurs états, que Gondemar, sauvé de la défaite, parut tout-à-coup à la tête de quelques troupes fidèles ; il les réunit aux débris de l'armée battue, reconquit en peu de temps tout ce que les Français avaient enlevé du royaume de Bourgogne, et s'en fit proclamer roi. Cette révolution subite dans la face des affaires fut probablement provoquée par quelque mésintelligence entre les trois frères, puisque, dans la campagne suivante, Childebert et Clotaire refusèrent de rentrer en Bourgogne. A la première nouvelle des succès de Gondemar, Clodomir, transporté de fureur, donna l'ordre de massacrer Sigismond dans sa prison, et le fit jeter dans un puits avec sa femme et les deux petits princes, leurs enfans : barbarie calculée, horrible représaille du même traitement exercé à Vienne, depuis bien des années, par le père de Sigismond, sur le père,

<sup>1</sup> Les historiens n'indiquent point le lieu où elle se donna.

<sup>2</sup> *Passio sancti Sigismundi*. ( Recueil de dom Bouquet, tome III. )

la mère et les frères de Clotilde. Quelques années plus tard, les trois fils de Clodomir ne devaient pas trouver plus de pitié dans le cœur de leurs oncles, que leur père n'en avait eu lui-même pour le fils du roi de Bourgogne.

Cependant le roi d'Orléans se préparait à recommencer les hostilités au printemps. N'ayant pu renouer sa première alliance avec Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, il crut devoir s'adresser à Thierry, et le sollicita de joindre ses troupes aux siennes; lui faisant représenter « qu'il eût à se souvenir de la mort de Sigeric; que celle de Sigismond rendait leur cause tout à fait commune; qu'au demeurant tout le poids du crime devait retomber sur les traîtres Bourguignons, qui n'avaient pas balancé à livrer leur prince à leur plus mortel ennemi <sup>1</sup>. » Le roi d'Austrasie, feignant de seconder les vues de son frère, consentit à sa proposition, en annonçant hautement qu'il ne prenait les armes que pour venger la mort de son beau-père; paroles équivoques, par lesquelles il désignait également Clodomir et les Bourguignons.

*Bataille de Vesperonce et mort de Clodomir.* — Les deux princes étant entrés en campagne, opérèrent leur jonction dans un endroit appelé Vesperonce, assez près du Rhône, et au-delà de la ville de Vienne. On se battit non loin de là. Gondemar fut de nouveau défait, et ses troupes forcées de fuir en désordre. Clodomir, s'abandonnant avec toute l'impétuosité de son caractère à la poursuite des fuyards, se trouva tout à coup séparé des siens. Quelques Bourguignons, qui s'étaient ralliés, ayant facilement reconnu ce prince à sa longue chevelure, l'entourèrent à l'instant et le massacrèrent. Gondemar lui fit couper la tête, qui fut mise au bout d'une lance, et marcha fièrement aux Français avec

523.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., l. III, c. 6; Fredegar., *Epitom.*

quelques bataillons qu'il avait reformés. Cet horrible trophée, présenté aux vaincus pour les ranimer, aux vainqueurs pour les effrayer, transporta ceux-ci d'une telle fureur, qu'ils se précipitèrent sur leurs adversaires, et les taillèrent en pièces; parcourant ensuite la Bourgogne, ils mirent tout à feu et à sang, passèrent indistinctement au fil de l'épée les femmes, les enfans, les vieillards, et ne se retirèrent chez eux qu'après s'être rassasiés de viol, de sang et de butin <sup>1</sup>.

La mort de Clodomir est décrite par Grégoire de Tours, telle que nous venons de la raconter. Fredegair prétend que le roi d'Orléans fut trahi par les troupes austrasiennes, qui l'abandonnèrent dans la poursuite des ennemis, et cette dernière version semble s'accorder avec la promesse ambiguë qu'avait faite Thierry de venger son beau-père. Les Francs, suivant Agathias, auteur grec, qui ne leur accorde pas une victoire bien décidée, furent au contraire tellement consternés à l'aspect de la tête chevelue de leur roi, que, craignant de continuer la guerre, ils demandèrent la paix à Gondemar, et se retirèrent aussitôt chez eux. Quoiqu'il en soit, Clodomir mort, ses frères s'emparèrent chacun d'une partie de son royaume. Gondemar, profitant du moment où ils étaient occupés à envahir l'héritage de leurs neveux, reconquit ce que les Français avaient pris sur lui, et fit ensuite la paix avec les rois d'Austrasie, de Paris et de Soissons. Quelles qu'aient été les conditions de cette paix, elle subsista, non-seulement tant que vécut Théodoric, trop puissant et trop habile pour laisser les Français envahir une nouvelle fois la Bourgogne, mais encore plusieurs années après sa mort.

En lisant attentivement l'histoire de ces temps barbares,

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. III, c. 6; Fredegar, *Epitom.*, c. 36; Agath., *Histor.*, lib. I.



on peut voir que les guerres ne se terminaient pas toujours par des traités de paix écrits ou solennellement jurés. Souvent les deux partis, également las de la guerre, ou hors d'état de la continuer, se tenaient en repos, et demeuraient comme ils se trouvaient. Ce fut ainsi que se termina cette campagne entre les Français et les Bourguignons. Gondemar se contenta de ce qui lui restait après la retraite de Thierry, et laissa d'autre part à Théodoric plusieurs places, dont celui-ci s'était emparé entre le Rhône et la Durance.

*Childebert et Clotaire se partagent le royaume d'Orléans.* — La tranquillité presque générale dont jouissaient alors les Gaules, ne fut point troublée pendant près de deux ans, à moins cependant que, d'après l'autorité de l'auteur de la vie de saint Maur, on ne place dans cet intervalle de temps quelques excursions que les peuples du nord firent sur les terres de Clotaire, mais qui n'eurent point d'autre suite. On doit aussi rattacher à cette époque les différens assez violens qui s'élevèrent, entre le roi de Paris et celui de Soissons, au sujet du royaume d'Orléans. Toutefois, les deux rois s'accordèrent bientôt, et scellèrent leur réconciliation en égorgeant deux de leurs neveux, fils de Clodomir, et en dégradant le troisième par la tonsure cléricale.

526

*Thierry et Clotaire se réunissent pour faire la guerre à Hermanfred, roi de Thuringe; mort de ce dernier.* — La vengeance que Thierry, furieux contre le roi de Thuringe, avait remise à des circonstances plus favorables, éclata enfin après la mort de Théodoric, qui ne laissait pour héritiers de son immense pouvoir que deux petits-fils encore en bas âge. Thierry, n'ayant rien à redouter du côté de l'Italie, engagea son frère Clotaire à le secourir dans la guerre qu'il allait entreprendre. La promesse de partager les conquêtes qui seraient faites sur les Thuringiens, décida le roi de Soissons; il rassembla des troupes avec lesquelles il rejoignit

527-531.



au-delà du Rhin l'armée austrasienne, que commandait Théodebert, sous la direction du roi son père. Tous trois marchèrent alors vers la Thuringe. Hermanfred les attendait sur sa frontière; il avait rangé son armée dans une vaste plaine, laissant devant lui une étendue de terrain, capable de contenir l'armée combinée des deux rois; ceux-ci, jugeant la position assez avantageuse, commencèrent à se former en bataille, et disposèrent leurs soldats à en venir aux mains. Cependant Hermanfred, sachant à quels ennemis il avait affaire, et redoutant l'impétuosité de leur premier choc, usa d'un stratagème pour s'en garantir. Il fit couvrir tout son front d'une grande quantité de fosses creusées d'espace en espace, et recouvertes de branchages et de gazon. Un vent violent, qui soufla pendant toute la nuit, protégea ses travaux, en poussant la fumée des feux de son camp du côté des Français, qui n'eurent pas le moindre soupçon de la ruse.

Au jour, Hermanfred ne fait aucun mouvement; le plus grand calme règne sur toute sa ligne. Les Français s'étonnent d'abord et s'impatientent, enfin ils s'ébraulent et marchent droit aux Thuringiens pour les enfoncer. Les premiers escadrons, lancés en avant, donnent d'abord dans le piège; hommes et chevaux, pressés, culbutés, roulent pêle-mêle, et s'écrasent mutuellement. Ceux d'entre les cavaliers qui sont parvenus à se débarrasser de leurs chevaux, ayant perdu leurs boucliers, tombent percés des flèches de l'ennemi. Toutefois, le premier désordre cesse bientôt; les princes français, en ayant reconnu la cause, font faire halte aux troupes qui suivent, et prennent sur-le-champ leurs précautions, sans trop retarder cependant le combat.

Les fosses n'étaient point tellement rapprochées les unes des autres, que plusieurs cavaliers ne pussent s'avancer de front dans l'intervalle qui les séparait les unes des autres;

elles n'étaient pas d'ailleurs recouvertes avec assez de soin, pour qu'arrivé à une certaine distance, on ne pût distinguer l'endroit où elles étaient creusées. Le roi de Soissons, le roi d'Austrasie et Théodebert, ayant reconnu chacun de leur côté que la même disposition existait sur toute la ligne du camp ennemi, prirent immédiatement le parti de faire défiler leur cavalerie au pas, et ensuite leur infanterie, entre toutes ces fosses, en présence de l'armée d'Hermanfred. Etonnés d'une telle hardiesse, au lieu de profiter de leur avantage et de charger l'armée française au moment où elle se trouvait engagée dans cette multitude de défilés, les Thuringiens commencèrent à lâcher pied. Leur roi, plus habile à tromper qu'à combattre, s'enfuit des premiers; son armée en déroute suivit bientôt cet exemple. Dès-lors le combat ne fut plus qu'un épouvantable carnage. Les fuyards, poursuivis l'épée dans les reins jusque sur les bords de l'Unstrut<sup>1</sup>, rivière qui n'était pas guéable, s'y jetèrent avec tant d'effroi et de confusion, que bientôt leurs cadavres entassés firent comme un pont aux vainqueurs pour passer la rivière, et consommer une victoire, qui accrut de toute la Thuringe conquise les états de la France austrasienne. Hermanfred, après avoir un peu tard essayé de tenir sur les bords de la rivière avec quelques soldats qui s'étaient ralliés, fut de nouveau culbuté, et se sauva dans les forêts. Sa capitale fut prise, mise au pillage, réduite en cendres, et ses habitans menés en esclavage<sup>2</sup>. Hermanfred, après s'être tenu quelque temps caché, se rendit aux pressantes sollicitations de Thierry, qui, sous les plus grands sermens,

<sup>1</sup> Cette rivière coule dans le pays d'Eichfeld, qui appartient aujourd'hui à la Prusse; il est situé entre la Hesse, la Thuringe moderne et le duché de Brunswick.

<sup>2</sup> Une lettre du pape Grégoire II nous apprend que cette ville s'appelait *Thuringe*.

P'engageait à venir le trouver à Tolbiac. Il fut d'abord bien reçu du roi d'Austrasie; mais, quelques jours après, ces deux princes se promenant ensemble sur les remparts de la ville, des soldats apostés par Thierry, se saisirent par derrière du roi de Thuringe, et le précipitèrent du haut des murailles, dans les fossés, où il expira sur-le-champ<sup>1</sup>.

D'après un accord fait entre les deux frères, le roi d'Austrasie eut pour sa part le royaume de Thuringe, dont ils venaient de faire la conquête : le roi de Soissons se contenta du butin et des captifs.

Pendant que Thierry reculait les bornes de ses états sur la rive droite du Rhin, le bruit de la mort de ce prince se répandit en Auvergne, à l'autre extrémité de son royaume. Il avait, disait-on, été tué dans la bataille contre Hermanfred. Bien que cette nouvelle méritât confirmation, elle suffit pour décider Childebert, roi de Paris, à fondre sur l'Auvergne, dont il avait depuis long-temps le dessein de s'emparer. La mort de Thierry et l'absence de Théodebert lui fournissaient l'occasion d'employer utilement une armée qu'il venait de mettre sur pied dans un tout autre but.

532.

*Campagne de Childebert en Auvergne et contre les Visigoths.* — En effet, sous le prétexte des mauvais traitemens qu'une de ses sœurs, attachée à la foi catholique, recevait d'Amalaric, roi des Visigoths, son mari, arien, le roi de Paris, s'était mis en marche, à la tête d'une armée, pour enlever sa sœur et venger son affront. Il traversait le Berri, dont il s'était emparé après la mort de Clodomir, roi d'Orléans, lorsqu'on lui apporta le faux avis de celle de son frère le roi d'Austrasie. Alors, ajournant la vengeance qu'il voulait tirer du roi des Visigoths, il tourna tout à coup à gauche, et marche sur Clermont, capitale de l'Auvergne.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 7 et 8; *Gesta regum Franc.*, cap. 14. (*Supplement. Fortunat.*)

C'était Arcadius, seigneur gaulois, riche et puissant, qui mandait à Childebert la mort de Thierry. Il l'assurait en même temps de son dévouement personnel, des bonnes dispositions des habitans, et l'engageait à se rendre maître de la place. Childebert, s'en étant approché à la faveur d'un brouillard épais, trouva les portes fermées; mais, à un signal convenu, Arcadius en fit ouvrir une, et introduisit le roi de Paris avec ses troupes. A peine ce prince avait-il reçu l'hommage de ses nouveaux sujets, qu'arrive de toutes parts la nouvelle certaine des succès de Thierry dans la Thuringe, et de son prochain retour. Aussitôt Arcadius, se désistant de ses projets, se sauva à Bourges, ville du domaine de Childebert. Le roi de Paris, effrayé lui-même, prit sur-le-champ le parti de poursuivre son expédition contre Amalaric, abandonnant la malheureuse ville de Clermont au juste ressentiment d'un prince victorieux et irrité <sup>1</sup>.

Le roi des Visigoths, averti de la marche de Childebert, rassembla aussitôt une armée, et attendit son adversaire dans les environs de Narbonne, capitale de ses états. Il fit en même temps équiper plusieurs vaisseaux, qu'il chargea de ses richesses les plus précieuses, résolu, en cas de malheur, de s'embarquer et de passer en Espagne. Le combat se donna sous les murailles de Narbonne; il fut opiniâtre et le succès long-temps disputé: enfin les Français, qui semblaient alors en possession de battre tout ce qui s'opposait à eux, triomphèrent encore. Amalaric, vaincu, perdit la vie dans la bataille ou dans la déroute; et Childebert, après avoir pillé Narbonne, ravagé tout le pays et dépouillé les églises ariennes, ramena en France la reine sa sœur <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 9, 12, 16 et sequent.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. III, c. 10; Procop., *De bell. Goth.*, lib. I, c. 1; Isidor. Hispal. episc., *Histor. Goth.*; Aimoin., lib. II, c. 8; Jornandès, *De rebus Geticis*.



Soit que Childebert, après sa victoire, eût abandonné la Septimanie; soit que Theudis, qui succéda à son maître Amalaric, en eût chassé les garnisons françaises, il est certain que cette province resta long-temps depuis sous la domination des Visigoths, et que ce ne fut que sous Charles-Martel qu'elle fut réunie au royaume de France.

532.

*Thierry refuse de s'unir à ses frères contre les Bourguignons.* — Les trois fils de Clovis étaient tour à tour alliés ou ennemis mortels, selon les divers intérêts de leur ambition. Dévoré du désir de gouverner seul dans les Gaules, ainsi que l'avait fait Clovis, chacun de ces princes ne voyait dans les autres que d'odieux compétiteurs dont il brûlait de se défaire. Ainsi, lorsque deux d'entre eux marchaient sous les mêmes enseignes, c'était le plus ordinairement dans l'espoir d'anéantir le troisième et de s'emparer de sa dépouille. Après l'expédition de Thuringe, Childebert et Clotaire se trouvèrent unis plus que jamais par le danger commun; tous deux redoutaient également la vengeance et les armes de leur frère aîné. Clotaire se défiait à bon droit de Thierry, qui avait voulu le faire périr après la défaite d'Hermanfred, et Childebert ne savait comment excuser auprès du roi d'Austrasie l'irruption qu'il avait faite en Auvergne, à l'instigation d'Arcadius.

Les conférences qu'eurent ensemble le roi de Paris et celui de Soissons, amenèrent quelque rapprochement entre eux, et leur firent concevoir le dessein de se réunir pour attaquer la Bourgogne; mais, ne se croyant pas assez forts sans la coopération de Thierry, ils résolurent de se réconcilier avec lui au prix de quelques sacrifices, et lui proposèrent d'entrer dans leur ligue. Celui-ci, n'osant ajouter foi à leurs promesses, les refusa; les deux princes entreprirent alors de forcer son consentement: ils gagnèrent les principaux officiers de l'armée austrasienne, et ceux-ci réussirent



à persuader aux soldats qu'aucune de leurs conquêtes précédentes ne leur avait été plus glorieuse et plus profitable que ne leur serait infailliblement celle de la Bourgogne. Le roi d'Austrasie résista encore à ces nouvelles suggestions. Alors les soldats se mutinèrent, et quelques chefs des plus hardis osèrent lui déclarer que, s'il refusait de marcher à leur tête, ils sauraient combattre et vaincre sans lui. Thierry, surpris plus qu'effrayé de leur audace, ne perdit rien de la fermeté de son caractère : il leur demanda fièrement si cette soif de butin qui les dévorait, leur avait fait oublier que l'autorité appartenait au prince et non aux soldats ; employant ensuite la douceur pour les ramener à leur devoir, et feignant de prendre le silence qu'ils gardaient pour une marque de repentir, il promit de céder à leurs vœux, et de les conduire, non pas en Bourgogne, où il leur faudrait partager avec d'autres les bénéfices de la guerre, mais en Auvergne, où il avait une révolte à punir, et où ils pourraient, par leur conduite envers les coupables, faire oublier leur propre mutinerie. Par cette adroite concession, le roi d'Austrasie conciliait à la fois les intérêts de son autorité et le soin de sa vengeance ; il satisfaisait ses soldats, sans paraître intimidé de leurs menaces ; il déjouait les intrigues de ses frères pour le forcer à entrer dans leur ligue, et punissait les Auvergnats, qui s'étaient donnés si imprudemment à Childebert.

Néanmoins le but des deux rois de Paris et de Soissons se trouvait en partie rempli, puisque si Thierry n'entraît point avec eux en Bourgogne, occupé dans ses états par les troubles que les deux princes y entretenaient sous main, ce roi d'Austrasie ne pouvait d'ailleurs apporter aucun obstacle à leur entreprise. Ainsi, malgré les refus de leur frère, Childebert et Clotaire n'en suivirent pas moins leur projet.

*Childebert et Clotaire envahissent le royaume de Bourgogne.* — Nous avons dit plus haut que Gondemar, roi de Bourgogne, assez semblable à son père Gondebaud par les vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune, et par les ressources qu'il savait se créer dans le malheur, était parvenu à rentrer en possession des villes que les Français lui avaient enlevées dans la dernière guerre. Profitant ensuite avec adresse de la minorité du jeune Athalaric, roi des Ostrogoths, et des violentes dissensions qui agitaient la cour de Ravenne<sup>1</sup>, il se présenta en armes dans la Provence, entama une négociation avec la reine Amalazonte, régente du royaume d'Italie, se fit restituer les provinces que Théodoric lui avait enlevées, plusieurs années auparavant, entre la Durance et le Rhône, et contracta une étroite alliance avec les Ostrogoths. Ce fut cette alliance même que Childebert et Clotaire, à défaut d'autre prétexte, alléguèrent pour motif de leur invasion en Bourgogne : « Elle ouvrait, disaient-ils, une route facile aux Ostrogoths pour entrer dans les Gaules. Les provinces frontières des Alpes ne pouvaient appartenir qu'à un prince ennemi de la cour d'Italie, et dont les dispositions hostiles pussent fermer le passage des monts à ses troupes. »

Les deux rois français commencèrent par mettre le siège devant Autun, qu'ils emportèrent après avoir défait Gondemar, qui s'était avancé au secours de cette ville. La prise d'Autun laissant le pays à découvert, ils poussèrent jusqu'à Vienne, dont ils s'emparèrent également. La saison était déjà très-avancée, les deux princes mirent alors leurs troupes en quartiers d'hiver<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Cette dernière résidence des empereurs d'Occident était restée la capitale du royaume d'Italie fondé par Odoacre.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 2.

*Campagne de Thierry en Auvergne.* — Tandis que Childebart et Clotaire envahissaient ainsi la Bourgogne, Thierry faisait la guerre en Auvergne, livrant au fer et à la flamme tout ce qui tombait entre ses mains. Arrivé devant Clermont, qui avait fermé les portes, moins pour lui opposer une résistance inutile, que pour se préserver de la première fureur du soldat, le roi d'Austrasie se disposait à faire renverser les murailles de cette ville, pour donner une libre entrée à son armée, et détruire ensuite tout de fond en comble, lorsque, suivant Grégoire de Tours, arrêté par un songe miraculeux, et cédant aux prières du saint évêque Quintianus, il reçut la place à composition.

Mais l'inflexibilité reconnue de son caractère, les premiers actes de vengeance qu'il avait exercés en entrant dans la province, rendirent cet acte de clémence à peu près inutile. Le plus grand nombre même de ceux auxquels il faisait grâce, irrités de ce qu'ils avaient déjà souffert, et se méfiant de la sincérité du pardon accordé, sortirent secrètement de la ville, et se jetèrent dans des places fortes, résolus d'y tenir contre l'armée austrasienne. Ainsi ce prince, habitué à vaincre tous ses ennemis, rencontra dans ses sujets révoltés une résistance à laquelle il était loin de s'attendre; il employa près de deux ans à les soumettre.

En quittant Clermont, Thierry marcha d'abord au château d'Oliergues<sup>1</sup>, où une partie des rebelles s'étaient retirés. Après plusieurs attaques infructueuses, il se disposait à lever le siège, lorsque le serviteur d'un prêtre lui livra une des portes. Le château fut pillé, et tout ce qui s'y trouvait d'habitans et de soldats passé au fil de l'épée, ou réduit à l'esclavage.

Maître d'Oliergues, il conduisit son armée sous le fort

<sup>1</sup> *Utrense Castrum*. Adrien de Valois prétend, dans sa notice des Gaules, que ce doit être la petite ville de Vodable (dép. du Puy-de-Dôme).

Meriolac<sup>1</sup>, place que sa situation seule rendait imprenable. En effet, elle avait été bâtie sur un roc à pic, élevé de plus cent pieds au-dessus du niveau de la plaine; son enceinte était assez étendue pour qu'on pût y récolter du blé en quantité suffisante pour la consommation des habitans et de la garnison; elle renfermait en outre un grand bassin et plusieurs sources d'eau vive, en sorte que les assiégés, à l'abri de tous les besoins, s'inquiétaient peu de la présence de l'armée royale, campée au pied du roc : leur imprudence causa leur perte.

Cinquante jeunes gens, l'élite de la garnison, et appartenant aux principales familles de la ville, honteux de la sécurité dont ils jouissaient, résolurent de tenter un coup de main pendant la nuit. Leur but était de battre la campagne, et de ne rentrer dans la place qu'après avoir fait quelque bonne prise à l'ennemi. Thierry, informé de ce projet, envoya sur leurs derrières un corps de cavalerie, qui, leur ayant fermé toute retraite, les fit prisonniers.

Cependant le roi d'Austrasie, désespérant d'entrer par force dans Meriolac, résolut de mettre en usage un stratagème qui lui réussit. Au point du jour, les cinquante jeunes gens, les mains liées derrière le dos, et dans l'attitude de criminels qui vont au dernier supplice, furent conduits en vue de la place, comme pour y recevoir le coup mortel. A ce spectacle, les assiégés, reconnaissant les uns un fils, les autres un frère, un ami, commencèrent à pousser de grands cris, et à implorer la miséricorde du roi. Thierry fit grâce, sous la condition que les portes lui seraient ouvertes, et que tous les habitans racheteraient leur vie, moyennant une forte rançon<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Meroliacensis Castrum*. Suivant Adrien de Valois, c'est aujourd'hui le bourg d'Oliergues, sur la Dore.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 13.



Le roi d'Austrasie espérait que la possession d'une place aussi importante que Meriolac mettrait fin à la révolte ; mais son attente fut déçue. Lorsque les peuples ont une fois secoué le joug d'une autorité qui les opprime, il leur faut souvent bien plus de temps pour se décider à le reprendre, qu'il ne leur en a fallu pour s'y soustraire. A peine Meriolac s'était-il rendu, qu'on vint apporter au roi la nouvelle d'un nouveau soulèvement dans une autre partie de ses états ( en Champagne ). Munderic, jeune seigneur, se disant issu du sang de Clovis, riche, brave, entreprenant, s'était mis à la tête des révoltés.

Thierry crut arrêter les progrès de cette insurrection, en faisant dévaster les campagnes, ruiner les moissons, piller et brûler les habitations par ses soldats ; mais ces mesures augmentèrent encore le nombre des partisans de Munderic. Celui-ci, cherchant à donner quelque discipline à ses bandes, se vit bientôt en position de causer de vives inquiétudes à son adversaire.

Le roi d'Austrasie, déjà fatigué d'une guerre qui l'empêchait de mettre à exécution de plus grands projets sur l'Italie, voulut tenter les voies de conciliation avant d'en venir aux mains. Il envoya un héraut à Munderic, pour lui persuader de mettre bas les armes, et de venir le trouver, lui promettant sûreté et protection, et s'engageant à faire droit à ses prétentions, si elles étaient justes. Munderic, sans se laisser abuser par cette fausse modération du roi, renvoya le héraut sans réponse. Thierry fit alors marcher un de ses lieutenans avec un corps d'armée nombreux, pour forcer le rebelle à en venir aux mains ; mais Munderic, ne voulant point risquer une bataille rangée avec des troupes inférieures en nombre autant qu'en discipline, licencia promptement son armée, et se jeta, avec quelques soldats



d'élite, dans une place forte dont il s'était rendu maître <sup>1</sup>.

Cette place fut aussitôt investie. Le siège durait depuis sept jours, pendant lesquels Munderic avait fait plusieurs vigoureuses sorties, lorsque Thierry, craignant qu'un homme aussi déterminé que cet adversaire ne prolongeât long-temps sa défense, recourut à une manœuvre qu'il avait déjà employée avec succès. Arégésile, une de ses créatures dévouées, fut chargé par lui de négocier avec ce rebelle, et de le déterminer, à quelque prix que ce fût, à évacuer la place. Le roi laissait à cet agent la plus grande liberté sur le choix des moyens à employer, et tous seraient également avoués par le prince, et récompensés, pourvu qu'il conduisit heureusement son entreprise à fin.

Arégésile s'étant rendu auprès de Munderic comme chargé de nouvelles propositions d'accommodement, commença par lui représenter l'excessive témérité de son entreprise : « Quels que fussent son habileté, son courage, et l'étendue de ses ressources, tout son espoir se réduisait à prolonger le siège; mais, dans ce dernier cas, le roi n'était-il pas toujours à même de le forcer par la famine? Les troupes austrasiennes n'étaient-elles pas maîtresses de la campagne environnante et de tout le plat pays? Pourquoi refuserait-il, tandis qu'il en était temps encore, de rentrer honorablement en grâce, et de garder l'honneur de sa défense, lorsque, par sa soumission, il pouvait en faire oublier les motifs au roi. »

Ce discours, tenu avec toutes les apparences de la cordialité et de la bonne foi, fit quelque impression sur l'esprit de Munderic; mais, après un moment d'hésitation : « Je connais, répliqua-t-il, le péril où je suis, je l'envisage sans

<sup>1</sup> Les historiens l'appellent en latin *Victoriacum*. C'est le nom qu'on donnait autrefois à plusieurs villes et bourgs de France, que l'on nomme aujourd'hui *Vitry*.

pâler. Ne vaut-il pas mieux , en effet , pour moi , pour mes enfans , pour ces malheureux amis , qu'un aveugle attachement a jetés dans mon parti , que nous nous ensevelissions avec honneur sous les murs de cette forteresse , que de périr misérablement par la main d'un bourreau ? Car , que pouvons-nous attendre autre chose d'un prince qui n'a jamais pardonné. — Connaissez mieux votre souverain , reprit Arégésile avec vivacité ; j'ai ordre , de sa part , de vous assurer d'un entier pardon , si vous lui remettez la place , et de vous jurer sur l'autel , si vous l'exigez , que vous reprendrez à sa cour le rang que vous donnent votre naissance et votre mérite. »

Attendri par les larmes de ses enfans , pressé par les conseils de ses amis , Munderic , après avoir fait prêter serment sur l'évangile au perfide négociateur , se décida à sortir du fort. Il tenait Arégésile par la main , et marchait sans défiance , lorsque , arrivé à une certaine distance des portes , quelques soldats austrasiens , qui se trouvaient là comme par hasard , s'approchèrent pour le regarder de près. Arégésile leur demanda brusquement s'ils n'avaient jamais vu ce seigneur pour le fixer avec autant d'attention. C'était le signal convenu entre l'envoyé de Thierry et ses sicaires. Tous alors ayant mis l'épée à la main tombèrent à la fois sur la victime ; mais ils ne purent néanmoins le faire si promptement , que Munderic , devinant leur dessein , n'eût le temps de se débarrasser d'Arégésile , qui s'efforçait de le saisir par derrière : « Lâche , s'écria l'Auvergnat , en perçant ce traître de l'angon <sup>1</sup> qu'il tenait à la main , je vais mourir ; mais au moins tu périras avant moi. » Dans le même moment , secondé par deux ou trois des siens qui l'avaient

<sup>1</sup> Nom donné par les Francs à une espèce de javelot dont ils se servaient.

suivi, et se livrant à toute la rage du désespoir, il se jeta sur les soldats qui l'entouraient, et ne cessa de les frapper, que lorsque, assailli par le nombre et percé de coups, il tomba lui-même à terre et rendit le dernier soupir. Sa mort fit perdre tout espoir à ceux qui tenaient encore dans le fort, et ils ouvrirent les portes au roi d'Austrasie<sup>1</sup>. Ce dernier avantage, qui n'était dû qu'au parjure et à la plus noire trahison, valut d'ailleurs à Thierry l'entière soumission de l'Auvergne.

533.

*Campagne de Théodebert, fils de Thierry, contre les Ostrogoths.* — De retour dans la capitale de ses états, le roi d'Austrasie se réconcilia avec ses deux frères; Childebert et lui se donnèrent même en ôtage les fils de plusieurs sénateurs de leur royaume; mais, s'étant brouillés de nouveau quelque temps après, ils emprisonnèrent ces jeunes gens, et les traitèrent en esclaves. Toutefois, la plupart trouvèrent moyen de s'évader, et retournèrent dans leurs familles<sup>2</sup>.

L'union de Thierry avec Clotaire ne fut guère de plus longue durée. Ce dernier prince avait accédé à la proposition que lui fit le roi d'Austrasie de se joindre à lui pour reprendre les places que les Ostrogoths leur avaient enlevées après la mort de Clovis, et que Thierry lui-même, se voyant le plus faible, avait depuis cédées à Théodoric par un traité. Clotaire, ainsi qu'il en était convenu, fit marcher des troupes sur le Rouergue, sous la conduite de son fils Gonthier. Thierry de son côté envoya une armée vers le même point, sous les ordres de Théodebert. Gonthier s'avança jusqu'à Rhodéz; mais de nouveaux démêlés, dont l'histoire ne nous apprend point la cause, s'étant alors élevés entre les deux

<sup>1</sup> Aimoin., lib. II, cap. 8; Gregor. Turon., lib. III, cap. 14.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 21.

rois, le fils de Clotaire rentra avec son armée dans les états de son père. Théodebert, demeuré seul à faire la guerre, prit Rhodéz, que les catholiques, qui y étaient les plus forts, lui rendirent, malgré les Visigoths. Il s'empara également d'une autre place, voisine de Béziers, nommé Déas<sup>1</sup>; ensuite, s'étant porté sous les murs de Cabrières, il menaça, si on ne lui ouvrait pas les portes, de brûler le pays environnant, et de réduire à l'esclavage tout ce qu'il trouverait dans le fort. Ce château appartenait à une jeune dame, nommée Deuterie, d'une famille noble gauloise, et dont le mari s'était retiré à Béziers : elle ne répondit à la sommation de Théodebert, qu'en lui envoyant plusieurs de ses gens pour le complimenter, et pour l'assurer qu'elle n'avait jamais eu la prétention d'arrêter son armée, en défendant la place contre un prince invincible comme lui; qu'il était libre d'y venir quand il le jugerait convenable, et qu'elle se tiendrait trop heureuse de pouvoir lui en offrir elle-même les clefs. Théodebert étant arrivé, Deuterie alla à sa rencontre pour le recevoir, et fit, par sa beauté, la conquête de son vainqueur. Ce prince en devint tellement amoureux, que, peu de mois après, il l'épousa publiquement, quoiqu'elle eût encore son mari, et que lui-même fût marié, depuis moins d'un an, avec Wisgarde, fille de Wacon, roi des Lombards.

Après s'être emparé de plusieurs autres places de moindre importance, Théodebert se présenta devant Arles. Cette ville, défendue par une garnison peu nombreuse, était si forte par elle-même, que le jeune prince balançait à l'attaquer. Les habitans de leur côté redoutaient d'être forcés, si les Austrasiens en venaient à un siège en règle. Dans ces conjonctures, on convint de part et d'autre que la ville racheterait le pillage de la campagne, et donnerait pour elle-

<sup>1</sup> *Vita Sancti Dalmatii.*



même des ôtages. Ces conditions allaient recevoir leur exécution, lorsque les Ostrogoths parurent en force, et, selon Cassiodore, historien de cette nation, offrirent la bataille aux Français, qui ne voulurent point l'accepter. Théodebert, ainsi arrêté dans son expédition, laissa des garnisons dans les places nouvellement conquises, et se retira en Auvergne pour y passer l'hiver <sup>1</sup>.

534. *Mort de Thierry; son fils Théodebert lui succède.* — Thierry s'occupait des préparatifs d'une grande expédition en Provence, que le mauvais état des affaires des Ostrogoths pouvait lui rendre facile, quand il tomba malade, et mourut à Metz, la vingt-troisième année de son règne. Il n'avait pas encore atteint l'âge de cinquante ans. Childébert et Clotaire se disposèrent à dépouiller leur neveu de l'héritage de son père; mais Théodebert, soutenu par ses leudes <sup>2</sup>, prit une attitude telle que les deux princes renon-

<sup>1</sup> Cassiodor. , lib. II, ep. I.

<sup>2</sup> Les leudes, fideles, ou antrustions, étaient, chez les Francs, ceux que Tacite appelle, chez les Germains, comites, compagnons du prince. *Insignis nobilitas, aut magna patrum merita, principis dignationem etiam adolescentulis adsignant: ceteri robustioribus ac jam pridem probatis adgregantur: nec rubor inter comites adspici. Gradus quinetiam et ipse comitatus habet, judicio ejus quem sectantur: magnaque et comitum æmulatione, quibus primus apud principem suum locus, et principium cui plurimi et acerrimi comites. . . . . Turpe principi virtute vinci, turpe comitatus virtutem principis non adæquare. . . . . Principes pro victoria pugnant; comites pro principe. . . . .*

( *De morib. Germ.*, cap. 13 et 14. )

La dignité de leude fut d'abord la récompense du mérite guerrier; mais quand les conquérans des Gaules se furent amollis et corrompus par la jouissance des propriétés, les plus riches ou les plus adroits devinrent leudes. Clovis et ses successeurs donnèrent à leurs leudes des terres plus ou moins considérables, en se réservant de reprendre ces concessions à leur gré. Les terres ainsi données s'appelaient des bénéfices fiscaux. Il ne faut pas confondre ces bénéfices avec les fiefs, dont l'origine est postérieure. ( *Observations sur l'Histoire de France.* )



cèrent à leur entreprise. Théodebert, de son côté, ne négligea rien pour gagner l'amitié de ses oncles; il les combla de riches présens, et leur promit de les seconder dans la guerre de Bourgogne; ce qui acheva de consolider la paix entre les trois princes.

*Fin du premier royaume de Bourgogne.* — Les troupes que Childebert s'était vu obligé de fournir à son frère Thierry pour son expédition de Septimanie, ne lui avaient pas permis, non plus qu'au roi de Soissons, de poursuivre leur commun projet contre la Bourgogne aussi vigoureusement qu'ils l'eussent désiré. La guerre avait donc été interrompue, ou du moins poussée fort lentement l'année précédente. Gondemar, toujours actif, et voyant Childebert occupé ailleurs, avait profité de cette conjoncture pour remettre une forte armée sur pied, en sorte qu'il se trouvait en état de faire tête aux deux rois qui avaient juré sa perte; mais la jonction de Théodebert rendit la lutte trop inégale. Menacé sur tous les points par des forces supérieures, il fut défait dans une bataille, dont on ne connaît ni les détails, ni le nom du lieu. Les trois princes vainqueurs conquièrent toute la Bourgogne, qu'ils se partagèrent entre eux, et renfermèrent Gondemar, pour le reste de ses jours, dans un château fort <sup>1</sup>.

535.

Ainsi tomba le royaume des Bourguignons ou Burgondes (120 ans après sa fondation), et s'accrut, à un très-haut degré, la domination des Francs, moins anciennement établis dans la Gaule, et pendant quelque temps moins puissans. Cette conquête ajoutait au domaine des rois français, non-seulement la Bourgogne proprement dite, le Nivernois

<sup>1</sup> L'historien Dupleix dit que Gondemar se sauva en Afrique chez les Vandales; mais il n'indique pas dans quel auteur il a puisé cette anecdote, qui le met en contradiction avec plusieurs anciens écrivains. Voyez Mar. Avent. *Chronic.*; Procop., *De bello Goth.*, lib. 1, cap. 13.

et quelques autres territoires voisins, mais encore elle l'augmentait de la Savoie, du Dauphiné, de la partie de la Provence renfermée entre le Rhône et la Durance, des bords du Rhin depuis Bâle jusqu'au-delà de Constance, et de presque tout ce qui est entre le Rhône et le Rhin jusqu'aux Alpes. C'était la quatrième puissance qui succombait sous l'effort d'un peuple naissant<sup>1</sup>.

535.

*Les princes français s'unissent avec Justinien, empereur d'Orient, pour chasser les Goths de l'Italie.* — Sur ces entrefaites, l'empereur d'Orient, Justinien, sous le prétexte de venger la mort de la reine Amalazonte, lâchement assassinée par Théodat, qu'elle avait placé sur le trône, se préparait à faire la guerre aux Ostrogoths. Son véritable but était de recouvrer l'Italie, échappée depuis Odoacre au sceptre des empereurs romains<sup>2</sup>. Afin de mieux assurer le succès de son entreprise, Justinien songea à donner de l'occupation aux Ostrogoths du côté de l'occident, tandis qu'il les attaquerait sur un autre point avec toutes ses forces. Avant de faire entrer ses troupes en Italie, il négocia donc avec les fils de Clovis, et les engagea, moyennant un présent en argent comptant, et la promesse d'un subside considérable, qui leur serait payé dès qu'ils auraient commencé à se mettre en campagne, à servir ses projets. Les envoyés de l'empereur d'Orient ne manquèrent pas de représenter aux princes français que, de tout temps, les Goths avaient été les ennemis cachés ou déclarés de Clovis et de leur maître; ils firent valoir surtout les intérêts du culte catholique: en chassant les Ostrogoths d'Italie, on détruisait l'hérésie arienne, que ces barbares y avaient répandue de tous côtés. Comme ces mêmes envoyés appuyaient leur

<sup>1</sup> Les Romains d'abord, ensuite le royaume des Visigoths, celui de Thuringe, et enfin les Bourguignons.

<sup>2</sup> Les souverains de Constantinople continuaient de porter ce titre.

négociation de riches présens<sup>1</sup>, la ligue fut aussitôt conclue.

Le célèbre Bélisaire, auquel Justinien était déjà redevable de la conquête de l'empire des Vandales, en Afrique, et de la Sicile, entra en Italie, et y poursuivit le cours de ses victoires. Les trois princes français, de leur côté, rassemblèrent leur armée, ainsi qu'ils en étaient convenus avec l'empereur, et envoyèrent déclarer la guerre à Théodat. Ils lui reprochaient, entre autres griefs, d'avoir fait mourir, avec autant d'injustice que de cruauté, la reine Amalazonte, sa bienfaitrice et leur parente (elle était fille d'une sœur de Clovis, que Théodoric avait épousée quelque temps après s'être établi en Italie). Théodat, prince faible et peu guerrier, effrayé de cette double agression, voulut traiter avec Bélisaire; mais les Ostrogoths, instruits de son projet, le massacrèrent, et élurent à sa place Vitigès, homme d'une naissance obscure, mais habile capitaine.

536.

Celui-ci, sentant l'impossibilité de se défendre en même temps contre les forces de l'empereur d'Orient, et contre les rois français réunis, renoua quelques négociations entamées par Théodat avec ces derniers, et entreprit de les ranger de son parti. Il fit insinuer aux fils de Clovis que les succès rapides de Bélisaire, qui venait de s'emparer de Rome, devaient être pour eux-mêmes un sujet pressant d'inquiétude; il leur offrit la cession absolue des Gaules<sup>2</sup>, et cent mille sous d'or, s'ils voulaient s'engager à le secourir. Les princes français conclurent le traité. Cependant, pour ne pas paraître manquer ouvertement à leurs engagements anté-

537.

<sup>1</sup> Procop., *De bello Goth.*, cap. 5.

<sup>2</sup> Cette cession, ratifiée six années après par l'empereur Justinien, comprenait non-seulement les portions du territoire alors possédées par les Ostrogoths, mais encore tous les droits que Vitigès, et, par suite, l'empereur d'Orient, croyaient avoir, comme souverains de Rome, sur la totalité des Gaules.

rieurs avec Justinien , et afin de couvrir d'un motif spécieux leur mauvaise foi, ils convinrent de n'envoyer au secours de Théodat qu'un corps de troupes bourguignonnes, fort de dix mille hommes. Ils se ménageaient ainsi l'excuse de pouvoir dire à Justinien, que ce n'étaient que des volontaires, étrangers pour ainsi dire à la nation française, et qui avaient marché de leur propre mouvement au-delà des Alpes. Par suite de ce nouveau traité, Martias, qui commandait pour les Ostrogoths en-deçà des Alpes, retira toutes les troupes, tant de la Provence que des autres lieux cédés, les réunit en un seul corps d'armée, et rejoignit Vitigès. Il fut bientôt suivi par les dix mille Bourguignons promis. Ces auxiliaires, braves non moins qu'indisciplinés, rendirent d'utiles services aux Ostrogoths dans la Ligurie et au siège de Milan<sup>1</sup>; mais ils commirent d'ailleurs tant de violences, tant de désordres, que le roi Vitigès, quelque besoin qu'il en eût, les renvoya chez eux, se bornant à supplier le roi français de garder la neutralité dans les affaires d'Italie. A cette époque, les Scandinaves firent une descente sur les côtes de France, qu'ils ravagèrent; Théodebert, ayant équipé une flotte, les combattit avec autant de succès que la première fois, et s'empara d'une grande partie de leurs bâtimens.

538.

539.

*Théodebert défait les Goths et les troupes de Justinien.*  
— L'année suivante, les rois de Paris, de Soissons et d'Austrasie, empressés de s'affranchir des sermens qui les réduisaient à demeurer spectateurs oisifs de la lutte engagée entre Justinien et Vitigès, jugèrent qu'il était temps de profiter

<sup>1</sup> Procope dit qu'au siège de Milan les Goths vainqueurs massacrèrent tout ce qui se trouva d'hommes et d'enfans mâles dans la ville (il en fait monter le nombre jusqu'à trois cent mille), et que toutes les femmes et les filles furent faites esclaves, et données aux Bourguignons comme récompense de leurs éminens services (*De bell. Goth.*, lib. II).



de l'état d'affaiblissement ou des sièges, des combats fréquens, avaient mis les forces respectives des Romains et des Ostrogoths ; qu'il ne serait peut-être pas difficile de leur enlever l'Italie, ou de la partager avec eux. Pour mettre ce projet à exécution, ils imaginèrent un des plus hardis et des plus perfides moyens dont il soit fait mention dans l'histoire. Théodebert, chargé de l'entreprise, traversa le Piémont, et parut tout à coup en Italie à la tête de cent mille hommes, presque tout infanterie ; il marcha comme en pays ami, sans faire aucun acte d'hostilité, jusqu'au Pô, près de Pavie ; traversant ensuite ce fleuve sur un ancien pont romain, dont la garde trompée lui avait laissé le libre passage, il s'avança rapidement vers l'armée des Ostrogoths, la surprit et la mit dans une déroute complète. La terreur fut telle, que le plus grand nombre des fuyards se sauva au travers du camp des troupes impériales postées à Tortone. Le roi d'Austrasie les y poursuivit sans perdre de temps ; et, profitant de la même erreur qui l'avait déjà si bien servi, il attaqua cette seconde armée, qui, n'ayant pas le loisir de reconnaître les agresseurs, ni de se former, fut également mise dans le plus grand désordre. Les Français se répandirent comme un torrent dans la Ligurie et dans l'Emilie<sup>1</sup>, où ils mirent tout à feu et à sang ; s'étant emparés de la ville de Gênes, ils la pillèrent et la saccagèrent.

Cependant Bélisaire, occupé d'un autre côté, et craignant surtout que les Français n'attaquassent l'armée impériale qui assiégeait Fiesoli, écrivit à Théodebert pour lui reprocher sa conduite. « Si le parjure et la mauvaise foi déshonorent tous les hommes, écrivait ce grand capitaine, pensez-

<sup>1</sup> Une des dix-sept provinces de l'Italie connue par la notice de l'empire. Ces divisions n'existaient pas au temps de la république, ni des premiers empereurs. Ses principales villes étaient Rimini, Bologne, Modène, Plaisance, Reggio et Ravenne.



vous que votre réputation, que votre gloire soient à l'abri des atteintes que vous leur portez ; l'éclat même de vos précédens exploits vous rend plus coupable encore. Pouvez-vous croire que la valeur personnelle et le succès des batailles puissent suppléer chez les princes à la bonne foi et à la fidélité au serment ? Vous aviez formé une ligue offensive avec l'empereur mon maître contre les Ostrogoths ; vous vous êtes borné d'abord à garder la neutralité, et maintenant, sans déclaration de guerre, sans motif plausible, vous l'attaquez avec une armée ? Songez, prince, que la victoire change souvent de parti, et que vous avez à combattre l'empereur d'Orient<sup>1</sup>. » Cette lettre du lieutenant de Justinien, selon toutes les apparences, n'aurait fait qu'irriter davantage Théodebert, prince naturellement fier, et principalement jaloux de ses privilèges à l'égard de l'empereur de Constantinople ; mais d'autres motifs plus puissans l'obligèrent bientôt à retourner sur ses pas.

Après les deux victoires remportées tour à tour sur les Ostrogoths et sur les troupes d'Orient, par le roi d'Austrasie, et la consommation de tous les vivres trouvés dans les deux camps, ou enlevés ensuite dans diverses contrées de l'Italie, les Français, couverts d'une gloire plus brillante que solide, chargés d'amples dépouilles, mais manquant absolument de pain, et réduits à la chair des bestiaux, craignirent les progrès des maladies que cette nourriture et la mauvaise qualité des eaux répandaient dans l'armée. Théodebert fut forcé, par les plaintes des soldats, de revenir en France, affaibli d'un tiers de ses troupes ; il ne recueillit d'autre fruit réel de cette invasion, que la possession dans les Alpes de quelques postes importans, où il laissa des troupes, pour lui rouvrir au besoin les portes de l'Italie. Un de ses capi-

<sup>1</sup> Procop., *De bell. Goth.*, lib. II.

taines, nommé Bucelin, auquel il confia le commandement de toutes ces garnisons, fit, pour son compte, quelques courses de l'autre côté des monts, et envoya aux rois français une assez grande quantité de butin. Le départ subit et inespéré de Théodebert ayant rassuré Bélisaire, lui permit de continuer avec succès le siège de Fiesoli, en même temps que celui d'Osme, où il se trouvait en personne, et qu'un plus long séjour des Français en Ligurie l'eût forcé d'abandonner<sup>1</sup>.

Le roi d'Austrasie, impatient de rentrer en Italie, envoya, peu de mois après sa retraite, au nom de ses deux oncles et au sien, une ambassade à Vitigès, assiégé alors dans Ravenne, et réduit aux dernières extrémités, pour lui offrir de l'aller délivrer de ses ennemis, à la tête des forces réunies des trois royaumes, au nombre de cinq cent mille hommes, dont il y avait déjà des détachemens en chemin. Ces ambassadeurs déclarèrent que leurs maîtres se contenteraient de la portion de l'Italie que les Ostrogoths voudraient bien leur céder comme à leurs alliés; mais l'excès même de ce secours le rendait trop dangereux, après ce qui s'était passé récemment vers le Pô. Vitigès, découragé par ses malheurs, et près d'être forcé dans sa place, préféra aux magnifiques promesses de Théodebert, le parti plus sûr de se mettre entre les mains de Bélisaire, pour aller vivre tranquillement à Constantinople, pensionnaire de Justinien, avec le titre de patrice.

540.

*Childebert et Clotaire font la guerre entre eux ; combat de Routot ; les deux rois se réconcilient. —* Ainsi déçus de leurs espérances, les princes français, tantôt rapprochés par l'intérêt, tantôt divisés par des jalousies, eurent à peine abandonné ou suspendu leurs grands desseins sur l'Italie,

540.

<sup>1</sup> Procop., *De bell. Goth.*, lib. II, cap. 25.

qu'ils tournèrent contre eux-mêmes leur inquiétude belliqueuse. Childebert et Clotaire, ayant eu quelques contestations (dont l'histoire n'indique pas la cause), prirent les armes, et marchèrent l'un contre l'autre. Clotaire s'avança sur le territoire du roi de Paris, qu'il ravagea, et parvint jusqu'à l'embouchure de la Seine, vis à vis du pays de Caux.

Childebert, ayant laissé son frère s'engager ainsi fort avant, se réunit tout à coup à Théodebert, qu'il venait secrètement de mettre dans ses intérêts, en lui promettant de l'adopter, et prit des mesures pour fermer la retraite au roi de Soissons. Clotaire, assez fort pour lutter avec le roi de Paris seul, n'était point en état de résister, en rase campagne, aux armées combinées de son frère et de son neveu. Il prit le parti de se retirer dans une forêt peu éloignée de la Seine<sup>1</sup>; puis, ayant fait abattre une grande quantité d'arbres autour de son camp, pour en embarrasser les approches, il se prépara à la plus vigoureuse défense. Tous ses efforts eussent été vains, et il ne pouvait manquer d'être accablé par des forces infiniment supérieures aux siennes, si, au moment où la bataille allait s'engager, il ne se fût rencontré un obstacle inattendu. Le soleil qui devait éclairer la ruine du roi de Soissons venait de se lever : déjà les troupes austrasiennes et parisiennes environnaient l'enceinte où s'était retranché Clotaire, et se disposaient à y mettre le feu; déjà les soldats de Clotaire se disposaient à tourner leurs propres armes contre eux-mêmes, pour échapper à l'horrible supplice d'être brûlés vifs, lorsque, au milieu d'un jour calme et serein, le ciel se couvrit, en un instant, d'épais nuages : un orage furieux, accompagné d'éclairs ef-

<sup>1</sup> L'auteur des *Fastes des rois de France (Gesta regum Francorum)*, donne le nom d'*Arelaunum* à cette forêt; Mézerai veut que ce soit la forêt bretonne, près de Vateville; le P. Daniel l'appelle la forêt de Routot, à l'opposite de Caudebec.

frayans , d'horribles coups de tonnerre , d'une grêle énorme et d'une pluie inondante , éclata tout à coup<sup>1</sup> ; les tentes du camp des alliés furent renversées avec violence , et emportées au loin par le vent et par les torrens ; fantassins , chevaux , cavaliers , erraient çà et là , frappés d'une égale terreur. Le soldat , cherchant vainement un abri contre le ciel en courroux , était sourd à la voix de ses chefs , et méconnaissait celle de ses princes ; le désordre était à son comble. Dans cette horrible confusion , les deux rois alliés crurent reconnaître l'intervention de la justice divine , et , pour la première fois peut-être , ils écoutèrent la voix de leur conscience. La tempête , en s'apaisant , donna lieu à la réflexion , à des sentimens de religion et d'équité , et la concorde se rétablit dans la famille de Clovis. Childebert et Théodebert envoyèrent faire des propositions de paix à Clotaire , qui n'eut garde de les refuser. La plupart des anciens historiens disent que l'orage ne s'étendit point sur le camp de Clotaire ; ils veulent que cette protection manifeste du ciel pour l'impitoyable meurtrier des enfans de Clodomir , ait été accordée aux ferventes prières de la reine Clotilde. Quoi qu'il en soit , la superstition remporta sur ces caractères altiers et sauvages un triomphe , que ni les liens du sang , ni la justice , ni l'humanité , n'avaient pu obtenir. En effet , il est à remarquer que les deux fils de Clovis véquirent en paix , depuis cette époque , jusqu'à la mort de Théodebert<sup>2</sup>.

*Les rois de Paris et de Soissons marchent contre les Visigoths , et sont battus.* — Mais comment des rois ambitieux , avides de gloire , et qui n'en connaissaient qu'une

543.

<sup>1</sup> S'il faut en croire l'évêque de Tours , il tomba même une grêle de pierres. *Immixtaque fulgura cum tonitruis ac lapidibus super eos descendunt.* (GREGOR. TURON., lib. III, cap. 28.)

<sup>2</sup> Sigeb. *Chronic.* ; *Gesta reg. Francor.* , c. 25 ; Gregor. Turon., lib. III, cap. 28.



seule espèce ; comment leurs guerriers , avides des dangers et du butin de la guerre , auraient-ils pu supporter longtemps l'inertie et l'ennui de la paix ? Il fallait donc qu'ils s'exercassent contre les ennemis du dehors , et ce fut contre les Visigoths du Languedoc et de l'Espagne. Childebert était en outre guidé par un motif d'ambition qui lui était particulier ; il voulait faire au-delà des Pyrénées ce que son neveu Théodebert avait entrepris naguère au-delà des Alpes.

Childebert et Clotaire entrèrent en Espagne , avec une armée formidable , au printemps de l'année 543 ; le roi de Soissons conduisait avec lui trois jeunes princes , ses fils : ce qui probablement a fait dire à l'évêque Isidore , écrivain espagnol , que l'armée des Français était commandée par cinq de leurs rois. Childebert et Clotaire traversèrent les Pyrénées , sans rencontrer de grands obstacles , prirent Pampelune , se répandirent dans la Tarragonaise <sup>1</sup> , la ravagèrent en partie , et vinrent mettre le siège devant Sarragosse. Après une longue résistance , et réduits aux derniers expédients , les habitans de cette ville étaient au moment de capituler , lorsqu'une armée , envoyée par Theudis , roi des Visigoths <sup>2</sup> , sous le commandement de Théodisque , arriva sous les murs de la place , la débloqua , après avoir livré bataille aux Français , qu'elle défit complètement. S'étant ensuite saisi des cols des Pyrénées , par lesquels les Français pouvaient effectuer leur retraite , le général visigoth mit les deux rois dans l'alternative de se rendre , ou de faire écraser le peu de troupes qui leur restaient. Toutefois l'avarice de Théodisque et l'adresse de Childebert tirèrent l'armée fran-

<sup>1</sup> *Tarraconensis*. Cette grande province comprenait plus de la moitié de l'Espagne d'aujourd'hui , c'est - à - dire les Asturies , la Biscaye , la Vieille et la Nouvelle-Castille , la Navarre , la Catalogne , l'Aragon , les royaumes de Valence et de Murcie , les îles Baléares , etc.

<sup>2</sup> C'était , comme on l'a vu , le successeur d'Amalric.



caise de cette position désespérée. Moyennant une forte somme d'argent, qui fut comptée d'avance, le général visigoth convint secrètement avec le roi de Paris, qu'il retirerait les troupes de quelques-uns des passages gardés, et les laisserait libres pendant l'intervalle d'un jour et d'une nuit, ce qui fut exécuté; mais les malades, les blessés, et généralement tout ce qui appartenait à l'armée française, et qui ne put profiter de cet intervalle de temps pour s'échapper, fut passé au fil de l'épée. C'est ainsi que se termina cette expédition <sup>1</sup>.

Grégoire de Tours donne des détails différens : selon lui, Sarragosse, sans garnison et se voyant à la veille de subir le triste sort des autres villes d'Aragon et de Catalogne, eut recours à la protection de saint Vincent, martyr, son patron. Après un jeûne universel, le peuple, revêtu du cilice et couvert de cendre, fit en procession tout le tour des murailles; le clergé portant en cérémonie la tunique du saint qu'ils invoquaient. Surpris de ce spectacle, les assiégeans interrogèrent un paysan qui était tombé entre leurs mains, et cherchant à sortir de la place; celui-ci leur répondit que la procession qu'ils voyaient était celle d'une relique de saint Vincent, dans laquelle les habitans de Sarragosse avaient la plus grande confiance. A cette nouvelle, ajoute le même historien, les Français craignirent le courroux céleste, et se retirèrent chargés de dépouilles, et après avoir toutefois ravagé la contrée. Nous avons cru devoir suivre de préférence la version beaucoup plus vraisemblable de l'évêque Isidore <sup>2</sup>.

*Les Visigoths sont vaincus en Septimanie.* — L'année suivante, les Français prirent leur revanche en Septimanie <sup>3</sup>,

544.

<sup>1</sup> Isidor. Hispal., episcop., *Hist. Goth.*

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. III, cap. 29.

<sup>3</sup> Le Languedoc.

attaquèrent et se rendirent maîtres de la ville de Cette. Les Visigoths d'Espagne, après avoir équipé une flotte, débarquèrent pendant la nuit dans les environs de la place, et la reprirent; mais, le dimanche d'après, ayant négligé de poser les gardes accoutumées, et les soldats refusant de prendre les armes, sous prétexte que c'était violer la sainteté du jour, ils furent surpris par les Français. Attaqués en tête par Childebert, et acculés à la mer au moment du flux, ils furent taillés en pièces; tout ce qui ne fut pas pris ou tué se noya. Cette victoire est attestée par diverses médailles qui nous sont parvenues. Sur l'une de ces médailles, frappée à Marseille, on voit d'un côté l'effigie de Clotaire, et de l'autre ces mots : *Victoria gothica*. Au reste, la gloire d'avoir vaincu fut presque l'unique avantage que les Français retirèrent de cette expédition : battus en Espagne, et vainqueurs en Languedoc, les deux rois entrèrent en accommodement avec les Visigoths, et firent la paix.

547. *Théodebert se prépare à faire la guerre à l'empereur Justinien.*— Peu d'années après Théodebert, reprenant ses premiers desseins sur l'Italie, envoya une nouvelle armée, composée de Français et d'Allemands, sous les ordres de ce même Bucelin, dont nous avons déjà parlé. Ce général s'empara, dans la Ligurie et dans la Venetie, de plusieurs villes, que les troupes de Justinien et les Ostrogoths, occupés à se battre entre eux, ne pouvaient aller défendre.

Cependant l'empereur d'Orient, convaincu qu'il ne réduirait jamais les Ostrogoths, tant qu'il ne traiterait pas avec les rois français, leur fit faire de nouvelles propositions, qui furent accueillies<sup>1</sup>. Après avoir ratifié la cession de la Provence, il consentit à ce qu'ils présidassent à Arles aux

<sup>1</sup> Procop., *De bell. Goth.*, lib. iv, cap. 24; Gregor. Turon., lib. iiii, cap. 32; Agathias, lib. i.

jeux du cirque, et décréta que la monnaie d'or, marquée à leur coin, empreinte de leur effigie, serait reçue dans le commerce par tout l'empire; privilège qui n'avait été jusqu'alors accordé à aucun prince, pas même aux rois de Perse. Malgré ces sacrifices, arrachés à l'orgueil de la cour de Constantinople, le roi d'Austrasie, tout entier à ses projets, crut devoir prêter l'oreille aux instantes sollicitations de Totila, neveu et successeur de Vitigès. Il s'engagea, par un traité, à faire marcher promptement une seconde armée, assez forte pour enlever l'Italie à Justinien; il fut stipulé que les Français et les Ostrogoths demeureraient chacun en possession de ce qu'il aurait acquis au-delà des Alpes, et que si Totila réussissait à chasser les troupes impériales de l'Italie, il céderait aux Français la portion de territoire qui se trouverait le plus à leur bienséance, afin de cimenter par là, entre les deux peuples, une union sincère et durable; c'était le point essentiel sur lequel on n'était point encore tombé d'accord. Théodebert souscrivit d'autant plus volontiers à ce traité, qu'il lui donnait l'espoir de s'agrandir de plus en plus en Italie. Un des principaux articles portait que les Français rompraient ouvertement avec Justinien, et qu'outre le secours qu'ils devaient envoyer aux Ostrogoths en Italie, ils feraient une puissante diversion du côté du Danube<sup>1</sup>.

Mais la passion des conquêtes n'enflammait pas seule l'ardeur d'un prince héroïquement brave, plus audacieux qu'aucun de ses prédécesseurs, plus fier de la dignité de son rang, et plus jaloux de l'honneur de sa nation. Indigné de voir sur des monnaies et en tête des édits d'un empereur, plus légiste que guerrier, l'injurieuse et fausse qualification de *francique* et d'*allemanique*, c'est-à-dire, en style numismatique, *vainqueur des Français et des Allemands*, il forma le hardi projet de se porter lui-même dans l'Illyrie et ensuite

<sup>1</sup> Agathias, lib. 1.

dans la Thrace avec une puissante armée, pendant que d'autres troupes, réunies à celles des Ostrogoths, occuperaient en Italie les principales forces de l'empire, et d'aller jusqu'aux portes de Constantinople braver Justinien. Le roi d'Austrasie s'était déjà rendu maître de la Bavière, d'une grande partie de la Pannonie et de la Mésie; ainsi ses desseins, quelque vastes qu'ils fussent, n'avaient rien de chimérique. Afin d'en rendre l'exécution plus facile, il songea à faire cause commune avec plusieurs peuples d'une valeur reconnue. Des ambassades furent envoyées par lui aux Gépides, aux Longobards ou Lombards, pareillement insultés par les titres de *gépидique* et de *longobardique*, dont se décorait aussi Justinien, et à d'autres nations voisines, traitées avec autant d'orgueil : les envoyés austrasiens étaient chargés d'associer ces peuples au ressentiment de Théodebert, de les animer par la honte à une vengeance commune, et de les presser de franchir de leur côté les barrières de l'empire d'Orient.

C'est ainsi que, plusieurs siècles auparavant, les Germains, transportés de colère, à l'aspect des trophées outrageans élevés, après leur défaite, sur le champ de bataille, par la vanité romaine, n'avaient craint aucun péril pour se venger de cette insulte; et, dans des temps qui ne sont pas encore bien éloignés du nôtre, n'a-t-on pas vu de pareils monumens, aggraver, prolonger des guerres, en perpétuant l'animosité entre des nations rivales?

548.

*Mort de Théodebert.* — Le roi d'Austrasie hâtait les préparatifs de sa grande entreprise, et était sur le point de faire perdre ou mériter à Justinien le surnom de *francique*, que lui avaient donné ses flatteurs, lorsqu'il mourut subitement à la chasse (par un accident, suivant Agathias, plus lentement et d'une maladie, selon Grégoire de Tours), laissant le trône à un fils qu'il avait eu de Deutérie. Il était



âgé de quarante-huit ans, et en avait régné quatorze. Ce prince fut sans contredit un des plus grands hommes de son siècle.

Théodebalde ou Thibaud, à peine âgé de treize ans, et d'une complexion faible et malade, hérita de la couronne de son père, mais non de sa valeur, ni de son amour pour la gloire. La nouvelle de la mort de Théodebert non-seulement délivra Justinien des vives inquiétudes que lui donnaient les projets de ce prince <sup>1</sup>, mais lui fit concevoir l'espérance d'amener son fils à des idées plus pacifiques, et même de se faire céder, par lui, ce que les Français possédaient en Italie, où Lantacaire, un de leurs généraux, avait été défait et pris dans un combat livré depuis la mort de Théodebert, et contre les ordres de ceux qui gouvernaient au nom de Théodebalde. Mais ce fut en vain que le sénateur Léontius, envoyé par l'empereur à la cour de Metz, réclama la restitution des places de la Ligurie et du pays de Venise; vainement il rappela que le feu roi s'en était emparé pendant une guerre, dans laquelle, ajoutait-il, Justinien ne s'était engagé qu'après s'être cru assuré de la bonne volonté des Français, et avoir acheté leur secours, au prix de sommes considérables. Le jeune roi d'Austrasie, de l'avis de son conseil, ne répondit aux prétentions de la cour de Constantinople, et aux instances des Ostrogoths, qui, d'autre part, sollicitaient vivement son alliance, qu'en protestant de la droiture de ses intentions. Il ne retira pas d'Italie les troupes qu'il y avait alors, mais il leur prescrivit une neutralité, qu'elles gardèrent strictement pendant plusieurs années <sup>2</sup>.

*Les Français recommencent la guerre en Italie.* — Nous voyons en effet que l'eunuque Narsès, successeur de Béli-

552.

<sup>1</sup> *Marii Chronic.*; Procop., *De bell. Goth.*, lib. iv, cap. 14.

<sup>2</sup> Procop., *De bell. Goth.*, lib. iv, cap. 28 et sequent.



saire dans le commandement des armées impériales, tenta vainement de passer l'Adige auprès d'un camp français établi dans le voisinage de Veronne. Il avait pris cette direction comme la plus courte et la plus favorable pour attaquer les Ostrogoths ; mais il trouva les troupes françaises bien résolues à disputer le passage à l'armée impériale, en cas qu'elle s'obstinât à prendre son chemin de ce côté-là. Le général de Théodebalde rejeta fièrement la demande que lui en firent les députés de Narsès. Quelques-uns même des envoyés s'emportant en menaces, Hamming (c'était le nom du général austrasien) n'hésita point à leur répondre « que Narsès eût à se rappeler que les Français étaient chez eux ; qu'ils attendraient l'armée impériale de pied ferme, et disposés à la bien recevoir ; que, quant à lui personnellement, tant qu'il aurait un bras pour lancer un javelot, il montrerait aux Romains (prétendus) qu'il savait s'en servir. » Narsès, intimidé, se décida à passer le Pô sur un pont qu'il fit construire à la hâte avec des bateaux. Hamming ne fut pas plus accessible aux propositions que lui firent les Ostrogoths de s'unir à eux près de Pavie. Ni les prières, ni l'offre des plus riches présents, ne purent le déterminer à transgresser les ordres de son maître. Ainsi, simple spectateur des succès et des revers alternatifs des deux partis, il laissa périr dans une terrible bataille l'intrépide Totila, qui avait relevé le courage de sa nation, et, dans une autre, Teïas, son successeur, avec une grande partie de son armée.

Cependant, les débris de la nation ostrogothe, fatigués par tant de revers, mais décidés à périr plutôt que de se rendre aux troupes impériales, consentirent à évacuer l'Italie, à condition qu'ils seraient libres d'emporter avec eux tout ce qu'ils pourraient de leurs propriétés. Narsès ne crut pas devoir pousser au désespoir un ennemi malheureux, dont il avait appris à estimer la valeur. Le traité fut signé

de part et d'autre ; mais , au moment où il allait recevoir son exécution , un capitaine goth , nommé Indulphe , ne voulant point entendre parler de capitulation , sortit du camp avec environ mille hommes , gagna le Pô , et alla s'enfermer dans Pavie , où , ayant ranimé le courage de ceux de sa nation établis sur la rive du fleuve , il envoya de nouveau en France demander du secours contre les troupes de Justinien . Ce qui restait aux vaincus de leurs guerriers les plus obstinés à ne pas subir le joug , implora encore la pitié tant de fois sollicitée en vain de Théodebalde . Celui-ci se détermina enfin à faire passer au-delà des Alpes un puissant renfort . Le véritable dessein du roi d'Austrasie n'était pas de soutenir les Ostrogoths , perdus sans ressource , mais bien de les recueillir et de s'en servir avantageusement contre les impériaux , affaiblis eux-mêmes par de rudes et fréquens combats . Bucelin , déjà connu , et Lothaire , son frère , d'un rang distingué dans leur nation , et tous deux en grande faveur auprès de Théodebalde , comme ils l'avaient été à la cour de son père <sup>1</sup> , marchèrent à la tête d'une armée de soixante - quinze mille hommes , partie Allemands , partie Français <sup>2</sup> .

Sur la nouvelle que cette armée avait déjà passé les Alpes rhétiques , et s'avancait vers le Pô , Narsès se vit forcé d'abandonner le siège de Cumes , où le prince Aligerne , frère de Teïas , s'était retiré , comme dans le dernier boulevard des Ostrogoths . Le lieutenant de Justinien , laissant toutefois quelques troupes pour continuer le blocus , remit la plus grande partie de ses forces à Fulcaris , chef des Hé-

<sup>1</sup> Agathias , lib. 1.

<sup>2</sup> On doit la supposer plus forte , lorsqu'elle fut réunie aux troupes d'Hamming , qui ne paraissent pas avoir été comprises dans le premier effectif , et dont on n'a d'ailleurs aucune évaluation à cette époque , non plus qu'aux temps précédens .

rules, avec l'ordre de prendre poste le long du Pô, de s'emparer de tous les défilés et de toutes les positions, d'où il pourrait embarrasser la marche des Français, et de la retarder le plus possible. Quant à lui, avec ce qui lui restait de troupes disponibles, il prit sa route vers la Toscane, où Florence, Pise et quelques autres places, se rendirent à lui; il mit ensuite le siège devant Lucques.

Cependant les Français, arrivés sur les bords du Pô, avaient été arrêtés par le corps d'armée de Fulcaris, et n'avaient pu effectuer le passage du fleuve. Le capitaine hérule était un homme d'un caractère impétueux et bouillant, hardi jusqu'à la témérité, capable des plus vigoureuses entreprises, lorsqu'il s'agissait d'opérations rapides; mais qu'une guerre d'observation fatiguait et rebutait bientôt. Il se conforma d'abord aux instructions de Narsès, qui lui prescrivaient de ne rien hasarder, de ne point envoyer ses partis trop loin, et de veiller surtout à ce que les troupes marchassent constamment dans le plus grand ordre, sans que, sous aucun prétexte, les soldats pussent quitter leurs rangs; mais, s'ennuyant enfin d'un système aussi régulier, il commença à transgresser, en ce qui le concernait personnellement, les ordres de son général. Son plus grand plaisir était d'aller lui-même en parti comme un simple officier, de commander tous les détachemens chargés d'aller à la découverte, et d'en venir aux mains avec quiconque voulait l'attendre. Bucelin, qui avait le commandement en chef de l'armée française, informé des habitudes de guerre de Fulcaris, espérait trouver bientôt l'occasion de le battre: en effet, elle ne tarda point à s'offrir.

*Combat de Parme.* — La ville de Parme, occupée par une garnison ostrogothe, avait ouvert ses portes aux Français, aussitôt qu'ils avaient paru sur les rives du Pô. Bucelin y avait placé un détachement de ses troupes, et cam-

pait à peu de distance. Fulcaris entreprit de faire une excursion sur ce point, et d'aller, avec tout son corps d'armée, ravager le pays jusque sous les murailles de la ville. A la tête de ses Hérules et des légions d'orient qu'il commandait, il se mit en mouvement, avec plus de promptitude que d'ordre, dans l'espoir de surprendre son ennemi. Bucelin, averti de ses projets et de sa marche, se prépara à le recevoir. Il existait près de Parme un amphitéâtre destiné aux combats de gladiateurs : le général français y cacha une troupe nombreuse de soldats d'élite ; d'autres embuscades furent en outre disposées dans les environs, lui-même se tint prêt à sortir de la ville, aussitôt qu'on en serait venu aux mains. Fulcaris, ne voyant point paraître d'ennemis dans la campagne, avança inconsidérément jusque sous les murs de la ville, où les Hérules commencèrent à quitter leurs rangs pour courir au pillage. Alors, à un signal donné, les Français embusqués se montrèrent tout à coup sur divers points, et viennent en bon ordre tomber sur les Hérules, dont ils font un grand carnage. En même temps, les portes de la ville s'ouvrent, et Bucelin, à la tête de son corps d'armée, marche sur les légions, et les met en déroute. La plupart des soldats légionnaires trouvèrent leur salut dans une prompte fuite ; Fulcaris, demeuré presque seul avec ses gardes et quelques-uns de ses officiers, se jeta dans un passage étroit, où il avait à dos un vieux tombeau fort élevé, en sorte qu'il ne pouvait être enveloppé ; là il soutint longtemps le choc des Français, refusant de se rendre, et combattant en désespéré. Enfin, déjà percé de plusieurs flèches, il reçut un coup de hache qui lui fendit la tête, et il expira peu d'instans après. Ceux qui se trouvaient autour de lui ne voulurent point lui survivre, et se firent tous massacrer.

Ce premier succès encouragea les Français dans leurs



projets de conquêtes, et rendit quelque énergie à la nation gothique. Les Ostrogoths, qui, après la défaite de Teïas, avaient obtenu de Narsès l'autorisation de se retirer dans la Ligurie, oubliant le serment qu'ils avaient fait de ne plus porter les armes contre l'empereur, vinrent en foule grossir l'armée de Bucelin. Toutes les villes de cette province et celles de l'Emilie, que Narsès n'avait point encore soumises, reçurent garnison française. Enfin, Artabanes et Joannes, lieutenans de Fulcaris, se voyant investis de tous côtés, crurent devoir se retirer à Faenza, pour de là tâcher de gagner Ravenne, qui n'en est éloigné que de huit lieues. De leur côté, les Français négligeant de marcher droit à Lucques, dont ils pouvaient forcer Narsès à lever le siège, commirent une faute plus grande encore, en laissant les troupes impériales venir bientôt réoccuper près de Parme les positions qu'ils avaient abandonnées, après la défaite de Fulcaris. Au lieu de profiter de ses avantages, Bucelin laissa la place se rendre, après trois mois d'une défense opiniâtre, et perdit un temps aussi précieux, soit à ramasser du butin, soit à se rendre maître de quelques autres places, dont la prise était beaucoup moins importante que la délivrance de celle-ci, qui lui eût ouvert toute la Toscane.

553. Depuis un an, le brave Aligerne, frère du roi Teïas, défendait Cumes contre les entreprises des troupes impériales. Il avait long-temps espéré que la grande armée des Français opérerait une diversion favorable aux intérêts de sa nation. Cependant les Ostrogoths étaient tellement affaiblis, qu'ils ne pouvaient même pas former un seul corps d'armée; ils avaient remis toutes leurs places entre les mains des Français, et ceux-ci, appelés comme alliés à leur secours, étaient bientôt devenus leurs maîtres. L'unique avantage qu'ils pussent donc attendre était d'être désormais sujets des rois français, plutôt que de l'empereur. Dans ces con-



jonctures, Aligérne résolut de traiter avec Narsès, dont il connaissait la générosité, et de se rendre indépendant des Français, qu'il ne regardait plus que comme ses ennemis.

La reddition de Cumes, qui eut lieu quelque temps après, en séparant à l'avenir les intérêts des Français de ceux des Ostrogoths, ne laissa pas que de déconcerter les desseins des premiers. Toutefois, après une longue délibération, Bucelin et Lothaire, son frère, se décidèrent à poursuivre leur entreprise. L'armée française marcha donc par Cesena, et s'avança jusques assez près de Rimini, où se trouvait alors Narsès. Arrivés à quelque distance de la ville, Bucelin détacha deux mille hommes, infanterie et cavalerie, pour faire des vivres; Narsès, de son côté, sortit avec trois cents cavaliers pour donner sur ceux qui s'écarteraient trop. Dès que les Français virent les troupes impériales venir à eux en bon ordre, ils se retièrent peu à peu sur leur détachement principal, et se mirent en bataille; l'infanterie placée entre les deux ailes de cavalerie. Les impériaux, s'étant avancés jusqu'à la portée de l'arc, n'osèrent charger sur un corps aussi nombreux, et qui les attendait de pied ferme : ils se bornèrent à leur tirer une multitude de flèches, qui demeurèrent sans effet; car les Français, qui s'étaient formés à l'entrée d'une forêt, étaient non-seulement garantis par leurs boucliers, mais plus encore par les arbres qu'ils avaient devant eux, et sur lesquels venaient se perdre les traits.

Narsès, pour les obliger à quitter ce poste avantageux, eut recours à un stratagème, qui convenait mieux aux Huns et aux autres barbares qu'à des troupes disciplinées et qui portaient encore le nom de milice romaine<sup>1</sup>; il donna l'ordre

<sup>1</sup> Les historiens de cette époque, Procope, Jornandès, Agathias, et plusieurs autres, donnent constamment le nom de Romains aux soldats

à sa troupe de tourner bride tout à coup et de fuir, pour se rallier ensuite au premier signal. Les Français, trompés par cette manœuvre, commencèrent à sortir vivement du bois, dans l'espoir de prendre Narsès, qu'ils avaient reconnu au commencement de l'action. Une partie de leur cavalerie partit au galop et se débanda, rompit ses rangs la première pour joindre les impériaux; l'infanterie ne tarda pas à suivre au pas de course. Lorsque Narsès les vit en rase campagne et ne gardant plus aucun ordre, il donna le signal convenu. Sa troupe, presque toute composée de ses gardes ou de soldats choisis, se rallia en un moment; se divisant alors en plusieurs escadrons, elle vint fondre sur les Français, avant qu'ils eussent pu se reformer: ceux-ci prirent la fuite à leur tour, et furent poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à la forêt, où une partie de leur infanterie, fatiguée de sa précédente course, fut coupée et taillée en pièces. De deux mille hommes dont se composait le détachement, près de neuf cents demeurèrent sur la place; le reste, couvert par les bois, rejoignit l'armée. Agathias dit que cette action fut la dernière de la campagne<sup>1</sup>.

555. *Les Français envahissent et pillent le midi de l'Italie.*

— Après avoir passé l'hiver dans cette partie de l'Italie située entre les Alpes et l'Apennin, et sur toute la rive du Pô, depuis sa source jusqu'à son embouchure, les Français se mirent en campagne au printemps suivant. Ils traversèrent l'Apennin, marchant lentement et toujours en bataille, mais pillant et ravageant tout ce qui se trouvait devant eux; ils s'avancèrent ainsi jusqu'à Rome, laissant au loin

des empereurs d'Orient, bien que les armées impériales ne fussent plus composées alors que d'un ramassis d'hommes de toutes les nations d'Orient, et principalement de celles que les Grecs appelaient encore barbares.

<sup>1</sup> Agath., lib. 1.

de terribles traces de leur passage, et occupant, par leur ordre de bataille, tout ce travers de l'Italie renfermé entre la mer de Toscane et le golfe de Venise. Bucelin et Lothaire continuèrent à s'avancer jusqu'au-delà de Rome; là, soit pour la commodité des subsistances, soit pour étendre leurs conquêtes ou leurs rapines, les deux frères partagèrent l'armée française en deux corps, qui devaient agir séparément, ou se rapprocher, selon les circonstances <sup>1</sup>. Bucelin, avec la plus nombreuse et la meilleure partie des troupes, prit à droite, le long de la mer de Toscane, et se répandit, en pillant toujours, dans la Campanie, la Lucanie, le Pays des Brutiens, et jusqu'au détroit qui sépare le continent d'Italie de la Sicile. Lothaire prit à gauche, et, cotoyant le golfe de Venise, il parcourut la Pouille et la Calabre jusqu'à Otrante. Un seul trait, que nous offre rarement ailleurs l'histoire de ces temps barbares, pourra donner une idée de ce torrent dévastateur. Dans cet épouvantable ravage de la plus riche et de la plus belle partie de l'Italie, les églises elles-mêmes, objets ordinaires d'un culte plus superstitieux qu'éclairé, ne furent pas respectées; celles que les soldats français avaient épargnées, ne purent échapper à l'insatiable rapacité des Allemands. Profanant les lieux saints, dépouillant les tombeaux, massacrant au pied des autels les infortunés qui croyaient y trouver un asile, ces guerriers farouches ne se montrèrent accessibles qu'au désir immodéré d'augmenter leur butin.

Lothaire se trouva bientôt tellement surchargé des dépouilles enlevées dans ses courses, qu'il envoya proposer à son frère de s'en retourner ensemble, et d'aller chez eux jouir en paix des déprédations de la guerre. L'ambitieux Bucelin refusa. Flatté secrètement, par un parti d'Ostrogoths, de l'espérance de devenir leur roi, s'il rétablissait

<sup>1</sup> Paul Diacon, lib. xvi; Aimoin., lib. II, cap. 21; Agath., lib. I.

leurs affaires, il leur avait solennellement promis de combattre résolument les troupes impériales avec toutes les forces réunies de son corps d'armée et de celui de son frère. Toutefois, il consentit à ce que ce dernier s'en retournât avec ses troupes, et qu'après avoir transporté dans les villes au-delà du Pô toutes les dépouilles qu'il emmenait avec lui, il y séjournât, afin d'empêcher l'ennemi de rien entreprendre de ce côté. Lothaire partit donc des environs du golfe adriatique pour rétrograder vers les Alpes, en promettant, et peut-être dans l'intention réelle, de revenir rejoindre Bucelin, ou de lui renvoyer ses troupes, dès qu'il aurait mis ses richesses en lieu de sûreté, ce qu'il ne put exécuter ; car, après quelques jours de marche sans obstacle à travers la Marche d'Ancône, trois mille hommes, envoyés à la découverte, tombèrent dans une embuscade, où le plus grand nombre fut accablé par un détachement de Narsès. Lothaire, sortant aussitôt de son camp de Fano, rangea son armée en bataille et se prépara au combat ; mais les deux généraux ennemis Artabanes et Udalque (l'un commandait les légions impériales, l'autre les Huns auxiliaires), ne se jugeant point assez forts pour risquer un engagement sérieux, se retirèrent dans leur camp retranché. Lothaire, de retour au sien, y trouva de grands changemens. Profitant de son absence et de l'éloignement de l'armée, ses nombreux prisonniers s'étaient révoltés, avaient massacré ou mis en fuite l'escorte chargée de les garder, et, après avoir pillé et emporté le plus précieux butin du cupide général, ils s'étaient réfugiés dans les forts et dans les villes voisines appartenant à l'empereur grec <sup>1</sup>. Lothaire, au désespoir, précipita sa marche, dans la crainte que quelque nouvel incident ne vînt encore l'arrêter ; il quitta les bords de la

<sup>1</sup> Agathias, lib. II.



mer, gagna l'Apennin, et passa enfin le Pô, bien moins satisfait du butin qu'il avait conservé, qu'affecté de la perte de celui qu'on lui avait enlevé. Les troupes qui lui restaient étant arrivées dans une petite ville des Alpes<sup>1</sup>, où la fatigue de la route les obligea de séjourner quelque temps, y furent assaillies par des maladies aiguës, et surtout par une fièvre pestilentielle, qui les firent périr misérablement, ainsi que leur général.

Cependant Bucelin ignorait le triste sort de l'armée de son frère, et s'étonnait de ne pas la voir revenir. Non moins inquiet, pour la sienne, des ravages que commençaient à y faire la disette et la mauvaise qualité des alimens, l'usage immodéré des raisins avant leur parfaite maturité, et du vin pernicieux qu'en tiraient les soldats, il résolut d'en venir promptement à une action décisive, seul moyen d'arrêter le progrès des maladies de son camp, et de profiter de la supériorité numérique de ses forces. Agathias les évalue à trente mille hommes, et ne porte qu'à dix-huit mille celles de Narsès, affaiblies tant par la longueur des sièges de la dernière campagne, que par le grand nombre de garnisons que le général de Justinien n'avait pu se dispenser de jeter dans diverses places, ou qu'il n'avait pu retirer des endroits où les Français faisaient leurs courses.

*Bataille du Casilin ou de Capoue.* — L'armée de Bucelin s'avança donc dans la campagne de Rome, et campa à quelques lieues de Capoue, sur le Casilin, rivière qui sort de l'Apennin, et se jette dans le Vulturne. Le général français se retrancha dans cet endroit, sa droite couverte par le fleuve, sa gauche et son front par une espèce de retran-

555.

<sup>1</sup> Agathias la nomme *Κευστα*. Dupleix dit que Lothaire et son armée périrent misérablement, en peu de jours, auprès du lac Benac (aujourd'hui lago di Garda), entre Veronne et Trente.



chement qu'il fit construire avec les roues des chariots, dont il avait un nombre prodigieux, et qu'il fit enfoncer dans la terre jusqu'au moyeu. Ce retranchement était en outre garni d'un triple rang de palissades qui en défendait l'approche, et ne laissait qu'un seul passage assez étroit pour entrer dans le camp et en sortir librement. Bucelin était encore maître d'un pont sur la rivière, à quelque distance de là, et il y avait fait élever une tour de bois formant tête de pont. A l'aide de ces précautions, il voulait que l'ennemi ne pût le forcer à combattre, et n'en venir absolument aux mains que lorsque l'occasion lui paraîtrait favorable.

Narsès, de son côté, plein de confiance dans ses troupes, malgré l'inégalité du nombre, quitta Rome, et vint camper à peu de distance des Français. Quelques jours se passèrent ainsi, sans qu'aucun engagement un peu sérieux eût lieu; chacun des deux partis songeait plutôt à se mettre en garde contre une surprise, qu'à attaquer l'ennemi. Cependant l'Italie en suspens attendait l'issue d'une bataille qui devait enfin lui assurer un maître.

Le général grec se trouvait trop faible pour attaquer, et Bucelin conservait encore l'espoir d'être rejoint de jour en jour par Lothaire, lorsqu'un engagement de peu d'importance, qui eut lieu hors des retranchemens, amena les deux partis à un combat décisif.

Un officier arménien, nommé Charanangès, homme intelligent et hardi, avait reçu l'ordre d'attaquer un convoi qui arrivait au camp français. L'Arménien exécuta sa commission avec autant de courage que de bonheur. A la tête d'une poignée de soldats, la plupart cavaliers, il tomba sur l'escorte du convoi, la mit en fuite, enleva un bon nombre de chariots, et poussa son détachement jusqu'au pont défendu par une tour en bois. Alors, profitant, sans

perte de temps, du premier désordre où sa présence avait jeté la garnison, il fait mettre le feu à l'un des chariots chargés de foin qu'il vient de prendre, et le pousse vers la tour. Bientôt l'incendie se communique à cet édifice, et les Français sont obligés d'évacuer le poste et de se retirer de l'autre côté du pont; mais, chargés brusquement par les impériaux, avant d'avoir eu le temps de se former, ils continuent leur retraite, et laissent l'ennemi maître du pont et du passage.

Ce poste était d'une extrême importance pour l'armée française, puisqu'il assurait le transport des fourrages et celui des vivres. Sa perte causa de vives inquiétudes dans le camp, et décida Bucelin à livrer bataille le jour même. Quelques Allemands opposèrent au général les pronostics fâcheux de leurs devins, mais ils ne furent pas écoutés.

Narsès, apprenant les mouvemens et le dessein des Français, sortit de son camp à la tête de son armée. Il rangeait ses troupes en bataille, lorsqu'on l'avertit qu'un officier des Hérules, dont il avait un corps auxiliaire dans son armée, venait de tuer un soldat pour un sujet assez léger. Le général romain se fit amener le coupable; mais celui-ci, loin de chercher à justifier son action, répondit arrogamment qu'il était le maître de traiter ses soldats ainsi qu'il le jugeait convenable, et que personne n'avait le droit de lui demander compte de sa conduite. Narsès le fit sur-le-champ mettre à mort par ses licteurs.

Ce juste châtement irrita les Hérules; ils déclarèrent qu'ils ne prendraient point part à l'action, et se retirèrent dans leur camp. Narsès, sans paraître s'affecter de leur désertion, continua ses préparatifs. Cependant Sindual, chef des Hérules révoltés, ayant représenté avec force combien il serait honteux pour eux d'abandonner leurs alliés au moment d'en venir aux mains, les fit promptement rentrer

dans le devoir, et envoya, en toute hâte, un cavalier à Narsès, pour lui dire que la sédition était apaisée, et qu'il le priaît de suspendre l'attaque jusqu'à son arrivée. Le lieutenant de Justinien fit répondre au général hérule qu'il ne l'attendrait point; mais que, s'il joignait l'armée impériale, il lui serait assigné un poste comme aux autres chefs.

Narsès rangea son armée en phalange, c'est-à-dire, ainsi que l'explique lui-même l'historien grec<sup>1</sup>, qu'il mit toute son infanterie massée au centre, et toute sa cavalerie aux deux ailes. En tête de l'infanterie se trouvait un corps d'hommes d'élite, armés de pied en cap, et qui, couverts de leurs boucliers très-rapprochés, formaient la tortue, et présentaient ainsi une espèce de muraille très-difficile à renverser. Derrière cette première masse, le reste de l'infanterie était rangée sur deux lignes, ayant à dos une vaste plaine, au milieu de laquelle le camp avait été établi. Un autre petit corps d'infanterie, uniquement armé d'arcs et de frondes, était immédiatement derrière celui armé de toute pièce. Destinés à escarmoucher et à commencer le combat, ces archers devaient, selon la coutume ordinaire, se glisser, sans garder aucun ordre, entre les intervalles des bataillons, et venir, en tête des premiers rangs, faire quelques décharges de flèches et de pierres. On avait laissé, entre les deux lignes d'infanterie, un espace assez considérable destiné aux Hérules, dans le cas où ils viendraient prendre part à l'action. Narsès se mit à la tête de la cavalerie de l'aile droite, avec ses gardes et toute sa maison, et posta, derrière deux bouquets de bois assez épais, qui flanquaient ces deux ailes, deux gros de cavalerie, entièrement cachés par les arbres et par la configuration du terrain; l'un était commandé par Artabane, l'autre par Valérien, deux officiers en qui il avait

<sup>1</sup> Agath., lib. 1.

une égale confiance : telle était la disposition de l'armée de Narsès.

Les Français, que la surprise du pont dont nous venons de parler tout à l'heure avait décidés à en venir aux mains, furent confirmés dans leur résolution par le rapport de deux Hérules, qui avaient déserté au moment où leurs compatriotes se séparaient de l'armée impériale, pour se retirer dans leur camp. Ils instruisirent Bucelin de cette mésintelligence, et ne manquèrent pas d'exagérer beaucoup le trouble qu'elle causait dans l'armée ennemie, accusant que tout y était dans le désordre et dans la crainte. Cette nouvelle redoubla l'ardeur que les Français avaient de combattre. Toutefois Bucelin, sans trop se hâter, fit toutes les dispositions convenables. Après avoir attentivement observé celles de l'armée impériale, il partagea en trois corps la sienne, qui n'était composée que d'infanterie. Lothaire avait emmené avec lui presque toute la cavalerie. Le corps du centre que Bucelin opposa à l'infanterie de Narsès, était composé de plusieurs troupes, formant un triangle équilatéral. Nous avons vu souvent cette manœuvre pratiquée par les anciens Romains, ou par les Gaulois italiques; elle était encore en usage, à cette époque, chez les Romains du Bas - Empire; ils lui donnaient également le nom de *tête de porc*, à cause de sa ressemblance avec cette figure, ou celui de *coin*, parce que sa pointe étant tournée du côté de l'ennemi, son usage était d'enfoncer le centre ennemi et de le rompre.

Ce corps de bataille des Français, formant leur centre, était comme flanqué par deux autres corps, qui semblaient d'abord présenter deux colonnes parallèles à chacun de ses côtés, mais qui s'en éloignaient insensiblement, et se trouvaient fort courbées à droite et à gauche, en sorte qu'elles



occupaient une très-grande largeur de terrain, et laissaient de chaque côté derrière elles un intervalle assez considérable qui les séparait du corps central.

Les troupes légères de Narsès commencèrent le combat par une grêle de flèches et de pierres, que les Français reçurent de pied ferme; puis tout à coup, à un signal donné, les soldats de Bucelin s'ébranlent en poussant de terribles cris de guerre. Arrivés à peu de distance de la première masse des impériaux, ils lancent leurs angons ou javelots contre les boucliers du premier rang; puis, mettant aussitôt l'épée à la main, ils s'élancent sur le bataillon ennemi, l'enfoncent, renversent tout ce qui se trouve devant eux; leur ardeur ne se ralentit point, ils pénètrent jusqu'à la première ligne, la traversent, arrivent jusque dans l'intervalle réservé aux Hérules, attaquent, sans s'arrêter, la seconde ligne, la rompent en quelques endroits, et courent aussitôt vers le camp romain pour le piller.

Cependant Narsès, auquel une longue expérience avait appris à connaître à quels ennemis il avait affaire, s'était précautionné contre cette brusque et vigoureuse attaque. Les troupes avaient reçu l'ordre de n'opposer qu'une médiocre résistance au premier effort des assaillans, et de s'ouvrir pour les laisser passer. Ces ordres avaient été suivis avec une précision telle, que le corps attaqué le premier avait seul perdu quelques hommes. Cependant les Français continuaient d'avancer. Narsès fit alors déployer sa cavalerie à droite et à gauche, de manière à former une courbe sur ses deux ailes. Artabane et Valérien, ayant en même temps tourné le petit bois derrière lequel chacun d'eux se tenait avec sa réserve de cavalerie, les Français, au moment où ils y songeaient le moins, se trouvèrent attaqués de flanc et à dos par toute la cavalerie impériale. Celle-ci n'était point



équipée d'une manière uniforme ; quelques escadrons étaient armés d'arcs , de frondes , d'autres de javelots , quelques-uns même avaient de longues lances , et tous pouvaient combattre , avec autant de sécurité que d'avantage , un ennemi qui n'avait pour toute arme offensive que le javelot et l'épée.

L'effort des troupes du centre de Bucelin pour rompre la première masse des impériaux , avait nécessairement jeté quelque désordre dans leurs rangs ; elles ne s'étaient pas encore parfaitement reformées , lorsqu'elles se trouvèrent ainsi attaquées de tous côtés par la cavalerie impériale , et principalement par Artabane et Valérien. Ceux-ci , après avoir laissé opérer le mouvement de développement de la cavalerie des deux ailes , et masqués d'ailleurs par les deux bouquets de bois , s'étaient avancés dans les intervalles qui existaient entre le corps de bataille triangulaire et les deux ailes recourbées des Français ; pivotant ensuite à gauche , ils vinrent en bataille sur les derrières de l'armée de Bucelin. Chargés en queue , et attaqués à distance de trait , les Français , dépourvus de cavalerie , et n'ayant pour défense que leur bouclier , qui ne les couvrait que par devant , ne pouvaient opposer que la résistance du nombre , puisque chaque trait lancé au hasard par les archers ennemis trouvait un but certain. Les plus braves d'entre les soldats de Bucelin , tout entiers à leurs premiers succès , et redoublant d'efforts pour pénétrer plus avant , étaient frappés , sans savoir d'où partait le trait qui les avait blessés , et achevaient de recevoir la mort , ignorant quel ennemi avait pu la leur donner.

Cependant ceux des Français qui s'étaient d'abord ouvert un passage au travers de l'armée ennemie , et qui couraient au camp impérial pour le piller , furent rencontrés par Sindual. Ce chef des Hérules venait prendre la place de bataille qui lui avait été assignée dans l'armée de Narsès , lorsque ,

apercevant cette troupe un peu en désordre, et qui croyait même, sur la foi des deux déserteurs dont nous avons parlé, que les Hérules allaient se joindre à elle, il lui ferma le passage, se jeta sur elle, et la tailla en pièces; ensuite, poursuivant sa route, il rejoignit Narsès, et vint remplir le vide qui existait entre les deux lignes d'infanterie. Dès ce moment, l'armée impériale reprit une supériorité décidée, et la déroute des Français fut complète. Atteints de tous côtés, cernés par la cavalerie, marchant sans ordre, sans but, se pressant tumultueusement les uns sur les autres, ils cédèrent bientôt, et les aigles impériales triomphèrent, sur tous les points, de toute l'armée de Bucelin, forte de près de trente mille hommes; le plus grand nombre, combattant vaillamment, périt sur le champ de bataille avec le général, une autre partie se noya dans la rivière, et tout le reste fut enveloppé et fait prisonnier; cinq soldats seulement, échappés aux fers et à la mort, revirent leur patrie.

L'historien grec<sup>1</sup> est-il bien exact, lorsque, après avoir décrit la sanglante affaire que nous venons de rapporter d'après lui, il ajoute « qu'il n'y eut du côté des Romains que quatre - vingts hommes de tués, et presque tous à la première charge? » Le reste de l'action ayant été moins un combat que le massacre facile de gens entourés et pris comme dans des filets, dont ils ne pouvaient plus se débarrasser; outre qu'il est difficile de concevoir comment, en rase campagne, trente mille hommes peuvent être enveloppés par dix-huit mille, sans qu'aucun corps ne parvienne à se faire jour, les réjouissances célébrées, selon le même historien, dans le camp impérial, après la victoire, et le discours que tint Narsès à ses troupes, semblent démentir cette partie de son récit. Une inscription grecque fut placée par les vain-

<sup>1</sup> Agathias.

queurs sur les bords du Casilin<sup>1</sup>, comme un monument durable de cette grande journée<sup>2</sup>.

*Mort de Théodebalde, roi d'Austrasie ; Clotaire s'empare de ce royaume.* — Hamming, autre chef français dont nous avons déjà parlé, et qui ne put apparemment on ne voulut pas joindre Bucelin, fut également vaincu peu de temps après par Narsès, et tué, avec ce qui restait de troupes françaises, dans un combat, dont les détails n'ont été donnés par aucun historien. On sait, avec plus de certitude, que la destruction des divers corps français entraîna rapidement la perte de toutes leurs conquêtes en Italie, ainsi que la ruine des Ostrogoths ; qu'au milieu de cette révolution Théodebalde mourut d'une paralysie qui le faisait languir depuis long-temps ; et que les nouvelles affaires qui occupèrent alors les rois de Paris et de Soissons, ne leur permirent pas, quand même ils l'auraient voulu, de penser à recommencer la guerre au-delà des Alpes.

551.

Clotaire, profitant de la situation de Childebert, alors très-malade, et sans enfans mâles, s'empara seul de tout le royaume d'Austrasie, après avoir engagé le peuple à le reconnaître comme l'unique héritier de Théodebalde. Le roi de Paris, hors d'état de réclamer le partage, fit, malgré lui, la cession de ses droits, et dissimula son ressentiment. Les soins qu'il apporta à susciter sans cesse de nouvelles affaires à son ambitieux frère, démentirent la modération dont il avait fait parade vis-à-vis de ses sujets.

<sup>1</sup> Cette inscription a été ainsi traduite en latin :

*Densa Casulino raptata cadavera ab amne  
Tyrrheni accepit vasta crepido maris.  
Ausonius Francos quo tempore straverat ensis,  
Quot quot Butitino paruerant misero.  
Felicem ó fluvium ; fuerit vice namque trophæi,  
Barbarico tingi posse cruore diu.*

<sup>2</sup> Aimoin., lib. II, cap. 34 ; Marcel. Co., *Chronic.* ; Agathias, lib. II.

556.

*Guerre de Clotaire avec les Saxons.* — Secrètement incités par les agens de Childebert, les Saxons, qui, depuis le règne de Thierry, étaient tributaires des rois d'Austrasie, résolurent de secouer le joug. Appuyés par les Thuringiens, qui s'insurgèrent également, ils mirent sur pied une armée nombreuse, et ravagèrent une partie de la France germanique. Clotaire marcha contre eux, les battit sur les bords du Weser, non sans éprouver lui-même une perte considérable, et mit tout à feu et à sang dans la Thuringe. Soit qu'après leur défaite les Saxons ne se fussent pas soumis à la continuation du tribut, dans l'espoir d'être secourus par Childebert, soit qu'étant convenus de payer ce même tribut, ils se fussent ensuite joués de leurs engagements, une nouvelle révolte, ou leur nouveau manque de foi, ramena Clotaire vers la Saxe, au bout de quelques mois<sup>1</sup>.

Cette guerre fut plus grave que la précédente. Les fiers Saxons, effrayés à la vue d'une armée très-supérieure, faisant de modestes excuses sur le passé, de magnifiques promesses pour l'avenir, et les plus humbles soumissions à Clotaire; les Français furieux de la violation des pactes, et ne respirant que la vengeance; leur roi, touché des prières des envoyés ennemis, conjurant en vain les soldats de pardonner à un ennemi qui reconnaît ses torts, et forcé de mener les mutins au combat, pour ne pas les y laisser courir tumultuairement; enfin ces mêmes Français, si implacables, repoussés après un affreux carnage de part et d'autre; et leurs adversaires, vainqueurs, dictant les conditions de la paix: tel est, en peu de mots, l'historique de cette campagne, sur laquelle nous ne pourrions donner d'ailleurs que des détails très-incomplets.

Tant que Clotaire n'avait été que roi de Soissons, il avait

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 14 et 16; *Gesta regum Franc.*, cap. 28



su maintenir ses sujets et ses enfans dans la plus entière soumission à ses volontés ; mais il apprit bientôt que les princes , en augmentant l'étendue de leurs états , n'en sont souvent ni plus absolus , ni plus heureux. Il était à peine de retour de sa dernière expédition contre les Saxons , lorsqu'une guerre intestine réclama tous ses soins.

*Conduite de Chramne , fils de Clotaire.* — Il lui restait cinq fils , de sept qu'il avait eus de ses différentes femmes. L'aîné , nommé Chramne , beau , bien fait , courageux , doué des plus belles qualités , avait toute son affection et sa confiance. Clotaire lui avait donné le gouvernement de l'Auvergne et d'une grande partie des pays au-delà de la Loire , ainsi que Clovis l'avait fait à l'égard de Thierry ; mais le jeune prince , entouré de flatteurs , séduit par de perfides conseils , dominé par Léon , de Poitiers , homme perdu de dettes et de débauches , se livra aux plus grands désordres ; son conseil ne se composa que des agens ou des compagnons de ses plaisirs ; sans nul égard pour les titres et le mérite , il contraignait les sénateurs du pays à lui livrer leurs filles , et surchargeait les provinces d'impôts exorbitans , destinés à payer son luxe et ses débauches.

Le roi d'Austrasie , après avoir long-temps refusé d'ajouter foi aux plaintes dont la conduite de son fils était l'objet , se décida enfin à le rappeler auprès de lui ; mais Chramne , loin d'obéir , épousa dans le même temps , et sans attendre les ordres de son père , Calthe , fille d'Ulichaire , un des principaux d'Aquitaine <sup>1</sup>. Il se trouva dès-lors dans la nécessité ou de subir le châtement que méritait sa désobéis-

<sup>1</sup> Aimoin donne le titre de duc , et Gaguin celui de roi , à Ulichaire : tous deux sont dans l'erreur. Depuis la mort d'Alaric , il n'y avait d'autres rois , d'autres ducs d'Aquitaine , que les rois des Francs. A moins que le premier des auteurs cités ne donne au mot duc l'acception de celui de gouverneur.



sance, ou de la soutenir par la force. Ce fut ce dernier parti qu'il embrassa; il commença par lever des troupes, et il crut devoir recourir à la protection du roi de Paris, dont il connaissait les dispositions à l'égard de son père. Le prince rebelle et son oncle traitèrent secrètement ensemble par l'entremise d'agens affidés. Childebert promit à son neveu de le secourir de toutes ses forces. Le prince ayant reçu cette assurance à Poitiers, où il attendait la conclusion du traité, en partit aussitôt, s'assura de plusieurs places, par lesquelles les troupes de Clotaire pouvaient venir à lui, entre autres de Limoges, bloqua la ville de Clermont qui avait refusé de se déclarer en sa faveur, et commença à faire des incursions dans le pays environnant <sup>1</sup>.

*Clotaire envoie ses deux fils Charibert et Gontran contre Chramne.* — Dans le même temps, le roi de Paris, sans se déclarer ouvertement l'allié du fils contre le père, négociait sous main avec les Saxons pour les engager à une nouvelle révolte, et il y réussit. Clotaire, ayant ainsi sur les bras deux ennemis, dont le plus redoutable n'était peut-être pas celui qui menaçait sa frontière, se décida à marcher en personne contre les Saxons; il envoya contre son fils Charibert et Gontran <sup>2</sup>, deux de ses autres enfans.

Ces deux princes entrèrent avec leur armée en Auvergne, et, ayant fait lever le blocus de Clermont, ils prirent la route du Limousin, où leur frère s'était retiré; arrivés dans un endroit, que l'évêque de Tours appelle la Montagne-Noire <sup>3</sup>, ils y campèrent, et de là envoyèrent sommer leur frère de mettre bas les armes, et de restituer au roi tout le pays dont il s'était emparé. Chramne répondit qu'il gardait

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. iv, cap. 17.

<sup>2</sup> Ce dernier est appelé *Gunthracum* sur une de ses médailles qui nous est parvenue.

<sup>3</sup> *Qui per Arvernium venientes, audientesque quod in Limovicim esset,*

pour son père tout le respect qu'il lui devait ; qu'il ne prétendait pas se soustraire à son obéissance, mais que l'état où on l'avait réduit par une rigueur injuste, le forçait à prendre ses sûretés. Les envoyés de Charibert et de Gontran lui annoncèrent alors que, dans le cas où il refuserait de se soumettre, les princes avaient ordre de l'y contraindre par la force des armes. Chramne accepta le combat sans balancer, et l'on se prépara de part et d'autre à en venir aux mains. Les deux armées étaient en présence, lorsqu'une tempête, accompagnée de grêle et de violens coups de tonnerre, sépara les combattans, et les força à se retirer chacun dans leur camp. Le prince rebelle, ne se jugeant pas assez fort, ou peut-être ne se fiant pas assez à ses troupes, et ne voulant point remettre la décision de son sort aux hasards d'une bataille, eut recours à un stratagème pour éloigner l'ennemi. Il fit porter aux deux princes, par un homme gagné à cet effet, la nouvelle que leur père venait d'être tué en Germanie, où il était entré pour combattre les Saxons. Après avoir reçu ce message, dont ils ne songèrent pas même à suspecter le motif, Charibert et Gontran se retirèrent en toute hâte vers la Bourgogne. Chramne, les suivant de près, assiégea et prit Châlons-sur-Saône, et s'approcha de Dijon, qui refusa de lui ouvrir ses portes, sans toutefois le traiter en ennemi.

Cependant le faux bruit de la mort de Clotaire ne tarda pas à se répandre ; l'ambitieux Childebert ne fut pas des derniers à l'accréditer. En conséquence, tandis que les Saxons occupaient l'armée de son frère, et portaient leurs

*usque ad montem quem Nigrum nomine dicunt, accedunt, eumque reperiunt.* (GREGOR. TURON., lib. IV, cap. 16.)

Nous ignorons où était située cette montagne Noire, dont parle ici Grégoire de Tours.

ravages jusque sur le Rhin, le roi de Paris entra dans la Champagne, la ravagea, principalement aux environs de Reims, et y conçut l'espoir de se voir prochainement maître de la plus belle partie du royaume d'Austrasie.

Les anciens historiens s'accordent si peu sur la chronologie de ces différens faits, qu'on ne peut fixer qu'approximativement l'époque à laquelle se rattachent les principaux événemens de cette guerre, qui dura au moins trois ou quatre ans. Grégoire de Tours ne dit pas un mot du succès de la guerre contre les Saxons, ni de ce que devint l'armée de Charibert et de Gontran, lorsqu'ils eurent quitté le Limousin pour retourner en Bourgogne. Un historien plus moderne, Mézerai, se borne à dire « que Clotaire attéra les Saxons par plusieurs défaites, et qu'il leur imposa un tribut de cinq cents bœufs. » Et encore néglige-t-il de nous indiquer dans quelle source il a puisé ce fait. D'autre part, on pourrait admettre que ce fut pendant l'hiver qui suivit la première campagne que Chramne fit le voyage de Paris, dont parle Grégoire de Tours, où il s'aboucha avec son oncle, et où ils s'engagèrent, par serment l'un et l'autre, à ne point faire la paix avec Clotaire, quelques conditions qu'il offrît. On ne connaît rien non plus de ce qui se fit dans la campagne suivante, celle de 557 ou 558. On sait seulement, par la Chronique de Marius de Lausanne, que les Français perdirent, en 556, ce qui leur restait en Italie des conquêtes de Théodebert; ce ne pouvait être, au surplus, que quelques places, voisines des Alpes.

558. *Mort de Childebert; Clotaire seul roi de France.* — Childebert, instruit du prochain retour de Clotaire dans ses états, s'efforçait, quoique malade, de se mettre en mesure de le combattre, et ne cessait de fomenter la révolte de son neveu, lorsqu'il mourut à Paris, dans la quarante-septième année de son règne.

La mort de Childebert laissa Clotaire monarque ou seul roi de la nation française. La guerre civile finit en même temps. Chramne, privé de l'appui du roi de Paris, eut recours à la miséricorde de son père, qui lui pardonna.

*Chramne sollicite le secours des Bretons.* — Mais cette paix entre le père et le fils fut de courte durée. L'un et l'autre vivaient dans une juste défiance, et se connaissaient trop bien pour ajouter foi à quelques démonstrations d'amitié, dont ils déguisaient mal la fausseté. Poussé par de perfides conseils, Chramne s'engagea bientôt dans de nouvelles intrigues; le roi en fut informé, et s'emporta en menaces contre son fils. La disgrâce de la reine Ultrogothe, veuve du roi de Paris, qui fut envoyée en exil avec ses deux filles, quelques mois après la mort de son mari, ont fait penser, avec assez de fondement, au jésuite Daniel, que le jeune prince était d'accord avec cette princesse dans le projet qu'il méditait de chasser son père du trône, ou de se créer un royaume indépendant. Quoi qu'il en soit, Clotaire chercha à s'assurer de sa personne, et se prépara à déployer contre lui toute la cruelle sévérité de son caractère. Dans ces conjonctures, Chramne osa se révolter une seconde fois, avec la présomption de retrouver dans ses partisans, dont il comptait augmenter le nombre, autant d'appui qu'il en avait perdu dans la personne du roi de Paris. Vivement poursuivi par son père, avant que d'être en état de lui résister, il se réfugia, avec sa femme et ses deux filles, dans cette partie de l'Armorique, à laquelle des colonies de l'île britannique avaient, comme on l'a vu ailleurs, donné le nom de Bretagne. Le comte Conobert<sup>1</sup>, le seul ou le plus puissant souverain du pays, qui avait épousé la seconde fille

560.

<sup>1</sup> Il est différemment appelé par les historiens : *Conobert*, *Conomor*, *Conobre*, *Conoobre* et *Conabe*.



d'Ulichaire, et se trouvait par conséquent le beau-frère du fugitif, entra chaudement dans ses intérêts. Il leva promptement la plus forte armée qu'il put, et se présenta hardiment, avec son protégé, devant celle que le roi de France amenait lui-même contre eux.

560. *Clotaire marche en personne contre son fils.* — Clotaire, suivi de son fils Chilpéric, étant entré en campagne, surprit Ulichaire à Tours. Celui-ci croyait trouver un asile dans l'église alors si révéérée de Saint-Martin; Clotaire y fit mettre le feu, et l'y brûla vif. Il racheta depuis l'atrocité sacrilège de cette vengeance, en faisant rebâtir l'édifice avec plus de somptuosité qu'auparavant. Etant de là entré en Bretagne avec son armée, il y trouva son fils rebelle et Conobert, résolu d'accepter la bataille, s'il la leur présentait. Les deux armées se rencontrèrent, non loin de la mer, dans une vaste campagne, que l'histoire ne nomme point. On allait en venir aux mains, lorsque la nuit, qui survint, força les deux partis à demeurer tranquilles jusques au lendemain<sup>1</sup>.

Durant cet intervalle, le comte de Bretagne, quelque déterminé qu'il fût à ne point abandonner le jeune prince dans son malheur, fut tourmenté par l'affreuse idée de voir le lendemain un fils combattre contre son père : il se rendit à la tente de Chramne; celui-ci dormait du plus profond sommeil. Conobert, épouvanté de ce calme, l'éveille, et lui avoue son chagrin. « Epargnez-vous, lui dit-il, un crime inutile, qui vous rendra l'objet de l'exécration générale; remettez tous vos intérêts dans mes mains, et ne prenez aucune part à l'action. Le pays m'est connu; laissez-moi mettre seul à exécution le dessein que j'ai formé de profiter de ce qui nous reste de nuit pour attaquer à l'improviste le

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. iv, cap. 20; Fortunatus, lib. vi, carm. 1.



camp du roi, y porter le désordre et la confusion; j'ose vous promettre un succès certain.»

*Chramne est vaincu et mis à mort.* — Le fils de Clotaire rejeta vivement cette proposition, en répondant « qu'il serait honteux pour lui de charger un autre de tout le péril d'une affaire qui n'était réellement que la sienne propre. » Il fit de nouveau consentir le comte à la décider par un combat en plein jour.

560.

Les deux armées se rangèrent en bataille aux premiers rayons du soleil, et ne tardèrent pas à en venir aux mains. Grégoire de Tours rapporte qu'avant de commencer le combat, Clotaire, levant au ciel ses yeux baignés de larmes, s'écria : « Seigneur ! soyez juge de ma cause, et prononcez entre David et Absalon ! » Sans discuter la réalité de cette apostrophe, nous nous bornerons à faire remarquer que, s'il existait quelque analogie d'âge ou de situation entre Absalon et Chramne, il n'y avait aucune ressemblance entre Clotaire et David. L'armée du roi d'Austrasie triompha, les Bretons furent mis en déroute, et le comte Conobert, après les plus grands efforts de valeur, périt les armes à la main. Cramne, voyant tout perdu, ne songea plus qu'à gagner ses vaisseaux, qui n'étaient qu'à fort peu de distance du champ de bataille; mais, ayant voulu dégager sa femme et sa fille, que poursuivaient quelques soldats austrasiens, il fut pris lui-même, chargé de chaînes, ainsi que sa famille, et conduit devant son père. Le farouche Clotaire, après l'avoir fait étendre sur un banc, et battre de verges pendant une heure en sa présence, ordonna qu'on l'enfermât avec

<sup>1</sup> *Ibatque Chlotarius rex tanquam novus David contra Absalonem filium pugnaturus, plangens atque dicens : respice, Domine, de cælo et judica causam meam, qui injuste à filio injurias patior; respice et judica juste; illudque impone judicium quod quondam inter Absalonem et patrem ejus David posuisti.* (GREGOR. TURON., lib. IV, cap. 20.)

tous les siens dans une chaumière, à laquelle il fit mettre le feu. Le coupable et malheureux Chramne fut ainsi brûlé vif avec sa femme et ses deux filles ; genre de mort, affreux comme son crime, mais qui n'assouvit qu'imparfaitement encore la rage de son implacable père.

Le roi d'Austrasie, après cette triste victoire, qui fut le dernier événement mémorable de son règne, reprit le chemin de ses états ; il s'arrêta toutefois à Tours, et crut expier tout le sang qu'il avait versé par de nombreux et riches présens qu'il fit au tombeau de Saint-Martin.

561.

*Mort de Clotaire.* — Il mourut l'année suivante, le jour anniversaire de celui où il avait fait brûler son fils Chramne. Il était âgé d'environ soixante-trois ans, et en avait régné cinquante-un.

---

---

## CHAPITRE III.

De l'an 561 à 628.

Nouveau partage de la France entre les quatre fils de Clotaire. Guerre de Sigebert contre les Huns. Chilpéric et Sigebert prennent les armes l'un contre l'autre. La paix est rétablie entre ces deux princes par l'entremise de leurs frères Caribert et Gontran. Mort de Caribert ; ses trois frères se partagent ses états. Mariages des rois Sigebert et Chilpéric, causes de nouvelles discordes entre eux. Seconde guerre de Sigebert contre les Huns. Les Lombards envahissent le royaume de Bourgogne, et sont défaits par Mummol. Nouvelle victoire de ce dernier sur un corps de Saxons, auxiliaire des Lombards. Les Lombards recommencent les hostilités contre le roi de Bourgogne. Guerre entre Gontran et Sigebert. Chilpéric déclare la guerre à Sigebert ; succès variés des deux armées royales. Sigebert vainqueur accorde la paix à Chilpéric. Indiscipline des troupes germaniques à la solde de Sigebert. Chilpéric reprend les armes contre Sigebert. Mort de ce dernier. Dissensions intestines. Chilpéric et Childebert, son neveu, font la guerre à Gontran. Entrevue de Gontran et de Childebert ; celui-ci est adopté par son oncle. Guerre des Bretons contre Chilpéric. Les hostilités recommencent entre Gontran et Childebert ; Chilpéric s'unit avec le dernier. Guerre civile en Austrasie. Chilpéric et Gontran font la paix. Chilpéric reprend les armes contre le roi de Bourgogne. Paix entre les rois de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie. Expédition ridicule de Childebert en Italie. Mort de Chilpéric. Des magnats français, mécontents, veulent placer un fils naturel de Clotaire 1<sup>er</sup>, nommé Gondovalde, sur le trône de Neustrie. Gontran et Childebert s'unissent contre Gondovalde. Retraite de celui-ci ; siège de Comminge. Gondovalde est livré par ses généraux et mis à mort. Guerre de Gontran avec les Visigoths. Les troupes du roi de Bourgogne sont battues en Septimanie. Suite de cette guerre ; les Français éprouvent de nouveaux échecs. La ville de Soissons reconnaît pour roi le fils de Childebert, roi d'Austrasie. Gon-

tran fait la paix avec les Visigoths. Nouvelle guerre de Childebert en Italie. Indiscipline des troupes austrasiennes. Invasion du territoire lombard. Les troupes austrasiennes abandonnent l'Italie. Nouvelles excursions des Bretons en Neustrie. Mort de Gontran, roi de Bourgogne. Childebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne, fait la guerre à la reine Frédégonde et à Clotaire, fils de Chilpéric. Bataille de Droissy. Mort de Childebert. Bataille de Lafao; mort de Frédégonde. Bataille de Dormeille. Clotaire II demande la paix à ses deux cousins Théodebert II et Thierry II. La guerre recommence entre Clotaire et ses cousins. Bataille d'Etampes; Théodebert et Thierry font la paix avec Clotaire. Théodebert fait la guerre à son frère. Bataille de Tolbiac. Mort de Thierry II. Clotaire s'empare des états de Thierry; mort de la reine Brunehaut. Clotaire seul roi de France; campagne de Dagobert, son fils, contre les Saxons. Mort de Clotaire II.

Le même système d'hérédité, ou, si l'on veut, la même erreur politique qui avait fait partager la monarchie de Clovis entre ses quatre fils<sup>1</sup>, amena encore, à la mort de Clotaire, une semblable division, ou une tétrarchie pour les quatre princes issus de ce dernier roi.

Chilpéric, l'un d'eux, dont l'ambition eût été flattée d'avoir en partage le royaume de Paris, redoutant que le sort ne lui fût pas favorable, avait pris des mesures pour en prévenir la décision. Il était parti de Compiègne, aussitôt après la mort de son père, et s'était emparé de Braïne, en Champagne, maison de plaisance royale sur la petite rivière de Vesle, où Clotaire avait mis ses trésors en dépôt. Maître de ces richesses, Chilpéric en avait distribué une partie aux principaux de la nation; et, à la tête de ses nouvelles créatures, il s'était rendu à Paris, où on l'avait salué roi.

<sup>1</sup> La souveraineté des Gaules résidait réellement dans l'armée des Francs, et ce peuple conquérant, pour se maintenir dans sa domination, ne croyait point qu'il fût nécessaire de laisser la suprême autorité dans les mains d'un seul chef. A la mort de Clovis, les leudes, qui formaient le conseil du prince, avaient voulu que son héritage fût également partagé entre ses quatre fils. Voyez Agath. lib. I.

Mais il ne devait pas rester long-temps en possession de cet état. Au bout de quelques jours, ses trois frères réunis vinrent l'assiéger dans sa capitale, l'obligèrent d'en sortir, et de s'en remettre à la décision du sort. Le royaume de Paris échut à Caribert, ou Haribert, l'aîné des quatre princes, celui d'Orléans à Gontran, l'Austrasie à Sigebert; enfin, Chilpéric fut roi de Soissons ou de Neustrie.

Ces quatre royaumes ne conservèrent pas les mêmes limites qu'ils avaient eues d'abord; la monarchie s'étant augmentée depuis de tout le royaume de Bourgogne et de la Provence, et, au-delà du Rhin, de toute la Thuringe, sans parler de divers peuples de la Germanie, qui, sous les derniers règnes, s'étaient rendus ou avaient été faits tributaires de la France. Gontran, avec le royaume d'Orléans, eut, comme on le verra plus bas, celui de Bourgogne, qui comprenait, outre la Bourgogne proprement dite, la Franche-Comté, le Nivernais, une partie de la Champagne et de la Provence, le Dauphiné et la Savoie. Orléans même cessa d'être capitale, et Châlons-sur-Saône devint la résidence royale. Gontran ne prit point le titre de roi d'Orléans, mais de roi de Bourgogne, et tous ses sujets furent compris sous le nom de Bourguignons, lorsqu'on voulait les distinguer des autres Français. D'autre part, on détacha la Touraine du royaume d'Orléans, pour la donner au roi de Paris, aussi bien qu'une partie de l'Aquitaine (l'Albigeois), qui avait appartenu jusqu'alors aux rois d'Austrasie, et qui leur fut rendue depuis; Marseille fut aussi du royaume de Paris, et le pays de Sens, qui avait fait partie du royaume d'Austrasie, fut également cédé à Gontran, roi de Bourgogne. Si Tournay n'avait pas jusqu'alors été du royaume de Soissons, on l'y ajouta dans ce nouveau partage. Pour le royaume de Metz ou d'Austrasie, il n'y eut point d'autres



changemens que ceux que nous venons d'indiquer en parlant des précédens, si ce n'est qu'il se trouvait augmenté, dans la Germanie, de toute la Thuringe <sup>1</sup>.

562. *Guerre de Sigebert contre les Huns.* — Cette répartition inégale, litigieuse à plusieurs égards, ne se fit pas tranquillement. Pendant les querelles violentes qu'elle excita dans la famille royale, les Huns Abares ou Avares <sup>2</sup>, que Justinien, après s'en être servi contre d'autres nations, avait établis dans les environs du Danube, se jetèrent sur les possessions de Sigebert dans la France germanique. L'irruption d'Attila dans les Gaules avait été en partie déterminée par la querelle des deux fils de Clodion pour la succession du royaume de leur père. A la mort de Clotaire, un motif semblable décida les Huns à envahir les terres des Français au-delà du Rhin. C'était à la faveur des divisions qu'ils savaient exister entre les princes français, qu'ils espéraient conquérir ou au moins piller leurs états ultra-rhénaux ; mais les conjonctures n'étaient plus les mêmes. L'union de ses trois frères avait forcé Chilpéric à se désister de ses prétentions sur Paris, et ce commencement de guerre civile n'avait point eu de suite.

Sigebert, ayant appris que les Abares ravageaient ses états, se trouva donc en mesure de les arrêter. Il alla au-devant d'eux dans la Thuringe, dont les peuples révoltés

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 22; Fortunatus, lib. vi, carm. 4.

<sup>2</sup> Ces peuples, peu connus des anciens, étaient, suivant Ammien Marcellin, originaires de la Tartarie. Ils traversèrent les Palus-Méotides, vers l'an 376 de J. C., et s'établirent d'abord sur les bords du Danube, qu'abandonnèrent les Visigoths; ils étendirent bientôt leurs conquêtes en orient et en occident, où leur roi Attila fut enfin défait, comme on l'a vu dans le premier volume, par Aétius, qui le contraignit à se retirer dans son pays. Après une nouvelle irruption en Italie, Attila revint encore sur le Danube, où il mourut. Les Huns, dispersés à la mort de ce prince, se mirent pour la plupart au service des empereurs d'Orient.

n'avaient pas manqué de se joindre à ces nouveaux ennemis des Français; il fallut à en venir à une bataille. Le *kan*<sup>1</sup> ou prince des Abares, fier des victoires qu'il avait remportées en combattant pour l'empire, et qui l'avaient rendu redoutable à Justinien même, l'accepta sans délibérer. La seule figure des Huns aurait suffi pour épouvanter des troupes moins intrépides que celles qu'ils avaient à combattre. La plupart étaient d'une taille gigantesque; leurs sourcils rapprochés, épais et teints en noir, prêtaient à leur physionomie l'expression la plus farouche: leurs longs cheveux, qu'ils portaient rejetés en arrière, et séparés avec des cordons et par des tresses de diverses couleurs, leur donnaient quelque ressemblance avec ces têtes de furies, que l'on représente hérissées de serpens. Persuadé que de cette première expédition dépendaient sa réputation et l'autorité qui lui était nécessaire pour maintenir dans la soumission ses sujets de la Germanie, toujours inquiets et remuans, Sigebert, alors âgé de vingt-six ou vingt-sept ans, mit pied à terre aux premiers rangs, et, marchant fièrement la francisque à la main, il donna le signal d'une attaque générale. Ses soldats, animés par son exemple, combattirent avec tant de résolution, que l'ennemi, enfoncé de toutes parts, fut défait et mis en déroute: acculé à l'Elbe, il envoya demander la paix, que Sigebert lui accorda sans difficulté<sup>2</sup>.

*Sigebert et Chilpéric se font la guerre.* — Ce prince avait en effet de puissans motifs pour désirer la fin des guerres germaniques. Profitant de son absence, Chilpéric, son frère,

563.

<sup>1</sup> Quelques anciens auteurs ont faussement pris ce mot *kan* pour un nom propre; c'était la dénomination commune à tous les chefs de tribu des Huns, comme elle l'est aujourd'hui chez les Tatars (Tartares), qui sont les mêmes peuples sous un autre nom.

<sup>2</sup> Paul, Diacon., *Gesta Langobard.*, lib. II, cap. 10; Fortunat., lib. VI, carmen 3.

roi de Soissons, était entré en armes dans la Champagne, et lui avait enlevé Reims, Châlons-sur-Marne, et plusieurs autres villes importantes. Le vainqueur des Huns, après avoir conclu promptement la paix avec ceux-ci, repassa le Rhin. Sa présence changea la face des affaires; il vint à son tour mettre le siège devant Soissons, où Chilpéric, qui tenait la campagne, avait laissé son fils Théodebert pour commander en son absence. La ville fut emportée, Théodebert pris et envoyé, sous escorte, à Pontyon <sup>1</sup>. Sigebert vainquit ensuite et dissipa l'armée de l'agresseur; il reconquit Reims, ainsi que toutes les autres places qui lui avaient été enlevées, et s'empara même de la plus grande partie des états de Chilpéric

564. *La paix est rétablie entre Chilpéric et Sigebert, par l'entremise des deux rois Caribert et Gontran.* — Cette guerre ne fut pas de longue durée. La paix se fit par la médiation des deux autres rois Caribert et Gontran, qui menacèrent de se déclarer contre celui qui refuserait d'entrer en accommodement. Sigebert rendit à Chilpéric Soissons et tout le territoire dont il s'était emparé. Après avoir traité Théodebert avec une bonté toute paternelle, pendant un an de captivité, il le renvoya à son père comblé de caresses et de présents; il exigea seulement du jeune prince de ne jamais prendre les armes contre lui. Nous dirons plus tard quelle fut la reconnaissance de Théodebert, et comment il remplit son serment.

565. On peut conjecturer, d'après Venancius Fortunatus <sup>2</sup>,

<sup>1</sup> Maison de plaisance du roi d'Austrasie, située en Champagne, du côté de Vitry-le-Français.

<sup>2</sup> Prêtre italien attaché à la reine Radegonde, femme de Clotaire 1<sup>er</sup>, qui lui fit avoir l'évêché de Poitiers : il fut lié avec Grégoire de Tours, et mourut à Poitiers, en l'an 609. On a de lui des poésies et quelques autres ouvrages.

que ce fut quelque temps après cette paix, qui dura plusieurs années, que Chilpéric se joignit au roi d'Austrasie dans une guerre contre les Saxons et les Scandinaves confédérés. Le même poète attribue à Sigebert, ou à Lupus, son général, une victoire complète, remportée sur ces peuples près de la rivière de Bordaa, voisine de celle de Lône.

*Chilpéric, Sigebert et Gontran se partagent les états de Caribert après sa mort.* — On sait aussi que Chilpéric et Sigebert étaient encore unis à la mort prématurée de Caribert, et qu'ils s'accordèrent avec Gontran pour partager paisiblement le royaume de Paris. Gontran eut pour sa part Melun, ville alors très-forte, Saintes, Agen, Périgueux et leurs dépendances. Sigebert eut Meaux, Châteaudun, Vendôme, une partie du Pays d'Etampes et du pays Chartrain, Avranches, Tours, Poitiers, Albi, Aire et Confolens; enfin Chilpéric vit ses possessions augmentées de Bordeaux, Limoges, Cahors, du Bigorre, de Lascar et de plusieurs autres cités. D'ailleurs par ce nouveau partage, aussi bizarrement combiné que celui de la succession de Clotaire, chacun des trois co-partageans eut des villes, des portions de villes, des portions de provinces enclavées dans le domaine de ses frères. Senlis et Marseille furent également divisées; et, comme chacun des princes prétendait avoir Paris dans son lot, ils convinrent de partager cette ville en trois, sous la condition que nul ne pourrait y entrer sans le consentement des deux autres, à peine de perdre tout ce qui lui était échu de la succession de Caribert. Ils prirent à témoin de ce traité les saints Polyeucte, Hilaire et Martin, les priant de donner leur malédiction à celui qui y contreviendrait. On ignore s'ils voulaient, par ce partage extraordinaire, se donner des gages réciproques pour le maintien de la paix, ou s'assurer les moyens et la facilité de la rompre à leur gré.



567.

*Mariages des rois Sigebert et Chilpéric, causes de discorde entre eux.* — Quelques années après, les mœurs de ces princes, plus mal réglées encore que les limites de leurs états, allumèrent entre eux d'affreuses discordes, dont nous indiquerons brièvement l'origine, pour ne plus y revenir. Sigebert, moins dissolu, ou plus dissimulé que ses frères, avait épousé Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi d'Espagne, et l'aimait beaucoup. Peu de temps après, Chilpéric, très-dérégé et d'un caractère violent, ayant répudié la reine Audovère, sa femme, dont il avait trois fils, Théodebert, Mérovée et Clovis, quitta ou feignit de quitter Frédégonde, sa maîtresse, d'une naissance obscure, pour épouser, à l'exemple de son frère et par la même raison de dignité, une autre princesse d'Espagne, Galsuinde, sœur aînée de Brunehaut; mais il s'en dégoûta bientôt, et ne craignit pas de la sacrifier à la cruelle ambition de Frédégonde, qui la remplaça sur le trône. De là les haines implacables des deux reines de Soissons et d'Austrasie, et l'animosité des deux rois; de là cette suite de guerres civiles, qui, en déchirant le sein de la France, enhardirent si souvent les ennemis du dehors. Quant aux noirs artifices, aux fureurs, aux meurtres, aux empoisonnemens, dont l'histoire flétrit les noms trop fameux de Frédégonde et de Brunehaut, on nous permettra de n'en point parler, sans une nécessité absolue; les champs de bataille, dans lesquels nous cherchons des traits de la valeur nationale, doivent captiver assez l'attention et l'intérêt de nos lecteurs, pour que nous nous croyons dispensés de retracer ces scènes de crimes et d'horreur, lorsqu'elles ne se trouveront point essentiellement liées à notre objet spécial.

Les frères de Chilpéric, indignés de la mort de Galsuinde, et continuellement incités par Brunehaut, armèrent de concert contre le roi de Soissons, dans le dessein de lui faire



payer le prix de son crime. Chilpéric n'opposa qu'une faible résistance à leurs efforts. Les deux frères s'étaient déjà rendus maîtres de la plus grande partie de ses états, lorsque la paix se fit assez brusquement. Après avoir excité la pitié de Gontran, naturellement bon, Chilpéric parvint à fléchir la colère de Sigebert, en cédant à la reine Brunehaut les villes et les terres qu'il avait données à Galsuinde et ensuite à Frédégonde, à titre de dot et de présents de noces <sup>1</sup>.

*Nouvelle guerre de Sigebert contre les Huns.* — Cette guerre était à peine terminée ou suspendue, lorsque le kan des Abares, comptant peut-être encore sur la continuation des troubles de la France, fit une seconde irruption sur le territoire transrhénan, où le roi d'Austrasie retourna promptement pour s'opposer à ses progrès; mais il fut moins heureux que dans sa précédente expédition. Plus épouvantés que la première fois de la figure hideuse et difforme des Huns (plutôt que par des spectres et par des magiciens, ainsi que le raconte ingénûment le bon évêque de Tours), les soldats de Sigebert prirent la fuite au premier choc. Le roi lui-même, en s'efforçant de ramener les fuyards au combat, fut entouré par un gros de cavalerie ennemie, et fait prisonnier. Conduit à la tente du vainqueur, il ne démentit ni son courage, ni la dignité de son caractère. Sa beauté, la noblesse de ses traits, son attitude dans le malheur, lui gagnèrent le cœur du kan des Abares. Il ordonna qu'on rendît au prisonnier tous ses équipages, devenus la proie du soldat. Cette générosité permit à Sigebert d'offrir à son tour de riches présents au kan et à ses principaux officiers. Quelques jours étaient à peine écoulés, que les deux rois, unis d'une étroite amitié, firent la paix et se jurèrent une éternelle alliance. Sigebert, redevenu libre, trouva peu de

568.

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. ix, cap. 20.

jours après l'occasion de prouver aux Abares sa reconnaissance et la sincérité de ses promesses. Ayant appris qu'ils manquaient de vivres dans leur retraite, il leur fit parvenir un convoi nombreux de bœufs, de moutons et de farine, et voulut les nourrir à ses frais, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour chez eux. Grégoire de Tours est d'accord ici avec l'historien grec, Menander, dont nous avons emprunté ces détails, et qui nous apprend aussi que les Abares ne reparurent plus<sup>1</sup>.

571. *Les Lombards envahissent le royaume de Bourgogne, et sont défaits par Mummol.* — Tandis que cette seconde guerre germanique occupait le roi d'Austrasie, un nouvel ennemi, que la France n'avait point encore vu paraître sur ses frontières, attaqua le roi de Bourgogne. Les Langobards ou Lombards (*Langobardi*), nation germanique, long-temps errante et récemment accourue de la Pannonie<sup>2</sup>, pour enlever l'Italie à l'empereur d'Orient, qui en était resté maître après la mort de Teïas, dernier roi des Ostrogoths; les Lombards, disons-nous, maîtres de la Ligurie et de presque tout ce qui avait appartenu aux Ostrogoths, à l'exception de Rome et de Ravenne, passèrent le Pô, et vinrent fondre sur le royaume de Bourgogne. La Savoie et le Dauphiné, qui se trouvaient alors provinces frontières de ce royaume, furent exposées à la fureur de ces hordes dévastatrices. Leur armée battit près d'Yverdun celle des Bourguignons, commandée par le patrice Amatus, le tua dans la déroute, fit un prodig-

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. iv, cap. 29; Menander-Protector.

<sup>2</sup> On voit figurer ce peuple, pour la première fois dans l'histoire, sous le règne d'Auguste. Les Lombards étaient originaires de la Scandinavie, s'il faut en croire le diacre Paul, leur historien. Après avoir long-temps habité les bords de l'Elbe et de l'Oder, ils étaient passés en Pannonie sous le règne de Justinien.

gieux carnage des fuyards, et s'en retourna chargée d'immenses dépouilles<sup>1</sup>.

Gontran venait de confier le commandement de ses troupes au patrice Mummol, le plus grand homme de guerre de ce temps, lorsque les Lombards, encouragés par leurs premiers succès, envahirent de nouveau le Dauphiné, et se répandirent dans les environs d'Embrun. L'armée bourguignonne marcha à eux en bon ordre; mais Mummol, retardant à dessein sa marche, leur donna le temps de s'engager dans des montagnes et dans des forêts, dont il fit occuper brusquement les défilés par ses troupes, ou embarrasser les issues avec une grande quantité d'arbres qu'il fit abattre. Les Lombards, investis de toutes parts, dans un pays inconnu, s'efforcèrent vainement de se frayer un passage; le plus grand nombre y perdit la vie ou la liberté, et peu de ces barbares purent rejoindre leurs compatriotes.

Ce fut dans le combat livré par Mummol aux Lombards, que l'on vit le premier exemple d'un fait qui se reproduira fréquemment par la suite. Deux évêques, le casque en tête, la cuirasse sur le dos et l'épée à la main, chargèrent l'ennemi, et combattirent en déterminés; c'était Salone, évêque d'Embrun, et Sagittaire, évêque de Gap: ils étaient frères, et vivaient l'un et l'autre dans leur diocèse comme de véritables brigands<sup>2</sup>. Déposés, dans un concile tenu à Lyon, pour des exactions, des meurtres, des adultères, et rétablis par ordre du pape Jean III, ils furent, plusieurs années après, déposés une seconde fois pour les mêmes excès, dans un nouveau concile tenu à Châlons-sur-Saône, et renfermés dans une prison, d'où ils se sauvèrent. L'histoire

<sup>1</sup> Paul. Diacon., lib. III, cap. I et sequent.; Sidon., *De regn. Italic.*, lib. I; Gregor. Turon., lib. IV, cap. 42.

<sup>2</sup> Greg. Turon., lib. IV, cap. 12.

ne dit pas ce que devint l'évêque Salone; quant à Sagittaire, on le reverra plus tard, l'épée et la fronde à la main, combattre son prince, et mourir aussi criminellement qu'il avait vécu <sup>1</sup>.

572. *Nouvelle victoire de Mummol sur un corps de Saxons, auxiliaire des Lombards.* — Cette première victoire du général de Gontran ne rendit point aux provinces voisines des Alpes la tranquillité dont elles jouissaient avant l'invasion des Lombards. Un corps de Saxons, qui avait passé en Italie, de société avec les peuples dont nous venons de parler, osa pénétrer seul dans le royaume de Bourgogne. Ces Saxons forcèrent à leur tour les passages des Alpes, entrèrent par le Dauphiné et par Nice dans la Provence, et se mirent à la ravager, brûlant les villages, pillant les villes, et réduisant indistinctement tous les habitans en esclavage. On ne saurait décider si ces barbares comptaient uniquement sur leurs propres forces, ou sur la célérité de l'expédition; les événemens subséquens porteraient plutôt à croire qu'ils étaient encouragés dans leur entreprise par Sigebert et Chilpéric, alors brouillés avec Gontran. Quoi qu'il en soit, le diligent Mummol les surprit auprès de Stoblon ou Éstablou, dans le canton de Riez, les chargea au moment où ils le croyaient encore éloigné, en tua un très-grand nombre sur la place, et ne fit cesser le carnage qu'à la nuit. Les vaincus, encore nombreux, reparurent cependant le lendemain matin en ordre de bataille, présentant fièrement le combat, et demandant la paix, qui ne leur fut accordée qu'à deux conditions principales; la première, de ne rien emporter de leurs déprédations; la seconde, de renoncer à l'alliance des Lombards. Ils eurent la liberté de retourner

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 37 et 45; Jacques Sirmond, *Notes sur les conciles de France, etc.*, tom. 1.

en Italie, d'en ramener leurs femmes, leurs enfans, le reste de leurs compagnons, et de repasser par le royaume de Bourgogne, pour se rendre sur les terres du roi d'Austrasie, de la protection duquel ils étaient assurés, comme, de son côté, en les faisant reconduire dans leur patrie, il s'en promettait des secours contre d'autres ennemis<sup>1</sup>.

L'hiver écoulé, ils se disposèrent à retourner dans leur pays, marchant sur deux colonnes, et rentrèrent en France par les mêmes routes qu'ils avaient suivies l'année précédente, c'est-à-dire par le Dauphiné et par Nice; ils se réunirent près d'Avignon. On était alors au temps de la moisson, et la récolte n'était pas encore serrée. Les Saxons prirent sur leur chemin tout ce qu'ils trouvèrent de fourrages et de blé, puis, continuant de remonter le Rhône, ils s'avancèrent, pour passer ce fleuve, jusqu'aux environs de Lyon : c'était là que Mummol les attendait. Il avait constamment marché sur leur flanc, depuis leur rentrée sur le territoire bourguignon; il avait été témoin de tout le dégât commis par eux dans les campagnes. Au moment donc où ils se préparaient à traverser le fleuve, le patrice se présenta sur l'autre rive, et leur déclara que, s'ils entreprenaient de passer, il les chargerait vigoureusement. Ceux-ci lui représentèrent aussitôt qu'ils ne faisaient qu'exécuter le traité conclu l'année précédente, puisqu'ils regagnaient la Germanie pour obéir de nouveau au roi d'Austrasie. « Vous ne passerez point, reprit Mummol, vous êtes ici sur les terres du roi, mon maître; vous avez enlevé les blés, pillé les bestiaux, brûlé les métairies, coupé les vignes et les oliviers; vous avez agi ainsi que des vainqueurs en pays ennemi; vous n'en sortirez point que vous n'ayez payé le juste dédommagement du mal que vous avez fait, ou le

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 37.



sang de vos femmes, celui de vos enfans, le vôtre, acquittera ce que vous me devez<sup>1</sup>. » Il fallut obéir, et payer, avec l'or et les dépouilles de la riche Italie, les désordres commis dans leur marche. Mummol leur assigna ensuite des quartiers d'hiver en Auvergne, où, ayant séjourné jusqu'au printemps, ils trompèrent en partant les habitans, auxquels ils donnèrent, en paiement des vivres qu'ils en avaient reçus, une grande quantité de cuivre doré pour de l'or.

572. *Les Lombards recommencent les hostilités contre le roi de Bourgogne, et sont vaincus une seconde fois.* — Les Saxons étaient à peine de retour sur leur ancien territoire, que les Lombards, attirés de nouveau par la soif du butin, ou par l'espoir de faire des conquêtes stables dans la Gaule, y rentrèrent encore avec des forces considérables, sous la conduite d'Amon, Zaban et Rhodan, trois ducs ou ethnarques (comme les désignent les anciens historiens), du nombre des trente-six qui gouvernèrent la nation pendant un assez long interrègne<sup>2</sup>. Amon, se jetant du côté d'Arles, ravagea toute la contrée jusques aux portes de Marseille; puis, ayant été mettre le siège devant Aix, il força cette ville à se racheter, moyennant vingt livres d'or. Zaban se dirigea sur Valence, et Rhodan sur Grenoble. Mummol conçut la possibilité de les battre en détail. Rhodan était le plus voisin, ce fut lui qu'il attaqua le premier. Après un combat assez opiniâtre, le chef lombard, blessé d'un coup de lance, fut vaincu, et son armée taillée en pièces; ce fut à grande peine que, s'étant jeté dans les montagnes, il rejoignit Zaban. Ce dernier, sans attendre Mummol, qui marchait sur lui, leva le siège de Valence, et prit le chemin

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 37.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 39; *Epitom.*, cap. 68; Paul Diacon., lib. III, cap. 8 et 9.

d'Embrun, résolu de n'en venir aux mains qu'à la dernière extrémité. Mummol continua de le suivre, l'atteignit dans le Valais, près du monastère de Saint-Maurice ou des Agaurès<sup>1</sup>, et le défit si complètement, que les deux ethnarques ne regagnèrent l'Italie qu'avec quarante des leurs. Amon, ayant bientôt appris la mauvaise fortune de ses compagnons d'armes, se hâta de rassembler son butin, et prit incontinent la route des Alpes; mais, ayant été arrêté par les neiges, il se vit forcé d'abandonner ses richesses dans les montagnes : tel fut le sort de l'expédition des trois ethnarques lombards. Dans le même temps, un capitaine français, nommé Cramnic, profitant de leurs défaites, pour aller, par représailles, ravager le Trentin, détruisit entièrement un premier corps de Lombards, dont Baligon, le chef, fut tué; mais, dans un second combat contre des troupes plus nombreuses, conduites par Evin, ethnarque de Trente, Cramnic à son tour fut défait et tué, ainsi que tous ceux qui l'avaient suivi<sup>2</sup>.

*Guerre entre Gontran et Sigebert.* — La réputation méritée de Mummol contint les Lombards, et les empêcha, pendant quelques années, de tenter de nouvelles incursions en Bourgogne. Délivré de cette guerre, Gontran en eut bientôt une autre à soutenir contre le roi d'Austrasie. En effet, Sigebert, de retour de son expédition contre les Abares, et voyant son frère occupé avec les Saxons et les Lombards, avait jugé l'occasion favorable pour faire valoir les prétentions qu'il conservait sur la ville d'Arles<sup>3</sup>. En conséquence, il donna l'ordre à Firmin, comte d'Auvergne, et à Andover, un autre de ses capitaines, de rassembler, cha-

572.

<sup>1</sup> Fondé par le cruel Sigismond, roi des Bourguignons, à qui cette œuvre pie valut d'être mis au rang des saints.

<sup>2</sup> Paul Diacon., *Gest. Langobard.*, lib. III, cap. 8 et 9.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. IV, cap. 30.

cun de leur côté, tout ce qu'ils auraient de troupes disponibles, et de se rendre en Provence. Les deux corps opérèrent leur jonction auprès d'Arles, en surprirent les habitants, et les obligèrent de prêter serment de fidélité au roi d'Austrasie. Gontran, de son côté, envoya le patrice <sup>1</sup> Celse avec une armée pour repousser les agresseurs. Celse attaqua d'abord et prit Avignon; de là il courut investir, dans Arles même, les troupes austrasiennes. Comme celles-ci se disposaient à soutenir le siège : « Quel est votre espoir, leur dit l'évêque Sabaude, pensez-vous pouvoir vous défendre long-temps derrière ces faibles murailles ? Convient-il à des guerriers comme vous de combattre à couvert ? Sortez plutôt de la place, et forcez l'ennemi à en venir aux mains. Si vous remportez la victoire, nous vous garderons la foi promise ; si la fortune trahit votre courage, nos portes vous seront toujours ouvertes, et vous trouverez encore un asile dans nos murs. » Dupes de ce discours du prélat, les soldats de Sigebert descendent dans la plaine, et livrent bataille ; mais lorsque, vaincus par les troupes de Celse, supérieures en nombre, ils se retirent sous la ville, l'évêque leur en fait fermer les portes, et les habitants, du haut des murailles, les accueillent par une grêle de traits et de pierres. Cependant l'armée ennemie continuait de les poursuivre : pressés de tous côtés, les Austrasiens, quittant alors leurs rangs, prirent la fuite dans diverses directions. La plupart se précipitèrent dans le Rhône, s'efforçant de se soutenir sur l'eau, à l'aide de leurs boucliers et de gagner l'autre bord ; un grand nombre, entraîné par la rapidité du courant, se noya ; ceux qui parvinrent à se sauver, ayant perdu leurs chevaux et leurs armes, ne remportèrent chez

<sup>1</sup> La dignité de patrice, créée sous les empereurs romains, avait été conservée par les rois de Bourgogne ; celui qui en était revêtu était à la fois gouverneur-général, chef de la justice, des finances et des armées.

eux que la honte de leur défaite; les Auvergnats périrent presque tous; Firmin et Audover se rendirent. Satisfait de cette victoire signalée, Gontran rendit Avignon à Sigebert, et fit sa paix avec lui.

*Chilpéric déclare la guerre à Sigebert. Succès variés des deux armées royales.* — Pendant que ces événemens avaient lieu, Chilpéric ne demeurait point oisif, et songeait à profiter des querelles qui divisaient ses deux frères. Continuellement excité par Frédégonde contre le roi et la reine d'Austrasie, ce prince, d'ailleurs ennemi du repos, déclara la guerre à Sigebert. Il envoya Clovis, son troisième fils, à la tête d'une armée, dans la Touraine et dans le Poitou. Le jeune prince emporta d'abord les deux capitales, Tours et Poitiers, et se rendit bientôt maître de presque tout le pays; mais, contre l'attente de Chilpéric, Gontran et Sigebert firent la paix, ainsi que nous venons de le dire, sous les murs d'Arles. Il fut même stipulé, entre les deux rois, que Gontran, libre de tout soin à l'égard des Lombards qui venaient de perdre leur roi, donnerait à Sigebert le patrice Mummol, pour commander ses troupes contre celles de Chilpéric, et qu'il y joindrait une partie des siennes. Le général bourguignon, en entrant en campagne, marcha droit à Tours, reprit cette ville, ainsi que Poitiers, et fit de nouveau prêter à leurs habitans serment de fidélité au roi d'Austrasie; il défit ensuite quelques troupes du pays, qui avaient cherché à l'arrêter. Clovis, qui n'avait point osé tenter les chances d'une bataille, se retira vers Bordeaux, où Sigulphe, un des généraux de Sigebert, le poursuivit<sup>1</sup>. Comme son armée avait été fort affaiblie par l'arrivée et par les succès de Mummol, il fut encore obligé de se sauver. Toujours pressé par Sigulphe, auquel toutefois il échappa,

573.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 47.



et après avoir traversé l'Anjou presque seul, il rejoignit son père.

Cependant de nouveaux démêlés s'élevèrent entre Gontran et Sigebert, au sujet d'un évêque que l'archevêque de Reims avait sacré à Châteaudun, ville du domaine de Gontran, et Chilpéric se mit en mesure de continuer la guerre avec plus d'acharnement qu'auparavant. Furieux de la défaite de Clovis et de sa fuite, il le remplaça par Théodebert, son fils aîné. Celui-ci, sans garder le souvenir des procédés nobles et généreux qu'avait eus pour lui son oncle Sigebert, saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait de manquer à la foi jurée. Il s'avança dans la Touraine et le Poitou, qui étaient alors le théâtre de la guerre, tailla en pièces, auprès de Poitiers, l'armée que Sigebert avait envoyée au secours de la place, sous les ordres d'un capitaine nommé Gondebaut, s'empara de la ville assiégée, ravagea la Touraine, et se rendit maître de presque toutes les places voisines de la Loire appartenant à son oncle. Poursuivant ses rapides succès, il passa dans le Limousin et le Quercy, où il porta la désolation et la mort, n'épargnant pas même les églises, non plus que les monastères, massacrant hommes, femmes, enfans, vieillards, abandonnant les prêtres à la cruelle dérision de ses soldats, et les religieuses à leur brutalité; enfin, livrant aux flammes ceux qui avaient échappé au glaive: tels furent alors les horribles traitemens qu'eurent à supporter les sujets du roi d'Austrasie, que le père de notre histoire nationale compare cette persécution à celle que souffrirent les chrétiens sous l'empire de Dioclétien <sup>1</sup>.

Dans cette extrémité, Sigebert, qui jusque-là n'avait soutenu les guerres précédentes qu'avec des troupes levées dans ses états en-deçà du Rhin, prit le parti d'appeler à lui ses

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 47.



sujets transrhénans. L'arrivée de ces guerriers barbares et idolâtres, dont on craignait l'avidité et la licence effrénée, bien plus encore que la valeur, épouvanta Gontran, qui, sollicité en même temps par le roi de Soissons, conclut avec lui un traité d'alliance défensive, dont un des premiers articles portait que les deux princes s'engageaient à ne déposer les armes que lorsqu'ils auraient arraché l'existence au roi d'Austrasie<sup>1</sup>.

*Sigebert vainqueur accorde la paix à Chilpéric.* — Sigebert, renforcé de ses troupes germaniques, formées de Thuringiens, de Suèves, de Bavaois, de Saxons et d'autres nations voisines, marcha sans obstacle jusqu'à un endroit de la Seine, dont les historiens ne donnent ni le nom, ni la position. Dans l'impossibilité de passer la rivière devant l'armée ennemie, postée sur la rive opposée, il alla chercher un autre passage sur les terres de Gontran, qu'il força, par menaces, à changer subitement de parti, en se déclarant pour le plus fort, et joignit Chilpéric, déjà effrayé de la défection du roi de Bourgogne, et campé près d'Alluye, bourg du pays Chartrain. Le roi de Soissons, se voyant perdu sans ressource si son camp était forcé, envoya faire des propositions d'accommodement au roi d'Austrasie. Soit pitié fraternelle, soit horreur des désordres affreux commis malgré lui, par ses troupes germaniques, sur leur route, et crainte de plus grands excès, après leur victoire, Sigebert, toujours généreux, écouta les prières de Chilpéric, et lui accorda la paix, à des conditions bien plus modérées, que n'avait osé l'espérer le provocateur de la guerre. Il fut convenu que Chilpéric rappellerait son fils Théodebert sur la rive droite de la Loire, et qu'il restituerait toutes les places prises au-delà de ce fleuve; que Sigebert n'in-

574.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. iv, cap. 49.

quiérait point les villes dont Théodebert avait exigé le serment de fidélité, attendu qu'elles n'avaient fait en cela qu'obéir à la force; ces deux clauses reçurent leur exécution.

574. *Indiscipline des troupes germaniques à la solde de Sigebert.* — Mais cet accord entre les trois rois était loin de satisfaire la cupidité des troupes germaniques, qui, en entrant en France, avaient compté sur le ravage du royaume de Neustrie, et plus particulièrement sur le pillage du camp de Chilpéric. Elles commencèrent à murmurer, se plaignant, avec animosité, de ce que le roi les avait empêchées de combattre au moment où elles allaient recueillir le fruit de leurs fatigues et d'une si longue marche. Sigebert, montant aussitôt à cheval, marcha droit aux mutins, ramena les uns par la douceur, les autres par la crainte, et fit même lapider les plus coupables, à la vue de toute l'armée. La hardiesse et la publicité de ce châtement arrêterent les progrès de la révolte. Toutefois, le roi d'Austrasie ne put entièrement s'opposer aux désordres que ces hordes barbares et indisciplinées commirent dans les environs de Paris. Elles pillèrent et brûlèrent une grande quantité de bourgs et de villages, et emmenèrent beaucoup d'esclaves, que le roi n'osa pas leur faire rendre <sup>1</sup>.

575. *Chilpéric reprend les armes contre Sigebert.* — Si l'on ne peut, comme le dit fort bien l'évêque de Tours, rapporter sans douleur ces odieuses guerres civiles; il faut au moins en abrégier les dernières scènes, en disant sommairement que la réconciliation des deux frères n'ayant duré qu'un an <sup>2</sup>, Chilpéric employa cet intervalle de temps à tout préparer secrètement pour une nouvelle guerre, et fit encore varier en sa faveur le mobile Gontran. Alors il entra brusquement

<sup>1</sup> Gregor. Turon., l. iv, c. 49.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. iv, c. 49.

dans la Champagne , et mit tout à feu et à sang jusqu'à Reims , tandis que Théodebert , son fils , à la tête d'une autre armée , s'avancait par la Touraine et le Poitou. Le roi d'Austrasie , pris au dépourvu , rappela d'au-delà du Rhin ses redoutables auxiliaires , et se rendit à Paris. De là il envoya ordre aux milices de Châteaudun et de la Touraine de se réunir pour arrêter Théodebert , qui , tandis que son père ravageait la Champagne , se disposait à passer la Loire pour rentrer en Touraine ; mais ni les habitans de cette dernière province , ni ceux de Châteaudun , dans la crainte d'attirer de nouveau sur eux la vengeance de Théodebert , n'osèrent prendre les armes , ainsi que leur prescrivait le roi d'Austrasie. Sigebert se vit donc forcé d'envoyer dans ce pays une armée , sous le commandement de deux de ses généraux , Godegesile et Gontran-Boson. Théodebert marcha à leur rencontre ; abandonné , pendant la route , par la plus grande partie de ses soldats , ce prince , sans consulter l'inégalité de ses forces , se présenta intrépidement au combat , et y perdit la vie. On doit supposer que cette bataille eut lieu dans les environs d'Angoulême , puisque le corps de Théodebert , transporté dans cette ville , y reçut les honneurs de la sépulture.

*Mort de Sigebert.* — Chilpéric , consterné d'avoir perdu une armée , un fils , et la protection de Gontran , déjà réconcilié avec Sigebert , alla se renfermer , avec la reine Frédégonde et ses enfans , dans la ville de Tournay. Sigebert , maître de la campagne , s'empara de toutes les villes des environs de Paris , et poussa jusqu'à Rouen <sup>2</sup> ; il envoya de là toutes ses forces réunies pour investir Tournay , et lui-même partit bientôt après afin de presser le siège de cette place ; mais au moment où , élevé sur un bouclier , entouré de ses

575.

<sup>2</sup> Gregor. Turon. , lib iv , cap. 51.

nouveaux sujets, il passait son armée en revue, deux scélérats, envoyés par Frédégonde, d'accord sans doute avec Chilpéric<sup>1</sup>, l'assassinèrent à Vitry, entre Arras et Douay.

Ainsi périt Sigebert, prince le plus accompli de son temps (s'il en faut croire l'évêque Venancius Fortunatus<sup>2</sup>, panégyriste obligé de tous les princes de son époque); bien supérieur à ses frères par sa valeur, mais surtout par son humanité et par la noblesse de son caractère. Il était dans la quarantième année de son âge et dans la quatorzième de son règne.

576-584.

*Dissensions intestines.* — Bien que les guerres qui eurent lieu dans l'intervalle des neuf années entre l'assassinat du roi d'Austrasie et la fin semblable de celui de Soissons, ne se trouvent point décrites avec plus de détails que les précédentes, par les historiens qui nous servent de guides, nous n'entreprendrons pas, pour donner un plus grand intérêt à notre narration, d'y mêler le tableau des intrigues, des passions, des haines, des fureurs, qui agitèrent les diverses cours à cette époque. C'est à l'histoire, proprement dite, à raconter comment Childebert, fils unique de Sigebert, enfant de cinq ans, arrêté avec la reine Brunichilde (vulgairement Brunehaut), sa mère, fut presque aussitôt enlevé de sa prison par l'heureuse hardiesse de Gondebaud, l'un des généraux du feu roi, et porté sur le trône d'Austrasie par les grands de ce royaume<sup>3</sup>; comment, contre les canons de l'église et les lois de la décence, la veuve de Sigebert épousa Mérovée, plus jeune qu'elle, neveu de son mari, et fils d'un père complice du meurtre de ce mari; comment Chilpéric, n'osant forcer à Rouen une église de

<sup>1</sup> Mari. Avent. *Chronic.*; Jonas, *in vitâ sancti Colombani*; *Gestaregum Francorum*, cap. 32; Gregor. Turon., lib. iv, cap. 51.

<sup>2</sup> Ven. Fortunat., lib. vii.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 12, 16; Fredegar., cap. 57.



Saint-Martin, où Mérovée s'était réfugié avec Brunehaut, jura, pour les tirer de cet asile sacré, d'approuver leur mariage, s'il avait été contracté selon les lois ecclésiastiques; et comment, ayant emmené son fils à Soissons, il renvoya la princesse à Metz, ou l'y laissa retourner. Nous ne peindrons pas Mérovée suspect à son père, dégradé par la tonsure cléricale, échappé d'un monastère, fuyant d'église en église, investi dans la ville de Térouane, s'y] donnant la mort, ou la recevant des mains des émissaires de Frédégonde<sup>1</sup>; le faible Gontran, privé d'héritiers par la mort extraordinaire de ses deux fils, luttant contre les séductions et les entreprises des prétendants à sa succession<sup>2</sup>; enfin la cruelle Frédégonde pleurant elle-même trois fils déjà grands, enlevés par une épidémie; se défaisant de Clovis par les mêmes moyens employés pour Mérovée; perdant encore un dernier fils, et ne s'en consolant qu'à la naissance de Clotaire, cinquième fruit de son union avec Chilpéric. Entrer dans le détail de ces divers événemens, serait évidemment dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet ouvrage: nous nous contenterons donc de tracer les seuls faits de guerre arrivés dans l'espace de temps que nous venons d'indiquer.

*Chilpéric et Childebert, son neveu, font la guerre à Gontran.* — Après l'assassinat de Sigebert, Chilpéric sortit triomphant de Tournay, plus fier qu'avant les grands dangers qu'il avait courus, et, furieux de l'évasion de son neveu Childebert, il recommença sur-le-champ les hostilités; mais, pendant que Roccolène, l'un de ses généraux, ravageait la Touraine avec des troupes levées dans le Maine, Godinas, général austrasien, qui, après avoir quitté précédemment le parti de Sigebert pour celui de Chilpéric, re-

576.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 2, 14, 18.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 7 et sequent.; Aimoin., lib. iii, c. 39.



passait au service du nouveau roi d'Austrasie, rassembla dans la Champagne une armée qu'il mena investir Soissons<sup>1</sup>. Chilpéric, arrivé en forces au secours de sa capitale, défit les troupes de Godinas, et leur tua beaucoup de monde. Après cette victoire, il envoya deux armées, l'une aux ordres de Clovis, son fils, soumettre la Touraine, l'Anjou et la Saintonge; la seconde, sous ceux d'un seigneur de sa cour, nommé Didier (*Desiderius*), dans le Limousin<sup>2</sup>.

Cependant le roi d'Austrasie, ou plutôt les seigneurs qui gouvernaient en son nom, ayant réussi à mettre le roi de Bourgogne dans les intérêts de son neveu, Gontran fit marcher Mummol sur Limoges, à la tête de troupes nombreuses. Dans la sanglante bataille que se livrèrent le patrice et Didier, l'armée de Chilpéric fut défaite, et laissa vingt-cinq mille hommes sur la place; Mummol, vainqueur, n'en perdit que cinq mille. Les historiens ne nous donnent pas d'autres détails sur cette affaire mémorable<sup>3</sup>.

577.

*Entrevue de Gontran et de Childebert ; adoption de ce dernier par son oncle.* — Cependant le roi de Bourgogne, Gontran, ayant perdu ses deux fils vers l'an 577, et se voyant sans héritiers, écrivit à son neveu pour lui proposer une entrevue et un traité d'alliance. Les deux princes se rencontrèrent à Pont-Pierre, petit village sur la Meuse, entre Lamothe et Neufchâteau. Là Gontran tenant le jeune Childebert dans ses bras, et l'embrassant tendrement : « Mon neveu, lui dit-il, Dieu, pour me punir, m'a ôté les fils qu'il m'avait donnés ; je veux que désormais vous teniez leur place. » En même temps, il se leva, et fit asseoir le petit prince dans le siège qu'il venait de quitter ; voulant témoigner, par cette cérémonie alors en usage, qu'il le re-

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 1, 2 et 3.

<sup>2</sup> Greg. Turon., lib. v, cap. 13.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 13.

connaissait pour son légitime successeur. « Mon royaume, continua-t-il, est à vous ; il faut maintenant que mes intérêts soient les vôtres, *qu'un même bouclier nous couvre, et qu'une même lance nous défende*. Si le ciel m'accordait encore des enfans, mon affection pour vous n'en serait point diminuée, et mon cœur vous confondrait avec eux. Que Dieu soit ici témoin de la sincérité de mes promesses <sup>1</sup>. » Childebert, alors âgé de sept ou huit ans, remercia son oncle, en lui faisant toutes les caresses de son âge ; et les deux princes se séparèrent, fort contents l'un de l'autre, après avoir mangé ensemble, et s'être fait de magnifiques présens.

Cette adoption de Childebert ayant plus étroitement uni avec Gontran les seigneurs qui formaient le conseil du jeune prince, ceux-ci se mirent en mesure de forcer le roi de Soissons à restituer au royaume d'Austrasie tout ce qu'il en avait usurpé. Peu de temps auparavant, Chilpéric venait encore de s'emparer de la ville de Poitiers. Les Austrasiens envoyèrent donc un ambassadeur au roi de Soissons, pour le sommer de rendre tout ce qui ne lui appartenait pas légitimement, avec ordre, en cas de refus, de lui déclarer la guerre. Chilpéric, alors occupé à faire bâtir des cirques pour des courses de chars à Paris et à Soissons, ne tint aucun compte des menaces de l'envoyé, et dédaigna presque de lui répondre. Toutefois, les Austrasiens ne déclarèrent point alors la guerre à ce prince ; il est à supposer que Gontran refusa de se joindre à eux, et qu'ils n'osèrent seuls entrer en lice avec le roi de Soissons.

*Guerre de Bretagne.*— Quoi qu'il en soit, ils réussirent à lui susciter un nouvel ennemi du côté du Poitou ; c'était Waroc, comte de Bretagne <sup>2</sup>. Ce présomptueux voisin, qui

578.

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 15 ; Aimoin., lib. III, c. 20 et 27.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. v, cap. 16.

régnaient sur les Bretons conjointement avec un autre chef, et ne possédait qu'un très-petit état à la pointe de la péninsule armorique, osait refuser d'en faire hommage à Chilpéric, son suzerain; il s'était même emparé de la ville de Vannes, et paraissait disposé à ne pas s'en tenir là. Le roi de Soissons leva une armée pour le punir. Toutes les provinces frontières de la Bretagne, la Touraine, le Poitou, le territoire de Bayeux, le Maine, l'Anjou, eurent ordre de faire entrer leurs milices sur les terres du comte de Bretagne. Cet ordre et d'autres qu'on aura pu remarquer dans le cours de cette histoire, démontrent assez que les armées de France se formaient alors des diverses levées que fournissait chaque province, à la première réquisition du roi : ainsi que dans le système germanique, les cercles de l'empire fournissaient chacun leur contingent. Le choix du général était à la volonté du roi, qui en envoyait un ou plusieurs, selon qu'il le jugeait convenable.

Les Français étant entrés en Bretagne, trouvèrent le comte Waroc campé sur la rivière de Vilaine, et prirent position sur la rive opposée. Le chef breton, profitant de la connaissance qu'il avait des localités, passa la rivière dans un autre endroit guéable, surprit, à la faveur de la nuit, un des quartiers de l'armée française, tomba brusquement sur le contingent de la cité de Bayeux<sup>2</sup>, et en fit un grand car-

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. v, cap. 27.

<sup>2</sup> Grégoire de Tours désigne ce corps de troupes sous la dénomination de Saxons : *Saxones bajocassinos*. C'était des descendants de ces Saxons, qui, sous les règnes d'Honorius, de Valentinien, et des derniers empereurs d'Occident, faisaient des descentes dans les pays maritimes des Gaules, et poussaient quelquefois des espèces de colonies fort avant dans les terres. Les capitulaires de Charles-le-Chauve, qui régna plus de cent cinquante ans après le temps dont nous parlons, font mention d'un canton voisin du Cotentin, du pays d'Avranches et du territoire de Bayeux, qu'ils appellent *Lingua saxonica*.

nage; mais ne se sentant point, malgré ce premier succès, en état de soutenir sérieusement la guerre, il demanda la paix, dès le lendemain, aux généraux de Chilpéric, qui la lui accordèrent trois jours après, à ces conditions : « qu'il prêterait serment de fidélité au roi; qu'il donnerait son fils en ôtage, et remettrait la ville de Vannes au roi, qui, à son tour, voudrait bien lui en donner le gouvernement et la jouissance, avec les charges et redevances qui y étaient attachées. » Ce traité signé de part et d'autre, les troupes françaises évacuèrent la Bretagne.

De nouveaux troubles s'étant bientôt élevés en France, à l'occasion d'un fait de discipline ecclésiastique, Waroc n'eut pas plus tôt vu les troupes de Childéric hors de ses états, qu'il fit naître des difficultés sur le traité; il envoya même l'évêque de Vannes, nommé Eone, à la cour de France, pour supplier le roi d'adoucir quelques-unes des conditions. Chilpéric, furieux, maltraita l'évêque; et l'envoya en exil. Waroc, sans perdre de temps, saisit ce prétexte, et entra à main armée dans le pays de Rennes, y mit tout à feu et à sang, fit quantité de prisonniers, et porta le ravage bien au-delà de Rennes. Le roi, de son côté, fit marcher ses troupes en Bretagne, et la ravagea; c'était à qui ferait le plus de mal. Les Bretons recommencèrent leurs dévastations du côté de Rennes, et se livrèrent encore à de plus grands excès sur le territoire de Nantes. Au reste, l'histoire ne dit point quand et comment cette guerre fut terminée; si les ministres du roi d'Austrasie l'avaient fait naître, on peut croire que de nouvelles raisons d'état les engagèrent à la terminer.

*Les hostilités recommencent entre Gontran et Childebert.*

*Chilpéric s'unit avec le dernier.* — L'alliance avec Gontran n'avait pas été d'un grand avantage pour l'Austrasie, puisque le roi de Bourgogne avait refusé de se coaliser contre celui de Neustrie, et que Chilpéric était toujours demeuré

579.

581.



maître de Poitiers. L'espérance de la succession au royaume de Bourgogne était, à la vérité, d'un grand intérêt pour le jeune roi; mais, outre que cet avantage était encore fort éloigné, et que Chilpéric, au cas qu'il survécût à Gontran, ne manquerait pas de le disputer à son neveu, ce n'était plus même un motif exclusif pour préférer l'alliance de Gontran à celle de Chilpéric, puisque le roi de Soissons, ayant perdu tous ses fils, pouvait également adopter Childebert, et lui assurer sa succession, ainsi que le vieux roi de Bourgogne l'avait fait. A ces considérations, plus ou moins puissantes, se joignit bientôt un motif spécieux pour rompre avec Gontran. Nous avons dit comment, après la mort de Childebert, roi de Paris, ses trois frères avaient partagé son royaume entre eux, de manière à enfanter chaque jour de nouveaux sujets de guerre. Ainsi Marseille avait été divisée en deux parties, dont une appartenait à Gontran, et l'autre au roi d'Austrasie. Après l'assassinat de Sigebert, Gontran avait demandé à son neveu de lui céder la partie de cette ville qui relevait du royaume d'Austrasie. Le conseil du jeune roi, craignant d'irriter le roi de Bourgogne au moment où l'on pouvait à peine résister aux forces de Chilpéric, crut devoir céder aux circonstances et ne pas refuser à Gontran ce qu'il pouvait s'approprier impunément de vive force. La possession de Marseille par le roi de Bourgogne seul, fut la cause de la rupture qui éclata alors entre ce prince et son neveu<sup>1</sup>.

Il y avait près de six ans que le roi de Bourgogne, protecteur, puis père adoptif de Childebert, était cultivé et ménagé, comme il le méritait, par la cour d'Austrasie, lorsque de nouveaux ministres, ou des courtisans gagnés par Chilpéric, abusant de l'enfance de Childebert, l'engagèrent

<sup>1</sup> Voyez Mézerai, le P. Daniel, Dupleix, etc.



dans une alliance toute contraire avec le roi de Neustrie<sup>1</sup>, ou plutôt dans un complot pour détrôner Gontran, et se partager son royaume. Gilles, évêque de Reims, génie étroit, remuant, homme plus intrigant qu'habile, mais qui d'ailleurs exerçait une grande influence dans le conseil d'Austrasie, partit avec les principaux seigneurs pour traiter avec Chilpéric. La proposition qu'ils lui firent de se déclarer contre le roi de Bourgogne, et de l'obliger à restituer la moitié de Marseille au roi d'Austrasie, fut très-favorablement écoutée; mais il éluda adroitement celle qui lui fut faite également de rendre Poitiers, en alléguant qu'il regardait son neveu comme son fils et son héritier naturel; que la ville réclamée rentrerait tôt ou tard sous l'autorité de ce dernier, et que, par conséquent, les choses pouvaient, sans inconvénient, demeurer dans le même état jusqu'à sa mort, qu'il sentait devoir être prochaine. Les ambassadeurs n'insistèrent pas sur ce point, et, après avoir arrêté les principales conditions du traité, s'en retournèrent comblés d'honneurs et de présents.

Cette alliance ne fut pas plus tôt conclue, que le roi d'Austrasie envoya sommer le roi de Bourgogne de lui rendre la partie de Marseille qu'il prétendait lui appartenir, le menaçant, en cas de refus, de s'emparer de plusieurs autres places qui lui fourniraient un ample dédommagement. Avant même que son oncle n'eût eu le loisir de lui répondre, et peut-être de lui donner satisfaction, le roi d'Austrasie fit commencer les hostilités. Gundulphe, un de ses capitaines, s'empara, par surprise, de cette partie de Marseille qui faisait le sujet de la querelle. Dès-lors Gontran, irrité, ne garda plus de ménagement avec son neveu. Les deux rois

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 1 et 3; Aimoin., lib. iii, cap. 39.

se considérèrent comme en état de rupture ouverte, et se traitèrent réciproquement en ennemis <sup>1</sup>.

Chilpéric, de son côté, ne resta pas oisif. Il fit entrer une armée dans le Périgord, sous la conduite de Didier. Ce général battit Reginvalde, qui commandait dans la province pour le roi de Bourgogne, assiégea Périgueux et Agen, et les soumit à l'autorité du roi de Soissons; d'autres places moins considérables n'opposèrent qu'une faible résistance, et se rendirent successivement au vainqueur <sup>2</sup>.

Sur ces entrefaites Gontran entreprit de faire une diversion du côté de Tours. Les milices du Berri eurent ordre de marcher sur ce point. Mais Bétulfe, gouverneur de Touraine, à la tête des troupes de la province, arrêta les milices du Berri, qui se bornèrent à faire quelques dégâts sur les frontières de la Touraine sans pouvoir pénétrer plus avant. Chilpéric fit encore marcher un troisième corps d'armée contre les Vascons ou Gascons, que l'occasion de cette nouvelle guerre et leur avidité du butin avaient apparemment excités à envahir des terres de son partage, voisines des Pyrénées. Blandaste, son général, et c'est tout ce qu'en dit l'historien Grégoire, alla dans la Vasconie, et y perdit la plus grande partie de son armée <sup>3</sup>.

381.

*Guerre civile en Austrasie.*—Mummol, le plus habile des généraux de Gontran, disgracié ou mécontent, on ne sait pour quelle cause, venait de l'abandonner pour se retirer à Avignon, sous la protection de Childebert auquel cette ville appartenait. Bientôt l'ingrat patrice, oubliant tous les bienfaits dont l'avait comblé son maître, accueillit un fils adultérin du feu roi Clotaire, nommé Gondovalde (*Gondovaldus*),

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 11.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 12; Aimoin., lib. III, cap. 39.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 12.

que Gontran-Boson , familiarisé depuis long-temps avec tous les genres de trahison , avait été chercher à Constantinople. Les factieux voulaient en faire un roi , espérant qu'il se montrerait reconnaissant envers eux. Pendant que cette trame s'ourdissait , le roi de Bourgogne , attaqué en même temps par son neveu et par son frère , et battu par eux sur tous les points , abandonné de ses généraux , servi par des troupes découragées , se voyait à la veille de perdre ses états ; lorsqu'une guerre civile , qui éclata dans le royaume d'Austrasie , lui donna quelques instans de relâche , et le tira de la position désespérée où il se trouvait.

Lupus , duc ou gouverneur de Champagne , compagnon d'arme et favori de Sigebert , avait occupé de grands emplois pendant la vie de ce prince. Il avait été ministre d'état , général de ses armées , gouverneur de Marseille et de tout ce qui lui appartenait dans la Gaule narbonnaise. Après la mort de Sigebert , Lupus s'était attaché à la reine Brunehaut , ce qui l'avait rendu odieux au conseil qui gouvernait le jeune roi qui s'obstinait à ne pas partager l'autorité avec la veuve de Sigebert.

Ægidius ou Gilles , évêque de Reims , l'un des membres les plus influens de ce conseil , et l'ennemi déclaré de la reine et de Lupus , résolut de perdre ce dernier. Il l'accabla de désagrémens et d'humiliations , le fit dépouiller peu à peu de tous ses emplois , et entreprit enfin de lui faire quitter son gouvernement de Champagne. Jusque-là Lupus avait cru ne pas devoir résister ouvertement à ses ennemis ; mais , accablé par ce dernier affront , il ne put se résoudre à perdre le seul emploi qui lui restât de toutes les faveurs de son maître , et jura de s'y maintenir malgré la cour. C'était là qu'on voulait l'amener. Aussitôt le conseil le déclare ennemi de l'état , confisque ses biens , et envoie des forces pour le réduire. Lupus , de son côté , rassemble ses amis , et se dis-

pose à résister vigoureusement, quelle que fut d'ailleurs l'extrême inégalité de ses forces. On était au moment d'en venir aux mains, lorsque la reine Brunehaut à cheval, et revêtue d'un habit de guerre, se précipite entre les soldats des deux armées, les conjurant, au nom de son mari, au nom de son fils, d'épargner le sang de tant de braves guerriers qu'ils allaient inutilement sacrifier pour assouvir d'injustes haines. Le duc Ursion, un des grands qui partageaient avec le plus de chaleur l'opinion de l'évêque Ægidius, osa seul répondre. « O femme insatiable, s'écria-t-il insolemment en s'approchant de la reine, ne te suffit-il pas d'avoir gouverné sous le nom de Sigbert? Eloigne-toi; c'est à nous seuls maintenant qu'il appartient de défendre et de sauver le royaume de ton fils; éloigne-toi, si tu ne veux que nos chevaux, impatiens de combattre, ne creusent la terre qui doit te recouvrir. » Mais l'intrépide Brunehaut, sans s'étonner de ces menaces, fit tant par ses prières, par sa fermeté, par son adresse, qu'elle empêcha le combat, et donna le temps à Lupus de mettre sa femme et ses enfans en sûreté dans la citadelle de Laon. Quant à ce dernier, cédant pour quelque temps à sa mauvaise fortune, il se retira à la cour de Gontran, qui, en haine de l'évêque de Reims, reçut l'Austrasien fugitif ainsi que le méritaient son rang et son malheur<sup>1</sup>.

582. *Chilpéric et Gontran font la paix.* — Ces troubles intérieurs du royaume d'Austrasie, en ne permettant point aux ministres de Childebert de pousser vivement la guerre contre le roi de Bourgogne, donnèrent à celui-ci le temps de se reconnaître. Il en profita pour faire sa paix avec Chilpéric, qui, par suite d'un traité conclu, demeura en possession de toutes les villes dont il s'était emparé pendant cette dernière campagne.

<sup>1</sup> Fortunat, l. vii, carm. 7, 8 et 9; Gregor. Turon., l. vi, c. 14 et 22.



La bonne intelligence entre les deux rois subsista près de dix-huit mois. Toutefois Dynamus, gouverneur de Marseille pour le roi de Bourgogne, ne pouvait oublier l'affront qu'il avait reçu lorsque Gundulphe, surprenant la place, l'avait obligé d'en céder la moitié aux Austrasiens; il épia long-temps l'occasion de s'en saisir de nouveau; enfin il vint à bout d'accomplir son dessein, sans en avoir prévenu le roi son maître.

*Chilpéric reprend les armes contre le roi de Bourgogne.*

583.

— Le conseil d'Austrasie n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de l'entière réoccupation de Marseille par les Bourguignons, qu'il en donna avis à Chilpéric. L'évêque de Reims vint trouver ce prince, et l'engagea à recommencer la guerre contre Gontran. Les sollicitations du turbulent prélat étaient trop du goût de Chilpéric pour demeurer sans effet; la ligue ayant donc été renouvelée, le traité fut signé avec serment, et des ôtages furent donnés de part et d'autre.

Chilpéric se mit aussitôt en campagne avec une armée, marcha vers Paris, et ravagea les terres de Gontran. Bérulfe ayant également reçu l'ordre d'armer, conduisit les milices de la Touraine, du Poitou, de l'Anjou et du pays nantais, du côté du Berri. Didier et Blandaste s'approchèrent en même temps par d'autres routes de la même province, tandis que le roi en personne ayant fait passer son armée au travers de Paris, s'avança jusqu'à Melun, mettant tout à feu et à sang. Ce fut là seulement qu'il fut joint par les généraux austrasiens; mais ils lui amenèrent d'ailleurs peu de troupes, ayant laissé l'armée avec le jeune roi sur les frontières d'Austrasie.

De son côté, le roi de Bourgogne fit de grands préparatifs de défense. Il mit sur pied deux armées, l'une dans le Berri, l'autre en Bourgogne. Déjà l'ennemi lui tenait en échec deux places importantes, Melun et Bourges. Après



avoir mis Bourges en état d'opposer une longue résistance aux assiégeans, il fit marcher l'armée de Berri, forte de quinze mille hommes, vers Melun; lui-même suivit bientôt la même direction à la tête de son armée de Bourgogne. Aussitôt que Chilpéric eut été informé de la marche de son frère, il donna l'ordre à tous ses généraux de marcher sur les frontières du Berri, d'entrer sans retard dans cette province, et de mettre le siège devant Bourges; ce qu'ils exécutèrent. Didier marcha à grandes journées à la rencontre des troupes de Gontran qui venaient du Berri. Les deux armées en vinrent aux mains près de Mehun-sur-Yeuse, ou, ce qui est plus probable, près de Châteaumeillan. Le combat fut sanglant, et le succès disputé de part et d'autre avec une égale opiniâtreté. On désirerait sans doute avoir plus de détails sur une affaire aussi importante; mais il faut se contenter de savoir assez inutilement qu'il y eut sept mille morts de chaque côté, et que les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Tandis qu'une de ses armées combattait à Châteaumeillan, Gontran marchait en personne contre Chilpéric. S'étant établi près du camp du roi de Soissons, il l'attaqua brusquement pendant la nuit, enleva quelques quartiers, et lui tua beaucoup de monde. Chilpéric, intimidé par cet échec et par les nouvelles peu rassurantes qu'il avait reçues de Châteaumeillan, et connaissant bien d'ailleurs le caractère incertain et changeant de son frère, entra dès le lendemain en négociation. Les deux rois firent une trêve, et convinrent de remettre leurs intérêts au jugement de quelques seigneurs et évêques que l'on choisirait dans les deux partis pour terminer tous ces différens à l'amiable.

Cependant le jeune roi d'Austrasie n'avait point encore dépassé les frontières de la Champagne. A la première nouvelle de la défaite de Chilpéric, et de la trêve signée, sans

y comprendre les Austrasiens, les troupes de ce royaume commencèrent à murmurer. Les ministres, disaient-elles, trahissaient les intérêts du roi; ils vendaient son royaume, et laissaient Chilpéric en possession de Poitiers, afin de mieux assouvir l'injuste haine qu'ils nourrissaient contre le roi de Bourgogne. Les soldats s'animant ainsi par leurs plaintes réciproques, coururent en armes vers la tente du roi pour se saisir des ministres et les massacrer. Ceux-ci parvinrent néanmoins à s'échapper. L'évêque Gilles, sautant précipitamment à cheval, se sauva à toute bride jusqu'à Reims, où il arriva à moitié mort de frayeur, et tellement hors de lui, qu'il ne s'aperçut pas de la perte de ses sandales qu'il avait laissé tomber en fuyant. Il fit aussitôt fermer les portes de la ville, et courut cacher, au fond de son palais, ses justes terreurs et sa honte.

La trêve signée entre Gontran et Chilpéric, ce dernier envoya aux troupes qu'il avait sous les murs de Bourges, l'ordre de lever le siège de cette ville. Ainsi cette guerre n'eut d'autre résultat que la ruine totale du pays occupé par les diverses troupes belligérantes. Jamais, en effet, le désordre et l'indiscipline n'avaient régné à un plus haut point dans les armées. Chaque chef, de quelque parti qu'il fût, permettait, ordonnait à ses soldats les plus horribles dévastations, le pillage, le viol, l'incendie. Les troupes étaient tellement habituées à ces épouvantables récompenses de leur valeur, qu'après une bataille Chilpéric ne put arrêter leurs excès, ni contenir les chefs même qu'en tuant de sa main un des principaux. On a peine à comprendre que ces imprudens dévastateurs osassent revenir sur les territoires qu'ils avaient une fois ravagés, ou qu'ils y trouvassent encore des vivres, des animaux pour leur subsistance, et des hommes pour l'esclavage; car les esclaves étaient, ainsi que le bétail, une portion du butin.

584. *La paix est rétablie entre les rois de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie.* — La paix entre les trois rois se fit vers l'an 584. Childebert, mieux conseillé qu'auparavant, prit le sage parti de recourir à la bonté de son père adoptif qui lui rendit, avec son amitié, la portion contestée de Marseille. Ils convinrent en même temps de joindre leurs forces pour se faire restituer les possessions que Chilpéric leur avait enlevées, et cette menaçante union le contraignit enfin de se tenir en repos<sup>1</sup>.

*Expédition ridicule de Childebert en Italie.* — Tranquille du côté du roi de Neustrie, le jeune roi d'Austrasie, en exécution d'un traité antérieur avec Maurice, empereur d'Orient, se prépara à essayer ses premières armes en Italie contre les Lombards. Il avait alors treize ou quatorze ans; et l'on a déjà vu les princes de la famille royale se montrer de bonne heure sur le théâtre de la guerre pour y prendre les grandes leçons du commandement des armées, le premier de leurs devoirs, et pour exciter par leur présence l'honneur et l'affection du soldat. Childebert marcha donc en Italie avec ce courage prématuré, ce désir d'acquérir de la gloire avant l'âge, que l'on pourrait considérer comme le caractère distinctif des Francs et de leurs descendants. Mais ses généraux, au lieu de le mener à des combats, lui apprirent à violer la foi jurée. Corrompus par les présents d'Autharis, roi des Lombards, ils firent accepter au jeune prince, ou plutôt acceptèrent en son nom, de grosses sommes d'argent, pour ne point attaquer les ennemis de l'empereur d'Orient, comme ils en avaient reçu de Maurice pour les combattre; et l'armée française repassa honteusement les Alpes<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. vi, cap. 31, 33 et 41.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., l. vi, cap. 42; Paul. Diac., *De gest. Longob.*, l. iii, cap. 17.

*Mort de Chilpéric.* — Pendant cette expédition ridicule de Childebert, ou peu après son retour, Chilpéric, consolé de la perte d'un fils unique par la naissance d'un autre, fut assassiné à la porte de son palais de Chelles, près Paris, en revenant de la chasse. Le meurtrier, que les ténèbres de la nuit dérobaient aux poursuites, était-il envoyé par Frédégonde même qui aurait prévenu la vengeance d'un mari outragé<sup>1</sup>, ou par Brunehaut vengeant la mort des siens, ou par le chambellan Berulfe, que Frédégonde en accusa ? Ce problème historique a été résolu de différentes manières ; mais la majorité des historiens s'accorde à attribuer ce crime à la reine de Neustrie, égarée par une folle passion pour Landry, ou Landeric (*Landericus*), l'un des seigneurs de la cour<sup>2</sup>. Chilpéric était âgé de quarante-cinq ans, et en avait régné quatorze.

Le père de notre histoire, Grégoire de Tours, compare ce prince à Hérode et à Néron ; il le représente comme adonné à tous les vices, qu'il portait à l'excès, et occupé sans cesse à chercher de nouveaux moyens d'opprimer ses peuples. Toutes ses ordonnances se terminaient par ces mots : « Si quelqu'un méprise mes ordres, qu'on lui arrache les yeux. »

L'italien Fortunat, plus indulgent que l'évêque de Tours, accorde à Chilpéric des connaissances, une grande adresse, et d'autres qualités ; mais nous avons déjà fait remarquer que l'autorité de l'évêque de Poitiers est un peu suspecte.

<sup>1</sup> Le savant critique, Jacques Bongars, affirme que Frédégonde fut la véritable instigatrice de ce meurtre ; mais il ne fait point connaître les preuves sur lesquelles repose cette accusation. On peut croire toutefois que ce nouveau crime ne dut point effrayer le monstre qui s'était souillé de tant d'autres.

<sup>2</sup> Greg. Turon. lib. vi, cap. 41 et 46 ; lib. vii, cap. 21. *Gesta regum Franc.*, cap. 35 ; Fredégar, *Epitom.*, cap. 93 ; Aimoin, lib. iii, cap. 57 ; Abbat. Gauin, *Hist. Gall.*



*Des magnats mécontents veulent placer sur le trône un aventurier nommé Gondovalde.* — Après la mort de Chilpéric, la conspiration formée ou projetée, depuis environ trois ans, en faveur de Gondovalde, retiré quelque temps dans une île de la Provence, et revenu dans Avignon auprès de Mummol, éclata ouvertement. Des généraux de réputation, tels que Didier, Gontran-Boson, Blandaste, Vaddon, et d'autres magnats ou seigneurs, des préfets, des comtes, des évêques, magistrats civils et religieux, très-puissans alors, grossirent tout à coup le nombre des partisans de Gondovalde. Celui-ci, aidé en outre par les intelligences qu'il avait dans le conseil d'Austrasie, partit pour l'Auvergne, où s'étaient rassemblés les mécontents, et se mit à la tête d'une armée, dont Mummol eut le commandement sous lui. Il entra dans le Limousin, et fut proclamé roi à Brive-la-Gaillarde. Suivant l'usage national, les soldats l'élevèrent sur un bouclier, et lui firent faire trois fois le tour du camp. Le Poitou s'étant révolté, sur ces entre-faites, Gontran se hâta d'y marcher; mais, apprenant en chemin qu'il avait été prévenu, et que l'armée de Bourgogne avait soumis les rebelles, il se dirigea sur les autres villes qui avaient été du domaine de Childebert, et presque toutes lui ouvrirent leurs portes. Celles qui avaient autrefois fait partie du royaume d'Austrasie, prêtaient serment de fidélité à Childebert, ainsi qu'on en était convenu, et toutes les autres à Gondovalde, qui se faisait reconnaître comme légitime héritier de Chilpéric. Parmi les places dont il prit possession, les plus considérables furent Angoulême, Périgueux, Cahors, Bordeaux et Toulouse. Mais nul homme de guerre, ni d'église, n'embrassa plus chaudement son parti, que ce même Sagittaire, évêque de Gap, que nous avons déjà vu combattre les Lombards, et dont Mummol et Gondovalde avaient réveillé l'ambition, en lui promettant l'évêché de Toulouse.



*Gontran et Childebert s'unissent contre Gondevalde.*—

585.

Les espérances du nouveau roi augmentèrent avec le succès; il crut pouvoir envoyer auprès du roi de Bourgogne pour lui proposer un accommodement, et réclamer la cession de toutes les villes qui avaient été du royaume de Chilpéric. Les ambassadeurs étaient munis de certaines baguettes bénites, qui donnaient à ceux qui les portaient le droit d'inviolabilité et l'entrée libre en pays ennemi<sup>1</sup>. Gontran, ayant fait saisir les ambassadeurs dans un moment où ils avaient eu l'imprudence de quitter leurs baguettes préservatrices, les fit appliquer à la torture pour en tirer des aveux. La violence du supplice leur arracha la confession que Boson n'avait été à Constantinople, quelque temps auparavant, que pour s'entendre avec Gondevalde; que c'était ce même Boson qui avait engagé le prétendu prince à venir en France se mettre à la tête du parti dont Mummol, Didier, Blandaste, Vaddon, étaient les principaux chefs; qu'enfin Gondevalde songeait non-seulement à se saisir des états du feu roi Chilpéric, mais encore qu'il avait des intelligences avec plusieurs seigneurs d'Austrasie, qui désiraient l'avoir pour roi. Ce dernier article de la déposition était d'une extrême importance, et le roi de Bourgogne ne manqua pas d'en tirer avantage. Il se hâta d'écrire à son neveu le roi d'Austrasie, le conjurant de ne concevoir aucune espèce de soupçon sur sa bonne foi, et de venir le trouver promptement au nom de leur intérêt commun. Childebert, plein de confiance dans le caractère de son oncle, se rendit à son invitation, malgré les représentations que ne manquèrent point de lui faire les principaux seigneurs de sa cour, intéressés d'ailleurs à ce que cette entrevue n'eût pas lieu. Gontran voulut que son neveu entendît, de la bouche même des envoyés de Gon-

<sup>1</sup> Cet usage était imité des Romains.

dovalde, les aveux qu'ils lui avaient déjà faits ; puis, en présence de toute sa cour, il remit dans les mains de Childebert le javelot ou angon qui lui tenait lieu de sceptre, en l'assurant que désormais il pouvait regarder le royaume de Bourgogne comme le sien, puisqu'il le faisait, dès ce moment, son unique héritier. Prenant alors le jeune prince en particulier, il lui fit comprendre combien il était nécessaire qu'ils vécussent à l'avenir en bonne intelligence ; il lui dévoila les intrigues des ministres d'Austrasie, l'avertit de se méfier surtout de l'évêque de Reims, homme dangereux, que son père Sigebert n'avait jamais aimé ; il lui indiqua les serviteurs dont il devait s'entourer, et ceux qu'il devait éloigner de lui, lui recommandant, par dessus tout, de bien se garder de remettre l'autorité dans les mains de Brunehaut, sa mère, puisque, à leur préjudice, elle était d'accord avec Gondovalde, dont elle espérait faire bientôt un mari.

Le jeune prince, quoique à peine dans sa quinzième année, était doué de beaucoup d'intelligence, et d'une force d'esprit peu commune à son âge. Il ouvrit les yeux sur ses véritables intérêts, et apprécia les bons conseils de son oncle.

Après cet entretien, le roi de Bourgogne sortit de sa tente avec Childebert, et le présentant à ses soldats : « Ce n'est plus mon neveu que je vous présente, leur dit-il, c'est mon fils ; désormais je veux que vous le teniez pour tel : c'est ainsi que je saurai mettre fin aux intrigues et aux sourdes menées de certains esprits toujours mécontents, que je connais et que je méprise. »

Les deux princes passèrent ainsi trois jours ensemble, dans la plus grande intimité, et se quittèrent après s'être donné les preuves d'une satisfaction réciproque.

L'union de Gontran et de Childebert porta un coup funeste aux affaires de Gondovalde. En effet, il ne pouvait

plus compter sur une diversion de la part des Austrasiens, ni sur la bonne volonté des seigneurs de ce royaume, puisqu'une grande partie de ses troupes, qui lui avait été fournie par les Austrasiens, le quitta, lorsque l'accommodement entre les deux rois eut été connu. Dans le même temps Didier, qui lui avait livré Toulouse, abandonna son parti, et fit sa paix particulière avec le roi de Bourgogne. A cette époque, ce prince fit marcher une armée nombreuse vers la Garonne.

*Retraite de Gondovalde et siège de Comminges.* — A la nouvelle de l'approche de l'armée bourguignone, Gondovalde, placé en-deçà du fleuve, le traversa avec ce qui lui restait de troupes, pour se rapprocher des Pyrénées. Il se saisit de la ville de Comminges<sup>1</sup>, résolu d'y attendre l'ennemi, et de tenir ferme, si on entreprenait de l'y forcer. Cette ville, très-forte par sa situation, était bâtie sur le sommet d'une montagne, et nullement commandée. On descendait, par un chemin pratiqué dans le roc, jusqu'à la rivière qui passait au pied de la montagne, sans qu'il fût possible d'empêcher cette communication. Gondovalde approvisionna abondamment la ville de vivres et de munitions de toute espèce; mais, appréhendant bientôt que les vivres ne vinssent à lui manquer, si l'ennemi s'obstinait à faire le siège de la place, il convint avec l'évêque de faire sortir les habitans, sous le prétexte d'une revue, et, dès qu'ils furent dehors, il fit refermer les portes sur eux. Il se trouva alors dans les maisons des particuliers tant de blé, de vin et de provisions, qu'avec ce qu'on avait fait entrer précédemment

<sup>1</sup> Aujourd'hui Saint-Bertrand, ville du département de la Haute-Garonne. On y montre encore le lieu où Gondovalde et Sagittaire furent mis à mort. Détruite lors de la guerre que nous racontons, cette ville fut rebâtie en 1005.

pour la subsistance de la garnison, Gondovalde se vit en état de soutenir un siège de plusieurs années.

Cependant l'armée de Gontran, qui s'était d'abord arrêtée sur la Dordogne, pour observer quelle route suivrait celle de Gondovalde, s'avança jusqu'à la Garonne. Le duc Leudegésile, qui commandait les troupes bourguignonnes, s'attendait à trouver l'ennemi campé sur l'autre bord. En conséquence, il fit passer à la nage quelques partis de cavalerie pour éclairer le pays. A leur grand étonnement, ceux-ci ne rencontrèrent que quelques chameaux et des chevaux chargés, qui n'avaient pu suivre et qu'on avait abandonnés. Une assez grande quantité d'argent qu'ils trouvèrent parmi ces bagages, leur indiqua que la retraite s'était faite avec quelque précipitation. On apprit bientôt que Gondovalde s'était jeté dans Comminges avec Sagittaire, Mummol, Blandaste, Cariulfe, Vaddon, et quelques autres leudes ou seigneurs du royaume de Chilpéric. Selon la coutume, les troupes bourguignonnes commencèrent à se répandre dans le pays d'alentour, qu'elles pillèrent et ravagèrent; de l'autre côté, les habitans, qui s'étaient retirés dans les montagnes voisines, sortirent de leurs retraites, et usèrent de représailles en massacrant tous les soldats qui s'écartaient du camp. Enfin l'armée bourguignonne arriva sous les murs de Comminges, et commença le siège de cette place.

Leudegésile, qui prévoyait de grands obstacles, ne négligea aucun moyen pour gagner la garnison. Des soldats, qui s'étaient glissés par son ordre le long de la montagne, s'approchèrent à couvert des retranchemens, et la chargèrent Gondovalde d'injures, l'appelant Ballomer (c'était le nom que lui donnaient ses ennemis), lui reprochant d'être le fils d'un pauvre artisan de la cour de Clotaire, tandis qu'il osait se dire fils de ce prince. Provoquant ensuite la



garnison , ils la raillèrent de sa simplicité , plaignirent le sort de tant de braves gens qui exposaient leur vie pour une si mauvaise cause , et les exhortèrent à se débarrasser , par leurs propres mains , du misérable aventurier dont ils étaient les dupes.

Gondovalde , pour effacer l'impression fâcheuse que produisaient ces discours sur les troupes des deux partis , crut devoir entrer dans quelques explications avec ceux qui l'injuriaient. Il leur raconta tous les détails de son histoire. « Il existait à la cour un grand nombre de personnes capables d'attester qu'il était fils de Clotaire ; la reine Radegonde , qui vivait encore dans le monastère de Poitiers , et une dame nommée Myeltrude , qui existait dans celui de Tours , connaissaient la vérité du fait. Il ne songeait plus à rentrer en France , lorsque Gontran-Boson vint le trouver à Constantinople pour l'y déterminer , l'assurant que la famille de Clovis était sur le point de s'éteindre. Charibert était mort sans enfans mâles , Gontran et Chilpéric avaient perdu les leurs , et Sigebert , roi d'Austrasie , mort assassiné , n'avait laissé qu'un fils trop faible pour jamais gouverner , si ses oncles venaient à mourir. Il n'avait fait que céder au vœu unanime des seigneurs d'Austrasie , qui l'avaient reconnu pour fils de Clotaire. Enfin , ajouta l'imposteur , je n'ai suivi Boson en France , qu'après m'être cru assuré de sa bonne foi et de la sincérité de ses promesses , en lui faisant prêter serment sur le saint évangile , dans douze églises de Constantinople ; et cependant à peine étais-je débarqué à Marseille , qu'il n'a pas eu honte de manquer aux sermens les plus sacrés , en me dépouillant traîtreusement d'une partie des trésors que je destinais à récompenser son dévouement et ses services. Quoi qu'il en soit , j'oublie encore sa perfidie ; je ne veux pas me rappeler que ce même Boson est maintenant au nombre de ceux qui



ont juré ma perte ; mais enfin , si l'aveugle haine que vous me portez ne vous permet pas de me rendre justice , conduisez-moi à votre roi , et , lorsqu'il m'aura reconnu pour son frère , qu'il en agisse alors à mon égard ainsi qu'il lui conviendra. Si vous vous refusez à ce dernier parti , au moins qu'il me soit libre de retourner dans le pays d'où je viens , et que je n'aie pas à me reprocher d'avoir plus long-temps entretenu la guerre civile en France pour une cause que je croyais la vôtre , et qui n'est plus que la mienne <sup>1</sup>. »

Mais le sort de Gondovalde dépendait bien moins de ces apologies et de la légitimité de sa cause , que d'une longue et vigoureuse défense. Le siège durait depuis quinze jours , pendant lesquels Leudegésile avait fait avancer au pied des murailles les machines alors en usage. Le peu qu'en dit ici Grégoire de Tours <sup>2</sup> , donne assez à entendre qu'elles étaient semblables à celles des Romains ; on voit en effet , par le récit de cet historien , qu'à l'exemple des Romains , les Français se servaient , dans leur poliorcétique , de tortues ou de galeries couvertes , pour faire jouer contre les murailles la machine obsidionale qu'ils appelaient bélier ; c'était une longue et grosse poutre , ferrée par le bout , et qui , par le moyen de cables qui la soutenaient , était poussée contre la muraille , pour l'abattre et faire brèche.

Leudegésile ayant donc fait approcher les béliers , commença à battre le rempart , mais sans aucun succès. Les assiégés avaient fait un amas considérable de grosses pierres et de quartiers de roc ; ils les précipitèrent en si grande quantité sur la tortue , qu'ils vinrent à bout de la rompre. En même temps ils jetèrent beaucoup de substances soufrées

<sup>1</sup> Gregor. Turon. , lib. vii , cap. 37.

<sup>2</sup> *Plaustra enim cum arietibus , clitellis , et axibus texta , sub quibus exercitus properaret ad destruendos muros.*

( GREGOR. TURON. , lib. vii , cap. 37. )

et de matières combustibles qui y mirent le feu en plusieurs endroits. La nuit étant survenue, les assiégeans se virent contrainsts de se retirer après avoir inutilement perdu beaucoup de monde. Le lendemain, le général bourguignon entreprit de combler avec des fascines un fossé assez large qui défendait la ville du côté de l'Orient. Mais il échoua dans cette tentative comme dans l'autre; les assiégés se gardaient avec une vigilance extrême. Parmi les plus intrépides se distinguait Sagittaire, évêque de Gap. Ce prélat guerrier ne prenait presque point de repos, ne quittait jamais le rempart ni les armes, et se servait de sa fronde avec tant de force et d'adresse, que les assiégeans ne pouvaient se méprendre sur les traits qu'il avait lancés.

*Gondovalde est livré par ses généraux, et mis à mort.*— Cependant le siège n'avantait point. Leudegésile, jugeant qu'il lui serait impossible de se rendre maître de la place autrement que par ruse ou par trahison, conçut le projet de séparer les intérêts de Gondovalde de ceux de ses capitaines. Nous avons déjà dit que Didier l'avait abandonné au passage de la Garonne. Blandaste, profitant du tumulte causé par l'incendie d'une église qu'il avait allumé à dessein, s'était sauvé à la faveur de la nuit et du désordre. Ces deux désertions donnèrent au général bourguignon l'idée de séduire les quatre chefs qui restaient encore. Il rencontra dans sa négociation bien moins d'obstacles qu'il ne s'y attendait. Aux premières ouvertures qui leur furent faites, Sagittaire, Mummol, Vaddon et Cariulfe, après avoir stipulé leur sauve-garde avec Leudegésile, convinrent de lui livrer Gondovalde. Mummol, jadis le plus grand, alors le plus coupable de tous, et le plus en haine au roi de Bourgogne qui l'avait créé patrice de Provence et comblé de bienfaits, fit jurer à Leudegésile, sur une hostie consacrée, qu'il emploierait tout son crédit pour obtenir sa grâce, et que dans

le cas où le roi la refuserait, il s'engageait à le remettre dans une église ayant droit d'asile. Lorsqu'il eut pris toutes ces précautions qui devaient tourner contre lui, Mummol se réunit à ses trois complices, et fut trouver Gondovalde. Après un préambule assez court, qui déguisait mal ses véritables intentions et celles de ses complices : « Vous ne pouvez douter, dit le patrice félon, ni de notre attachement à vos intérêts, ni de notre dévouement à votre personne. C'est avec le zèle qui nous a toujours animé que nous vous donnons un conseil qui nous paraît aujourd'hui le meilleur à suivre. Vous avez souvent désiré une entrevue avec le roi votre frère; le moment est arrivé; le roi de Bourgogne veut vous parler, et vous considérer désormais comme sa consolation et l'unique espoir de sa famille. »

Gondovalde, démêlant aisément leur perfidie, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. « Eh quoi ! s'écria-t-il, n'est-ce pas sur vos invitations réitérées que je suis venu en France ? n'ai-je pas attaché ma fortune à la vôtre ? ne me suis-je pas conduit en tout point par vos conseils ? et si j'ai voulu régner, n'est-ce pas moins pour moi que pour vous-même ? Vous me dites de me remettre à la discrétion de Gontran, mon frère : c'était avant que de m'avoir fait prendre le titre de roi qu'il fallait me parler ainsi. Désormais je ne puis quitter ce titre sans déshonneur, ni mon frère me le laisser sans partager avec moi ses états et sa couronne ; mais je n'espère plus rien. Vous avez placé votre salut dans ma mort, et votre fortune dans ma ruine : Dieu nous jugera ; c'est à lui que j'en appelle pour qu'il vous fasse subir à vous-même le sort affreux auquel vous m'abandonnez<sup>1</sup>. »

Mummol ne répondit à ce discours qu'en l'avertissant que

<sup>1</sup> Gregor. Taron., lib. VII, cap. 38.

plusieurs grands seigneurs de la cour de Bourgogne l'attendaient à la porte de la ville pour le recevoir. Qu'au reste il jurait, par tout ce qu'il y avait de plus sacré, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Ensuite, et pour dernier affront, il osa lui redemander une superbe épée dont il lui avait fait présent quelques jours auparavant, alléguant qu'elle était trop magnifique pour sa situation. Gondovalde lui rendit cette épée sans répondre, et se mit en marche avec eux pour le camp des Bourguignons. Ils trouvèrent à la porte de la ville Othon, comte de Berri, et Gontran-Boson (c'était celui-là même qui l'avait été chercher à Constantinople, et qui s'était emparé d'une grande partie de ses richesses, lors de son débarquement à Marseille : malgré ses nombreuses trahisons, Gontran-Boson était toutefois resté jusque-là au service du roi de Bourgogne). Mummol, leur ayant alors remis Gondovalde entre les mains, rentra dans la ville.

A quelque distance des murailles, comme ils descendaient la montagne par un chemin roide et difficile, le comte Othon poussa si rudement Gondovalde qu'il le fit tomber; il se mit aussitôt à crier : « Le voilà, ce Ballomer qui se dit fils et frère de roi. » En même temps il voulut le percer de sa lance. Mais une cotte de maille que portait Gondovalde arrêta le coup. Il se releva promptement, et courut vers la ville. Boson, lui ayant lancé une grosse pierre, l'atteignit à la tête, et l'étendit roide mort sur la place. Plusieurs soldats étant alors survenus, coururent à lui, le couvrirent de plaies, lui arrachèrent les cheveux qui étaient la marque de sa naissance royale, firent mille insultes à son corps, et lui ayant attaché une corde aux pieds, le traînèrent par tout le camp. Telle fut la fin du malheureux Gondovalde. Sa conduite, pendant les deux ou trois ans qu'il eut le titre de roi, prouva qu'il eût été un ennemi très-redoutable pour le roi de Bourgogne, s'il n'eût pas exclusivement placé sa



confiance et ses ressources dans les traîtres qui l'avaient élevé, et qui le perdirent.

Après cette trahison, Mummol et les autres chefs se saisirent pendant la nuit de tout l'argent destiné à la solde et à la subsistance des troupes. Le jour venu, ils introduisirent, ainsi qu'ils en étaient convenus, les Bourguignons dans la place, et l'abandonnèrent à la fureur du soldat. Tout fut livré au pillage; la garnison passée au fil de l'épée, les maisons et les églises brûlées, rasées, et la ville entière réduite en un vaste monceau de décombres et de cendres<sup>1</sup>.

Traîtres à Gontran, traîtres à Gondevalde, Mummol, Sagittaire, Cariulfe et Vaddon, n'attendirent pas long-temps le châtement dû à leurs crimes. Leudegésile s'empressa de prendre les ordres du roi de Bourgogne sur le traitement qu'il devait faire à ces félons. Gontran lui prescrivit de les mettre à mort. Cariulfe et Vaddon, plus défiants que les autres, ou prévenus de la décision du roi, réussirent à se sauver, et se réfugièrent dans l'église de Saint-Martin de Tours. Leudegésile ne trouva moyen de se défaire du patrice de Provence qu'en faisant soulever sous main quelques soldats contre lui. Mummol, après s'être long-temps défendu en désespéré dans une maison où il s'était jeté, fut tué de deux coups de lance au moment où il en sortait pour s'ouvrir un passage. Enfin l'évêque de Gap, enveloppé dans un manteau, et cherchant à gagner la forêt voisine pour s'y cacher, fut poursuivi par un soldat qui lui abattit la tête d'un coup de sabre. Le châtement de ces grands coupables fut le dernier événement de la guerre contre Gondevalde : le roi pardonna dans la suite à Didier et à Blandaste<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous n'avons pu deviner sur quelle autorité s'appuie le président Hénault, lorsqu'il fait ici assiéger Carcassonne, et non Comminges (*Lugdunum Convenarum*), par l'armée du roi de Bourgogne.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 24; lib. vii, cap. 10, 26, 27, 28, 29,



Cette guerre fut sans contredit l'une des plus importantes que Gontran eut à soutenir pendant toute la durée de son règne. En effet, outre les intelligences que nous avons dit exister entre Gondovalde et les principaux leudes d'Austrasie, et l'espoir que nourrissait la reine Brunehaut d'amener ce prince à l'épouser, Gondovalde, d'un autre côté, n'était pas sans appui à la cour même du roi de Bourgogne. Déjà fatiguée de l'autorité qu'elle avait été forcée de laisser prendre à Gontran, qui s'était déclaré le tuteur et le parrain de son fils, alors âgé seulement de quatre mois, Frédégonde avait résolu de lui opposer Gondovalde. Un des confidens de la veuve de Chilpéric, sous prétexte d'aller chercher la princesse Rigunthe, sa fille, restée à Toulouse, fut chargé par elle de parler ou de faire parler au prince, afin de l'attirer dans son parti, et de l'engager, par les propositions les plus avantageuses, à se rendre auprès d'elle; mais déjà Gondovalde, abandonné par le corps austrasien qui faisait sa principale force, s'était renfermé dans Comminges. Sa mort déjoua les projets de Frédégonde, qui se vit dans la nécessité d'avoir de nouveau recours à la protection du facile Gontran. Nul doute que Gondovalde, d'accord avec les deux reines ennemies, et secondé par les talens de Didier et de Mummol, n'eût obligé Gontran d'en venir à une transaction, si ceux-là même qui l'avaient élevé n'eussent ensuite brisé leur idole, comme servant mal leurs desseins ambitieux.

Aux horreurs de tant de troubles internes, succédèrent d'autres guerres au dehors contre les Lombards, les Espagnols ou Visigoths, les Gascons et les Bretons : guerres

51, 32, 34, 35, 36, 37, 38 et 39. Aimoin, lib. III, cap. 61, 62 et sequent. Dupleix, *Hist. de Fr.*; Mézerai, *Abr. chronol.*; le président Hénault, *Abr. chronol.*; Follard, *Comment. sur Polybe.*

moins révoltantes de leur nature, mais d'ailleurs peu glorieuses.

586. *Guerre de Gontran avec les Visigoths.*—Le royaume des Visigoths était alors, ainsi que la France, agité par des dissensions intestines, et le sort de la famille de Leuwigilde, qui régnait dans ce pays, n'était pas plus heureux que celui de la famille de Clovis. Leuwigilde avait épousé en secondes noces la mère de Brunehaut, Gosvinde, veuve d'Athana-gilde, son prédécesseur, et partagé son autorité avec Hermenégilde et Recarède, deux fils qu'il avait eus d'un premier lit. Peu de temps après, l'aîné de ses fils, Hermenégilde, avait épousé lui-même Ingonde, fille de Brunehaut et sœur du jeune roi d'Austrasie. Mais cette alliance, par laquelle Leuwigilde croyait maintenir la paix dans sa famille, et assurer son autorité dans toutes les Espagnes, devint pour lui la source des plus cuisans chagrins.

Vivement épris des charmes de sa jeune épouse et instruit par elle, Hermenégilde, sans garder aucun ménagement, abjura hautement l'arianisme, alors la religion dominante dans le royaume des Visigoths, et se fit catholique. Digne émule de Frédégonde, Gosvindene manqua pas de saisir cette occasion de perdre le prince en irritant le roi, son père, contre lui. Hermenégilde, poussé à bout par les mauvais traitemens de cette marâtre, et séduit par les perfides conseillers dont elle l'avait entouré, se trouva insensiblement engagé dans une révolte ouverte contre l'auteur de ses jours. Il appela même à son secours les Grecs qui possédaient encore quelques cantons en Espagne, et Ariamire, souverain de Galice. Celui-ci prit la défense du jeune prince si fort à cœur, qu'il envoya en France des ambassadeurs au roi de Bourgogne, pour le solliciter en faveur de son protégé. Leuwigilde, effrayé de cette alliance, ne négligea rien de son côté pour se ménager celle de Chilpéric, et, afin de se l'attacher davan-

tage, il lui demanda la princesse Rigunthe, sa fille, en mariage pour son second fils Recarède<sup>1</sup>. Cette proposition fut acceptée; et non-seulement Chilpéric promit des secours en hommes et en argent au roi d'Espagne, mais encore, à l'instigation de Frédégonde, il fit arrêter les ambassadeurs du roi de Galice lorsqu'ils passaient sur ses terres pour se rendre auprès du roi de Bourgogne, et rompit par là toutes les mesures d'Hermenégilde. Ce prince fut complètement défait dans une bataille, fait prisonnier, jeté dans une obscure prison, et mis à mort quelque temps après par ordre de son père, devenu l'aveugle instrument des vengeances de la reine Gosvinde. Cependant Hermenégilde, en commençant la guerre, avait remis sa femme Ingonde et son jeune fils Athanagilde entre les mains des officiers de l'empereur d'Orient, en Espagne, soit pour les garantir des embûches de Gosvinde, soit comme un gage de son inviolable fidélité; et la princesse y était restée après la mort de son mari.

Le roi de Bourgogne, sollicité, dès l'origine de ces troubles d'Espagne, de prendre Hermenégilde sous sa protection, n'avait osé le faire par la crainte que lui inspirait Chilpéric que Leuwigilde avait su maintenir constamment dans ses intérêts. Mais le roi de Neustrie étant mort, Gontran, qui venait de contracter une étroite alliance avec son neveu, le roi d'Austrasie, et de terminer heureusement son expédition contre Gondovalde, s'occupa de nouveau de cette guerre. Ce fut à la sollicitation de Brunehaut, qui voulait venger (sur Gosvinde sa propre mère) la mort de son gendre et les mauvais traitemens dont Ingonde, sa fille, avait été victime, que le roi de Bourgogne se décida à entrer sur les terres de Leuwigilde. Un motif assez plausible d'ailleurs détermi-

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. vi, cap. 43.

nait cette fois l'agression du pacifique Gontran; il entrevoyait la possibilité de rejeter tout à fait les Visigoths par delà les monts, et d'étendre ses états jusqu'aux Pyrénées<sup>1</sup>.

Les Austrasiens, séparés de la frontière d'Espagne par le royaume de Bourgogne dans sa plus grande largeur, ne pouvaient pas par eux-mêmes y porter aisément la guerre. Childébert était en outre vivement sollicité par l'empereur Maurice de satisfaire enfin à ses engagements, et de marcher en Italie contre les Lombards; à ce prix seul l'empereur consentait à se dessaisir de la princesse Ingonde et de son fils qu'il avait reçus en ôtage. Gontran entreprit donc seul la guerre d'Espagne, à la charge, par le roi d'Austrasie, de lui fournir un corps auxiliaire, que celui-ci tira d'Auvergne.

586.

*Les troupes du roi de Bourgogne sont battues en Septimanie.* — Vers le milieu de l'année 586, le roi de Bourgogne fit marcher ses troupes sur les terres des Visigoths. Son armée était si nombreuse, que ce prince ne se promettait pas moins que d'enlever, dans cette première expédition, tout le territoire que les Goths possédaient encore en-deçà des Pyrénées. Il fit entrer dans la Septimanie<sup>2</sup> trois corps d'armée par trois différens points. Les milices des provinces situées sur les bords de la Seine, de la Saône et du Rhône, avec toutes celles du royaume de Bourgogne, cotoyèrent ces deux dernières rivières, et s'avancèrent en ravageant tout le pays jusqu'à Nîmes. Celles du Berri, de la Saintonge et de l'Angoumois, en firent autant à l'autre extrémité de la province jusqu'à Carcassonne, qui leur ouvrit ses portes; mais les habitans de cette ville, qui par une reddition volontaire, avaient cru se sauver du pillage, irrités d'être traités comme dans une prise d'assaut, couru-

<sup>1</sup> Dupleix, *Hist. de Fr.*; le président Hénault, *Abr. chronol.*

<sup>2</sup> Le Languedoc.



rent aux armes, tombèrent à l'improviste sur les soldats bourguignons, qui ne songeaient qu'à piller, les chassèrent de la ville, tuèrent Terentiole, comte de Limoges, leur général, et lui coupèrent la tête, qu'ils portèrent en triomphe sur les murailles.

Nicetès, gouverneur d'Auvergne, avait pris sa route par le Rouergue, avec ordre de faire le siège des villes, tandis que les autres corps d'armée tiendraient la campagne. Il investit plusieurs places, et fut toujours repoussé avec perte; il ne se rendit maître que d'un seul fort, qui capitula, et qui fut pillé contre la foi des traités.

Cependant l'armée bourguignone, en se faisant un jeu cruel de ravager le plat pays, de couper les vignes, d'abattre les arbres à fruit, d'incendier les moissons, et en se privant ainsi elle-même des ressources du pays, fut bientôt dans la nécessité de l'évacuer : alors les devastateurs, harcelés par l'ennemi sur les terres qu'ils quittaient, attaqués sur celles de France par les habitans désespérés, qu'ils traitaient avec aussi peu de ménagement qu'au premier passage, perdirent plus de cinq mille hommes dans le désordre d'une retraite honteuse, signalée de nouveau par d'affreuses déprédations, des meurtres, des profanations d'églises. On peut juger de leur licence et de leur indiscipline par cette réponse d'un de leurs commandans au roi de Bourgogne : Il disait « que tous les soldats mettaient leur plaisir à faire le plus de mal qu'ils pouvaient; qu'aucun d'eux ne redoutait le roi; qu'aucun ne respectait ses délégués; et qu'un chef, s'il osait menacer de châtimement, n'était pas en sûreté de sa vie <sup>1</sup>. » A quoi l'on doit ajouter que la plupart des généraux donnaient aux officiers subalternes et aux soldats l'exemple contagieux

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. VIII, cap. 30.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., lib. VIII, cap. 30.



de la rapacité la plus insatiable, de la cruauté et de la rébellion; qu'ils ne craignaient pas de désobéir à leurs rois, et même, comme on l'a vu, de les trahir.

Les Français ne furent pas plus heureux sur terre que sur mer; tandis que leurs trois armées entraient en Septimanie, ils avaient envoyé des vaisseaux sur les côtes du royaume de Galice, duquel Leuwigilde s'était rendu maître depuis un an, après avoir subjugué les Suèves, qui y avaient dominé jusqu'alors. La flotte française fut surprise par celle du prince espagnol; presque tous les vaisseaux furent capturés, et tout ce qui s'y trouvait, passé au fil de l'épée. Toutefois, quelques soldats ou matelots se sauvèrent dans des chaloupes, et parvinrent à gagner les côtes de France pour y annoncer cette nouvelle catastrophe.

Grégoire de Tours fait mention de plusieurs ambassades que Leuwigilde envoya, vers cette époque, en France<sup>1</sup>; soit que ce prince, l'un des plus grands monarques de son temps, désirât sincèrement la paix; soit plutôt que son but fût seulement d'amuser les Français par de fausses négociations, qui lui fourniraient l'occasion de prendre ses ennemis au dépourvu. La suite des évènements rend cette dernière hypothèse beaucoup plus vraisemblable que l'autre. En effet, les Français s'étaient retirés de la Septimanie sans y avoir fait aucun progrès, et le roi de Bourgogne, tranquille à Melun, s'occupait à tenir une assemblée pour rendre ses généraux responsables de l'indiscipline de leurs troupes pendant la dernière campagne, lorsque le prince Recarède, qui venait de succéder à son père Leuwigilde, passa les Pyrénées avec une armée, et se rendit maître de diverses places, les unes par composition, les autres par force. Il ravagea tout le pays aux environs de Toulouse,

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. VIII, cap. 35, 38 et 45.

vint ensuite mettre le siège devant Ugerne <sup>1</sup>, place très-forte sur les bords du Rhône, et l'emporta d'assaut après quelques jours de siège <sup>2</sup>.

*Suite de la guerre contre les Visigoths ; les Français éprouvent de nouveaux échecs.* — Les violentes représailles, les courses répétées que le roi d'Espagne fit faire sur le territoire de Toulouse et sur d'autres cantons de la Septimanie, irritèrent de nouveau Gontran, qui commençait à incliner vers la paix, tant de fois sollicitée en vain par les Visigoths. Ce fut ce même Didier, traître à Chilpéric, dont il avait commandé plusieurs armées, infidèle au malheureux Gondovalde, ensuite réconcilié avec Gontran, et l'un de ses gouverneurs en Septimanie, qui se chargea d'y venger les injures des Visigoths. En allant attaquer Carcassonne à la tête d'une armée, il battit d'abord les troupes des habitans, qui étaient sorties pour le repousser ; mais, trop ardent à les poursuivre, il fut tué aux portes de la ville avec le peu de cavaliers qui avaient pu l'accompagner <sup>3</sup>.

587-588.

Après cet échec, le roi de Bourgogne renvoya dans la Septimanie deux généraux, avec des forces considérables, pour continuer ou recommencer la guerre, suspendue quelque temps par des négociations de paix. Le comte Austrevalde, lieutenant de Didier, entra le premier en Septimanie dès le commencement de l'année suivante, prit par capitulation Carcassonne, et obligea les peuples de la dépendance de cette ville à prêter serment de fidélité au roi de Bourgogne. Il fut bientôt suivi par Boson, que l'on ne doit pas confondre avec le Gontran-Boson dont nous avons

<sup>1</sup> Aujourd'hui Beaucaire, selon quelques géographes.

<sup>2</sup> Mariana, *De reb. Hispan.*, lib. v, cap. 14 ; Gregor. Turon, lib. viii, cap. 30 et 35 ; Joan. Biclari., *Chronic.* ; Isido., *episc. Hispal, Chronic.*

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. viii, cap. 45 ; lib. ix, cap. 31. Joan. Biclari., *Chronic.* ; Mariana.

déjà souvent parlé <sup>1</sup>. Ce nouveau général, investi du commandement en chef, avait sous ses ordres les milices de la Saintonge, du Périgord, de Bordeaux, d'Agen et de Toulouse. Indigné d'avoir été prévenu, il alla camper séparément à quelque distance de Carcassonne, méprisant également son collègue et ses ennemis, qui surent se prévaloir de son imprudence. Cette mésintelligence des généraux français fut bientôt connue des Visigoths. Dans un moment qu'a table et dans la chaleur du vin, l'orgueilleux Boson croyait insulter de loin aux Espagnols, et se raillait de leur petit nombre, Claude, duc de Lusitanie, qui les commandait, parut subitement devant le camp des Bourguignons, y battit les premières troupes surprises ou éparses, attira, par une fuite simulée, la plus grande partie des autres dans une embuscade préparée d'avance, et en fit un grand carnage. Cette discorde des chefs coûta aux Français près de cinq mille hommes tués, et plus de deux mille prisonniers. La perte est portée plus haut par les historiens espagnols <sup>2</sup>. Ils disent que l'armée française était forte de soixante mille hommes, ce qui n'est peut-être pas tout à fait inadmissible, si l'on veut comprendre dans ce nombre l'armée d'Austrevalde, que l'on supposerait alors être venue au secours de celle de Boson (et aucun historien n'en fait mention). Mais la crédulité la plus robuste peut-elle admettre l'assertion du chroniqueur Jean Biclair, qui ne porte qu'à trois cents hommes les Espagnols vainqueurs de soixante mille Français ?

La nouvelle de cette défaite <sup>3</sup> ne laissa pas de donner de grandes inquiétudes au roi de Bourgogne. Ce prince soup-

<sup>1</sup> Celui-ci avait été mis à mort, par ordre du roi de Bourgogne, quelque temps après la ruine de Gondovalde.

<sup>2</sup> Joan. Biclair. *Chronic.* ; Isidor., *episcop. Hisp., Chronic.* ; Mariana, *De rebus Hisp.*, lib. v, cap. 14.

<sup>3</sup> Greg. Turon., lib. ix, cap. 32.

connant que, pour l'empêcher d'accroître ses états de toute la Septimanie, Brunehaut et Childebert avaient fait détruire son armée par suite de correspondances ou de traités secrets avec le roi d'Espagne, en était d'autant plus courroucé, qu'il regardait, avec raison, comme une honte pour la nation française, que les Goths, qu'il appelait des gens abominables, eussent leurs limites avancées jusque dans les Gaules<sup>1</sup>. Il est certain que, depuis Clovis, ils n'avaient conservé, dans la Septimanie, des possessions tantôt plus étendues, tantôt plus resserrées, qu'à la faveur des jalousies des rois de France, et des guerres d'extermination que ces princes se faisaient entre eux.

*La ville de Soissons reconnaît pour roi le fils de Childebert, roi d'Austrasie.* — Un événement, entièrement étranger à la guerre d'Espagne, vint encore augmenter les soupçons de Gontran. Les habitans de Soissons, autrefois la capitale et la demeure ordinaire de Chilpéric, voyant que Frédégonde continuait toujours de demeurer, avec le jeune prince Clotaire, à Vaudreuil ou à Rouen, résolurent de se donner au roi d'Austrasie. Ils envoyèrent demander pour roi à Childebert le prince Théodebert, son fils, âgé de trois ans. Childebert ne balança point à accepter cette offre, et, peu de temps après, le jeune prince fut reconnu par les habitans de Soissons. Cette affaire ne touchait que faiblement Gontran par rapport aux intérêts de Frédégonde; mais il s'imagina, et l'artificieuse princesse n'eut pas de peine à lui persuader qu'on voulait par là approcher Théodebert de Paris; que le véritable dessein de celui-ci était de s'y faire

588.

<sup>1</sup> . . . . . Igitur Guntheramnus rex commoveri exercitum in Hispanias precepit, dicens: *Prius Septimaniam provinciam ditioni nostræ subdite: quia Gallis est propinqua. Indignum est, ut horrendorum Gothorum terminus usque in Gallias sit extensus.*

(GREGOR., TURON., lib. VIII, cap. 30.)



déclarer roi, de se saisir de cette ville, et de se frayer ainsi un chemin à la monarchie universelle de l'empire français. On lui persuada aussi que la reine Brunehaut entretenait une correspondance avec un des fils de Gondovalde à Constantinople, et qu'elle le faisait solliciter de venir en France pour y venger la mort de son père et relever son parti. Le roi de Bourgogne, dévoré d'inquiétude et continuellement excité par Frédégonde, envoya des troupes sur toutes les frontières, fit sévèrement garder tous les passages, et défendit toute communication avec les Austrasiens. Il convoqua même un concile, afin de s'y plaindre, en présence des évêques, de la conduite de son neveu et de la reine Brunehaut, et de prendre des mesures pour sa propre sûreté et celle de ses états.

Le roi d'Austrasie n'eut pas plus tôt appris les fâcheuses impressions que l'on cherchait à donner à son oncle contre lui, qu'il chercha à les détruire. Un voyage de quelques jours qu'il fit à Châlons-sur-Saône, suffit pour le rétablir dans l'esprit de Gontran qui l'aimait, et Frédégonde, furieuse, alla de nouveau cacher sa honte et ses ressentimens à Vaudreuil.

*Gontran fait la paix avec les Visigoths.* — Les mauvais succès de la dernière campagne, et le mariage de Recarède avec la princesse Clodosinde, fille de Brunehaut, déterminèrent enfin le roi de Bourgogne à entrer en accommodement avec le roi d'Espagne. La paix fut conclue entre les Français et les Visigoths, vers le milieu de l'année 589.

586-590.

*Nouvelle guerre de Childebert en Italie.* — Pendant cette guerre des Bourguignons en Septimanie, Childebert s'était déterminé à joindre ses armes à celles de l'empereur Maurice, pour chasser les Lombards de l'Italie. Malgré l'infidélité du prince français à ses engagements, et le mépris choquant avec lequel ses ministres avaient reçu les



ambassadeurs chargés de réclamer contre son manque de foi, le monarque d'Orient avait entamé de nouvelles négociations avec la cour d'Austrasie. Eclairé par l'expérience, Maurice reconnaissait l'impossibilité de mettre à exécution ses desseins sur l'Italie, s'il n'était aidé par les Français. Aussi, profitant des affaires d'Espagne, il avait envoyé (586) solliciter de nouveau l'alliance du roi d'Austrasie. La princesse Ingonde, sœur de Childebert, qui avait été l'une des causes de la guerre d'Espagne, fut aussi l'un des motifs de celle d'Italie. En effet, les ambassadeurs de Maurice, supposant que la princesse et son fils étaient encore au pouvoir de leur maître <sup>1</sup>, se servirent de ce prétexte auprès de Brunehaut et de Childebert, pour les engager à tenir leurs promesses. Ce mensonge leur réussit. Brunehaut, qui aimait tendrement sa fille, déterminait Childebert à rompre avec les Lombards. Dès que la trêve entre Autharic et l'exarque <sup>2</sup> de Ravenne fut expirée, le roi d'Austrasie fit passer les Alpes à une armée nombreuse, composée de Français et d'Allemands, ses sujets, et commandés par un général de chaque nation <sup>3</sup>. Autharic vint à leur rencontre; mais il n'eut pas la peine de les combattre. La jalousie des généraux et des soldats les tint dans l'inaction, et les troupes de Childebert rentrèrent en France avec leurs chefs discordans, sans avoir rien tenté contre les ennemis de Maurice.

Les Austrasiens, dans une seconde expédition en Italie (588), postérieure de quelques années, y combattirent enfin les Lombards (on ne sait pas en quel lieu), mais si malheu-

<sup>1</sup> La princesse Ingonde était morte dans la traversée d'Espagne à Constantinople.

<sup>2</sup> On appelait ainsi le gouverneur des possessions de l'empereur d'Orient en Italie.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. VIII, cap. 18; Paul. Longob., lib. III, cap. 22.

reusement, et avec une si grande perte, selon Grégoire de Tours, qu'on ne se souvenait pas que les Français en eussent jamais éprouvé une pareille<sup>1</sup>.

Cependant Autharic, profitant de sa victoire, songea à susciter de nouvelles affaires au roi d'Austrasie, afin de l'empêcher de revenir l'attaquer avec des forces si considérables, et pour se venger en même temps de l'affront qu'on lui avait fait en lui refusant la main de la princesse Clodosinde. Le roi des Lombards envoya secrètement des ambassadeurs à Garibalde, duc de Bavière, pour l'engager à secouer le joug des Français, et lui demander, à cette condition, sa fille Théodelinde en mariage. Cette princesse avait été promise à Childebert peu d'années auparavant; mais la reine Brunehaut, on ne sait par quel motif, s'était opposée à cette union. Le duc de Bavière, encore ulcéré de ce procédé, accepta sans balancer les propositions d'Autharic. D'autre part, le roi d'Austrasie, informé des dispositions du duc, donna secrètement l'ordre à ses troupes allemandes de se tenir prêtes à marcher, et vint fondre sur la Bavière au moment où le duc s'y attendait le moins (589). Il parcourut ce pays dans tous les sens, le livra à la flamme et au pillage, et pensa même prendre la princesse Théodelinde; mais elle réussit à s'échapper avec Gondoalde, son frère, qui la conduisit en Italie, où elle épousa Autharic<sup>2</sup>.

Childebert leva, l'année suivante (590), une nombreuse armée sous les ordres de trois chefs principaux, Audovalde, Othon et Cedin, qui devaient commander chacun un corps, et agir en même temps sur trois points différens.

*Indiscipline des troupes austrasiennes.*— Ces troupes, avant d'arriver aux Alpes, désolèrent, par leur indiscipline,

<sup>1</sup> Greg. Turon., lib. ix, cap. 25; Paul. Diacon., *Gesta Longobard.*, lib. iiii, cap. 30.

<sup>2</sup> Paul. Long., lib. iiii, cap. 31; Fredegar., *Chronic.*, cap. 34.

les provinces de France qu'elles eurent à traverser. Les milices de Champagne, que conduisait Audovalde, se distinguèrent surtout par les épouvantables déprédations qu'elles commirent. Enfin l'armée austrasienne passa le Rhin, et se dirigea vers les Alpes rhétiques. Arrivé sur la frontière d'Italie, Audovalde prit à droite, s'avança jusqu'à Milan, et campa dans les environs de cette ville. Othon, s'étant approché d'un château-fort, que les historiens nomment Biliton, soit pour le reconnaître, soit pour sommer la garnison de se rendre, reçut une flèche dans la poitrine, et mourut sur-le-champ. C'était ce même gouverneur de Berri que nous avons vu précédemment figurer au nombre des lâches assassins de Gondovalde.

*Invasion du territoire lombard.*— Le roi des Lombards ne se voyant point en état de tenir la campagne contre des forces aussi supérieures, avait jeté ses troupes dans toutes les places fortes de ses états, et s'était lui-même enfermé dans Pavie, se bornant à envoyer fréquemment de nombreux partis qui coupaient les convois, interceptaient les communications, et enlevaient tout ce qui s'écartait du camp français.

Après être resté quelques jours campé dans les environs de Milan, Audovalde apprit qu'un fort détachement ennemi, en position à une très-petite distance de son camp, s'était retranché sur le bord d'un étang, couvert d'ailleurs sur tous les points par une petite rivière étroite, mais très-profonde.

Le général austrasien fit avancer une partie de son armée jusqu'à la rivière. Tandis que l'on était à la recherche des gués, un Lombard armé de pied en cap parut sur l'autre bord. Il tenait à la main une longue javeline qu'il maniait avec beaucoup de dextérité, défiant les Français au combat, et leur criant avec menaces : qu'enfin le jour était venu où

P'on saurait à laquelle des deux nations appartenait de droit la victoire. Quelques soldats, fatigués de ses provocations, quittèrent leurs rangs, passèrent la rivière à la nage, et le tuèrent. Cependant Audovalde faisait filer son armée par plusieurs gués qu'on avait trouvés; mais les Lombards ne l'attendirent pas. Loin de chercher à lui disputer le passage, aussitôt que les premières troupes françaises eurent pris terre de leur côté, ils firent rétrograder leurs bagages, et ne tardèrent pas à les suivre; ensorte que les Français ne trouvèrent que la place où avait été le camp ennemi, qu'ils reconnurent à peine à la trace des feux, et à quelques piquets de tentes qui n'avaient point été enlevés.

Audovalde, de retour à son camp de Milan, y reçut les envoyés de l'exarque de Ravenne qui lui annoncèrent l'arrivée prochaine de l'armée impériale. Elle devait se trouver avant trois jours à un endroit situé à quelques lieues de là, qu'ils désignèrent, et donner avis de son arrivée en mettant le feu à quelques chaumières situées sur une montagne, au pied de laquelle le camp impérial avait été marqué. Cette jonction était d'autant plus importante pour le général français, que seul il ne se trouvait pas assez fort pour entreprendre le siège de Milan ou de quelque autre place considérable : Autharic, ainsi que nous l'avons dit, ayant laissé partout des garnisons très-nombreuses. Mais plusieurs jours se passèrent sans que l'on reçût aucune nouvelle de la marche de l'exarque, qui, de son côté, avait pris Mantoue, Modène et Altino. Audovalde, dont les instructions étaient précises, ne put donc rien entreprendre, et resta en observation devant Milan, dont il avait espéré d'abord se rendre maître.

590.

*Les troupes austrasiennes abandonnent l'Italie.* — Sur ces entrefaites, l'autre corps d'armée, commandé par Cedin, et qui n'avait pas ordre d'attendre les troupes de l'exarque.



pour agir, n'était pas demeuré oisif. Appuyant un peu à gauche, il avait marché jusqu'à Plaisance. De là, remontant à travers le pays ennemi, il était venu jusqu'à Véronne, et s'était jeté dans le pays Trentin où il s'était emparé de huit ou dix places fortes, dont les noms sont aujourd'hui pour la plupart inconnus, et même diversement indiqués dans les livres et les anciens manuscrits. Le diacre Paul, historien lombard, les appelle en latin Tesana, Moletum, Semiana, Appianum, Sagitana, Cimbra, Vitianum, Brentonicum, Volenès, Ennemasè, sans parler de deux autres villes qu'il ne nomme point : la première, dans le territoire de Véronne; la seconde, dans un autre territoire, qu'il appelle Alsuca. Toutes ces places furent pillées et rasées, et les habitans réduits à l'esclavage. L'armée austrasienne ravagea librement de vastes contrées de l'Italie. Toutefois elle fut arrêtée dans ses déprédations, par des partis souvent victorieux, l'insalubrité de l'air, des chaleurs insolites pour les Français, et des maladies épidémiques. Bientôt même les soldats de Childebert se virent dans un si pitoyable état, que ceux qui avaient survécu, faibles et languissans, désespéraient de rentrer jamais en France. Mais les vents et les pluies d'automne ayant rafraîchi l'air, leur rendirent quelque force. Cette campagne dura trois mois, au bout desquels les Lombards, s'obstinant à ne pas sortir de leurs murailles, Cedin, après avoir consulté les généraux, résolut d'abandonner l'Italie. Mais, avant que de se retirer, il fit prêter serment de fidélité au nom de Childebert, à toutes les villes conquises dans le pays de Trente, et qui avaient appartenu autrefois au roi Sigebert.

Nous avons dit que les troupes austrasiennes avaient eu à combattre les maladies et les climats; la disette de vivres s'y joignant bientôt, pressa les chefs de repasser les monts avec des corps déjà fort affaiblis, et que le manque de



subsistances fit extrêmement souffrir dans leur marche rétrograde.

Une lettre que l'exarque de Ravenne écrivit à la fin de la campagne au roi d'Austrasie, et qui nous a été conservée, démentit formellement les rapports que firent, à leur retour, les généraux de Childebert. Il paraît toutefois que c'est d'après ces documens erronés que les auteurs contemporains ont écrit ce que nous venons de raconter. L'exarque se plaint dans sa lettre de la duplicité des chefs austrasiens, qui négociaient en même temps avec les deux partis, et qui refusèrent, ainsi qu'il le leur proposait, de faire de concert, et chacun avec leurs troupes, le siège de Pavie. « La prise d'Autharic, renfermé dans cette ville, dit l'exarque, mettait fin à la guerre, et ne laissait plus aucun espoir de salut aux Lombards. Loin de satisfaire à mes justes demandes, vos généraux se sont hâtés d'effectuer leur retraite au moment même où l'ennemi n'attendait plus que le dernier coup qui devait décider sa perte. » En effet, il était rare alors de voir les armées de diverses puissances agir parfaitement d'accord dans les guerres de coalition. Il est à remarquer que Childebert, roi d'Austrasie, se conduisait avec l'empereur Maurice contre les Lombards, d'après les mêmes principes politiques, et dans les mêmes vues qui, autrefois, avaient dirigé Théodebert, à l'égard de Justinien contre les Goths. Les Français ne voulaient pas voir l'empereur d'Orient régner en Italie; c'était un voisin trop puissant pour eux, s'ils ne partageaient avec lui la conquête. Il entraient bien dans leur système d'affaiblir les Lombards; mais il était aussi contre leur intérêt direct de les ruiner entièrement au profit de l'empereur.

La disgrâce momentanée dans laquelle tombèrent quelques-uns des généraux austrasiens, semble justifier les plaintes de l'exarque. Ce fut toutefois l'unique satisfaction

que put obtenir Maurice. Les Lombards, que les pertes de la dernière campagne avaient jetés dans la consternation, n'oublièrent rien pour obtenir la paix de Childebert. La médiation du roi de Bourgogne, qu'ils implorèrent, ne leur fut point inutile. Autharic étant mort à Pavie, le roi d'Austrasie accorda la paix à Agidulphe, son successeur, moyennant un tribut de douze mille écus d'or, auquel les Lombards se soumirent, et qu'ils rachetèrent depuis par une plus grande somme une fois payée, sous le règne de Clotaire II<sup>1</sup>.

Au milieu de ces guerres principales dans l'Italie et en Septimanie, les Gascons, descendant de leurs montagnes sur les frontières de la France, y firent presque impunément de fréquentes incursions, emmenant les hommes en esclavage, enlevant le bétail, brûlant les maisons, détruisant les moissons et les vignes<sup>2</sup>.

*Nouvelles excursions de Bretons en Neustrie.* — De son côté l'audacieux Waroc ravagea le territoire de Nantes avec ses Bretons, et s'y permit à peu près les mêmes brigandages. Sur les plaintes menaçantes que lui portèrent les envoyés de Gontran et de la cour de Soissons, il feignit d'être intimidé, offrit une somme d'argent en indemnité des dégâts qu'il avait faits, et promit, avec serment, de ne plus manquer à la soumission qu'il devait aux rois de France; mais, contre la foi jurée, il exerça encore de nouvelles rapines dans le même pays avant que d'en sortir<sup>3</sup>.

Deux ans après il recommença plus hardiment ses déprédations dans les environs de Rennes et de Vannes, renforcé

<sup>1</sup> Paul Diacon., lib. III, cap. 30, 31 et 32; Gregor. Turon., lib. IX, cap. 25; lib. X, cap. 2 et 3. Fredegar., *Chronic.* cap. 34 et 45; Abrah. Ortel, *Thesaurus geog.*; *Miræi geograp. ecclesiast.*; *Epistola romani exarchæ ad Childebert.*

<sup>2</sup> Greg. Turon., lib. IX, cap. 7.

<sup>3</sup> Gregor. Turon., lib. IX, cap. 18.

par des troupes auxiliaires du pays de Bayeux, que Frédégonde, régente, pendant la minorité de Clotaire, son fils, du royaume de Soissons, lui avait prêtées furtivement en les faisant raser et vêtir à la mode des Bretons. Beppolen, l'un des deux généraux que Gontran envoya dans la Bretagne avec de grandes forces, livra plusieurs combats, et perdit toutes ses troupes et la vie dans le dernier. Elvachaire, le second de ces généraux, gagné par Frédégonde, et demeuré jusque-là dans l'inaction, sans s'approcher de son collègue, conclut aussitôt la paix avec le rebelle qui la lui demanda humblement; il jura d'obéir toujours aux ordres de Gontran et des rois ses souverains, et cautionna ses sermens par des ôtages; mais dès que le gros de l'armée française, en marche pour se retirer, eut passé la Vilaine, il oublia ses ôtages et ses sermens, fit attaquer l'arrière-garde, prit une multitude de traîneurs, qui n'attendaient, au bord de la rivière, que le moment du passage, et tua ceux qui voulaient résister. Les troupes d'Elvachaire perdirent aussi, dans leur route à travers l'Anjou, une foule de pillards sur lesquels les habitans, traités en ennemis, se vengèrent de même <sup>1</sup>.

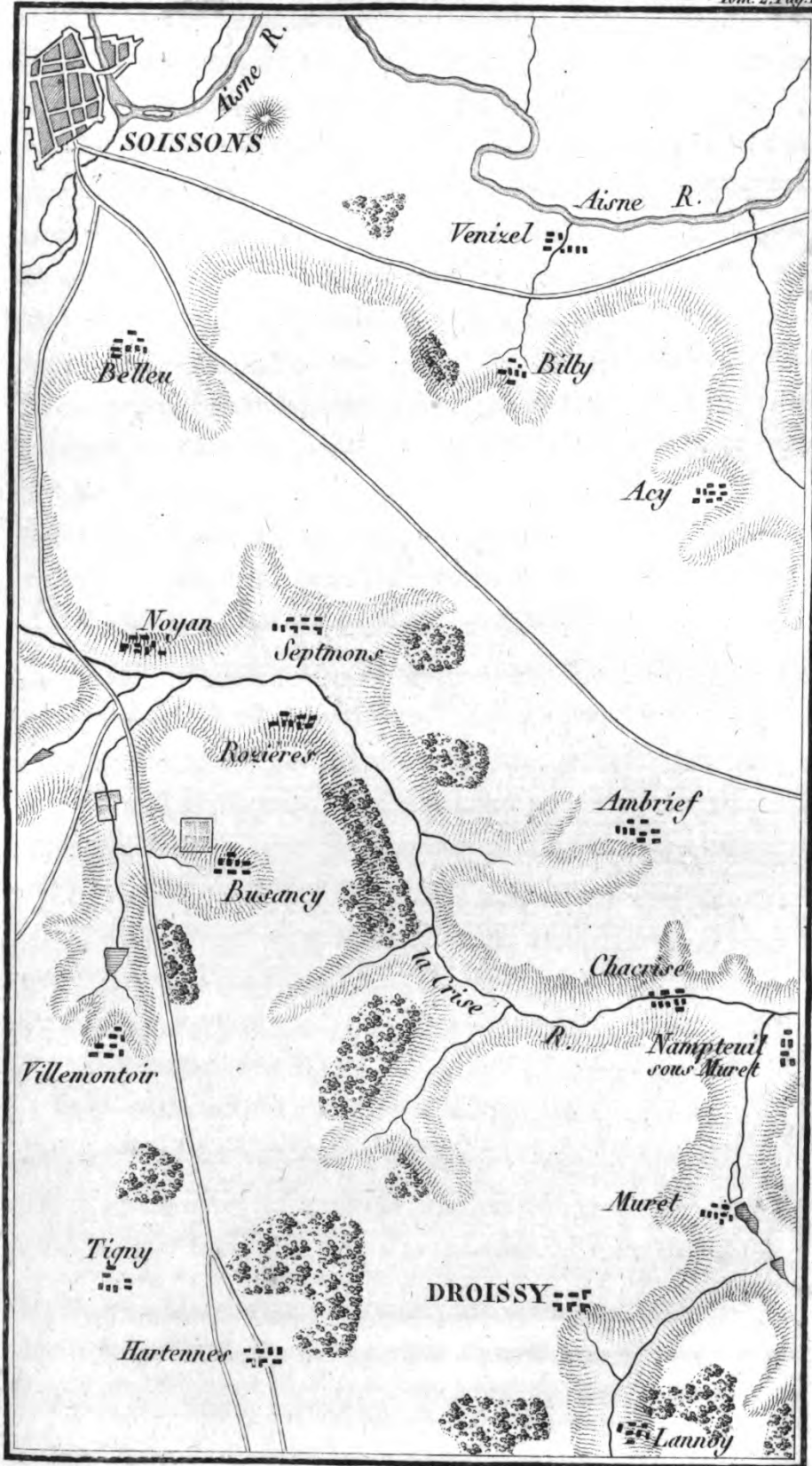
593.

*Mort de Gontran, roi de Bourgogne.*— Il y avait environ trois ans que la France était tranquille au dedans et au dehors, lorsque Gontran mourut dans la trente-deuxième année de son règne, léguant presque tous ses états à Childebert. Ce fut un grand sujet de mécontentement pour son autre neveu Clotaire, et une source de longues et funestes guerres pour la France <sup>2</sup>.

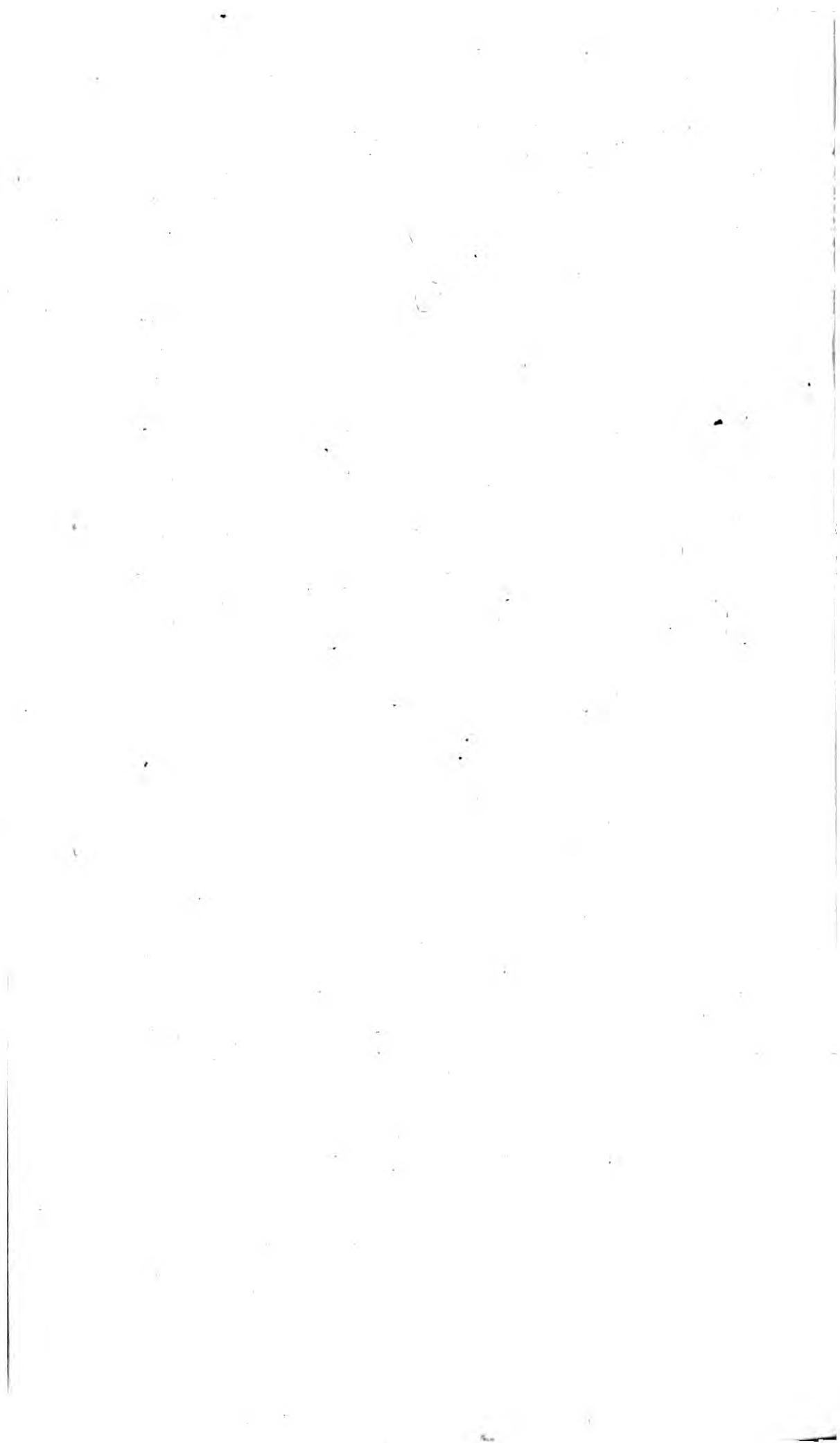
Soit que les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne dont il avait pris possession sans obstacle, ne satisfissent point l'ambition de Childebert, soit qu'irrité par Brunehaut, il jugeât que le temps était arrivé de venger son père en per-

<sup>1</sup> Gregor. Turon., lib. x, cap. 9; Aimoin., lib. III, cap. 78.

<sup>2</sup> Gregor. Turon., *Epitom.*; *Martyrolog.*; Aimoin., lib. III, cap. 81.



— 1/2 — 1 Lieue .





dant Frédégonde et son fils, le roi d'Austrasie fit de grands préparatifs de guerre, peu de jours même après avoir rendu les derniers devoirs à son oncle.

*Childebert, roi d'Austrasie et de Bourgogne, fait la guerre à la reine Frédégonde et à Clotaire, fils de Chilpéric.* — L'armée de Childebert, formée des troupes réunies du royaume de Bourgogne et du royaume d'Austrasie, fut placée sous le commandement de deux chefs habiles. L'un était ce même Gondebaud qui avait sauvé le roi si miraculeusement de Paris après l'assassinat de son père; l'autre, appelé Vintrion, avait commandé dans la dernière campagne d'Italie contre les Lombards. Ces deux généraux entrèrent par la Champagne dans le pays de Soissons, le ravagèrent, et vinrent camper à Droissi.

L'imminence du péril n'effraya point Frédégonde<sup>1</sup>. Secondée par le comte Landry et par quelques autres grands seigneurs du royaume, elle rassembla promptement à Brenne une armée fort inférieure en nombre à celle de son neveu, mais dont elle sut échauffer le zèle en y menant le jeune roi de Soissons, alors âgé de dix ans, en le recommandant aux soldats par des distributions d'argent, par des promesses, par l'exemple de son propre courage; et elle s'avança ensuite vers les forces réunies des Austrasiens et des Bourguignons.

*Bataille de Droissi.* — C'était alors une coutume de la cavalerie française d'abandonner les chevaux aussitôt que l'armée était campée, et de les laisser paître en liberté dans les prairies et dans les bois voisins; chaque cavalier avait seulement le soin d'attacher une sonnette au cou de son

<sup>1</sup> Le lieu où se donna la bataille, appelé alors *Truciacum*, est le village de Droissi, à cinq lieues de Soissons, lequel, avec *Busancy*, *Chacrise*, *Nanteuil-sur-Muret*, et *Muret*, entoure une vaste plaine, propre à servir de champ de bataille (*Dissertation de l'abbé Lebeuf*).

Quelques auteurs modernes nomment aussi cet endroit *Trouci*.

cheval<sup>1</sup>, afin de le retrouver plus facilement s'il s'éloignait ou s'égarait. Ce fut cet usage qui donna à Frédégonde l'idée d'un stratagème dont son conseil de guerre approuva l'exécution. A défaut d'autres détails stratégiques, le succès de cette ruse, d'ailleurs assez grossière, a démontré avec quelle négligence extraordinaire les diverses armées se gardaient alors, et combien on s'était déjà éloigné des principes sévères de la discipline romaine. A la nuit close, et lorsque les feux eurent été allumés sur une hauteur où l'armée de la reine s'était établie d'abord, Frédégonde donna l'ordre à ses troupes de lever leur camp, et de se diriger sur celui de l'ennemi de manière à y arriver avant le jour. En même temps elle fit attacher des sonnettes au cou de tous les chevaux, et prendre à tous les cavaliers un faisceau de branches d'arbres fortes et touffues, qu'ils devaient porter devant eux. Les troupes soissonnaises s'avancèrent ainsi jusqu'à fort peu de distance des Austrasiens, et atteignirent Droissi un peu avant la pointe du jour. Alors leur cavalerie se développa sur un front très-étendu, derrière lequel les divers corps d'infanterie vinrent se former en bataille selon l'ordre qu'ils devaient garder à l'attaque du camp.

Cependant le jour allait paraître, et l'on commençait à distinguer d'une manière confuse les objets éloignés, lorsqu'un soldat, de garde à l'avancée, accourut retrouver ses camarades encore endormis : « Quel prodige est-ce là, s'écria-t-il, j'aperçois un bois taillis à l'endroit même où je ne voyais hier qu'un pays découvert ; mes yeux me trompent-ils ainsi que mes oreilles, et n'entendez-vous pas comme moi les sonnettes de nos chevaux, qui paissent sur les bords

<sup>1</sup> Le vingt-neuvième titre de la Loi Salique, *De diversis furtis*, est ainsi conçu : *Si quis skellam de caballiä furaverit, cxx denariis, qui faciunt solidos xv culpabilis judicatus. Si quelqu'un décroche la sonnette d'un cheval, il sera condamné à payer quinze sous d'or.*

de ce bois voisin ? » Les paroles de ce soldat furent accueillies comme celles d'un visionnaire ou d'un homme ivre, et ses camarades le raillaient de sa sotte crédulité, lorsque tout-à-coup la prétendue forêt commença à s'ébranler, et les trompettes sonnèrent la charge de toutes parts. Alors la cavalerie des Soissonnais ayant ouvert ses rangs, l'infanterie s'avança en poussant de grands cris, et commença à envahir le camp sur différens points. Les Austrasiens, surpris dans leur sommeil, assaillis inopinément, et cherchant vainement leurs armes dans l'obscurité, n'opposèrent presque aucune résistance, et l'action fut plutôt une déroute qu'une bataille. La cavalerie de Clotaire s'étant ébranlée à son tour, chargea les fuyards, et en fit un carnage effroyable. Toutefois, au milieu de ce désordre, Vintrion, l'un des généraux austrasiens, parvint à réunir quelques troupes éparses, et à les ramener au combat, puis tombant vigoureusement sur les soldats vainqueurs, occupés à piller, en massacra un grand nombre; mais enfin il fut repoussé, et forcé de fuir avec les autres. Un historien lombard dit qu'il y eut trente mille hommes de tués dans les deux partis. Il est vraisemblable que la plus grande perte fut du côté des Austrasiens et des Bourguignons. Le même jour, Frédégonde à cheval, son fils à ses côtés, et marchant toujours à la tête de son armée victorieuse, se dirigea vers la Champagne, pénétra jusqu'à Reims, mit tout le pays à feu et à sang, et ramena à Soissons ses troupes chargées d'un immense butin<sup>1</sup>.

La défaite de Droissi, et deux diversions ménagées à la fois par Frédégonde, lui donnèrent le temps d'affermir la domination de son fils. A l'instigation de la veuve de Chilpéric, le turbulent Waroc recommença ses hostilités, et

<sup>1</sup> Fredegar., cap. 14; Aimoin., lib. III, cap. 82; Paul. Diacon., l. IV, cap. 4; Mézerai; Hénault; Dupleix.

força le nouveau roi de Bourgogne à envoyer une armée en Bretagne. Il s'y livra une bataille très-sanglante, mais dont on ignore absolument les faits et les suites<sup>1</sup>.

596. *Mort de Childebert.*— Il fallut encore que Childebert divisât ses forces pour combattre, vers l'embouchure du Rhin, les Warnes<sup>2</sup>, voisins et vassaux ou sujets de la France germanique, qui s'étaient révoltés. Frédégaire s'est contenté de dire que leur armée vaincue fut presque anéantie. On ne sait rien de plus sur ces événements, qui ne sont qu'indiqués dans l'histoire<sup>3</sup>.

Childebert ne vécut pas long-temps après sa victoire sur les Warnes. Il mourut l'année suivante (596), empoisonné par Frédégonde. Il avait alors vingt-six ans<sup>4</sup>.

La mort de Childebert ôta tout frein à la rivalité de deux femmes ennemies, de deux reines impérieuses, et replongea la France dans de nouveaux malheurs.

597. *Bataille de Lafao; mort de Frédégonde.*— Brunehaut, tutrice de ses deux petits-fils, Théodebert et Thierry (reconnus rois et successeurs, le premier d'Austrasie, le second de Bourgogne), et régente de leurs états, fut prévenue par Frédégonde. Celle-ci, avec des troupes diligemment rassemblées, courut se saisir de Paris, et de plusieurs autres places sur la Seine. Cependant après avoir acheté la paix des Abares, qui venaient d'envahir la Thuringe, et les avoir renvoyés dans la Pannonie à prix d'argent, Brunehaut

<sup>1</sup> *Anno secundo cum Childebertus regnum accepisset Burgundiæ, exercitus Francorum et Britannorum in invicem præliantes, utriusque nimium gladio tremidentur (FREDEGAR., Chronic., cap. 15, 59).*

<sup>2</sup> Quelques auteurs ont pensé que ces peuples n'étaient autres qu'une tribu de Thuringiens.

<sup>3</sup> *No anno exercitus Childeberti cum Warnis, qui rebellare conaverunt, fortiter dimicavit, et ita Warni trucidati ac victi sunt, ut parum ex ipsis remanisset. FREDEGAR., Chronic., cap. 15).*

<sup>4</sup> Paul. Diacon., lib. IV; Gregor., *Epitom.*; Aimoin., lib. III, cap. 84.



se hâta de faire passer dans le Parisis une armée considérable, pour arrêter les progrès de sa rivale<sup>1</sup>. Ses troupes furent complètement défaites dans une grande bataille, à laquelle Clotaire, Théodebert et Thierry assistèrent tous trois, et dont le lieu même ne se reconnaît plus dans l'ancien nom gaulois *Lafao* ou *Latofao*. L'historien Dupleix paraît porté à croire que c'est maintenant Moret, petite ville sur le Loing, à deux lieues de Fontainebleau.

Quelques mois après, Frédégonde, victorieuse, mourut tranquillement dans son lit, laissant les affaires de son fils dans une situation florissante.

*Théodebert II et Thierry, fils de Childebert, déclarent la guerre à Clotaire II, leur cousin.* — Cependant Brunehaut, que son avarice et sa cruauté avaient rendue odieuse aux seigneurs d'Austrasie, perdit bientôt, par leur crédit, la confiance de son petit-fils Théodebert. Ces mêmes leudes réussirent à la faire renvoyer de la cour de Metz; mais, accueillie à la cour de Bourgogne, elle y reprit, en peu de temps, la même autorité qu'à celle d'Austrasie, et s'en servit pour armer Thierry contre le roi de Neustrie. Théodebert se joignit à son frère, et Recarède, roi des Visigoths, sollicité par la reine-mère, fournit aux deux jeunes princes un corps nombreux de cavalerie auxiliaire.

600.

*Bataille de Dormeille.* — Cependant Clotaire ayant réuni toutes les troupes de son royaume, vint au-devant de ses cousins jusque dans le royaume de Bourgogne, et les rencontra dans le Sennonais, sur la petite rivière d'Oaine, qui se jette dans le Loing au-dessus de Moret. La bataille se donna auprès du village de Dormeille. Le succès y fut longtemps disputé, et la perte énorme des deux côtés; enfin la victoire demeura aux deux frères. Clotaire, entièrement défait, se sauva presque seul à Melun, et de là à Paris; mais,

<sup>1</sup> Aimoin, lib. III, cap. 85; Paul. Emil., *Histor.*



les vainqueurs s'étant avancés jusqu'à Essonne, il ne se crut point en sûreté dans cette capitale, et se retira vers l'embouchure de la Seine, dans cette même forêt bretonne où s'était autrefois fortifié Clotaire 1<sup>er</sup>, poursuivi par Childebert et Théodebert.

*Clotaire II demande la paix à ses deux cousins.*— Les deux armées d'Austrasie et de Bourgogne, poursuivant leurs succès, reprirent la plupart des villes situées sur la Seine, et qui s'étaient données à Clotaire l'année précédente. Elles furent pillées, et leurs habitans réduits à l'esclavage. La cité de Chartres fut également prise et livrée à la fureur du soldat. Enfin, le roi de Neustrie, trop faible pour tenir désormais la campagne, et sur le point de perdre tous ses états, se vit contraint de demander la paix à ses cousins; elle ne lui fut accordée qu'à des conditions très-dures. Il s'obligea de céder au roi de Bourgogne tout ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire, l'Océan et les frontières de Bretagne; au roi d'Austrasie, une grande partie du pays entre la Seine, l'Oise et la mer, formant ce qu'on appelait alors le duché ou la province de Dentelen. Par suite de ces limites imposées à Clotaire, le royaume de Soissons ou de Neustrie, dit un ancien auteur, se trouvait réduit à dix bourgs seulement <sup>1</sup>.

Deux ans après la victoire de Dormeille (en 602), Théodebert et Thierry ayant réuni leurs forces contre les Gascons, les désirent dans plusieurs combats, les soumièrent à l'autorité d'un duc français nommé Genialis, et exigèrent d'eux un tribut annuel <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 20. Voyez aussi *Gesta reg. Francor.*, c. 37; *Vita Sancti Bertharii, episcop. Carnote us.*; Aimoin., lib. III, cap. 38; Paul. Emil., *Histor.*; Valesi, *Notit. Gall.*; Dupleix; Mézerai; Daniel; Hénault; Sigrais, etc.

<sup>2</sup> Le pays des Gascons ou Vascons (*Vascones*) s'étendait au-delà des Pyrénées, dans les provinces modernes de la Biscaye, le Guipuscoa, l'Alava et la Navarre.

*La guerre recommence entre Clotaire et ses deux cousins.* — Le pacte humiliant que Clotaire n'avait osé enfreindre depuis quatre années, fut enfin rompu par une invasion subite que les Neustriens firent sur des cantons entre la Seine et la Loire, cédés malgré eux à Thierry. Landry, maire du palais de Neustrie, fut chargé de les recouvrer, et d'en chasser Bertoalde, maire du palais de Bourgogne, que Brunehaut, dans l'intention de le faire périr, avait envoyé occuper la forêt bretonne avec un faible détachement de trois cents hommes. Landry, s'étant saisi de plusieurs places entre les deux rivières, marcha droit à la forêt bretonne pour y surprendre et enlever le maire du palais de Bourgogne. Celui-ci, qui avait eu avis de la marche et deviné le dessein de son adversaire, ne voyant pas, dans la position qu'il occupait, la possibilité de tenir avec trois cents hommes contre toute une armée, donna l'ordre à ses gens de se retirer par les bois, chacun pour leur compte. Quant à lui, marchant toujours de nuit et par des chemins peu frayés, il parvint à gagner Orléans, où il se mit en sûreté, contre l'attente de Brunehaut.

Landry vint bientôt l'y investir, et demanda à lui parler. Alors Bertoalde s'étant montré sur le rempart, le ministre de Clotaire lui reprocha d'avoir fui lâchement. Le maire du palais de Bourgogne répondit que la réputation militaire qu'il s'était acquise le disculpait suffisamment de ce reproche, ajoutant que, seul, il n'avait pas cru pouvoir résister à une armée, mais qu'il ne fuirait jamais lorsque les forces seraient moins inégales ; que, pour preuve, il offrait de combattre seul à seul avec lui, laissant à Dieu et à leur valeur personnelle le soin de décider de la victoire. Landry ayant écarté cette proposition par quelques raisons spécieuses, Bertoalde lui proposa de remettre à vider leur querelle à la plus prochaine affaire, lui promettant de se montrer au premier

rang, vêtu de rouge, afin qu'il pût le reconnaître tout d'abord. Landry lui fit la même promesse, et tous deux s'engagèrent à ce duel par serment.

604.

*Bataille d'Etampes.* — Cependant Thierry, roi de Bourgogne, arriva au secours d'Orléans avec une armée. A son approche, Landry leva le siège, et se retira vers Etampes, où il rejoignit un corps de troupes qui l'attendait. Thierry, accompagné de Bertoalde, l'y suivit, et les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, séparées seulement par un ruisseau et par un petit défilé. A peine l'avant-garde, commandée par Bertoalde, était-elle passée, qu'elle fut chargée par l'armée de Landry. Bertoalde, vêtu de rouge, ainsi qu'il l'avait promis, se précipita aux premiers rangs, et soutint bravement cette attaque, cherchant des yeux et appelant à haute voix Landry, qui ne parut pas. C'en était assez pour l'honneur, mais Bertoalde avait résolu de mourir glorieusement. Instruit que la reine Brunehaut avait décidé le roi de Bourgogne à lui ôter sa charge, il ne voulait point survivre à cet affront. Ainsi déterminé, et après avoir donné, par sa résistance, le temps au reste de l'armée de passer le ruisseau et de se ranger en bataille, il se jeta au plus fort de la mêlée, et se fit tuer après des prodiges de valeur. Dès que les autres troupes de Thierry, deux fois plus nombreuses que le premier corps, eurent traversé le ruisseau et le défilé, elles vainquirent celles du roi de Soissons, en tuèrent grande partie, et forcèrent le reste à prendre la fuite. Mérovée, enfant de cinq ans, confié par Clotaire, son père, au général, afin d'animer les soldats par la vue de ce précieux dépôt, fut pris dans la mêlée ou dans la déroute, et, selon quelques écrivains, massacré par ordre de Brunehaut<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 25 et 26; Aimoin, lib. III, cap. 91.; Paul. Emil., *Histor.*

*Théodebert et Thierry font la paix avec Clotaire II.* — Pendant que l'armée du roi de Bourgogne battait Landry du côté d'Etampes, Théodebert, roi d'Austrasie, s'avancait aussi avec la sienne contre Clotaire, qui était à la tête de ses principales forces dans les environs de Compiègne. Les deux rois allaient en venir aux mains lorsque la nouvelle de la défaite de Landry arriva. Théodebert, soit jalousie contre son frère et son allié, qui s'était emparé de Paris après la bataille d'Etampes, soit pitié pour le vaincu, fit la paix avec Clotaire à Compiègne, et les deux armées rentrèrent dans leurs foyers sans effusion de sang. Quelque temps après, Thierry crut devoir entrer également en accommodement avec le roi de Neustrie<sup>1</sup>.

*Guerre entre Théodebert et Thierry.* — Mais la paix fut rompue l'année suivante. Offensé d'un traité fait à contre temps sans sa participation, vivement excité d'ailleurs par Brunehaut, à laquelle Théodebert était devenu odieux depuis qu'il l'avait expulsée de Metz; persuadé par elle que celui qui se disait son frère n'était que le fils d'un misérable jardinier<sup>2</sup>, Thierry entra avec une armée sur les terres du roi d'Austrasie. Il était accompagné d'un duc nommé Protade, chargé précédemment de la régie du fisc, et que Brunehaut venait de faire nommer maire du palais<sup>3</sup>, dignité

605.

<sup>1</sup> Fredegar., cap. 26.

<sup>2</sup> *Epitom. vel Append. Gregor. Turon.*, cap. 27.

<sup>3</sup> Majordome (*major domus*). Grégoire de Tours appelle ce grand officier nourricier et tuteur du roi (*nutritius et baiulus regis*). Cette dignité existait chez les Francs sous le nom de *mord-dom* (juge à mort, grand juge). On suppose que ce mot barbare fut interprété, par les Gallo-Romains, comme celui de *major domus*, qui désignait un officier principal de la cour des derniers empereurs. La charge de majordome ou de maire du palais paraît avoir été à la nomination du peuple ou du conseil de la nation, plutôt qu'à celle du roi.



qui commençait à dominer toutes les autres à la cour des successeurs de Clovis.

Théodebert, après avoir soumis quelques peuplades saxonnes révoltées, ne tarda pas à entrer lui-même en campagne. Les armées des deux frères se rencontrèrent dans un lieu nommé en latin *Carasiacum*, situé sur les frontières d'Austrasie et de Bourgogne. Une affaire générale paraissait inévitable, lorsque les soldats bourguignons, excités par leurs chefs, se soulevèrent contre Protade, et l'égorèrent dans la tente du roi, quelques efforts que fit le prince pour sauver son favori. Thierry, effrayé, se hâta de conclure avec son frère un traité de paix qui dura cinq ans<sup>1</sup>.

610. *Théodebert réunit à ses états une partie de ce qui avait été distrahit pour ajouter au royaume de Bourgogne.* — Lors de la mort de Sigebert, les pays connus aujourd'hui sous la dénomination d'Alsace, de Suntgaw, de Turgaw, et une partie de la Champagne, avaient été démembres du royaume d'Austrasie, et ajoutés à celui de Bourgogne. Théodebert, qui regardait comme une lésion faite à son droit d'aînesse cette disposition testamentaire du feu roi, avait toujours conservé le dessein de réunir ces pays à son royaume, sans toutefois oser jusque-là l'entreprendre. Une guerre, dont Thierry fut menacé par Agiulphe, roi des Lombards, et Vetteric, roi d'Espagne, pour avoir osé renvoyer, au bout d'un an et sans vouloir restituer sa dot, la fille de ce dernier prince, qu'il avait dû épouser, fit juger à Théodebert que le moment était enfin venu de reprendre ce qui lui appartenait<sup>2</sup>. En conséquence, tandis que Brunehaut et le roi de Bourgogne s'efforçaient de conjurer l'orage du

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 27; Paul. Emil.; Aimoin., lib. III, c. 92.

<sup>2</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 30.



côté de l'Espagne, il se jeta avec une armée dans l'Alsace, et s'en empara.

Tranquille désormais à l'égard des Visigoths, dont l'intrigante Brunehaut avait su prévenir les justes ressentimens, Thierry se mit en devoir de repousser l'agression de son frère, et demanda du secours à Clotaire. Celui-ci, par le conseil de l'évêque Colomban, qu'il avait alors à sa cour, déclara vouloir rester étranger au différent, engageant d'ailleurs les deux rois à terminer plutôt leur querelle par la voie des négociations que par celle des armes. Le roi de Bourgogne et celui d'Austrasie accueillirent cette proposition, et convinrent de faire juger leurs droits par une assemblée nationale, dans la ville de Seltz sur le Rhin, où ils se rendraient l'un et l'autre.

Thierry n'y mena qu'une escorte de dix mille hommes<sup>1</sup>. Théodebert y vint, contre la foi jurée, avec une armée nombreuse, et, par un traité forcé, s'appropriâ tout ce qu'il venait d'envahir.

Les Allemands, à la faveur de cette guerre, se jetèrent dans la Bourgogne trans-jurane, pillèrent, incendièrent le territoire de Lausanne et d'autres cantons, défirent les ducs Abbelin et Herpin, qui étaient venus pour les combattre, et rentrèrent chez eux riches de captifs et de butin.

*Guerre de Thierry, roi de Bourgogne, contre Théodebert, son frère.* — Le roi de Bourgogne, ivre de vengeance, ne se fut pas plus tôt tiré des mains de son perfide frère, qu'il prit des mesures pour rentrer en possession de ce qu'il venait d'accorder à la force. Ses préparatifs de guerre durèrent toute l'année suivante, mais, avant d'entrer en cam-

611.

<sup>1</sup> *Ibique Theudericus cum scaritis tantum x millibus accessit.*

(FREDEGAR, *Chroniq.*, cap. 37.)

On fait dériver le mot *scarites* de *scara*, qui signifie, compagnie d'hommes d'armes ou escadrons.

pagne, il s'assura d'abord de la neutralité de Clotaire, en s'engageant à ne point signer de paix avec Théodebert sans s'obliger à restituer au roi de Soissons cette même province de Dentelen, entre l'Oise et la Seine, dont Clotaire avait été dépouillé par ses deux cousins, onze ans auparavant.

Dès le mois de mai 612, Thierry ayant rassemblé près de Langres toutes les troupes que purent lui fournir les diverses provinces de ses états, les conduisit, par Andelot, sur le château de Nanci, dont il se rendit maître; il joignit ensuite les Austrasiens dans une plaine voisine de Tours, les vainquit, en détruisit le plus grand nombre, et dispersa le reste. Théodebert, fuyant, ne se crut point en sûreté dans Metz, sa capitale, et ne s'arrêta qu'à Cologne. Le roi de Bourgogne le suivit, sans toutefois oser passer le Rhin, au-delà duquel Théodebert leva, en toute hâte, une armée nouvelle, formée de Francs indigènes, de Thuringiens, de Saxons, et d'autres peuples voisins de la France germanique.

612.

*Bataille de Tolbiac.* — Avec ces troupes, réunies aux débris de sa défaite, il revint attaquer le roi de Bourgogne, qui, après avoir traversé la forêt des Ardennes, et porté le ravage et la désolation dans toute cette partie du royaume d'Austrasie, était venu camper non loin de Tolbiac. Thierry y fut une seconde fois vainqueur. Bien que le récit de la bataille engagée entre les deux frères ennemis, dans des champs déjà fameux par la victoire de Clovis sur les Allemands, et par celle de ses fils sur un roi des Thuringiens, ne nous fasse connaître ni la disposition du terrain, ni l'ordonnance des troupes, ni leurs manœuvres, cette narration présente toutefois quelques particularités remarquables : une mêlée furieuse, un courage intrépide, une égale obstination à ne point reculer, des bataillons détruits conservant leur premier ordre, les morts entassés dans leurs rangs, et si pressés les uns contre les autres, que

plusieurs restaient debout comme s'ils eussent été en vie <sup>1</sup>. Les Austrasiens, fuyant vers Cologne, ne perdirent pas moins de soldats dans la déroute, qu'ils n'en avaient laissé dans le combat. Depuis Tolbiac jusqu'à cette ville, c'est-à-dire, dans un espace de sept lieues, la terre était couverte de cadavres. Le vainqueur entra à Cologne. Théodebert, poursuivi au-delà du Rhin par Berthaire, chambellan du roi de Bourgogne, fut pris et ramené à Cologne. Présenté à son frère, celui-ci l'envoya, chargé de chaînes, à Châlons-sur-Saône, après l'avoir fait dépouiller de toutes les marques de sa dignité royale, de son baudrier et de son épée, dont il récompensa Berthaire. La vindicative Brunehaut, heureuse de pouvoir assouvir la haine qu'elle gardait à son petit-fils, le dégrada d'abord par la tonsure ecclésiastique, et le fit massacrer quelque temps après. Non moins cruel envers le jeune Mérovée, fils de son malheureux frère, Thierry livra cet enfant aux bourreaux, qui lui écrasèrent la tête contre une pierre <sup>2</sup>.

*Mort de Thierry II.* — Devenu, par la mort de son frère, maître du royaume d'Austrasie, Thierry, fier de sa puissance, ne paraissait nullement disposé à remplir les engagements qu'il avait contractés envers Clotaire au commencement de la guerre. Celui-ci, voyant Théodebert sans ressources après la bataille de Tolbiac, n'avait point attendu le retour du roi de Bourgogne vainqueur, pour se faire justice par ses pro-

613:

<sup>1</sup> *Fertur à Francis cæterisque gentibus ab antiquis sic fortiter nec aliquando fuisse prælium conceptum, ibique tantæ strages ab utroque exercitu factæ sunt, ubi fabangæ ingressu certamini contra se præliabant, et cadavera occisorum undique non haberent ubi inclinata jacerent, sed stabant mortui inter cæterorum cadavera stricti quasi viventes.*

(FREDEGAR., *Schol.*, cap. 38.)

<sup>2</sup> Fredegar, cap. 37 et 38; Aimoin., lib. iv, cap. 28; *Append. Greg. Turon.*, cap. 38 et 39; Paul. Emil., *Hist.*; Vales., lib. xvii; Mézerai; P. Daniel; le président Hénault; Sigrais, etc.

pres mains. Profitant donc de l'éloignement de Thierry, il s'était mis en possession du pays ou duché de Dentelen, prix stipulé de la neutralité qu'il avait observée entre les deux frères. Thierry s'en offensa, réclama impérieusement contre une cession qu'il était résolu de ne point ratifier, et somma Clotaire de retirer promptement ses troupes du territoire envahi. Sur le refus de Clotaire, il fit entrer dans le royaume de Soissons une grande armée qui commença de nouvelles hostilités. Des flots de sang allaient encore couler, lorsqu'en passant à Metz Thierry fut attaqué d'une maladie dont il mourut en peu de jours. Il avait alors vingt-six ans; son règne en avait duré dix-sept<sup>1</sup>.

*Clotaire II, roi de Soissons ou de Neustrie, s'empare des états de Thierry. Mort de Brunehaut.* — Le roi de Neustrie, délivré d'un ennemi redoutable, passa promptement de la crainte de perdre son royaume à l'ambition de s'emparer des deux autres. Assez artificieux pour corrompre les grands les plus accrédités d'Austrasie et de Bourgogne, et s'attacher Arnolphe et Pépin, deux seigneurs qui furent la souche de la famille Carlovingienne, il s'avança avec une armée dans la Champagne, passa la rivière d'Aisne, et parvint jusqu'auprès de Châlons-sur-Marne. Il comptait déjà dans ses troupes un grand nombre d'Austrasiens qui s'étaient déclarés ouvertement pour lui, et le patrice Alethe, les ducs Roccon, Sigoalde, Eudelan, principaux chefs de l'armée de Thierry, entraînés par la haine que leur inspirait Brunehaut, avaient secrètement embrassé le parti du roi de Neustrie. Toutefois l'armée de Sigebert, fils aîné de Thierry, s'étant avancée jusque dans la plaine de Châlons, pour défendre les frontières d'Austrasie, allait livrer bataille, lorsqu'à un certain signal les généraux qui trahissaient leur

<sup>1</sup> Fredegar., *Epit.*, cap. 37 et 38; Aimoin., lib. III, cap. 98; P. Emil., *Hist.*; *Append. Gregor. Turon.*, cap. 99; Dupleix, *Hist. de Fr.*, tom. I.



maître firent sonner la retraite, et les soldats, craignant quelque surprise, commencèrent à tourner le dos.

Clotaire, ainsi qu'il en était convenu avec les conjurés, retint son armée dans la poursuite des fuyards, et les suivit à petite journée. Abandonné de ses troupes, Sigebert fut pris et livré à Clotaire ainsi que Corbus et Mérovée, ses frères. Le dernier des fils de Thierry, Childebert, ayant été placé sur un cheval par un serviteur fidèle, s'échappa, et ne reparut plus depuis. Le roi de Soissons fit impitoyablement égorger Corbus et Sigebert, et n'épargna Mérovée, dont il était le parrain, qu'en le condamnant à la vie monastique. Brunehaut, qui s'était sauvée dans un château de la Bourgogne trans-jurane, ne tarda pas à tomber entre les mains de Clotaire. Le digne fils de l'exécrable Frédégonde, après avoir reproché à la veuve de Sigebert d'avoir causé la mort de dix rois, la livra à des supplices atroces, trop outrageans, quels que fussent ses crimes<sup>1</sup>, pour une reine, fille, mère, aïeule de rois. Après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tortures pendant trois jours consécutifs, on la fit monter sur un chameau, et promener par tout le camp à la vue des soldats, qui l'accablèrent encore de coups et d'insultes. Enfin on l'attacha par les cheveux, par un pied et par un bras, à la queue d'un cheval indompté, qui la mit bientôt en pièces, et termina ainsi son infamie et ses tourmens<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous n'entreprendrons point, à l'exemple de l'historien Velly, de faire l'apologie de cette reine, mais qu'il nous soit permis de dire qu'une partie des crimes dont on l'accuse ne sont rien moins que prouvés, et que ce qui paraît plus avéré, appartenant aux mœurs du temps, ne dépasse point la mesure des successeurs de Clovis. On ne peut d'ailleurs refuser à Brunehaut des qualités que la plupart des autres princes dont nous parlons étaient loin d'avoir; une grande force de caractère, un courage viril, et une science de gouvernement étonnante pour le siècle où cette princesse vécut.

<sup>2</sup> Fredegar., c. 40, 41 et 42; *Appendix ad Marcelli chronic.*; Aimoin., lib. iv, c. 1; Adon. Vienn., *Chronic.*; Dupleix; Mezerai; Cordemier, etc.



Immédiatement après avoir décrit ces épouvantables guerres domestiques qui surpassent en horreur tout ce que la fable nous raconte de la famille d'Atrée ou de celle des Labdacides, un historien fait le portrait de Clotaire, et le représente comme un prince religieux, humain, Débonnaire et doué des plus belles qualités<sup>1</sup>.

Avant de passer au nouveau règne de ce prince, faisons remarquer incidemment à nos lecteurs que, pour la troisième fois, depuis Clovis, les divers royaumes qui partageaient la France, se trouvaient réunis sous la même autorité, et gouvernés par un seul souverain.

613.-528. *Clotaire seul roi de France. Campagne de Dagobert, son fils, contre les Saxons.* — Devenu monarque de toute la France, l'extrême attention qu'apporta Clotaire à éviter les guerres du dehors, ne méritait pas, sous plus d'un rapport, les louanges exagérées que lui ont prodigué les anciens historiens<sup>2</sup>. La facilité avec laquelle il céda aux Lombards des places importantes dans les Alpes, et leur remit, pour (617) trente-six mille sous d'or une fois payés, le tribut annuel de douze mille, que Gontran avait imposé à ces peuples, put faire mettre en doute s'il aimait plus la paix, ou s'il craignait davantage la guerre. Cette longue tranquillité de son règne fut cependant troublée par les insultes de quelques voisins inquiets. Une révolte des Gascons (626)<sup>3</sup>, excités par un évêque nommé Senoc, se borna à quelques courses de brigandage, et n'eut pas de suite. Les hostilités

<sup>1</sup> *Iste Clotarius fuit patientiæ deditus, litteris eruditus, timens Deum, ecclesiarum et sacerdotum magnus munerator, pauperibus eleemosinam tribuens; benignum se omnibus ac pietate plenum ostendens, etc., etc.*

(FREDEGAR., *Chronic.*, cap. 42.)

<sup>2</sup> Aimoin., lib. iv, cap. 18; Fredegar., *Chronic.*, cap. 45 et sequent.; P. Emi., *Hist.*; Ot. Frising., lib. v, cap. 9.

<sup>3</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 54.

des Saxons furent plus graves. Bertoalde, un de leurs ducs ou rois, renforcé de quelques auxiliaires ses voisins, s'était jeté, avec de nombreuses troupes, sur des contrées de la France germanique (627). Dagobert, fils de Clotaire, à la tête des Austrasiens, dont son père lui avait cédé la couronne<sup>1</sup>, passa promptement le Rhin, entra dans la Saxe, y fut battu pres du Weser, eut son casque fracassé d'un coup de sabre, et se retrancha dans un poste avantageux, où il attendit impatiemment le secours d'un renfort, que Clotaire lui amena quelques jours après. Les deux armées étaient campées sur les deux rives du Weser. A l'arrivée du roi, les soldats austrasiens poussèrent de grands cris de joie, qui furent entendus du camp ennemi. Cependant Bertoalde, ajoutant foi à la nouvelle de la mort de Clotaire, qui s'était répandue quelques jours auparavant, s'efforçait de rassurer ses soldats, et ranimait leur courage ébranlé. Cherchant toutefois à connaître ce qui se passait dans le camp des Austrasiens, il s'avança sur le bord de la rivière, au moment même où Clotaire, avec un gros de cavalerie, était sur l'autre rive. Ce prince, l'ayant aperçu, ôta son casque, et lui fit voir sa longue chevelure, déjà mêlée de beaucoup de cheveux blancs. Le duc, qui le reconnut, se prit à le railler, l'invitant à venir une autre fois non pas après, mais avant la bataille. Clotaire, irrité, lança son cheval dans l'eau, traversa le fleuve, suivi d'une poignée de braves, et marcha droit sur Bertoalde. Celui-ci, étonné de cette hardiesse, hésita un moment s'il attendrait le roi, ou s'il prendrait la fuite. Clotaire l'atteint, le renverse, le tue de sa propre main, et fait élever sur la pointe d'une longue pique sa tête sanglante. Sur ces entrefaites, l'infanterie française, inquiète du roi, encouragée par son exemple,

<sup>1</sup> En 617.

traverse également le Weser à la nage, non sans beaucoup de peine et de danger, tombe avec impétuosité sur les Saxons privés de leur chef, et les taille en pièces. Clotaire ne borna pas là sa vengeance. Non-seulement tous ceux qu'on trouva les armes à la main furent massacrés, mais le carnage s'étendit dans tout le territoire des révoltés. Une ancienne chronique ajoute que Clotaire donna l'ordre d'égorger tous ceux qui dépasseraient la longueur de son épée, ce qui fut exécuté<sup>1</sup>.

628. *Mort de Clotaire II.* — Cette expédition fut la dernière du règne de Clotaire. Ce prince mourut quelques mois après, dans la quarantième année de sa vie et de son règne.

<sup>1</sup> *Gesta regum Franc.*, cap. 41; *Gesta Dagoberti*, cap. 14; *Vita Sancti Sigiberti*; Adon. Vienn., *Chronic.*

---

**CHAPITRE IV.**

De l'an 629 à 752.

Dagobert, seul roi de France, donne l'Aquitaine en apanage à son frère Caribert. Il fait la guerre aux Esclavons-Vinides. Une armée française passe en Espagne pour détrôner le roi des Visigoths Suintila. Suite de la guerre contre les Esclavons. Les Gascons et les Bretons reprennent les armes contre Dagobert et sont défaits. Mort de Dagobert. Ambition de Grimoald, maire du palais de Sigebert II. Guerre de Thuringe. L'armée austrasienne est battue par le duc de Thuringe. Mort de Sigebert II. Grimoald veut placer la couronne sur la tête de son fils. Mort de Clovis II. Clotaire III roi de Neustrie, et Childebert II roi d'Austrasie. Une armée française est battue en Italie. Conduite d'Ebroin, maire du palais de Neustrie. Mort de Clotaire III. Thierry III, qui lui succède, est confiné avec Ebroin dans un cloître. Incertitudes historiques sur une campagne des Français contre les Visigoths. Excès et mort de Childéric II. Thierry III remonte sur le trône. Dagobert II roi d'Austrasie. Ebroin maire du palais de Neustrie et de Bourgogne. Révolution en Austrasie. Pepin d'Héristal gouverne seul ce royaume. Mort d'Ebroin. Ses successeurs dans l'emploi de maire du palais de Neustrie et de Bourgogne. Pepin déclare la guerre à Thierry III. Bataille de Testri. Pepin gouverne les trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne. Soumission des peuples qui avaient secoué le joug des rois de France. Pepin continue à régner sous le nom des fils de Thierry III. Succès de Pepin dans différentes guerres; sa mort. Les Neustriens secouent l'autorité de la veuve et du fils de Pepin. Mort de Dagobert III; Chilpéric II lui succède. Charles, fils adultérin de Pepin, veut reprendre l'autorité de son père; il est battu par les Frisons et les Neustriens réunis. Ces derniers ravagent l'Austrasie. Bataille d'Amblève. Bataille de Vinci. Charles s'empare de Cologne et des trésors de Pepin. Eudes, duc d'Aquitaine, embrasse le parti de Chilpéric II. Charles bat les Neustriens et les Aquitainiens réunis; il gouverne, sous le nom de Chilpéric II, la Neustrie et la Bourgogne. Mort de Chilpéric II. Guerres et exploits de Charles contre différents peuples. Invasion des Maures

ou Sarrasins en France. Le duc Eudes est vaincu par Abderame. Charles s'unit au duc d'Aquitaine contre les Maures. Succès de ces derniers. Bataille de Poitiers. Les Maures sont vaincus. Charles Martel fait prêter serment de fidélité au duc d'Aquitaine. Expéditions de Charles Martel en Bourgogne et en Septimanie ; prise de plusieurs villes sur les Maures. Mort de Thierry IV. Nouvelles guerres contre les Saxons et les Maures. Mort de Charles Martel ; partage de son autorité entre ses deux fils Carloman et Pepin. Ceux-ci soumettent les Aquitains et les Allemands. Childéric III proclamé par Pepin roi de Neustrie et de Bourgogne. Guerre contre les Bavarois et les Saxons. Hunolde, duc d'Aquitaine, vaincu par Pepin. Pepin gouverne seul la France après la retraite de Carloman, son frère. Griffon, troisième fils de Charles Martel, fait la guerre à Pepin. Tassillon duc de Bavière. Pepin monte sur le trône de France ; fin de la première race royale, dite des Mérovingiens.

Dans une période de soixante années, nous allons voir les faibles successeurs de Clotaire, assoupis sur leur trône, oublier le courage et la gloire de leurs ancêtres, attiédir par leur inertie et dénaturer l'esprit militaire national, jusqu'à la violente révolution qui le rétablit, en même temps qu'elle devait substituer une autre race à celle de Clovis.

629-631. *Dagobert restreint son frère Charibert à l'Aquitaine pour tout apanage.* — Après la mort de son père, Dagobert, déjà roi d'Austrasie, prit possession des deux autres royaumes de Neustrie et de Bourgogne, restreignit son frère puîné Charibert, Caribert ou Aribert, à une portion de l'Aquitaine, avec la ville de Toulouse pour sa résidence, et quelques districts sur la lisière des Pyrénées. Ce dernier prince mourut en 631, après avoir, suivant quelques chroniques, soumis les Gascons indociles. Son fils Chilpéric le suivit bientôt dans la tombe. Dagobert, qui fut soupçonné d'avoir fait assassiner ce neveu, se ressaisit de tout ce qu'avait possédé Charibert dans l'Aquitaine et la Gascogne, et s'empara de ses trésors<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Fredegar., cap. 61 et sequent.



*Guerre de Dagobert contre les Esclavons-Vinides.* — Tandis que Dagobert était occupé à recueillir cette succession, une guerre s'alluma à l'autre extrémité de ses états dans la Germanie. Les Slaves, Slavons ou Esclavons (suivant la prononciation moderne), peuples fort nombreux, n'occupaient pas seulement alors le pays qui porte aujourd'hui leur nom, entre la Save, la Drave, le Danube, la Styrie et la Carniole : l'Esclavonie, suivant les anciens auteurs, comprenait encore la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, et mêmes quelques circonstances historiques portent à croire que, sous le règne dont nous parlons, ils s'étaient répandus sur la rive gauche du Danube jusque dans la Bohême, puisque nous verrons par la suite qu'ils faisaient des courses sur les terres des Français dans la Thuringe. Outre leur dénomination de Slaves, commune aux différentes tribus, ils en avaient une particulière, selon le canton qu'ils habitaient. Ceux dont il s'agit ici s'appelaient Vinides ou Venèdes. Ils avaient donné leur nom au golfe venadique, à l'embouchure de la Vistule, où ils avaient été fixés autrefois, et s'étaient avancés jusqu'au Danube et au-delà. La fortune, par un de ses jeux bizarres, avait mis à leur tête un marchand français, né dans le territoire de Sens, nommé Samon, qui, par son habileté et ses victoires, après les avoir affranchis de l'insupportable tyrannie des Huns-Abares, était destiné à les défendre contre les Francs. Quelques marchands français ayant été insultés et pillés, Dagobert envoya demander satisfaction de cet outrage. Sichaïre, son ambassadeur, négligeant les voies conciliatrices de la douceur, s'emporta tellement en injures et en menaces, qu'il rendit tout accommodement impossible. Samon, irrité de son audace, fit chasser l'envoyé de sa présence, toutefois avec défense de lui faire aucun mal. De retour en France, Si-

chaire, dissimulant ses torts pour augmenter ceux du roi des Esclavons, parvint à déterminer le pacifique Dagobert à entreprendre une guerre, dont l'heureuse issue paraissait assurée. Secondé par le roi des Lombards, avec lequel il venait de contracter alliance, Dagobert envoya sur les terres des Esclavons trois corps d'armée, l'un composé d'Allemands-Bavarois, l'autre de Lombards, et le troisième de Français-Austrasiens. Menacés sur trois points, les Esclavons de leur côté disposèrent tout pour une défense vigoureuse, et partagèrent également leurs forces en trois corps. Les Allemands, sous la conduite de leur duc Chrodebert, Crodobert ou Clodobert, attaquèrent les premiers les Vinides, et les battirent complètement. Les Lombards remportèrent une victoire non moins décisive, et firent un grand nombre de captifs. Les Austrasiens seuls échouèrent dans leur attaque. Après avoir, pendant trois jours consécutifs, donné inutilement l'assaut à un camp retranché que défendait Samon en personne, à la tête de ses principales forces, ils furent repoussés avec beaucoup de perte, autant par la valeur de l'ennemi que par leur propre découragement<sup>1</sup>. Ces trois sanglantes journées avaient tellement affaibli les forces des généraux de Dagobert, qu'ils appréhendèrent d'être bientôt assiégés à leur tour dans leur camp. Rebutés de combattre pour un roi qu'ils méprisaient, pour un prince spoliateur de ses sujets, la plupart des soldats abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, et s'en retournèrent chez eux en se dispersant. La première conséquence de cet échec fut la désertion du duc des Esclavons-Urbiens, nommé Dervan. Il était autrefois soumis aux rois de France, mais il crut pou-

<sup>1</sup> Frédégaire donne le nom de *Castrum vogastense* au camp de Samon; mais il n'indique pas assez son emplacement, pour qu'on puisse le retrouver dans la géographie moderne.

voir alors embrasser avec avantage le parti des vainqueurs, et fit plusieurs excursions dans la Thuringe<sup>1</sup>.

*Une armée française passe en Espagne pour détrôner le roi des Visigoths Suintila.* — Vers ce temps, une révolution eut lieu en Espagne. Suintila, roi des Visigoths, les gouvernait avec gloire depuis six ans, lorsque, aveuglé par sa tendresse pour son fils, et au mépris de la loi fondamentale qui rendait la couronne élective, il crut pouvoir s'associer cet enfant, et le désigner pour son successeur. Cette conduite imprudente lui aliéna le cœur de ses peuples, et mécontenta les grands. Sisenand, un des principaux de la nation, homme puissamment riche, brave autant qu'ambitieux, osa prétendre à la couronne. Il se forma un parti, et il passa à la cour de France, pour engager le roi Dagobert à l'appuyer. Séduit par l'appât du gain et par les promesses de Sisenand, l'avidé Dagobert fit lever en Bourgogne une armée assez considérable, et donna l'ordre aux ducs Venerandus et Abundantius, qui commandaient dans le pays de Toulouse, de passer d'abord les Pyrénées avec tout ce qu'ils pourraient réunir de troupes dans leur gouvernement, en attendant que celles de Bourgogne les suivissent. Les deux chefs français s'étant avancés jusqu'à Saragosse, et affectant de répandre le bruit que l'armée de Bourgogne n'était qu'à quelques marches derrière eux, Suintila, bientôt abandonné par le petit nombre de partisans qui lui restaient, s'enfuit en Afrique, et Sisenand fut proclamé roi. Dagobert reçut deux cent mille sous d'or pour prix des secours qu'il avait fournis<sup>2</sup>.

631.

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 48, 67 et 68; Aimoin., lib. iv, cap. 9 et 23; Dupleix, *Hist. de Fr.*; Mézerai; Daniel; Hénault; Sigras, etc.

<sup>2</sup> Aimoin., lib. iv, cap. 24 et 25; Fredegar., *Chronic.*, cap. 73; Paul Emil., *Hist.*; Mariana, *De reb. Hisp.*, lib. vi, cap. 4; Dupleix.

632. *Suite de la guerre contre les Esclavons.*—Pendant qu'une partie des forces de Dagobert était occupée en Espagne, les Vinides et les Urbiens victorieux continuaient leurs ravages dans la France germanique. L'insouciant monarque se décida enfin à marcher contre eux. A la tête de l'armée de Bourgogne, soutenue des troupes d'Austrasie et de celles de Neustrie réunies à Metz, il s'avança par la forêt des Ardennes jusqu'à Mayence, pour y passer le Rhin. Il était depuis quelques jours dans cette ville, lorsque les envoyés du duc des Saxons vinrent lui offrir de défendre, avec les seules troupes du pays, la frontière de l'empire français contre les Esclavons, à la condition d'être exempts d'un tribut de cinq cents bœufs qui avait été imposé par Clotaire 1<sup>er</sup>. Dagobert accepta l'offre. Les Saxons, selon leur coutume, ayant juré sur leurs armes d'exécuter fidèlement le traité, se mirent en campagne, mais avec peu de succès, et ne tardèrent pas à retirer tout à fait leurs troupes <sup>1</sup>.

633. *Dagobert place son fils Sigebert sur le trône d'Austrasie.* — Ce fut dans ces circonstances que Dagobert plaça sur le trône d'Austrasie son fils Sigebert, enfant de trois ou quatre ans, afin d'intéresser les Austrasiens, fatigués de ses vexations, et qui réclamaient un monarque indépendant, à mieux défendre les frontières de la France contre les Slaves, que ne le faisaient les Saxons. Le roi ayant eu un second fils l'année suivante (634) <sup>2</sup>, les Neustriens et les Bourguignons obtinrent le même privilège que les Austrasiens.

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 74 et 75; Aimoin., lib. iv, cap. 27.

<sup>2</sup> Dagobert, selon le chroniqueur Frédégaire, avait, à l'exemple de Salomon, trois reines ou femmes légitimes, et un grand nombre de concubines. Les trois reines étaient Nantechilde (Nantilde), Wulfegonde et Berchilde. Sigebert, roi d'Austrasie, était fils d'une concubine nommée Ragnetruide; Clovis, que Dagobert fit à sa naissance roi de Neustrie et de Bourgogne, avait pour mère la reine Nantilde.

(FREDEGAR., cap. 58, 59 et sequent.)



*Les Gascons et les Bretons reprennent les armes contre la France, et sont défaits.* — Environ deux ans après, les Gascons et les Bretons, qui n'avaient pas inquiété le territoire français depuis l'avènement de Clotaire II au trône, recommencèrent, comme de concert, leurs incursions et leurs ravages. Pendant que les Bretons s'avançaient du côté du Mans, les Gascons se jetèrent à l'improviste dans l'Aquitaine qu'ils mirent à feu et à sang. Dagobert ordonna de rassembler, de toutes les parties du royaume de Bourgogne, une puissante armée qui, sous un grand nombre de chefs<sup>1</sup>, dont le référendaire Hadoinde était généralissime, les força dans leurs rochers, dans leurs montagnes escarpées et leurs étroits défilés, et accabla cette nation toujours rebelle et redoutable à ses voisins, quoique peu nombreuse. Elle succomba partout, excepté dans la vallée de Soules, où le comte français Arembert se laissa surprendre, et fut taillé en pièces avec les troupes qu'il commandait. Les Gascons, près de leur ruine entière, demandèrent grâce aux autres généraux et obtinrent la paix de Dagobert, en lui renouvelant des sermens de fidélité qui les gênaient peu<sup>2</sup>. Le breton Judicaël, à qui Frédégaire donne le titre de roi, sommé par l'évêque Eloy de mettre bas les armes, vint trouver Dagobert au palais de Clichy, lui fit d'humbles excuses, promit de rester toujours fidèle aux rois de France, ses souverains, et obtint également la paix sans grandes difficultés<sup>3</sup>.

636.

637.

*Mort de Dagobert.* — Dès l'année suivante, la dixième

<sup>1</sup> Les historiens nous ont conservé les noms de ces chefs qualifiés du titre de *duc* ou de *comte* : Arembert, Amalgarius, Leudemare, Vandalmare, Valderic, Barontus, Ermanric, Ariardus, Ramlène, Villibade et Ægmon.

<sup>2</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 78 ; Aimoin., lib. iv, cap. 28 ; *Gesta Dagoberti*, cap. 35.

<sup>3</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 78 ; Aimoin, lib. iv, cap. 29.



de son règne (comme souverain de toute la France), Dagobert finit, à la fleur de son âge, une molle et courte carrière, laissant deux fils en possession de ses états, Sigebert II et Clovis II.

Bien que ce prince eût assisté dans sa jeunesse à une bataille, on peut le compter pour le premier de nos rois appelés *fainéans*, c'est-à-dire, non guerriers, Son inertie ne fut que trop imitée, et bien surpassée par ses deux fils, Sigebert, déjà roi d'Austrasie, et Clovis, héritier désigné des royaumes de Neustrie et de Bourgogne. Enfants l'un et l'autre, le premier, âgé de sept ou huit ans, le second, de quatre ou cinq, ils ne régnèrent que de nom sous la tyrannie de leurs ministres.

640.

*Ambition de Grimoald, maire du palais de Sigebert II.*

— Dès que Sigebert eut perdu Pepin de Landen (communément dit l'ancien), maire de son palais, et précédemment de celui de Dagobert, l'audacieux Grimoald, fils de Pepin, forma une faction pour s'emparer héréditairement de la direction de l'état. Soutenu, dans son entreprise, par Chunibert, évêque de Cologne, il avait pour concurrent Othon, homme aussi entreprenant que lui, et dont le père était gouverneur du jeune roi. Les querelles de ces deux ambitieux partagèrent long-temps la cour de Metz, et Grimoald ne l'emporta sur son rival qu'en le faisant assassiner par Leuthaire, duc des Allemands, l'un de ses plus zélés partisans contre Othon !

Ce fut à l'occasion de ces troubles, que Raoul ou Radulphe, duc héréditaire de Thuringe, déjà disposé à la désobéissance, et, méprisant l'enfance de son nouveau souverain, se révolta ouvertement.

642.

*Guerre de Thuringe.* — Radulphe, qui venait de remporter plusieurs victoires sur les Vinides, avait depuis

! Fredegar., *Chronic.*, cap. 85 et sequent.

long-temps pris des mesures pour se maintenir en possession de son gouvernement, dans le cas où l'on voudrait lui donner un successeur. Il se rendit si redoutable que l'on n'osa rien tenter contre lui tant que vécut Dagobert ; mais, après la mort de ce prince, les ennemis de Radulphe, devenus plus puissans, ayant cherché à lui nuire, il leva hardiment le masque, et se prépara à la guerre.

Sigebert, ou plutôt Grimoald, redoutant les suites que pouvait avoir un pareil exemple, fit publier le ban dans tout le royaume d'Austrasie, et donner un ordre à chaque province de faire marcher au plus tôt le contingent des troupes qu'elles étaient tenues de fournir. Grimoald et le duc Adalgésile se mirent à la tête de cette armée, conduisant avec eux le jeune roi d'Austrasie. Ils passèrent le Rhin, se renforcèrent des troupes de Germanie, et marchèrent vers la Thuringe. Radulphe avait auprès de lui un homme d'une haute naissance, Bavaois d'origine, nommé Farus, dont le père avait jadis été mis à mort par ordre de Dagobert. Ce fut à ce seigneur que Radulphe donna le commandement de l'armée qu'il avait levée pour sa défense. Il lui ordonna de prendre position, avec une partie de ses troupes, au-delà de la forêt appelée *Buchonie* ou *Bugonie*, tandis que lui-même, avec le reste de ses forces, se retirait dans l'intérieur du pays, afin de retenir ces peuples dans ses intérêts. Ainsi le premier effort de l'armée austrasienne tomba sur Farus. Ce lieutenant de Radulphe périt en combattant, et son armée fut taillée en pièces. Animés par ce premier succès, tous les généraux et tous les soldats de Sigebert jurèrent, en se donnant la main, de ne faire aucun quartier à Radulphe<sup>1</sup> ; alors ils traversèrent la forêt Buchonie, et entrèrent dans la Thuringe.

<sup>1</sup> *Omnes primates et exercitus dextras in invicem dantes, ut nullus Radulfo vitam concederet.* (FREDEGAR. *Chronic.*, cap. 87.)

Cependant Radulphe, ayant appris la défaite de Farus, et ne se trouvant plus désormais en état de tenir la campagne, se retrancha sur une montagne près de la rivière d'Unstrutt, dans un camp fortifié de pieux, de palissades ou d'abattis d'arbres, suivant l'usage des Germains. L'armée de Sigebert étant arrivée commença à investir le camp. Parmi les généraux, les uns étaient d'avis d'attaquer sans retard, les autres ne voulaient point combattre avant le délai d'un jour. On s'emporta de part et d'autre; enfin la discussion prit un tel caractère, que Grimoald et Adalgésile, inquiets pour le jeune prince qui assistait au conseil, le firent retirer dans sa tente, autour de laquelle ils placèrent une forte garde. Ceux qui voulaient attaquer le jour même, s'obstinèrent dans leur opinion qui prévalut. Ainsi le duc Bobon, qui commandait les milices d'Auvergne, le comte Enoval, qui conduisait celles du Suntgaw ou de l'Alsace, furent chargés du premier assaut. On y joignit les autres milices dont les chefs avaient été de l'avis prédominant. Adalgésile, avec une partie des siennes, dut demeurer à la garde du roi, tandis que Bobon, avec le reste, soutiendrait les assaillans.

Cette mésintelligence entre les généraux, ce défaut d'ensemble dans leurs opérations, étaient l'effet des intrigues de Radulphe, et des liaisons qu'il entretenait secrètement avec quelques chefs de l'armée, intéressés à ne pas perdre un rebelle puissant qui pouvait les protéger un jour contre l'autorité royale.

642. *L'armée austrasienne est battue par le duc de Thuringe.*

— Le gouverneur d'Auvergne et le comte Enoval ayant formé leurs troupes en bataille, marchèrent sur le camp de Radulphe. Celui-ci voyant, ainsi qu'il l'avait prévu, que les forces royales étaient divisées, et qu'il n'avait devant lui qu'une partie de l'armée, sortit de ses retranchemens,

et vint fièrement au-devant des troupes de Sigebert. Ses soldats, frais et bien disposés, avaient à combattre des gens déjà fatigués par une longue marche, dissidens d'opinion, et mécontents de leurs généraux. Profitant de l'avantage que lui donnait encore sur eux la pente de la colline, il les fit charger rudement de toutes parts, les repoussa, les rompit, et en fit un grand carnage. Les troupes de Mayence, qui marchaient en tête de colonne, furent les premières à lâcher pied, et on soupçonna leur chef d'être d'intelligence avec Radulphe.

L'armée royale essuya une perte considérable. Bobon, le comte Enoval, plusieurs autres chefs de distinction, restèrent sur la place. Fredulphe, grand-maître de la maison du roi, était aussi au nombre des morts; il passait généralement pour être du parti de Radulphe. Spectateur éloigné du combat, et gardé par Adalgésile et Grimoald, qui l'avaient entouré de leurs troupes, le jeune Sigebert vit, d'une éminence où il était placé, périr ses meilleurs soldats, et ne put s'empêcher de répandre des larmes. La retraite fut encore plus humiliante que la défaite. Il fallut négocier avec le superbe Radulphe, qui voulut bien ne pas poursuivre les vaincus. Sans prendre le titre de roi, et affectant même une vaine soumission à Sigebert, il régna de fait dans la Thuringe<sup>1</sup>.

*Mort de Sigebert* II. — Cette expédition fut la seule qui eut lieu pendant le règne d'un prince, moins occupé d'ailleurs d'actions militaires ou d'affaires politiques, que de rechercher l'amitié des moines, qu'il accabla de bienfaits, et pour lesquels il fit bâtir treize couvens; ce qui lui valut d'être mis au rang des saints<sup>2</sup>. 656.

<sup>1</sup> Fredegar., *Chronic.*, cap. 87.

<sup>2</sup> *Vita sancti Sigeberti, reg. Aust.*, auctore Sigeberto, monacho Gemblacense.



Le règne de son frère Clovis ne fut pas plus brillant, et offrit les mêmes abus de l'autorité progressive des maires du palais. Flaocaire, Gaulois d'une illustre naissance, s'était élevé à cette haute dignité dans le royaume de Bourgogne<sup>1</sup>, par la faveur des grands, auquel il promettait la sienne, et par la protection de la reine-mère Nantilde, dont il avait épousé une nièce. Il haïssait mortellement Villibade, duc et patrice de la Bourgogne trans-juranne. N'ayant pu ni abaisser la fierté de son ennemi, ni le faire assassiner, il se servit d'un ordre de Clovis pour l'appeler, sous prétexte de quelques affaires, à Autun, où était alors la cour. Villibade, arrivé auprès de la ville avec une forte escorte de sa province, et un grand nombre de parens et de cliens, se vit attaqué le lendemain par Flaocaire, à la tête de ses partisans et de quelques troupes secrètement rassemblées pour cette perfidie. Le patrice, en se défendant courageusement, perdit la vie dans un combat si inégal, plus semblable à un assassinat qu'à une action de guerre. La plupart des amis de ce seigneur se firent tuer à ses côtés. Ses équipages, ses tentes, ses chevaux furent ensuite pillés par les vainqueurs. Mais le meurtrier ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Comme il descendait la Saône quelques mois après, il fut saisi d'une fièvre chaude qui l'emporta en peu de jours.

Nous trouvons, à cette époque de notre histoire nationale, une telle obscurité dans les légendes et les chroniques arides qui nous servent de guide, qu'il est difficile de déterminer, d'une manière précise, l'époque de la mort de Sigebert II. L'opinion la plus commune la fixe vers l'année 655.

655.

*Grimoald veut placer la couronne sur la tête de son fils.* — A la mort de Sigebert, l'audacieux Grimoald, soutenu par la plupart des grands, qu'il avait mis dans ses intérêts,

<sup>1</sup> Le royaume de Neustrie avait un autre maire nommé Erchinoalde.



ou dont il s'était fait craindre, entreprit de placer la couronne sur la tête de son propre fils, au détriment de Dagobert, fils du feu roi. Il se saisit du jeune prince, lui fit couper les cheveux par Didon, évêque de Poitiers, et on le conduisit, par ses ordres, sur les côtes d'Irlande, sans toutefois attenter à sa vie. Cela fait, il établit hardiment son fils Childebert sur le trône, et il y a quelques preuves qu'il exerça effectivement des actes de royauté. Mais un puissant parti se forma bientôt contre Grimoald; son fils fut détrôné, et lui-même pris et conduit à Paris, où il mourut en prison.

*Mort de Clovis II, seul roi de France.* — Clovis II, dont quelques moines ont fait l'éloge, tandis que d'autres l'ont peint des plus odieuses couleurs, réunit l'Austrasie à ses deux royaumes de Neustrie et de Bourgogne, et mourut gouverné, comme son frère, par les maires du palais.

656.

Sous les règnes obscurs des deux fils de Dagobert, la justice fut sans appui, les lois sans vigueur, le peuple sans défense contre la tyrannie des maires du palais, ou de ceux qu'ils protégeaient. Les progrès de l'anarchie, le goût de la vie monastique, ne pouvaient qu'affaiblir le caractère militaire de la nation; mais rien ne contribua à le dégrader davantage que la longue enfance des fils de Clovis II. Son fils aîné, Clotaire III, âgé de trois ou quatre ans, hérita des royaumes de Neustrie et de Bourgogne; Childeric, le second, de celui d'Austrasie; Thierry, qui était le troisième, n'eut point de domaine.

*Clotaire III, roi de Neustrie, et Childeric II, roi d'Austrasie.* — Clotaire III régna quatre ans, selon les uns, sept, selon d'autres. Plusieurs historiens prolongent son règne jusqu'à dix ans, et quelques-uns même jusqu'à quinze ou seize; au reste ce règne et celui de Childéric II ne furent signalés par aucun événement mémorable, si ce n'est une

656.

guerre en Lombardie, à laquelle la France prit quelque part<sup>1</sup>.

Aribert, roi des Lombards, après un règne de neuf ans, venait de mourir laissant ses états à partager entre ses deux fils, Pertharite et Godebert. Le premier eut en partage le territoire de Milan, et le second, les bords du Tésin. Livrés aux passions de leur âge, et à de perfides conseillers intéressés à semer la discorde entre eux, les deux frères ne vécutent pas long-temps en bonne intelligence. Godebert, dans l'espoir d'écraser son frère, rechercha l'alliance de Grimoald, duc ou prince de Bénévent. Celui-ci, à l'exemple de Grimoald, maire d'Austrasie, dont nous venons de parler plus haut, se défit de Godebert, sous prétexte de venir le secourir, s'empara de ses états, et força Pertharite à se réfugier auprès du roi des Abares. Non content de se voir maître du royaume des Lombards (il ne lui avait pas été difficile de détrôner Godebert), Grimoald menaça le roi des Abares de lui déclarer la guerre s'il continuait de donner asyle au prince fugitif<sup>2</sup>. L'infortuné Pertharite, ne sachant où cacher sa tête proscrite, eut pouvoir se fier à la générosité de son ennemi, et se livra à lui; mais, informé quelques jours après, par un serviteur fidèle, que Grimoald avait résolu de le faire périr, il se sauva de Pavie à la faveur d'un déguisement, et vint demander asyle et protection aux rois de France contre l'heureux usurpateur.

663.

*Une armée française est battue en Italie.* — Les malheurs du prince lombard, sa jeunesse, l'orgueil national français dont il réussit à ranimer quelques étincelles, lui assurèrent la protection des plus puissans seigneurs de la Bourgogne et de l'Austrasie. Il parla et négocia si efficace-

<sup>1</sup> Paul. Diac., *De gest. Longob.*, l. iv, cap. 53 et sequent.

<sup>2</sup> Paul. Diacon., lib. iv, cap. 4 et sequent.

ment, que peu de temps après son évacion de Pavie une armée eut ordre de s'assembler en Provence, et de porter la guerre au-delà des Alpes. L'histoire ne dit point<sup>1</sup> si cette armée était composée des troupes réunies des trois royaumes, ni quels étaient les généraux qui la commandaient.

L'armée française étant restée en Italie, le duc de Bénévent s'avança à sa rencontre, et la joignit dans les environs de la ville d'Atis. Au bout de quelques jours, affectant une terreur qu'il était loin d'avoir, il décampa à la hâte et dans un désordre apparent, abandonnant son camp et tout ce qu'il renfermait. A la vue de ses ennemis, fuyant devant elle, l'armée française se crut victorieuse. Elle courut à leur camp encore tendu, où elle trouva des vivres en grande quantité, beaucoup de vin surtout, abandonné à dessein. La soif, l'intempérance du soldat, ou plutôt l'incurie des chefs, firent réussir le stratagème du duc. Revenant sur ses pas la nuit suivante, il surprit ses adversaires dans le sommeil de l'ivresse. La fuite n'en sauva presque point du massacre général, et les Français, rebutés par cette catastrophe, n'entreprirent pas de s'en venger : on ne songea plus à rétablir Pertharite. Grimoald, quelques années après, conclut un nouveau traité avec le roi de France, que, sur la foi de Paul diacre, nous croyons être Dagobert II, roi d'Austrasie, dont nous aurons bientôt à parler. Pertharite, ne se croyant pas en sûreté en France, fut obligé de passer en Angleterre. Enfin, après dix ans d'exil, et Grimoald étant mort, les Lombards rappelèrent ce prince au trône de son père<sup>2</sup>.

*Conduite d'Ebroin, maire du palais de Neustrie.* — La 664-670.  
reine Batilde, mère de Clotaire III, gouverna le royaume

<sup>1</sup> Le diacre Paul est le seul qui fournisse quelques documens sur cette guerre.

<sup>2</sup> Paul Diacon., lib. v, cap. 5.

de Neustrie et de Bourgogne pendant une grande partie du règne de ce prince. Sa douceur, la fermeté de son caractère, avaient servi de digue aux entreprises d'Ebrouin, maire du palais; mais cette reine pieuse, par une dévotion bien mal entendue pour l'intérêt de ses peuples, ayant cru devoir se retirer dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé, le terrible maire du palais ne mit plus aucun frein à ses violences et à son ambition. Hardi violateur des privilèges de l'église et de la noblesse, il vendit la justice, et s'enrichit impunément de la dépouille de ses victimes.

670.

*Mort de Clotaire III; Thierry III, qui lui succède, est confiné ainsi qu'Ebrouin dans un cloître.* — Sur ces entrefaites, Clotaire étant mort sans enfans mâles, Thierry III, son second frère, qui n'avait point eu de part dans la succession de Clovis II, fut reconnu roi à sa place par les soins d'Ebrouin, et placé sur le double trône de Neustrie et de Bourgogne. Mais la juste haine que les grands et les peuples portaient au tyran qui gouvernait sous le nom du jeune prince, ne tarda pas à éclater; ils se révoltèrent, et portèrent leurs hommages à Childéric II, qu'ils reconnurent pour seul roi de toute la France. Ebrouin, poursuivi jusques au pied des autels, où il s'était réfugié, ne sauva sa vie qu'en se soumettant à la tonsure ecclésiastique; on l'enferma dans le monastère de Luxeuil<sup>1</sup>. Thierry, après avoir également eu les cheveux coupés, fut confiné dans celui de Saint-Denis. Bien que nos chroniqueurs ne rapportent point de combats, il est difficile de croire que de semblables révolutions aient pu s'opérer sans effusion de sang<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ou Luxen. Ce monastère était situé dans le royaume de Bourgogne. C'est aujourd'hui le nom de deux petites villes du département de la Haute-Saône, à six lieues de Vesoul.

<sup>2</sup> *Gesta reg. Franc.*, cap. 45; *Fredegarii continuat.*, cap. 94; *Vita beatae Bathildis*; Ado. Vienn.; Aimoin., lib. IV, cap. 44; Paul. Emil.; *Vita sancti Leodegarii*, cap. 2 et sequent.



*Incertitudes historiques sur une campagne des Français contre les Visigoths.* — On n'est guère mieux instruit de ce que firent ensuite quelques troupes françaises dans une campagne contre Flavius Wamba, roi des Visigoths. Rodericus de Tolède et le jésuite Mariana ne nous apprennent presque rien à cet égard. Tout en écrivant, avec une pompe de style assez bizarre, l'histoire de ce Wamba, *roi de Tolède, qui remporta un triomphe si fameux sur une province révoltée de la Gaule*<sup>1</sup>, l'archevêque Julien n'explique pas si ces troupes françaises avaient marché par le commandement de Childéric, ou si ce n'était que des bandes de volontaires et d'aventuriers, sous des chefs sans aveu. On voit seulement que trois seigneurs de la Septimaine gothique, le comte de Nîmes Hildéric, l'évêque de Maguelonne Gomilde, et l'abbé Ranimire, se révoltèrent contre le roi de Tolède, et réussirent à se faire en peu de temps un puissant parti. Le duc Paul, investi de toute la confiance de Wamba, et envoyé par ce prince dans la province insurgée pour y réprimer la révolte, se mit à la tête des rebelles avec le titre de roi de Narbonne. Au milieu d'une multitude de phrases, plus obscures encore que longues et chargées de termes ampoulés, l'auteur espagnol semble nous apprendre que Paul tira la plus grande partie de ses forces des provinces françaises, les plus voisines apparemment du théâtre de la guerre. Ces auxiliaires, dont il attendait à Nîmes de nouveaux secours, ne purent empêcher une autre armée de Visigoths de forcer la ville. Il y eut un grand nombre de Français tués dans les rues en combattant ; les autres se retranchèrent, avec le reste des partisans de Paul, dans l'en-

<sup>1</sup> *De expeditione et victoria Wambæ regis, qui rebellantem contra se Galliæ provinciam celebri triumpho perdomuit.*

(JULIAN., archiepisc. Toletan.)



ceinte du cirque, appelé aujourd'hui les arènes, où ils furent pris, et quelques jours après renvoyés chez eux, par les ordres du roi visigoth, qui apparemment dédaigna de faire justice d'une troupe de téméraires, et d'exiger des satisfactions de la France. Le comte de Nîmes et les deux prêtres avaient été tués, Paul seul fut livré à Wamba, et promené en triomphe dans toutes les villes du royaume, couvert de haillons, pieds nus, avec une couronne de cuir; on lui creva ensuite les yeux, et on finit par le mettre à mort. S'il faut en croire Rodericus, l'archevêque Julien, et, d'après eux, le jésuite Mariana, le roi de Tolède, après la défaite des rebelles, reprit toutes les villes dont ils s'étaient emparés, et nommément Narbonne, Agde, Bésiers, Nîmes et Maguelonne. Ces trois écrivains sont les seuls qui fassent mention de cette guerre en Septimanie. Sur quelle autorité repose donc la version contradictoire adoptée par Mézerai, lorsqu'il dit : « Le roi des Visigoths n'osa rompre avec la France; au contraire, il chargea de présents tous les Français qu'il avait pris avec le rebelle. Il connaissait bien que cette victoire ne lui avait pas été acquise par ses forces, mais par l'assistance de Dieu, qui avait voulu récompenser le zèle qu'il avait eu pour sa gloire; car, sachant qu'il n'y a rien qui l'offense tant que l'impureté, il avait donné ordre, avant le combat, de prendre dans ses troupes tous ceux qui avaient commis des désordres avec des femmes, et leur avait fait couper la partie par laquelle ils avaient péché. » Quoi qu'il en soit de la singulière piété de Wamba, rapportée par notre historien, qui répugne sans doute à donner la victoire au monarque espagnol, l'archevêque Julien cite un assez long discours de son héros, qui parle avec mépris à ses soldats de la valeur des Gaulois et des Francs, effectivement affaiblie depuis plusieurs règnes. Le même écrivain fait dire encore à Wamba que les Visigoths, incomparablement plus

braves que les Français, connaissent bien et ne doivent pas craindre ce rempart de boucliers dont leur ennemi s'entoure ; ce qui ne mérite au reste d'être observé que comme une preuve que la milice française conservait encore l'ordre serré de la phalange, ou du coin des Germains, et l'ancien usage d'en couvrir la tête et les flancs d'une haie de boucliers contigus <sup>1</sup>.

*Excès et mort de Childéric II.* — Childéric, qui s'était conduit jusqu'alors par les sages conseils de Léodegaire ou Léger, évêque d'Autun, fatigué bientôt des remontrances de son fidèle ministre, se débarrassa de ce censeur incommodé, en le faisant enfermer avec Ebroin dans le monastère de Luxeuil. Libre alors de s'abandonner à toutes les passions de son âge, le jeune prince ne mit plus de bornes à ses excès et à ses débauches. Oppresseur des peuples, infatigable spoliateur des grands, ses innombrables cruautés le rendirent bientôt l'objet de l'exécration générale. Ayant fait outrageusement attacher à un poteau et battre de verges un seigneur nommé Bodeterre ou Bodillon, qui lui avait représenté un peu librement le danger d'une imposition excessive qu'il cherchait à établir, les grands du royaume de Neustrie, irrités de cette insulte, conspirèrent contre ce prince, et résolurent de traiter en tyran celui-là même qui osait les traiter en esclaves. Ils lui dressèrent une embuscade dans la forêt Luchonie ou Loconie <sup>2</sup>, près de Chelles, et l'attaquèrent à son retour de la chasse. Bodillon, ivre de vengeance, massacre le roi de ses propres mains, entre dans le palais, égorge la reine Bilechilde, qui était enceinte, et Dagobert, l'un des petits princes ses fils ; l'autre, que les auteurs nomment Daniel, échappa aux conjurés, et demeura

6734

<sup>1</sup> Roderic. Toletan, l. III, c. 2 ; Julian., archiepiscop., *Hist. Wamb.* ; Mariana, lib. VI, cap. 12 ; Mézerai, *Hist. de Fr.* ; Sigras.

<sup>2</sup> Quelques géographes veulent que ce soit la forêt de Livri.

renfermé pendant quarante-trois ans dans un monastère, d'où il sortit, comme nous le dirons en son lieu, pour monter sur le trône de Neustrie, sous le nom de Chilpéric II<sup>1</sup>.

La mort tragique de Childéric fut suivie d'un interrègne de près de cinq mois, pendant lesquels tous ceux qui avaient été arrêtés ou exilés sous le règne précédent, firent de la France une vaste arène de brigandages et de meurtres. Presque tous les gouverneurs de provinces, loin de chercher à arrêter le désordre, se hâtèrent d'en profiter pour satisfaire leurs animosités particulières, et se firent entre eux une guerre acharnée.

673. *Thierry III remonte sur le trône.*—Cependant Thierry III, dont les cheveux avaient eu le temps de croître pendant sa retraite de Saint-Denis, ayant été reconnu roi par les grands de Neustrie et de Bourgogne, l'évêque d'Autun lui forma bientôt une cour nombreuse à Nogent près Paris. Dans ce même temps Ebroin, qui était échappé de sa prison de Luxeuil, passa promptement en Austrasie, où il forma des partis, avec lesquels il entra dans le royaume de Neustrie. Ses troupes forcèrent sur l'Oise le pont Sainte-Maxence, mal gardé par celles de Thierry. Peu s'en fallut même qu'il ne s'emparât de la personne du roi et de Leudesius, son maire du palais. L'occasion manquée, Ebroin ne songea plus qu'à se défaire par trahison de Leudesius, son rival, qui s'était sauvé à Abbeville, tandis que Thierry se réfugiait de son côté à Crécy, dans le Laonois; ensuite, pour mieux établir sa puissance, il fit reconnaître pour roi un Clovis, qu'il disait enfant du dernier Clotaire, et se créa lui-même maire du palais d'Austrasie. Une troisième faction s'éleva bientôt, ce fut celle de Wulfoade, qui, après

<sup>1</sup> *Continuatio Fredegar. Chronic.*, pars 1, cap. 95; *Gesta regum Franc.*, cap. 47.

après avoir été maire du palais sous Childéric, chassé par les Neustriens et recueilli par les Austrasiens, cherchait à se rétablir dans son emploi <sup>1</sup>.

*Dagobert II roi d'Austrasie.* — Durant le choc de ces partis, la confusion fut si horrible et si généralé dans les trois royaumes de France, qu'un auteur contemporain, pour en donner une juste idée, suppose que le règne de l'Ante-Christ était arrivé. Il est probable que ce fut à l'époque de ces divisions et de ces guerres intestines, que les grands d'Austrasie, à la persuasion de la reine Imnechilde, veuve de Sigebert II, rappelèrent son fils Dagobert, que Grimoald avait fait conduire en Irlande, et le reconnurent pour roi. Au reste, la négligence des historiens nous laisse ignorer à quelle époque se rapporte le retour de ce prince en France. Quelques-uns veulent que Childéric, en considération de la reine Imnechilde, lui ait volontairement cédé l'Alsace et quelques possessions aux environs du Rhin; plusieurs ne le font reparaître dans l'histoire qu'après l'assassinat de ce prince; d'autres enfin prétendent qu'il ne fut reconnu roi d'Austrasie que lorsque Ebroin eut repris toute son autorité en Bourgogne et en Neustrie <sup>2</sup>.

*Ebroin maire du palais de Neustrie et de Bourgogne.* — Soutenu par les intrigues de Didier, évêque de Châlons-sur-Saône, et de Bobon, évêque de Valence, tous deux déposés pour leurs crimes; fortement secondé par le crédit d'Audouin ou Ouen, évêque de Rouen, ennemi personnel de Leudesius, Ebroin se vit bientôt à la tête d'une armée considérable, avec laquelle il alla ravager quelques contrées de la Bourgogne. L'évêque de Châlons, son lieutenant, investit

674-

<sup>1</sup> *Fredegar, continuat.*, pars. I, cap. 96; *Vita sancti Leodegarii*, cap. 9, et sequent.

<sup>2</sup> Hadriani Vales., lib. XXII; Henschenius, *De tribus Dagobertis*, lib. II; *Vita sancti Wilfridi*.



Autun, où Leodegaire (Léger) s'était retiré depuis quelques jours<sup>1</sup>. Le saint évêque, voulant prévenir la ruine de la ville, se livra, malgré le vœu de la garnison qui le chérissait, entre les mains de ses ennemis. L'évêque de Châlons, après lui avoir fait crever les yeux, le mit sous la garde d'un capitaine nommé Vaimer<sup>2</sup>. Pendant que Didier se rendait maître d'Autun, Ebroin assiégeait Lyon, dont il craignait et détestait également l'évêque; mais, après d'inutiles efforts, les assiégeans renoncèrent au siège d'une place plus forte et mieux défendue que la première. Enfin de nouvelles entreprises du rebelle et ses insolentes menaces, le méritèrent qu'il se fit auprès de Thierry d'abandonner le faux Clovis, amenèrent ce prince pusillanimité à lui accorder la mairie de ce royaume, au préjudice de Leudesius, qui fut dépouillé de cette importante dignité, et ensuite assassiné.

Maître de son roi, le superbe maire exerça sa charge avec autant de violence qu'il l'avait recouvrée, et ses horribles vexations obligèrent plusieurs seigneurs de Bourgogne et de Neustrie à chercher un asyle auprès de Dagobert. Ce dernier prince régnait depuis cinq ou six ans en Austrasie<sup>3</sup>, et n'avait point encore pu parvenir à se remettre en possession d'un grand nombre de villes du royaume de Bourgogne qu'Ebroin lui retenait.

678-579. *Mort de Dagobert II.* — Cependant le mécontentement

<sup>1</sup> *Vita sancti Leodegarii*, cap. 12.

<sup>2</sup> Léger eut ensuite la tête tranchée, comme prétendu complice du meurtre de Chilpéric II. Il a été placé, dans la légende, au rang des martyrs.

<sup>3</sup> Il est inutile de rappeler à nos lecteurs que cette évaluation de la durée du règne de Dagobert ne repose que sur des probabilités fort incertaines d'anciens auteurs. Guillaume de Malmesbury, *De gestis episcoporum Angl.*, cap. 3, et les auteurs des trois vies de saint Wilfrid, ne nous ont laissés que quelques aventures peu intéressantes de Dagobert II, sans presque rien dire de son règne obscur et de peu de durée.



était arrivé à son comble dans les deux royaumes de Thierry. Les crimes du maire du palais, sa rapacité, son insupportable orgueil, l'avaient rendu l'objet de l'exécration générale. Dagobert crut la circonstance favorable pour tenter un nouvel effort, et entrer en campagne. D'autre part; le roi Thierry, ou plutôt Ebroin, mit sur pied des forces considérables. Les agiographes, qui parlent de cette guerre, ne font que l'indiquer très-légèrement<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, les diverses armées ravagèrent les environs de la ville de Langres; et Dagobert, étant tombé au pouvoir de ses ennemis, soit après la perte d'une bataille, soit par tout autre accident<sup>2</sup>, fut tué.

*Révolution en Austrasie.*—La mort de Dagobert aurait dû rendre Thierry seul maître de la monarchie, mais les seigneurs austrasiens, méprisant ce prince, abhorrant Ebroin, et décidés à ne pas laisser réunir leur royaume aux deux autres, élurent, pour le gouverner, deux commandans, ducs ou princes d'Austrasie<sup>3</sup>. L'un fut Pépin, dit d'Héristal ou d'Herstal, ainsi nommé d'un bourg sur la Meuse, entre Jupil et Liège, où il avait été élevé, jeune guerrier d'une naissance illustre, et déjà renommé par ses exploits en Germanie<sup>4</sup>; l'autre chef fut le comte Martin, cousin paternel de Pépin.

Ce changement dans le mode de gouvernement en Austrasie, tendait à entraîner le démembrement total de la mo-

<sup>1</sup> *Vita beatæ Salabergæ*, cap. 13; *B. Wilfridi vitæ tres*.

<sup>2</sup> L'auteur de la vie de sainte Salaberge dit que Dagobert mourut assassiné à la chasse dans la forêt de Voivre, par une troupe de sicaires payés par Ebroin. Le jésuite Daniel pense que ce pouvaient être des partisans de l'ancien maire Grimoald, que nous avons vu reléguer autrefois Dagobert en Ecosse.

<sup>3</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 97; Dupleix, *Hist. de Fr.*, tom. I; *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. VI.

<sup>4</sup> *Annal. Metens. ad ann. 687 et 688.*

narchie française , et devait nécessairement allumer la guerre entre les deux états. Ebroin , furieux de voir échapper de ses mains une autorité que la mort de Dagobert devait lui assurer , fit de grands préparatifs pour aller réduire les deux ducs austrasiens. Ceux-ci , de leur côté , se mirent à la tête de leurs troupes , et résolurent d'attaquer les premiers. En conséquence ils marchèrent au-devant de leur ennemi , et le rencontrèrent sur les frontières de la Neustrie. Vaincus avec perte d'une partie de leur armée , dans une bataille très-sanglante des deux côtés , livrée près de la forêt de *Lucosao*<sup>1</sup> , et forcés à une retraite précipitée , ils prirent des routes différentes. Le duc Martin alla se renfermer dans la ville de Laon , et Pépin fut chercher un asyle au fond de l'Austrasie.

680. *Ebroin fait assassiner Martin, l'un des ducs d'Austrasie. Pépin gouverne seul ce royaume.* — Ebroin vainqueur s'approcha de Laon , et l'investit ; mais , ayant bientôt reconnu l'impossibilité d'entrer dans la place de vive force , il eut recours à une ruse digne de lui. Deux évêques , Angibert , de Paris , et Régulus , de Reims , n'eurent pas honte de devenir les agens de sa perfidie. Ils persuadèrent à Martin de se rendre au camp d'Ebroin pour traiter d'un accommodement , jurant , sur les châsses de quelques saints , dont ils avaient eu la coupable subtilité d'enlever les reliques , qu'il ne lui serait fait aucun mal. Le duc austrasien , oubliant à quel ennemi il avait affaire , et décidé par le caractère sacré des médiateurs , sortit de la ville pour aller trouver le maire de Neustrie. Arrivé à peu de distance d'un village que le chroniqueur appelle *Ertrecum*<sup>2</sup> , il fut entouré tout-à-coup par les sicaires d'Ebroin , et massacré avec ceux qui l'avaient

<sup>1</sup> *Alias Lafao , Locosao , Lucosago.* On ne sait pas positivement où était située cette forêt.

<sup>2</sup> *Ad Ertrecum veniens* , dit le continuateur de Frédégaire.

suivi, sous les yeux même des deux prélats<sup>1</sup>. Pepin, heureusement rentré en Austrasie, y demeura seul en possession de l'autorité, et sut l'affermir et l'augmenter par une sage administration.

*Mort d'Ebrouin.* — Peu de temps après, l'infâme Ebrouin reçut la punition de tous ses forfaits. Un seigneur bourguignon, nommé Hermenfroy, qu'il avait dépouillé de ses biens, et qu'il menaçait de la mort, délivra la France de ce tyran. Il l'attendit un matin avant le jour, comme il sortait de son palais pour aller à l'église, et lui fendit la tête d'un coup d'épée. Le meurtrier se sauva ensuite en Austrasie auprès de Pepin<sup>2</sup>. 681.

*Successeurs d'Ebrouin dans l'emploi de maire des palais de Neustrie et de Bourgogne.* — Waraton, vieillard sage et pacifique, élu ensuite maire des palais de Neustrie et de Bourgogne<sup>3</sup>, se hâta de conclure un traité d'alliance avec Pepin, et s'associa son fils Gislemar. Celui-ci habile, rusé, dévoré d'ambition, se lassa bientôt de partager le pouvoir; à force d'intrigues, il parvint à dépouiller son père de sa charge, et s'en revêtit<sup>4</sup>. 683-685.

Maître alors d'accomplir ses desseins ambitieux, il rompit le traité conclu avec le duc d'Austrasie, rassembla une forte armée, et pénétra jusqu'à Namur. Là, sur la foi d'un faux serment, il attaqua à l'improviste un corps de troupes austrasiennnes, et les fit passer au fil de l'épée (684). De retour en Bourgogne, il mourut de maladie dans la seconde

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 98.

<sup>2</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, c. 98; *Annal. Metens.*, ad annum 686; *Append. Grégor. Turon.*, cap. 9; *Aimoin.*, lib. IV, cap. 46 et sequent.; *Adon. Vienn.*, *Chronic. univers.*

<sup>3</sup> Nous avons dit que cette charge, alors judiciaire et militaire, était à la nomination du peuple.

<sup>4</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 98.

année de sa mairie. Waraton fut aussitôt rétabli dans sa charge, mais la mort la lui enleva un an après<sup>1</sup>.

Berthaire ou Berthier, qui avait épousé une fille d'Amflède, femme de Waraton, lui succéda par élection (685). Cependant le pouvoir de Pepin, s'affermissant de plus en plus, lui donna la confiance d'attaquer à son tour ses ennemis. Les querelles intestines de Neustrie et de Bourgogne, et l'imbécillité du roi Thierry, ne pouvaient pas manquer de lui fournir un prétexte plausible pour commencer la guerre.

687. *Pepin déclare la guerre à Thierry III.* — Pepin s'était ouvertement déclaré le protecteur d'un grand nombre de magnats neustriens et bourguignons, outragés précédemment par Ebroin, et réfugiés dans l'Austrasie, ainsi que des nouveaux transfuges qui venaient journellement des mêmes royaumes chercher un asyle contre de semblables violences de la part du nouveau maire Berthaire. Sollicité par cette foule d'exilés de marque, qui ne pouvaient espérer de changement dans leur fortune que par celui du gouvernement de leur patrie, le duc d'Austrasie céda à leurs instances. Sa générosité se trouvant d'accord avec sa politique, il leur promit de leur faire rendre justice par la voie des armes, si on s'obstinait à la leur refuser autrement. Une ambassade, qu'il envoya à Thierry, fut très-mal reçue. Le roi, par le conseil de Berthaire, répondit avec hauteur : « Que Pepin eût à prendre patience ; qu'il lui épargnerait la peine de renvoyer une poignée de rebelles qu'il osait protéger, et que dans peu de temps on irait les chercher jusque chez lui. »

A cette réponse de Thierry, Pepin réunit dans une assemblée générale les grands et les prélats du royaume d'Austrasie. Après leur avoir exposé d'abord quelle avait été sa

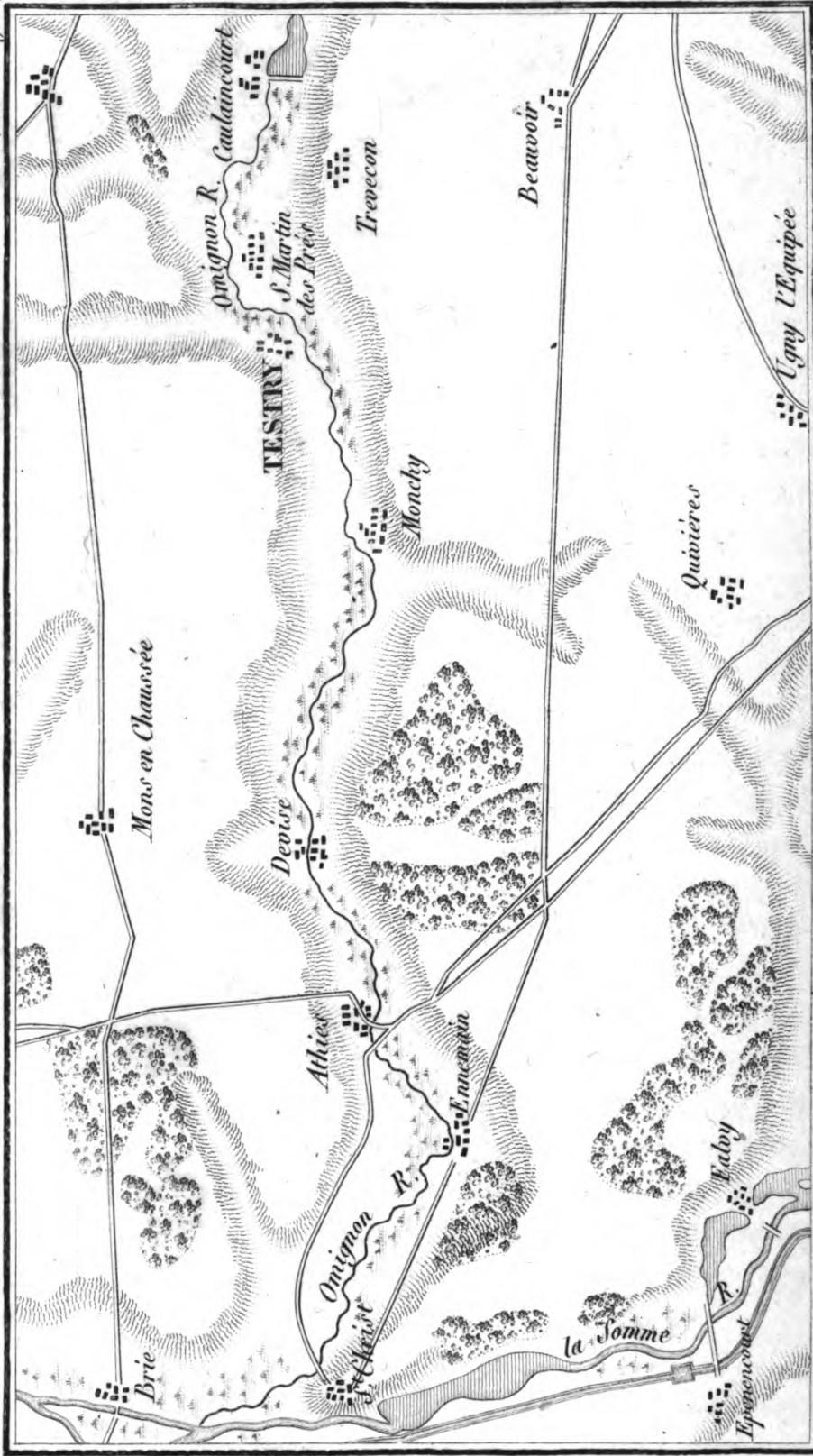
<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 99.





# CHAMP DE BATAILLE DE TESTRY.

1<sup>re</sup> Partie, Tome 2<sup>e</sup>, Page 237.



2 Lieues

conduite, et d'après quels principes il avait agi, il leur parla de la fierté et des menaces des Neustriens; il plaignit l'oppression dans laquelle gémissaient tant de personnes recommandables, que l'insolence et les duretés des maires du palais avaient chassées de leur patrie et réduites à la condition la plus misérable; enfin, écartant tout motif étranger à la sûreté de l'état, il leur peignit fortement les menaces de Thierry, la haine de Berthaire, et le péril où se trouverait infailliblement l'Austrasie, si on ne prévenait l'ennemi dans son agression. Après une courte délibération, les magnats décidèrent tout d'une voix de porter la guerre en Neustrie, plutôt que de l'attendre chez eux, et se séparèrent afin de tout préparer pour la campagne qui allait s'ouvrir.

Cependant Pepin, satisfait d'une résolution si favorable aux grands desseins qu'il méditait, eut bientôt rassemblé une armée considérable, à la tête de laquelle il marcha jusqu'à la forêt Charbonnière, qui séparait les domaines de Thierry de l'Austrasie<sup>1</sup>. Là, ayant rassemblé les principaux officiers, en présence des troupes sous les armes, il protesta de la pureté de ses motifs : « Ce n'était point la soif des conquêtes qui lui faisait entreprendre cette guerre; il y était sollicité, non-seulement par le plus grand nombre des magnats de Bourgogne et de Neustrie, qu'ils voyaient parmi eux pauvres et proscrits, mais encore par les évêques et par le clergé de ces deux royaumes, dont on avait dépouillé les églises, ravagé les terres, brûlé les maisons, sans vouloir leur rendre justice. En un mot, ils allaient combattre pour des opprimés, et sous la protection d'un Dieu juste, qui servirait leur cause. »

*Bataille de Testri.* — L'habile duc d'Austrasie, après

<sup>1</sup> Cette forêt était une partie des Ardennes; le bois de Soignies en offre aujourd'hui un reste.

avoir ainsi incité les seigneurs qui l'avaient choisi pour chef, voulut mettre à profit, pour sa propre ambition, l'ardeur qu'inspirait à ses troupes le motif ou le prétexte de cette guerre, et donna l'ordre du départ. Lorsque les troupes eurent traversé la forêt, sans que l'ennemi parût pour disputer le passage, elles se répandirent dans le pays comme un torrent, et le pillèrent, selon l'usage d'alors. S'avancant ensuite jusqu'à la Somme, Pepin prit position à Testri <sup>1</sup>, village entre Saint-Quentin et Péronne, sur la petite rivière appelée *le Daumignon* <sup>2</sup>.

Cependant Berthaire, averti des ravages que les Austrasiens exerçaient en Neustrie, rassembla dans les deux royaumes des forces nombreuses, traversa la Somme, et vint établir son camp en face des Austrasiens, sur l'autre bord du Daumignon. Il s'était fait accompagner du roi, qu'il conduisait à sa suite, bien plutôt comme une espèce d'idole, que comme un monarque pour les intérêts duquel on allait combattre.

Afin de mettre de son côté toute apparence de modération et d'équité, Pepin, dès le lendemain matin, envoya de nouveau demander la paix à Thierry, mais toujours sous la condition qu'on satisferait aux justes réclamations des évêques, et que la noblesse exilée serait rétablie dans ses biens. Il offrait même de payer une forte somme d'argent pour les frais de la guerre, et le dommage causé par ses troupes : « prêt, disait-il, à se retirer dans l'unique but d'épargner à la France une guerre civile, et d'arrêter le sang de tant de braves gens prêt à couler. »

Le duc d'Austrasie connaissait trop bien le caractère inflexible et hautain du ministre de Thierry, pour espérer qu'il

<sup>1</sup> *Textrincum Castrum vel Textricio.*

<sup>2</sup> *Dalmanio.*

consentirait à entrer en accommodement. En effet, l'affaire ayant été mise en délibération dans le conseil des grands des deux royaumes, Berthaire soutint, avec son impudence accoutumée, « qu'il n'était ni de l'honneur du roi, ni du bien de l'état, d'avoir égard à la proposition des Austrasiens; que c'était le comble de l'insolence à Pepin d'oser prendre en main les intérêts des rebelles contre leur souverain légitime; que lui-même s'était rendu coupable de la plus insigne trahison, en usurpant le royaume d'Austrasie, et que la crainte du châtement l'engageait seule dans ces démarches de paix qu'on ne pouvait point accueillir; enfin qu'on avait sur lui l'avantage du nombre, et qu'il fallait bien se garder de le laisser échapper. »

On doit bien penser que les grands de Neustrie et de Bourgogne, qui étaient demeurés à la cour de Thierry, redoutaient assez le caractère et le pouvoir de Berthaire, pour ne pas se hasarder à manifester une opinion contraire à la sienne. L'avis de Berthaire passa donc sans difficulté, et les députés austrasiens furent renvoyés avec fierté. On ne songea plus de part et d'autre qu'à se préparer au combat.

Pepin, qui de la rive opposée avait observé sur le flanc gauche des ennemis une position avantageuse pour les combattre, résolut de s'en emparer. Il s'agissait de gagner une colline située à quelque distance du camp royal et sur la même rive. Pendant la nuit, le duc d'Austrasie lève son camp dans le plus grand silence, et fait passer son armée à un gué qui se trouvait à une demi-lieue de là. Quelques corps de troupes légères avaient reçu l'ordre d'entretenir abondamment les feux du camp, de rejoindre, un peu avant le jour, le gros de l'armée, et de mettre le feu en partant à quelques tentes, à quelques charriots abandonnés à dessein.

Au lever de l'aurore et les feux étant presque éteints, des troupes de l'armée royale s'approchèrent avec précaution



du camp des Austrasiens. N'entendant aucun bruit et ne voyant personne, elles s'avancèrent davantage, et n'aperçurent que quelques débris de tentes et de charriots à moitié consumés. Sans pousser leur reconnaissance plus loin, ces éclaireurs retournèrent au camp de Thierry donner avis de ce qu'ils avaient vu, assurant que l'ennemi s'était retiré pendant la nuit, avec une précipitation telle, qu'il avait abandonné une partie de ses bagages, à laquelle il avait mis le feu.

Aussitôt Berthaire donne l'ordre de lever le camp, et se hâte de faire passer ses troupes de l'autre côte de la rivière, afin de joindre l'ennemi et de l'écraser dans sa fuite. Officiers et soldats, chacun se précipite à l'envi et cherche à gagner la rive opposée pour atteindre une proie qu'il croit assurée. Un grand nombre, impatients d'arriver les premiers, traversent la rivière à la nage; les autres se jettent en foule sur des ponts préparés à la hâte : on court, on se presse, et, par une ardeur mal entendue, le désordre est à son comble dans l'armée royale. Sur ces entrefaites, les premières troupes austrasiennes commencent à se montrer sur le haut de la colline. En s'avancant en bataille, elles étendent tranquillement leur front, qui bientôt embrasse tout le versant de la position. Berthaire, surpris, ordonne alors aux troupes qui avaient déjà traversé la rivière, de la repasser à l'instant même et de rentrer au camp; il arrête celles qui se disposaient à effectuer le passage, et s'efforce vainement de reformer ses bataillons épars. Pendant que les premiers réunis soutiendront le choc des Austrasiens, il espère pouvoir établir sa ligne en arrière de son camp, et reprendre alors tout l'avantage de sa force numérique; mais Pepin ne perd pas un moment, et, favorisé par les rayons du soleil levant qui frappaient directement dans les yeux de l'ennemi, il charge avec tant de furie et de succès, qu'après quelque résistance



l'armée royale est rompue, mise en déroute et taillée en pièces. Le chroniqueur qui nous a fourni ces détails, au lieu de nous instruire des manœuvres et des dispositions respectives des combattans, nous apprend seulement que presque tous les magnats de Neustrie et de Bourgogne, restés encore sous les drapeaux de Thierry, périrent sur le champ de bataille<sup>1</sup>. Berthaire, qui s'enfuit un des premiers, fut tué par des soldats indignés de sa lâcheté, ou par quelques satellites soudoyés à cet effet par Ansflède, sa belle-mère, qui le détestait. Pepin, poursuivant sa marche victorieuse, et dissipant les débris de l'armée battue, arriva sous les murs de Paris. Cette ville ouvrit ses portes à l'heureux duc d'Austrasie, et lui livra Thierry et ses trésors. Pepin confina ce prince imbécille dans une maison royale sur les bords de l'Oïse<sup>2</sup>, où il vécut encore quelques années.

*Pepin d'Héristal gouverne les trois royaumes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne.* — Maître de la personne du roi, Pepin le fut bientôt de tout l'état. L'éclat de ses victoires, ses grandes qualités, la douceur et la fermeté de son gouvernement, lui acquirent dans les royaumes de Thierry la même autorité qu'il exerçait déjà dans l'Austrasie; et, trop prudent pour prendre le titre de roi, il régna en effet sur toute la France avec les noms de prince régent et de maire du palais<sup>3</sup>.

Parmi les grands biens que Pepin fit à la France après la mort de Berthaire, l'œuvre la plus importante alors et la seule qui rentre dans notre sujet, fut la restauration de

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 100; *Gesta reg. Francor.*, c. 48; *Annal. Metens.*; Dupleix, *Hist. de Fr.*, tom. 1<sup>er</sup>, pag. 245.

<sup>2</sup> *Ad Mammacas*, Momaques ou Maumaques, entre Compiègne et Noyon.

<sup>3</sup> *Post hæc (certamina) Pippinus cum Theuderico rege cæpit esse regiminis princeps ac major domus.* (*Gesta reg. Franc.*, cap. 48.)

L'esprit militaire de la nation, tombé dans la langueur, avili sous de faibles rois. On va voir le caractère français reprendre, par degrés, son ancienne énergie, et se rallumer au feu des vertus guerrières. Dès que Pepin put disposer à son gré des forces des peuples qu'il était appelé à gouverner, il résolut, pour l'honneur et la paix intérieure de la nation, de tourner ses armes contre des voisins turbulens, auparavant sujets ou vassaux de la France, et que leur mépris pour des princes imbécilles, indignes du trône, avait enhardis à la révolte.

688.-689. *Soumission des peuples qui avaient secoué le joug des rois de France.* — Depuis le règne de Clovis II en Neustrie et en Bourgogne, et celui de Sigebert en Austrasie, une grande partie des nations frontières de la France, soumises depuis long-temps à payer tribut, avaient secoué le joug et s'étaient remises, à différentes époques, en possession de la liberté absolue. Parmi ces peuples, un ancien annaliste nomme les Saxons, les Frissons ou Frisons, les Allemands, les Bava-rois, les Aquitains, les Gascons et les Bretons de l'Armorique. A tant d'ennemis qu'il soumit, le héros joignit aussi les Visigoths de la Septimanie. Un historien espagnol nous apprend que les Français passèrent les Pyrénées, et qu'ils eurent avec les troupes du roi Egica plusieurs engagements, mais sans avantage décidé, selon lui; il n'en indique d'ailleurs ni les lieux, ni les dates<sup>1</sup>.

On sait avec plus de certitude que Pepin, dont la valeur avait déjà dompté les Saxons, les Bava-rois et les Suèves, lorsqu'il n'était que duc d'Austrasie<sup>2</sup>, commença l'exécution de ses nouveaux projets en attaquant les Frisons<sup>3</sup>. Après avoir laissé le roi Thierry dans Paris, à la garde d'un comte

<sup>1</sup> Lucas Tudensis, *Hist. Hispan.*

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad annum 688.*

<sup>3</sup> *Gesta reg. Franc.*, cap. 48.

appelé Nordberg, l'une de ses créatures dévouées, il fixa sa résidence à Cologne; et, réunissant ensuite en Austrasie les milices des trois royaumes, il entra bientôt en campagne. Ratbode, duc des Frisons, dont le père, Adalgise, s'était rendu indépendant de la France depuis un certain nombre d'années, fut d'abord sommé de se soumettre. Pour toute réponse, il se mit à la tête de ses troupes, et marcha résolument à la rencontre des Français. Complètement battu, mis en fuite, et sur le point de tomber entre les mains du vainqueur, il demanda quartier, s'engagea de nouveau au tribut, et donna des otages pour garant d'une fidélité qu'il devait violer quelques années plus tard.

*Pepin fait proclamer successivement rois les fils de Thierry III, et continue à régner sous le nom de ces princes.*

691.

— La renommée de Pepin s'étendit rapidement dans toute l'Europe, en Asie et en Afrique. Non-seulement les nations barbares, voisines de l'Austrasie, comme les Esclavons et les Huns, mais encore les empereurs de Constantinople, les rois lombards, les princes sarrasins mêmes lui envoyèrent des ambassadeurs, et furent les premiers à solliciter son alliance. La mort du roi Thierry, qui arriva environ deux ans après la victoire de Testri, ne fut que celle d'un simple particulier; il en fut ainsi de celle de presque tous ses successeurs, jusqu'à l'extinction totale de la race du grand Clovis. Le duc Pepin fit proclamer roi, à la place de Thierry, l'aîné des fils de ce prince encore enfant, Clovis III, auquel succédèrent Childebert III et Dagobert III. Sans indiquer l'époque incertaine de la mort de ces trois fantômes de rois, nous continuerons le cours de la glorieuse carrière de Pepin.

Honteux d'avoir été contraint de courber la tête sous un joug auquel son père avait pu se soustraire, le fier Ratbode se révolta la seconde année du règne de Clovis III (692). Son vainqueur le combattit de nouveau, et le défit auprès

de Dorestat, aujourd'hui Batemburg, dans la Gueldre. Le Frison, outre l'ancien tribut exigé, s'obligea de payer une forte somme d'argent, en dédommagement des frais de la guerre <sup>1</sup>.

692.-711.

*Différentes guerres entreprises et heureusement terminées par Pepin.* — Ce ne fut pas seulement, d'après ses panégyristes, en rendant la vigueur aux lois méprisées, et la décence aux mœurs corrompues, que Pepin d'Héristal sut, en quelque sorte, légitimer son usurpation : il réussit encore à s'affectionner le clergé et les grands, en même temps que son amour pour la justice protégeait les nombreuses classes du peuple que l'anarchie antérieure avait réduites à la plus profonde misère. Pendant vingt-sept ans que ce grand homme régna sur toute la France et sur quatre rois, Thierry III, Clovis III, Childebert III et Dagobert III, il eut presque toujours les armes à la main. L'annaliste, qui ne lui accorde qu'une année de repos, a jugé apparemment inutile ou trop long de mettre sur la scène tous les peuples dont il avait fait, en premier lieu, l'énumération, et s'est borné aux deux expéditions de l'illustre guerrier dans la Frise, à trois contre les Allemands, et n'y présente d'ailleurs que des faits généraux, sous des dates litigieuses. D'autres auteurs ont parlé des Suèves, des Saxons, des Aquitains, avec la même brièveté, sans détail des combats, sans tableaux instructifs <sup>3</sup>; mais, de tant de guerres, de tant de victoires continues, que l'aridité de nos vieilles chroniques ne fait qu'indiquer, il résulte pourtant qu'en arrêtant la fureur des discordes intestines, en exerçant utilement le courage des Français dans de justes guerres au dehors, Pepin releva la

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 695 et 697.*

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 709 et sequent.*

<sup>3</sup> *Ges a reg. Franc., cap. 50; Paul. Diacon., lib. VI, cap. 37; Lib. de miraculorum beatæ Austregild.*



nation, et lui fit recouvrer sa gloire et son énergie; changement d'autant plus heureux, qu'il la prémunissait à propos contre le terrible orage que l'enthousiasme du mahométisme formait en Asie et en Afrique pour accabler l'Espagne, et fondre ensuite sur la France quelques années après la mort de son sage restaurateur <sup>1</sup>.

*Mort de Pepin.* — Pepin, ayant perdu successivement ses deux fils aînés Drogon et Grimoald, reporta toute son affection sur Théodoald, son petit-fils. Il le nomma maire du palais de Dagobert, et le fit reconnaître par les Neustriens. Ainsi cet homme extraordinaire rendait héréditaire dans sa maison, en faveur d'un enfant, une charge qui ne devait être remplie que par l'élection des seigneurs, et au moins avec la ratification du roi. En outre, c'était un Austrasien qui se trouvait ainsi maire du palais de Neustrie, contre la coutume qui voulait que chaque maire du palais des trois royaumes appartînt par sa naissance à la nation qu'il gouvernait. Au reste, les annalistes <sup>2</sup> n'expliquent point, d'une manière satisfaisante, comment et par quel motif Pepin, en mourant, laissa la régence et la garde du roi Dagobert III, alors âgé de quatorze ou quinze ans, à son petit-fils Théodoald, qui n'en avait guère que six ou sept, plutôt qu'à Charles, son fils, né d'une concubine nommée Alpaïde, alors dans la vigueur de l'âge, et qu'il avait déjà fait duc d'Austrasie. Quoi qu'il en soit, après la

714.

<sup>1</sup> Pepin rétablit l'ancienne assemblée générale de la nation, connue sous le nom de *Champ-de-Mars*, et que les maires du palais, ses prédécesseurs, avaient presque abolie, comme contraire au système de despotisme qu'ils affectaient. Pepin la remit au mois de mai, à cause des fourrages nécessaires à la nourriture des chevaux sur lesquels la plupart des hommes convoqués se rendaient à cette réunion, qui s'appela dès-lors le *Champ-de-Mai*.

<sup>2</sup> *Annal. Metens.*; *Gesta reg. Franc.*; Eginard; Sigebert.



plus brillante carrière, et un règne de vingt-sept ans, Pepin mourut de maladie à Jupil ou Jopil, près Liège, laissant toute l'autorité entre les mains de Plectrude, sa veuve, qui prit les rênes du gouvernement, sous le nom de Théodoald, son pupille.

715. *Les Neustriens secouent l'autorité de la veuve et du petit-fils de Pepin.* — Les grands d'Austrasie, par respect pour la mémoire de Pepin, respectèrent les dispositions faites par ce grand homme, quelques bizarres qu'elles dussent leur paraître; mais les magnats de Bourgogne et de Neustrie méprisèrent bientôt l'autorité de Plectrude, et firent révolter les peuples de ces royaumes<sup>1</sup>. La veuve de Pepin mit en campagne une armée qui fut battue dans la forêt de Compiègne par les Neustriens. Théodoald parvint à peine à se sauver presque seul, et perdit toute espérance de rentrer jamais dans sa charge; il mourut quelque temps après de maladie. Raginfred ou Rainfroy, seigneur riche et puissant, fut élu à sa place par les Neustriens. Après avoir contracté alliance avec ce même Ratbode, duc de Frise, que l'on a vu deux fois vaincu par Pepin, le nouveau maire entra sur le territoire d'Austrasie, et le ravagea jusqu'à la Meuse. A sa sollicitation, les Saxons se révoltèrent de leur côté, et poussèrent leurs courses jusque dans la province des Attuariens, faisant partie de l'ancienne Gueldre.

715. *Mort de Dagobert III. Il a pour successeur Childéric II.* — Sur ces entrefaites, Dagobert, à peine âgé de dix-huit ans, mourut après un règne aussi nul que celui de ses derniers prédécesseurs.

Il laissait un fils nommé Thierry, que Rainfroy et les grands des deux royaumes de Neustrie et de Bourgogne ne crurent pas devoir placer sitôt sur le trône; il fut renfermé

<sup>1</sup> *Annal, Metens. ad ann. 715; Gesta reg. Franc., cap. 51.*

dans le monastère de Chelles, et on lui préféra Daniel, fils de Childéric II, qui fut tiré de son cloître, et reconnu sous le nom de Chilpéric II<sup>1</sup>.

*Charles, fils de Pepin, veut reprendre l'autorité de son père.* — Vers le même temps, Charles, échappé de sa prison de Cologne, fut reçu des Austrasiens comme le digne fils de Pepin, rétabli dans toute l'autorité de son père, et la guerre se ralluma plus vivement<sup>2</sup>. 716.

La Frise, proprement dite, avait alors des limites beaucoup plus rapprochées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Nous apprenons par Eginhard, contemporain de Charlemagne, qu'elle s'étendait le long de la mer jusqu'à l'embouchure de l'Escaut<sup>3</sup>. On voit dans la vie de saint Eloi que les Frisons touchaient aux Antuerpiens, c'est-à-dire au pays d'Anvers; leurs ducs possédèrent, au moins pendant quelque temps, la ville d'Utrecht et une partie de l'île des Bataves. Ces pays avancés s'appelaient la Frise citérieure, d'où Pepin avait chassé Ratbode. C'était pour les enlever à l'Austrasie, et les réunir de nouveau à ses possessions, que le duc de Frise avait fait alliance avec Chilpéric et son ministre Rainfroi, contre Charles.

*Charles est battu par les Frisons et les Neustriens réunis.* — Le plan de campagne des alliés était d'attaquer en même temps le duc d'Austrasie sur deux points différens, Ratbode par sa propre frontière, et Chilpéric par la forêt des Ardennes. Le duc de Frise se mit le premier en marche, et s'avança par le Rhin jusque dans le voisinage de Cologne. Charles, voulant prévenir la jonction des forces coalisées, alla à la rencontre des Frisons, et leur livra bataille. Il fut vaincu. 716.

<sup>1</sup> *Gesta reg. Franc. ; Annal. Metens. ad ann. 716.*

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 715.*

<sup>3</sup> *Eginhard. Annal., lib. IV, cap. 19.*

suivant une relation, et forcé de prendre la fuite <sup>1</sup>. Le combat, très-sanglant, très-opiniâtre, selon une autre chronique <sup>2</sup>, ne finit qu'à la nuit et sans succès décisif. Les deux partis se retirèrent ensuite pour réparer leurs pertes par de nouvelles levées.

Telle était alors la situation du fils de Pepin, qu'un succès équivoque ou une seconde défaite suffisait pour ruiner entièrement ses affaires. Ratbode préparait une nouvelle expédition, Chilpéric et son maire allaient entrer en Austrasie, et Plectrude, en possession de Cologne, dont Pepin avait fait la capitale de ses états, pouvait encore former un parti redoutable contre Charles. Il lui fallait en même temps faire face à ces trois ennemis, également acharnés à sa perte, et il ne pouvait guère se laisser entamer par l'un, sans devenir la proie facile des deux autres.

716. *L'Austrasie est ravagée par les Neustriens et les Frisons.*

— Tandis que Charles recrutait son armée de tout ce qu'il pouvait ramasser de soldats dans le pays qui tenait pour lui au-delà du Rhin, Rainfroy entra dans l'Austrasie par la forêt des Ardennes, avec une nombreuse armée <sup>3</sup>. Le duc de Frise l'attendait un peu au-delà. La jonction des forces françaises et frisonnes une fois opérée, les deux chefs ne trouvèrent point d'ennemis en état de leur résister en plaine; ils ravagèrent tout le pays depuis la forêt jusqu'au Rhin, et s'avancèrent sans obstacle jusqu'à Cologne. Toutefois ils n'osèrent faire en règle le siège de cette place, que Plectrude refusa de leur remettre. L'adroite veuve de Pepin, maîtresse des trésors de son mari, réussit à gagner Ratbode et Rainfroy; et, moyennant une forte somme d'argent qu'elle leur donna, ils convinrent de retirer leurs armées du terri-

<sup>1</sup> *Gesta reg. Franc.*, cap. 51.

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 716.*

<sup>3</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 106.

toire du Cologne. Quelques jours après, ils quittèrent même entièrement l'Austrasie, où les fourrages et les vivres commençaient à leur manquer <sup>1</sup>.

Cependant Charles, ayant repassé le Rhin, se trouvait en Austrasie avec une armée bien inférieure en nombre à celle de ses adversaires. Dès-lors il songea à rétablir, par de bonnes dispositions, l'équilibre entre ses forces et celles de l'ennemi.

*Combat d'Amblève.* — Il partagea ses troupes en plusieurs petits corps, indépendans les uns des autres, mais agissant d'après un plan uniforme. Profitant de la connaissance des localités, ces corps devaient harceler l'ennemi à son retour dans un pays accidenté et coupé de bois, tomber sur les traînards, intercepter ses convois, lui couper les vivres, n'attaquer qu'à l'improviste et à coup sûr, se disperser rapidement à la moindre résistance sérieuse, en un mot, suivre ce système de guerre insidieux, où l'un des partis combat toujours, et ne déploie jamais ses forces. Charles lui-même, avec un parti de cinq cents hommes seulement, se jeta dans la forêt des Ardennes, pour y tenter quelque brillant coup de main.

716.

Marchant avec précaution, presque toujours de nuit et constamment couvert par les bois, il arriva près du monastère de Stavelot, situé entre Limbourg et Laroche-en-Ardennes. Appuyant ensuite un peu à gauche, il gagna le revers d'une colline qui se trouvait à peu de distance de la petite rivière d'Amblève, et au sommet de laquelle Pepin d'Héristal avait fait bâtir une maison royale. Cette habitation, d'ailleurs peu fortifiée, avait l'avantage de dominer au loin tout le pays. Charles, informé que l'ennemi avait négligé de l'occuper, gravit la montagne, et vint s'y établir, sans que les troupes alliées en eussent le moindre soupçon. Il

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens.*



put observer au-dessous de lui la position de ses adversaires répandus dans la forêt et dans une plaine adjacente. Surpris de trouver encore leur armée aussi nombreuse, il ne vit pas, sans quelque satisfaction, l'extrême sécurité que cette supériorité de forces leur inspirait. Le roi, les officiers, les soldats eux-mêmes étaient presque tous retirés dans le camp, éloignés de leurs chevaux, les armes en faisceaux; les uns préparant tranquillement leur repas, les autres cherchant çà et là un abri contre les chaleurs du jour; du reste, point de gardes avancées, point de partis dans la campagne, aucune de ces précautions indispensables que doit prendre une armée campée, à quelque distance que se trouve l'ennemi, et quelque faible qu'il puisse être. Charles songeait aux moyens de mettre à profit cet état de choses, lorsqu'un soldat de son détachement vint lui offrir d'aller seul attaquer l'ennemi, et de le mettre dans un désordre dont la troupe pourrait tirer parti. Le fils de Pepin rejeta d'abord cette proposition audacieuse; mais il finit par se rendre aux instances du guerrier dont l'assurance et le dévouement ne lui parurent point suspects. Ce brave, marchant donc sur le camp des alliés, se présente l'épée à la main et couvert par son bouclier, en criant, d'une voix forte, que Charles arrivait avec son armée; il se jette ensuite, avec la plus étonnante intrépidité, sur les premiers Neustriens ou Frisons qu'il trouve épars, en tue plusieurs, en effraye un plus grand nombre, et la terreur des fuyards se communique rapidement de proche en proche. Toutefois, quelque frayeur que cette fausse alarme ait répandue dans l'armée coalisée, un certain nombre de Neustriens, plus réfléchis que les autres, s'avancent sur l'Austrasien qu'ils voient seul; mais celui-ci, content de l'effet qu'a produit sa tentative hasardeuse, se retire, et, gagnant le bois avant qu'on ne lui ait coupé sa retraite, il rejoint les siens.



Charles, qui, de la hauteur d'Amblève, avait été témoin de ce qui venait de se passer, fit tout à coup sonner la charge; en même-temps, les soldats descendant la montagne avec de grands cris, entrèrent par les diverses portes du camp. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer la déroute de gens déjà épouvantés. Ils prirent le détachement de Charles pour une armée considérable qui fondait sur eux. Quelques bandes formées à la hâte furent chargées avec une impétuosité qu'elles ne purent soutenir, et toutes les autres, frappées successivement du même effroi, abandonnèrent leur camp et leurs bagages et précipitèrent leur fuite. Chilpéric, Rainfroy, les généraux, les officiers, les soldats ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent traversé la forêt des Ardennes. Quelques-uns s'étant réfugiés dans une église, Charles défendit qu'il leur fût fait aucun mal. Il leur permit même ensuite de rejoindre leur armée. Un d'eux ayant eu le pied atteint d'un coup de sabre, vint se plaindre de ce qu'on avait violé le droit d'asile à son égard. Charles fit venir le soldat agresseur et le réprimanda sur sa désobéissance et son impiété. Celui-ci, répondit qu'il n'avait point frappé dans l'église, que c'était la faute du blessé, qui n'avait pas fui assez vite; qu'il lui avait, à la vérité, coupé le pied d'un coup de sabre au moment où il entrait dans l'église, mais que le plaignant avait encore la jambe dehors lorsqu'il lui avait porté le coup, et qu'ainsi il n'avait pas violé le droit d'asile. Charles sourit de cette justification et ne jugea pas à propos d'examiner l'affaire plus à fond. Il revint ensuite sur ses pas avec son détachement, chargé d'un immense butin. Cet événement termina la campagne de 716<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 716; Gesta reg. Franc., cap. 53; Fredeg. continuat., pars II, cap. 103; Paul. Diacon., Gesta Longobard., lib. VI, cap. 42.*

717. *Seconde campagne de Charles contre les Neustriens; bataille de Vinci.* — L'étonnante victoire d'Amblève doubla la réputation de Charles et ranima le courage des Austrasiens, qui vinrent en foule grossir son armée. Pouvant disposer des moyens nécessaires à l'exécution de ses nouveaux desseins, il se trouva en mesure, au commencement de l'année suivante de porter à son tour, la guerre dans les états de Chilpéric. A cet effet, il entra en Neustrie, exerçant sur les terres de ses ennemis les mêmes dommages qu'ils avaient auparavant fait éprouver à l'Austrasie, inique droit de représailles, autorisé dans des temps où l'avidité du pillage était le plus grand mobile du guerrier sans solde. Charles, après avoir traversé la forêt Charbonnière, mit tout le pays à feu et à sang jusqu'à Cambrai, où Chilpéric vint au devant de lui. L'armée austrasienne, composée de troupes d'élite, et celle des Neustriens plus nombreuse, mais formée en partie de nouvelles levées plus propres à piller qu'à combattre, se joignirent entre Arras et Cambrai, près du village de Vinci ou Vinciac<sup>1</sup>. Charles envoya un hérault à Chilpéric, pour lui faire des offres de paix, avec la condition qu'on le remettrait en possession du rang et des emplois que Pepin, son père, avait eus dans le royaume de Neustrie. Chilpéric et Rainfroy, rejetèrent bien loin ces propositions, en répondant « qu'on n'en était pas là; que, si Charles désirait sincèrement la paix, il fallait que, préalablement, il rendît l'Austrasie, que son père avait usurpée sur la famille royale de Clovis, et que sous peu d'heures, l'armée royale lui apprendrait à rabattre de ses prétentions. » En conséquence, le lendemain, 20 mars 717, la bataille se donna auprès de Cambrai. Les chroniqueurs sont entrés, à ce sujet, dans bien moins de détails

<sup>1</sup> Le P. Daniel croit que ce Vinciac n'est autre que le village d'Inchi, à trois lieues de Cambrai, entre Arras et cette ville.

que pour l'affaire d'Amblève ; ils se bornent à dire que l'action fut très-meurtrière , la victoire long-temps douteuse , le carnage des Neustriens très-grand , et que le vainqueur poursuivit en vain Chilpéric et Rainfroy jusque sous les murs de Paris<sup>1</sup>. De là, retournant sur ses pas, Charles vint droit sur Cologne, pour y assiéger Plectrude, qui continuait d'y gouverner sous le nom de son petit-fils.

*Charles s'empare de Cologne et du trésor de Pepin.* — La réputation toujours croissante du bâtard, ses dernières victoires, l'ardeur d'une armée fière de marcher sous un tel chef, effrayaient la veuve de Pepin. Elle offrit à Charles d'entrer en accomodement, ce qui fut accepté. Ce prince fut reçu dans la place avec quelques troupes. Mais tandis qu'on discutait les principaux articles du traité, ses soldats, soit par hasard, soit par son ordre, excitèrent une sédition, soulevèrent le peuple en faveur de leur prince, et se rendirent maîtres de la ville. Plectrude se vit contrainte de la lui céder, ainsi que tous les trésors de son mari<sup>2</sup>. Peu de jours après, il fut proclamé duc d'Austrasie, et prit ainsi le rang et le titre possédé par son père, avec le gouvernement de tout le royaume. Eclairé toutefois sur les dispositions secrètes des magistrats austrasiens, il crut devoir leur donner un fantôme de roi, et éleva, sur le trône d'Austrasie, un prince de la famille mérovingienne dont la plupart des anciens historiens ne nomment point le père, et dont plusieurs même mettent l'existence en doute : ce nouveau roi fut appelé Clotaire IV<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 717; Annal. Fuldens.; Gesta reg. Franc., cap. 53*

<sup>2</sup> *Iterùm cum multâ prædâ in Austriâ reversus, Coloniam civitatem venit, ibique seditionem intulit. Cum Plectrude matronâ disceptavit et thesauros patris sui sagaciter recepit. (Gesta reg. Franc., cap. 53.)*

<sup>3</sup> ..... *Regemque sibi statuit Clotharium nomine.*

(*Gesta reg. Franc., cap. 53.*)

719.

*Eudes, duc d'Aquitaine, embrasse le parti de Chilpéric II.*

— La journée d'Emblève avait contraint le turbulent Ratbode de recourir à la générosité de Charles, pour obtenir la paix ; Rainfroy, privé de son allié et réduit à combattre seul un ennemi qu'il n'avait pu vaincre avec la coopération du duc de Frise, reconnut la nécessité de créer de nouveaux appuis à Chilpéric. Il rechercha et obtint l'alliance d'un certain Eudon, communément appelé Eudes, né Français ou Visigoth, selon quelques auteurs espagnols<sup>1</sup>. À la faveur des troubles de la France et de la fainéantise des rois successeurs de Clovis, l'aventurier dont nous parlons était parvenu, non-seulement à se faire élire duc d'Aquitaine du vivant même de Pepin, mais encore il avait poussé ses conquêtes jusque dans le Berry, et s'était rendu maître de Bourges. Il possédait le Poitou, la Saintonge, le Limousin, les provinces d'Alby, d'Auvergne ; en sorte que le roi de Neustrie ne possédait plus que la seule ville de Tours sur la rive gauche de la Loire<sup>2</sup>.

Ce fut ce même Eudes, considéré jusqu'alors comme l'ennemi déclaré des rois de France, que Chilpéric, ou plutôt son maire du palais, Rainfroy, voulurent opposer à Charles ; ils lui envoyèrent des ambassadeurs avec des riches présents, et lui offrirent de le reconnaître pour souverain du pays dont il s'était emparé, s'il voulait unir ses forces à celles de Neustrie et de Bourgogne contre les Austrasiens<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> S'il faut en croire plusieurs de nos anciens historiens, et des modernes après eux, cet Eudes était issu du sang royal de France. Son père s'appelait Boggis (inconnu dans l'histoire), et était fils de Caribert, roi de Paris, après la mort de Clotaire 1<sup>er</sup>.

<sup>2</sup> *Lib. miracul. beat. Austregesil.* ; *Annal. Metens.* ; *Append. Gregor. Turon.*, cap. 106 et 107 ; *Annal. Fuldens.* ; *Mariana, Rer. Hispan.* lib. XII, cap. 3.

<sup>3</sup> *Continuat. Fredegar.*, cap. 107.



*Charles bat les Neustriens et les Aquitains réunis.* — Eudes, à qui il importait d'assurer, contre Charles lui-même, la légitimité de ses conquêtes, n'eut garde de refuser les propositions de Rainfroy; il se mit en marche, à la tête de tout ce qu'il avait de troupes disponibles, et s'avança vers le territoire austrasien, conjointement avec ses nouveaux alliés. Charles, de son côté, n'était pas demeuré oisif, et n'avait rien négligé pour repousser la nouvelle coalition formée contre lui. Loin d'attendre que ses adversaires eussent franchi la frontière d'Austrasie, il marcha à leur rencontre jusques auprès de Reims, dont l'évêque lui refusa l'entrée. Eudes et Chilpéric apprirent bientôt qu'il était campé entre cette dernière ville et Soissons. La bataille que Charles livra, sur ce point, à des ennemis effrayés de se voir si promptement prévenus, ne fut, de leur côté, qu'une déroute complète, au lieu d'un combat soutenu<sup>1</sup>. Chilpéric, abandonné de la plus grande partie de ses troupes, passa la Loire avec Eudes, qui lui offrit un asile. Charles, poursuivant ses succès, traversa la Seine sans opposition, ravagea la Neustrie, une partie de la Bourgogne, et s'avança jusqu'à Orléans.

719.

*Charles, maître de la personne de Chilpéric II, gouverne sous son nom la Neustrie et la Bourgogne.* — Après avoir donné quelque repos à ses troupes, le vainqueur songea à s'emparer du roi fugitif, pour s'en servir selon ses vues ambitieuses<sup>2</sup>. Il traita avec Eudes, et le força, par des menaces réitérées, à lui livrer Chilpéric. Charles affecta de recevoir ce prince avec toutes les marques du respect, et lui conserva le nom, les honneurs de roi, en retenant pour lui-

720.

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 718; Append. Gregor. Turon., cap. 107; P. Emil., Hist.; Vita sancti Rigoberti.*

<sup>2</sup> *Fredegar. continuat., cap. 107; Gesta reg. Franc., cap. 57.*



même toute l'autorité sous le titre de maire du palais des deux royaumes de Bourgogne et de Neustrie. Le maire Rainfroy resta encore à la tête d'un parti assez considérable pendant quatre ou cinq ans ; mais enfin , Charles l'ayant assiégé dans Angers, l'obligea de capituler et de se contenter du comté de Mende, qu'il lui laissa pendant le reste de sa vie <sup>1</sup>.

720. *Mort de Chilpéric II.* — Sur ces entrefaites, le prétendu roi d'Austrasie, Clotaire IV, mourut ; Chilpéric, réduit également au vain titre de roi de Bourgogne et de Neustrie, lui survécut peu. C'est à tort que la plupart de nos historiens ont rangé ce prince au nombre des rois fainéans. Les grands de Neustrie et de Bourgogne, en le plaçant sur le trône, avaient forcé Rainfroy, son maire du palais, à lui donner communication des affaires et à le mettre à la tête des armées en temps de guerre. Quoique toujours battu par le duc d'Austrasie, il fut certainement plus guerrier que ses indolens prédécesseurs. Il était sorti du cloître à l'âge de quarante-trois ans, et il en avait régné à peu près cinq.

720. *Charles place sur le trône de France, Thierry IV, fils de Dagobert III.* — Après la mort de Chilpéric, Charles fit reconnaître le jeune Thierry, non-seulement comme roi de Bourgogne et de Neustrie, mais encore comme roi d'Austrasie. Ce prince, fils de Dagobert III, alors à peine âgé de sept ou huit ans, est connu dans l'histoire sous la dénomination de Thierry de Chelles, du lieu où il avait été renfermé jusqu'alors.

720.-730. *Guerres et exploits de Charles contre différens peuples.* — Seul maître de toute la France, Charles, adoptant, à cer-

<sup>1</sup> Adon. Vienn., *Chronic.* ; Paul. Diacon., *Gesta Longobard.*, lib. VI, cap. 42.

tains égards seulement, la politique de son père<sup>1</sup>, s'appliqua à soumettre les nations germaniques, qui avaient secoué le joug pendant les dernières guerres. Les Saxons furent les premiers qu'il attaqua<sup>2</sup>. Il les combattit avec avantage, dévasta plusieurs cantons de leur pays, et poussa ses conquêtes jusqu'au Vesper. Quelques années après, il vainquit les Allemands, qui étaient alors et qui furent long-temps encore un peuple particulier de la Germanie, et porta ses armes triomphantes jusques au-delà du Danube, d'où il ramena son armée chargée d'un immense butin. Les Bavaois, qui avaient pris les armes à la sollicitation de Plectrude, sa belle-mère, ne furent pas plus heureux dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre lui. Les années suivantes, il fit plusieurs expéditions dans leur pays et toujours avec un égal succès. Nos historiens n'entrent dans aucun détail à cet égard; ils nous

<sup>1</sup> Il prit, comme Pepin son père, le titre de maire de ces deux royaumes (la Neustrie et la Bourgogne), mais il se conduisit bien différemment.

Sûr d'être le maître, tant qu'il aurait une armée affectionnée à son service, il s'enrichit sans scrupule des dépouilles du clergé, qui possédait alors la plus grande partie des biens de l'état, et que ses mauvaises mœurs rendaient méprisable; il s'empara de toutes les richesses de l'église, et les distribua à ses soldats.

Pour s'attacher plus étroitement ses capitaines et sa noblesse, il créa une nouvelle espèce de bénéfices, très-différens de ceux qui avaient été institués par les premiers rois mérovingiens. Ces premiers bénéfices n'avaient été que de purs dons, qui n'imposaient à ceux qui en avaient été gratifiés aucun devoir formel et particulier; au contraire, Charles Martel n'accorda ses bénéfices qu'à la charge expresse que ceux qui les posséderaient lui garderaient la foi, et lui rendraient des services militaires et domestiques, à peine de perdre le bénéfice.

Ces nouveaux bénéficiaires, liés par cet engagement, lui furent soumis et attachés comme à leur maître, et ils furent nommés vassaux, expression qui était alors synonyme de serviteur, et qui a toujours été usitée depuis le régime féodal (*Observations sur l'Histoire de France*).

<sup>2</sup> *Annal. Metens.*; *Append. ad Ademari Chronic.*; *Fredegar. contin.*, pars II, cap. 108.

apprennent seulement, que les nations germaniques offrirent à Charles de fréquentes occasions de triompher, et que, toujours prêtes à se révolter, elles furent constamment battues par lui et réduites à recevoir le joug <sup>1</sup>.

731. *Invasion des Maures ou Sarrasins en France.* — Vers l'année 731, le duc d'Aquitaine, ayant rompu la paix faite onze ans auparavant avec le maire du palais, fut battu deux fois au-delà de la Loire, et son pays ravagé <sup>2</sup>. Contraint de recourir à la générosité de Charles, qu'il sut apaiser par des apparences de soumission, Eudes, auquel plusieurs annalistes accordent cependant de grands talens et de belles qualités, n'eut pas honte, pour venger son orgueil humilié, d'attirer de nouveaux ennemis sur le sol français.

Appelés d'Afrique par le comte visigoth Julien, qui voulait venger l'affront que le roi Roderic avait fait à sa fille<sup>3</sup>, les Maures ou Sarrasins, après plusieurs grandes batailles, s'étaient emparés de toute l'Espagne (714). Comme les Visigoths possédaient quelques pays dans le midi de la France, les Sarrasins vainqueurs poussèrent leurs conquêtes par-delà les Pyrénées, et les villes de la Septimanie, qui dépendaient alors de l'Espagne, ouvrirent leurs portes sans grande résistance. Selon Rodericus, le plus ancien des historiens espagnols, cette révolution eut lieu l'année même de la mort de Pepin d'Héristal<sup>4</sup>.

Le duc Eudes, par sa bonne contenance ou par ses intri-

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, cap. 108; Adon. Vienn., *Chronic.*; Ott. Frisn., lib. v, cap. 16; le P. Petau; Jean Dutillet.

<sup>2</sup> Adon., archiepiscop. Vienn., *Chronic. univers.*

<sup>3</sup> Voltaire prétend que ce fait n'est pas appuyé sur des documens bien authentiques.

(Voyez *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 28.)

<sup>4</sup> Roderic. Tolet., lib. 111, cap. 21; Isidor., episc. Hispal., *Chronic.*; Mariana, *De reb. Hisp.*, lib. vi, cap. 19;

gues, avait réussi à préserver ses états de l'invasion de ses nouveaux voisins, et vivait depuis huit ou neuf ans en bonne intelligence avec eux, lorsqu'enfin ils lui déclarèrent la guerre (720). Après plusieurs petits combats l'émir Zama vint mettre le siège devant Toulouse<sup>1</sup>, Eudes marcha au secours de cette place, et força le Sarrasin à recevoir la bataille. L'émir fut vaincu, son armée taillée en pièces; lui-même demeura au nombre des morts, et la ville fut débloquée. Après cette défaite, les Sarrasins décernèrent le commandement à Abderame, un de leurs plus fameux capitaines. Ce choix fut depuis confirmé par le calife Jésid (731). Abderame crut devoir faire la paix avec le duc Eudes, qui, pour s'assurer de nouveaux appuis parmi les Arabes conquérans, maria ou livra sa fille au Mahométan Munuza, gouverneur des provinces d'Espagne en-deçà de l'Ebre<sup>2</sup>.

Ce fut à cette époque que le duc d'Aquitaine crut pouvoir violer impunément ses traités avec Charles, et perdit successivement deux batailles au-delà de la Loire. Cet échec, et la violente haine qu'il portait au chef français, le décidèrent alors à appeler à son secours ce même Abderame, et les Sarrasins, qui n'attendaient qu'une occasion favorable pour envahir la France, ainsi qu'ils avaient envahi l'Espagne. Toutefois les mesures du duc d'Aquitaine, et l'expédition des Maures en France, furent différées par la rébellion et la mort de Munuza. Ce gouverneur se révolta contre Abderame, et voulut se rendre indépendant. Soutenu par le duc d'Aquitaine, son beau-père, Munuza tint pendant quelque temps la campagne; mais enfin, défait par Abderame, poursuivi dans

<sup>1</sup> Roder. Ximenès, archevêq. Tolet., *Hist. Arab.*, cap. 11 et sequent. ; Isidor. Pacens. episcop., *Chronic.* ; Paul. Diacon., lib. vi, cap. 46.

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 731* ; Isidor. episc., *Chronic.*



les montagnes où il s'était réfugié, et réduit aux dernières extrémités, il se donna la mort <sup>1</sup>.

732. *Le duc Eudes est vaincu par Abderame, général des Maures ou Sarrasins.* — Abderame passa les Pyrénées, non plus dans l'intention de secourir Eudes contre les Français, mais bien pour le punir de la part qu'il avait prise aux projets de Munuza, et, par suite, envahir la France.

Les Sarrasins s'étant d'abord dirigés vers la Provence, Eudes marcha à leur rencontre avec les forces réunies de Gascogne et d'Aquitaine, et fut battu près de la ville d'Arles, qui tomba au pouvoir d'Abderame. Après ce premier succès, les troupes victorieuses se répandirent dans la Novempopulanie en la ravageant, traversèrent la Garonne et la Dordogne, et trouvèrent Eudes campé sur la rive droite de ce dernier fleuve. Le duc accepta la bataille que le Sarrasin, supérieur en nombre, lui présenta. L'inégalité des forces décida bientôt de la victoire. L'armée d'Aquitaine fut complètement taillée en pièces par les Maures, qui ne firent point de prisonniers. Le duc s'échappa presque seul, et malgré les ressentimens qu'il nourrissait contre Charles, il eut encore recours à la générosité de cet adversaire, et vint se jeter dans ses bras <sup>2</sup>.

732. *Charles s'unit au duc d'Aquitaine contre les Maures.* — L'Espagne presque entièrement envahie, l'Aquitaine ravagée, démontraient assez à Charles tout ce qu'il avait à craindre des Sarrasins. Il entraît autant dans l'intérêt de sa politique que dans la noblesse de son caractère de ne pas maltraiter un ennemi malheureux, qui pouvait devenir un allié utile. Eudes fut donc accueilli, non comme l'ingrat transgresseur de traités solennels, mais comme un brave guerrier que le sort des armes n'avait pas favorisé.

<sup>1</sup> Roder. Ximen., *Hist. Arab.*, cap. 13.

<sup>2</sup> Isidor. episc., *Chronic.*



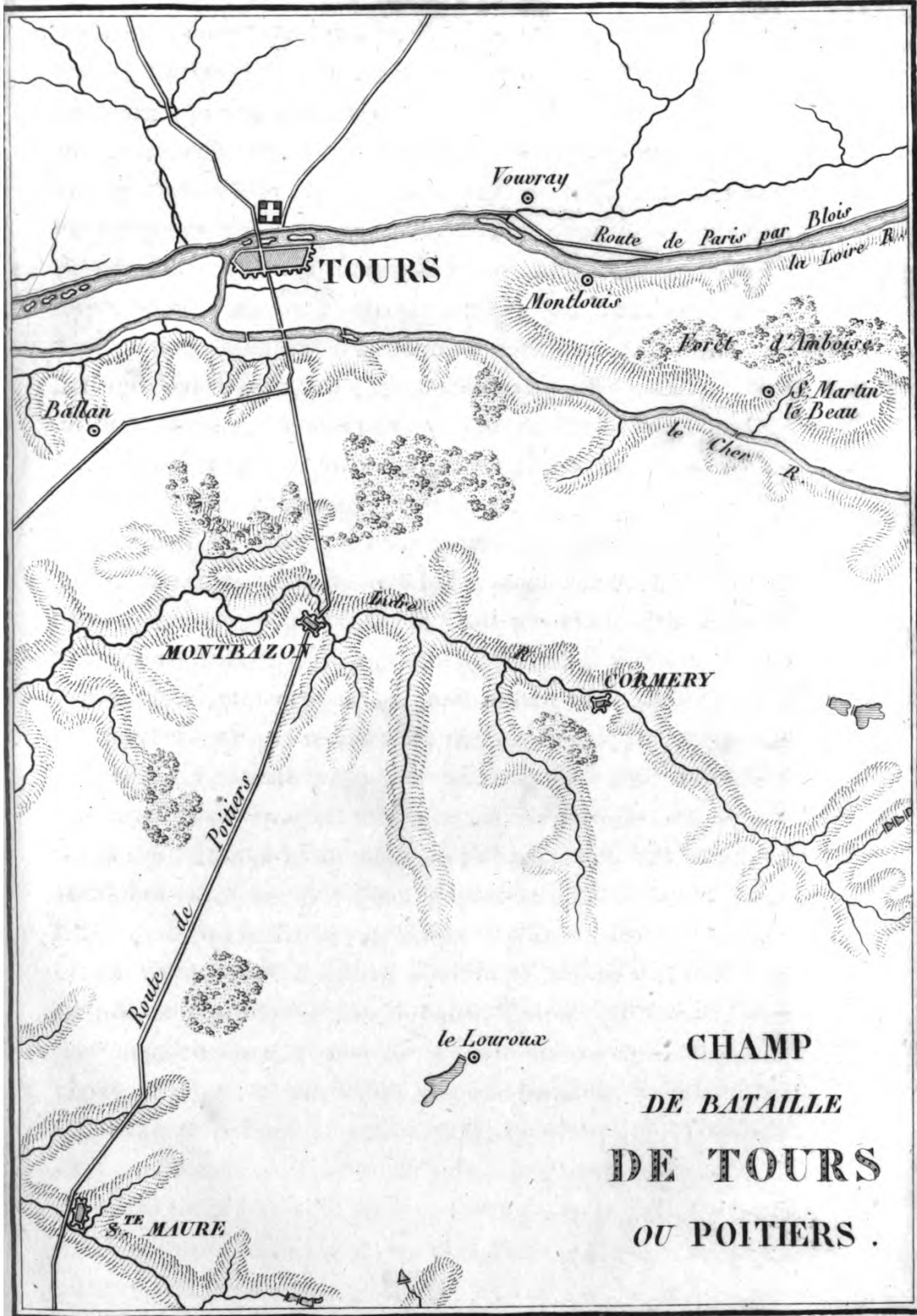
Charles n'avait point attendu que les Sarrasins eussent traversé la Dordogne, pour se mettre en mesure de les arrêter. Aux troupes des trois royaumes de Neustrie, de Bourgogne et d'Austrasie, il avait réuni toutes celles de la France germanique. Celles-ci, comme nous l'avons déjà fait remarquer, n'étaient appelées sur la rive gauche du Rhin que lorsque la gravité des circonstances le réclamait impérieusement. Charles, avec toutes ses forces, s'était avancé vers la Loire, pour défendre le passage de cette rivière, tandis que le duc d'Aquitaine, ramassant les débris de son armée, en formait un camp volant pour agir de concert avec les Français, et fatiguer les Sarrasins par de continuelles escarmouches.

*Succès des Maures sur le territoire français.* — Cependant Abderame, poursuivant les vaincus, et profitant de la consternation des peuples, continua sa marche par la Saintonge, le Périgord et l'Angoumois. Il prit Poitiers, pilla et brûla les églises du pays, rasa toutes les villes qui lui opposèrent quelque résistance, et s'empara de la plupart de celles qui bordaient le Rhône et la Saône. Arrivé à Sens, il mit le siège devant cette ville; mais n'ayant pu s'en rendre maître dès les premiers jours, il l'abandonna pour marcher vers Tours, qu'il ne supposait pas en état de tenir longtemps. Ce fut entre cette dernière ville et Poitiers, que Charles vint à sa rencontre. Les deux armées demeurèrent en présence pendant sept jours, sans avoir entre elles d'autres engagements que quelques affaires d'avant-postes. Enfin arriva la journée qui devait décider du sort de la France. L'un et l'autre chef étaient les plus grands capitaines connus alors, ils commandaient tous deux une armée redoutable, et l'Europe inquiète attendait l'issue d'une bataille d'où dépendait sa destinée religieuse et politique.

732.

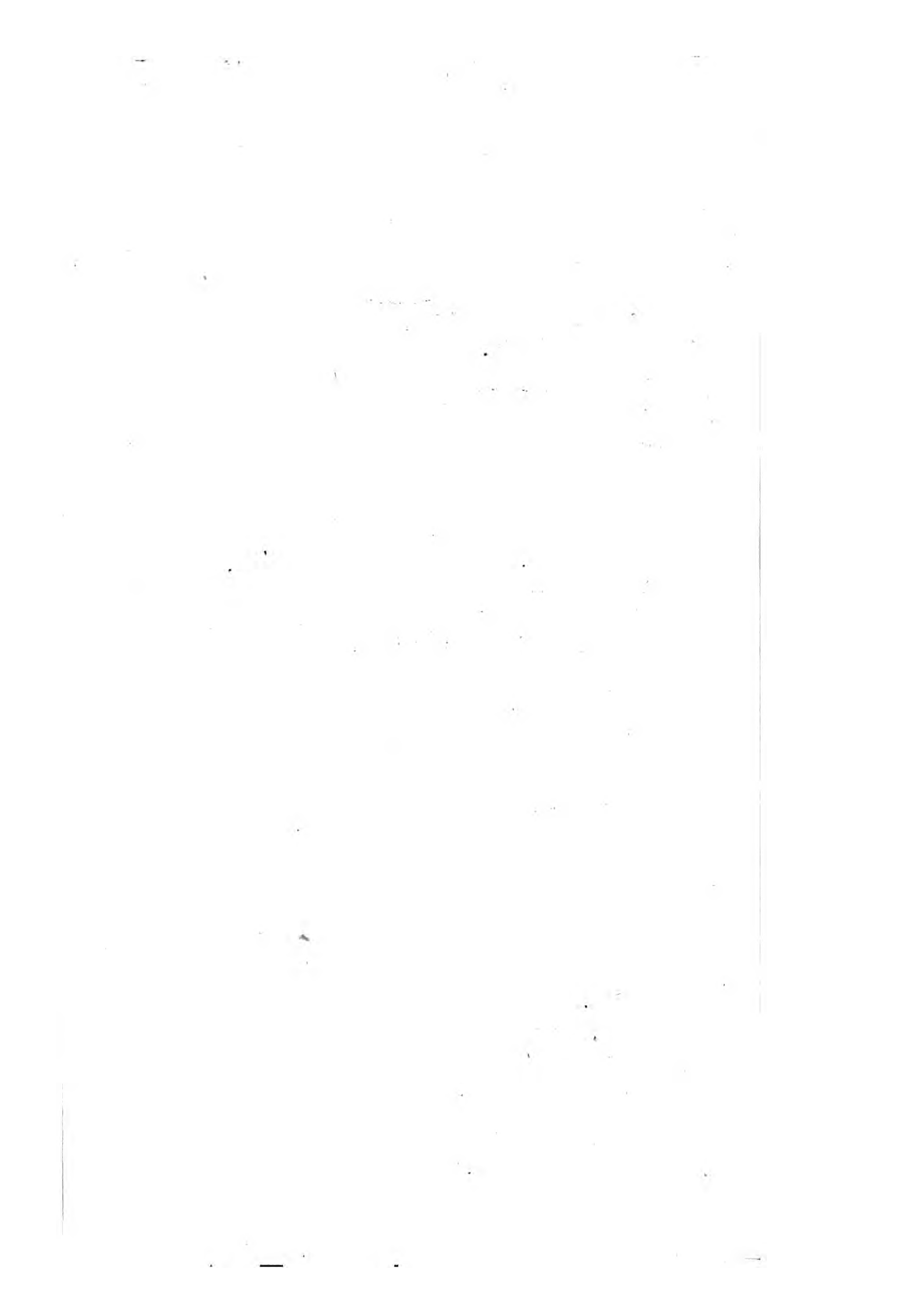
*Bataille de Poitiers.* — Abderame avait passé les Pyrénées à la tête de quatre cent mille Sarrasins, y compris les femmes, les enfans et les esclaves; mais son armée, quoique incomparablement plus forte que celle des Français, ne comptait pas plus de cent soixante mille combattans de toute arme. Plusieurs historiens ne font monter celle de Charles qu'à soixante mille hommes de pied et à douze mille chevaux. Le général sarrasin rangea ses troupes sur un terrain découvert, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les flancs. Tous les chameaux, qu'il avait fait réunir, furent placés aux deux ailes et derrière la cavalerie, afin de suivre les divers mouvemens, et effrayer, par la nouveauté de leur aspect, les chevaux des cavaliers français.

Charles disposa son armée bien en avant de Tours, près de Saint-Martin-le-Beau, la Loire et le Cher derrière lui. Il avait pris cette position parce qu'en même temps que ces deux rivières lui assuraient des vivres, elles couvraient ses derrières, et ôtaient à l'ennemi la possibilité de le tourner entièrement; et son but était encore de forcer l'ennemi à s'arrêter sur les terres du duc d'Aquitaine. La ville de Tours eut ordre de ne point ouvrir ses portes aux vaincus, quel que fût d'ailleurs l'événement de la bataille. En ôtant ainsi à ses soldats, adossés à deux rivières, tout espoir de retraite, Charles voulait qu'ils ne cherchassent leur salut que dans la victoire. Pour faire perdre à la cavalerie maure une grande partie de l'avantage qu'elle pouvait retirer de sa supériorité numérique, il disposa alternativement son infanterie et sa cavalerie par bataillons et par escadrons entremêlés; et prolongeant en même temps son front de bataille sur une grande étendue de terrain, il appuya sa gauche au Cher, et sa droite à un petit bois. Il n'avait pas ainsi à redouter d'être enveloppé par cette cavalerie ennemie, obligée de combattre à la fois contre ses corps d'infanterie et de



**CHAMP  
DE BATAILLE  
DE TOURS  
OU POITIERS .**

4 Lieues



cavalerie qui se prêteraient un mutuel appui. Il plaça en réserve, dans le petit bois qui bordait sa gauche, plusieurs groupes de cavaliers d'élite, qui ne devaient déboucher qu'au moment où la cavalerie maure, en désordre après sa première charge, irait se reformer pour revenir exécuter une seconde. Comme les forces les plus redoutables de l'ennemi se composaient d'archers, Charles mit au premier rang de son infanterie des soldats coiffés de casques aussi solides que ceux de la cavalerie, et porteurs de grands boucliers recouverts d'épaisses lames de fer. Il fit allumer de grands feux près d'une chapelle dédiée à S.-Martin<sup>1</sup> : c'était un signal convenu avec Eudes, qui se tenait embusqué à une demi-lieue de distance, pour l'avertir de se mettre en marche, et de tomber sur un des flancs de l'ennemi, lorsque la mêlée serait engagée. L'avant-garde française fut placée sous le commandement d'un chef que la chronique nomme Childebrand, frère ou parent de Charles<sup>2</sup>. Celui-ci, après avoir rappelé à ses soldats leurs précédentes victoires, excité leur ardeur par l'espoir d'un riche butin, et rappelé à chacun de ses capitaines qu'il s'agissait du salut de la France, donna le signal pour aborder l'ennemi.

Le combat s'engagea de part et d'autre avec une égale résolution, les Sarrasins ne doutant pas qu'ils ne dussent facilement écraser le petit nombre d'ennemis qu'ils avaient à combattre, les Français, et surtout les guerriers venus des provinces ultra-rhénales, la plupart d'une très-haute taille,

<sup>1</sup> . . . . Près de la chapelle Saint-Martin, laquelle, à raison de ce, fut appelée, *De bello*, c'est-à-dire de la guerre, encore que, par erreur, le vulgaire la nomme Saint-Martin-le-Bel.

(DUPLEIX, *Histoire de France*, tom. 1, pag. 262.)

<sup>2</sup> Jean Dutillet dit que Childebrand était fils de Pepin d'Héristal, mais d'une autre concubine que Charles. D'autres veulent qu'ils ne fussent que cousins germains.



regardant avec mépris les Arabes, qu'ils dépassaient de toute la tête. En effet, dès le premier choc, les Français austrasiens et les Germains, faisant leur usage ordinaire de la francisque et du sabre, renversèrent et taillèrent en pièces les premiers rangs des Sarrasins; mais ceux-ci, combattant à la manière des Africains, c'est-à-dire, cédant sur un point pour se rallier promptement sur un autre, et Abderame, qui se portait partout où le danger réclamait sa présence, ne cessant de faire succéder des troupes fraîches à celles qui avaient déjà combattu ou qui étaient repoussées, les pertes des Sarrasins, quelque grandes qu'elles fussent, ne paraissaient qu'à peine et ne changeaient en rien la face du combat. D'autre part, Charles, craignant d'être enveloppé, s'efforçait de conserver l'avantage du terrain qu'il avait choisi, et d'empêcher l'ennemi de déborder le bois qui couvrait sa gauche; car ce bois une fois dépassé, il devenait facile à la cavalerie maure d'attaquer l'aile droite française par ses derrières, de la couper du centre et de la gauche, et d'acculer ces deux derniers corps au Cher. Le combat durait depuis plusieurs heures, lorsque tout à coup on entendit de grands cris du côté du camp des Sarrasins; au même moment, une multitude éperdue de femmes, d'enfants, d'esclaves, en sortit pour accourir vers le champ de bataille et se réfugier dans les rangs des combattans.

*Les Maures sont vaincus.* — C'était le duc d'Aquitaine qui, au lieu de tomber sur le flanc de l'ennemi, ainsi qu'il en était convenu avec Charles, avait cru devoir décrire un plus grand cercle, pour venir les prendre à dos. En conséquence, après une marche de plusieurs heures, et au moment où l'illustre fils de Pepin ne comptait déjà plus sur cette diversion, le duc d'Aquitaine, attaquant brusquement le camp des Sarrasins, avait passé sur le corps de ceux qui le gardaient, et fait main-basse sur tout ce qui s'y trouvait, sol-

dat, femmes, enfans, vieillards, sans distinction de sexe, ni d'âge. Il n'en fallut pas davantage pour jeter la consternation dans l'armée maure. Abderame, cependant, continua de tenir ferme, malgré l'horrible carnage que les Français vainqueurs, ne cessaient de faire de ses troupes, jusqu'à ce qu'atteint d'un coup de lance, il fut renversé de cheval et tué quelques instans après. La nuit, qui survint, permit aux débris de l'armée ennemie de se retirer dans son camp, qu'Eudes venait d'abandonner pour rejoindre, avec sa petite troupe, le gros de l'armée française. A la vue des cadavres de leurs femmes, de leurs enfans massacrés, les Sarrasins achevèrent de perdre courage; la mort d'Abderame ne leur laissait aucun espoir de réparer leurs pertes dans une seconde bataille. Favorisés par la nuit, ils quittèrent leur camp dans le plus grand silence, et abandonnant leurs blessés, leur bagage, laissant leurs tentes toutes dressées, afin de mieux cacher leur départ, ils se retirèrent à marches forcées vers la Septimanie.

Le lendemain au point du jour, Charles pénétra dans le camp des Maures, qu'il livra au pillage; ses troupes victorieuses y firent un immense butin. La fâcheuse brièveté de nos chroniqueurs ne nous dit pas pourquoi ce grand capitaine ne poursuivit point un ennemi battu, qu'il lui était alors possible d'anéantir. Ils ne nous fournissent aucun détail, aucun trait caractéristique, dans l'exposé de cette bataille mémorable, qui fit donner à Charles le surnom de *Martel*, c'est-à-dire, de marteau ou fléau des Sarrasins. L'évêque Isidore, auteur espagnol et contemporain, nous a donné seul quelques idées comparatives des deux nations, en opposant l'agilité, les charges impétueuses, la dispersion et le prompt ralliement des Maures, leurs flèches et leur petite taille, à la fermeté, aux rangs serrés, aux épées,

aux longues piques, à la haute stature des Français. On sait, d'ailleurs, que la grande supériorité de Charles sur ses ennemis, était dans lui-même, dans son habileté et son expérience, dans ses soldats, déjà formés aux armes et à la victoire sous Pepin d'Héristal, et que son fils, par une continuité de guerres heureuses, avait rendus invincibles. Les Français ne perdirent que quinze cents hommes à cette bataille mémorable; mais, tuèrent-ils trois cent soixante-quinze mille Sarrasins, comme l'affirme le diacre Paul, qui écrivait sous le règne de Charlemagne, petit-fils de Charles Martel? Il serait difficile d'ajouter foi à la version de l'historien lombard, quand bien même l'on compterait dans le nombre, les femmes, les enfans, les esclaves, dont aucun n'aurait échappé au massacre, tant dans le camp que sur le champ de bataille. La preuve de fait, contre une si forte exagération, c'est qu'on verra les Sarrasins reparaître et se mesurer encore avec leurs vainqueurs.

Le système de conduite adopté par Charles à l'égard des prélats et généralement des gens d'église, lui avait attiré de puissans ennemis parmi eux. Dans quelques vies des saints de ce temps-là, on trouve des révélations selon lesquelles Charles Martel serait damné pour avoir donné des biens d'église aux gens de guerre. C'est pourquoi, sans chercher à diminuer la part que prit Eudes à la victoire de Poitiers, nous n'hésitons pas à récuser l'autorité d'Abbon, abbé de Fleury, et d'Otton, évêque de Frisinge, qui attribuent toute la gloire de cette journée au duc d'Aquitaine, sans presque faire mention de l'habile et vaillant fils de Pepin<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Paul. Diac., *De gest. Longob.*, liv. vi, cap. 46; Rodericus Tolet., *Hist. Arab.*, cap. 14; Aimoin., lib. iv, cap. 53; Abb. Flor., in *Greg.*, 4; Otton. Frisin., lib. v, cap. 16; *Annal. Fuldens*; *Mar. Avent. Chronic.*, lib. III; *Annal. Boior.*; *Annal. Metens.*; *Fredegar. continuat.*; *Gesta regum Franc.*; Isidor., *episcop. Hisp.*, *Chronic.*; Sigrais.

*Les Frisons sont battus une nouvelle fois par Charles.*

— L'année suivante, Charles parcourut l'intérieur de la Bourgogne, à la tête d'une forte armée. Cette expédition<sup>1</sup> suppose dans ce royaume des grands troubles, que nos annalistes n'expliquent point. Sans rapporter de combats, ils se contentent de dire qu'il retourna victorieux, après avoir rétabli la tranquillité, et qu'il chargea des leudes d'une fidélité éprouvée, de bien gouverner le pays et d'en défendre les limites contre les ennemis du dehors. Il passa ensuite dans la Frise, se vengea, par de terribles représailles, des ravages que le duc Poppon, successeur de Rabotde, venait de faire sur les frontières françaises, et le força de demander la paix<sup>2</sup> en livrant des otages qui ne l'empêchèrent pas de la rompre bientôt. Charles, revint promptement sur une flotte, attaquer les Frisons dans leurs îles. Il les accabla près de la rivière de Bordia ou Bourdion (aujourd'hui Borduen), dans une bataille où leur duc fut tué; et l'armée victorieuse rentra en France, chargée d'un butin immense<sup>3</sup>.

734.

*Charles Martel fait prêter serment de fidélité au duc d'Aquitaine.* — Des marais de la Frise, qu'il venait de réunir à la couronne, revolant à la Loire avec des troupes aussi infatigables que lui, Charles Martel vint punir le duc Eudes, de la violation du traité qu'ils avaient conclu ensemble avant l'affaire de Poitiers. Cette course, seulement indiquée par les chroniqueurs, se borna sans doute à faire expier aux peuples, par les ravages ordinaires, le délit de leur prince, qui mourut la même année. A cette nouvelle,

736.

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, pars II, cap. 109; *Annal. Metens. ad ann. 733*; *Append. ad Ademari chronicon.*; *Annal. Fulden.*; *Append. Gregor. Turon.*, cap. 108; Sigrais.

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 734.*

<sup>3</sup> *Annal. Metens ad ann. 736*; *Fredegar. Chronic. jussu Childebrandi Comment. script.*



Charles revint une seconde fois dans l'Aquitaine, résolu d'anéantir, ou au moins de restreindre la domination qu'Eudes y avait exercée, et que Hunolde, son fils aîné, se montrait jaloux de conserver. Charles s'empara de Bordeaux, de Blaye et autres places, envahit tout l'état du nouveau duc, et ne lui laissa, ou la possession, ou le gouvernement de l'Aquitaine, qu'après lui avoir fait prêter serment de soumission et de fidélité à lui et à ses deux fils, sans du reste faire aucune mention du roi Thierry dans cet hommage-lige qu'il exigeait du vaincu.

736-737. *Expédition de Charles Martel en Bourgogne et en Septimanie.* — Les affaires d'Aquitaine étaient à peine réglées, que de nouveaux troubles s'élevèrent sur un autre point de l'empire. Un des leudes ou fidèles, que Charles avait investi d'une autorité presque illimitée trois ans auparavant, Mauronte, gouverneur d'une partie du royaume de Bourgogne, forma le projet de se rendre indépendant dans son gouvernement, ainsi qu'Eudes l'avait été dans l'Aquitaine. Il entra en négociation avec les Sarrasins, s'assura de leur secours, et pour premier gage de sa trahison, leur livra ou leur fit livrer la ville de Lyon. Charles, à la tête de la même armée qui venait de soumettre l'Aquitaine, se porta rapidement sur la Bourgogne. Son arrivée imprévue déconcerta ses ennemis. Il fit sommer Lyon, qui ne tarda point à lui ouvrir ses portes; ensuite, il entra dans la Provence, prit Arles et Marseille, mit des gouverneurs à lui dans ces places, et crut avoir anéanti le parti des factieux <sup>1</sup>.

Cependant, Mauronte n'avait point renoncé à ses coupables intrigues; soutenu par lui et par quelques autres leudes provençaux, un des chefs des Sarrasins, qui étaient encore en possession d'une partie de la Septimanie, surprit Avignon

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 736.*



et s'empara de tout le territoire qui en dépendait. Aussitôt Charles réunit une armée, et se fit précéder par Childebrand, qui, à la tête d'un corps assez nombreux, arriva sous les murs d'Avignon, investit cette ville, s'empara des faubourgs, et s'y logea. Charles étant bientôt survenu avec des machines de siège en usage alors, commença à battre la ville; au bout de quelques jours, la brèche se trouvant praticable, il fit donner l'assaut et emporta la place malgré la vigoureuse résistance des assiégés.

*Prise de plusieurs villes en Septimanie sur les Maures.*

737

— Après avoir repris Avignon, puni les habitans par la démolition des murs de leur ville, et livré au glaive tous les Sarrasins échappés au premier carnage, Charles entra en Septimanie avec la résolution de conquérir tout ce que les Sarrasins et les Visigoths y tenaient encore. Il passa le Rhône, traversa une grande partie du pays en le ravageant, et vint mettre le siège devant Narbonne, où le successeur d'Abderame, Athime, s'était renfermé avec une garnison de troupes éprouvées, et d'abondantes provisions de guerre et de bouche. Cette place était le dernier boulevard des Sarrasins en France. Charles prévoyant que le siège ne pourrait manquer d'être long, et que l'ennemi ne négligerait aucun moyen de sauver la place, fit tracer des lignes de circonvallation aux deux rives de l'Aude, sur laquelle Narbonne est située, fortifia ces lignes de bonnes redoutes, et les rendit inaccessibles sur tous les points<sup>1</sup>. Nos anciens écrivains opiniâtrément exacts à retracer les phases de l'égglise, n'ont pas jugé à propos de nous transmettre quelques détails sur ce siège de Narbonne, l'un des plus mémorables de

<sup>1</sup> . . . . . *Super Adice fluvio munitionem in gyrum in modum arietum instruxit, regem Sarracenorum, nomine Athima, cum satellitibus suis ibidem recludit, castraque metatus est undique.*

(*Fredegar. Chronic. jussu Childebrandi com. scriptum.*)

l'époque que nous décrivons. Les querelles des évêques et des papes leurs ont paru seules dignes d'être retracées par le burin de l'histoire et transmises à la postérité.

Les Maures d'Espagne, informés des précédens avantages remportés par Charles Martel, équipèrent une flotte sur laquelle une armée fut embarquée, pour secourir Narbonne. Ces navires vinrent mouiller entre Narbonne et Leucate à l'embouchure de la rivière de Berre, qui se jette dans la mer par le Val-de-Corbière. Charles sortit alors de ses lignes avec la majeure partie de ses forces, laissant le nombre de soldats nécessaires pour défendre les travaux commencés, et marcha en bataille vers la rivière de Berre, sur les bords de laquelle le gouverneur de Tarragone, Zamor, qui commandait l'armée ennemie, avait établi son camp, à l'endroit même où est aujourd'hui Sijeau. Zamor n'hésita point à accepter le combat; mais son armée fut complètement défaite et lui-même périt dans la mêlée. Le plus grand nombre des Maures était resté sur le champ de bataille; le reste, fuyant vers la flotte stationnée près de l'embouchure du Rieu et de la Berre, fut pris ou massacré en voulant se jeter dans les navires, dont les Français s'emparèrent les premiers. Comme, malgré cette victoire, Athime refusait de se rendre, Charles laissa Childebrand, son frère, avec une partie de l'armée, pour continuer le siège; et lui-même, avec l'autre moitié, se répandit dans la Septimanie, et enleva aux Sarrasins Nîmes, Agde, Béziers et d'autres places, la plupart par assaut; il en fit démanteler les murailles, combler les fossés, raser les fortifications, afin d'ôter à ces étrangers tout moyen de s'y établir et de s'y défendre à l'avenir<sup>1</sup>. Quelques annalistes ajoutent à toutes ces victoires la prise

<sup>1</sup> *Continuat. Fredeg.*, l. III, c. 109; *Annal. Metens. ad ann.* 737; *Annal. Fuldens.*; *Append. Greg. Turon.*, cap. 108; *Aimoin.*, lib. IV, cap. 57; *Dupleix*; *Mézerai*; *Daniel*; *Sigrais*.

de Narbonne, point essentiel de la campagne; d'autres plus anciens, nous laissent en suspens sur l'issue de ce siège dont ils ne parlent plus. Quoi qu'il en soit, on peut regarder comme un fait certain, que s'il resta quelques places aux Sarrasins en Septimanie, ce furent celles qui se trouvaient dans le voisinage immédiat des Pyrénées.

Le chanoine Paul-Emile prétend que les Lombards et les Allemands servirent les Français comme auxiliaires dans cette campagne; et il a été suivi en cela par quelques autres historiens. Mais le diacre Paul rapportant le secours fourni par le roi Luitprand à une autre expédition dont nous allons parler plus bas<sup>1</sup>, nous ne croyons pas que les Français aient partagé avec d'autres nations l'honneur de combattre les Maures qu'ils ne devaient plus redouter depuis la mémorable victoire de Charles dans les champs de la Touraine.

*Mort de Thierry IV.* — On place assez généralement vers la fin de l'an 737, la mort de Thierry de Chelles. Ce prince était alors dans la vingt-troisième année de son âge, et dans la dix-septième de son règne imaginaire<sup>2</sup>.

737.

Thierry mort, le vainqueur des Sarrasins, le sauveur de la France, compta assez sur l'affection des peuples et sur la fidélité de ses troupes, pour oser croire que les trois royaumes réunis pouvaient se passer d'un fantôme de roi. Il y eut donc un interrègne de près de six ans, pendant lesquels Charles et ses enfans, sans usurper le titre de souverain, ainsi qu'ils en avaient l'autorité, gouvernèrent sous celui de ducs ou de maires du palais.

*Nouvelles guerres contre les Saxons et les Maures.* — Loin de prendre aucun repos après la campagne laborieuse

738.-739.

<sup>1</sup> Paul. Diacon., lib. VI, cap 53.

<sup>2</sup> Quelques historiens veulent que Thierry soit mort la même année que Charles Martel.

qu'il venait de terminer, Charles retourna rapidement dans le pays des Saxons, pour les punir d'une nouvelle violation de leurs traités. Ils évitèrent si prudemment tout engagement sérieux, que cette expédition se réduisit de la part des Français aux déprédations ordinaires, et du côté de leurs perfides ennemis à se soumettre à l'ancien tribut dont les avait déchargés Dagobert 1<sup>er</sup>, et à prêter des sermens, toujours mal garantis par des ôtages <sup>1</sup>.

Mais, pendant que la révolte de la Saxe occupait au loin les armes françaises, les Sarrasins, à l'instigation du rebelle Mauronte, s'étaient répandus une seconde fois dans la Provence et dans l'Aquitaine. Jusef, gouverneur de Narbonne <sup>2</sup> pour les Maures, avait repris la ville d'Arles, recouvré celle d'Avignon, et poussé vivement ses conquêtes et ses ravages dans la Septimanie.

Luitprand, roi de Lombardie, que l'histoire nous représente comme un prince ambitieux, guerrier, allié de Charles <sup>3</sup>, et redoutant d'ailleurs le voisinage des Sarrasins, se hâta, sur l'invitation du chef des Français, de lui faire passer un corps auxiliaire de troupes sous les ordres de ses meilleurs capitaines. Aussitôt Charles, accourant de la Germanie sur

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 738; Fredegar. continuat.*, cap. 109.

<sup>2</sup> Ceci démontre que Charles Martel ne s'était pas rendu maître de Narbonne, ainsi que le rapportent plusieurs historiens.

<sup>3</sup> Tous les historiens demeurent d'accord que Martel, en reconnaissance de la bonne volonté que Luitprand lui avait témoignée, lui envoya son fils Pepin, pour recevoir de lui la première tonsure de ses cheveux, qui était une cérémonie des chrétiens, par laquelle celui qui coupait un flocon de cheveux d'un autre lui était comme parrain; car l'empereur Constantin Pogonat, en l'an DCXXCIV, envoya pareillement au pape Benoît la tonsure de Justinien, et Héraclius ses enfans, pour en faire ses filleuls. Le Lombard reçut cette alliance à grand souvenir, et renvoya Pepin à son père avec de riches présens, et remercia Charles par ambassade.

(DUPLEIX, *Hist. de France*, tom. 1, pag. 27.)



ce nouveau théâtre de guerre ; opposa une forte armée, augmentée des troupes lombardes, aux Maures, qui se retirèrent à son approche, en évacuant Avignon et toutes les autres places. Il se fit ouvrir les portes de Marseille. Mauronte, qui occupait cette ville, n'avait osé l'attendre, et s'était sauvé dans les montagnes voisines de la mer. Charles l'y poursuivit, et le contraignit à chercher un nouvel asyle en Espagne, où un chroniqueur le fait mourir quelque temps après. Charles rétablit l'ordre et le calme dans la Provence; il la remit entièrement sous la domination de la France, ainsi qu'il avait réduit la majeure partie de la Septimanie, depuis long-temps envahie sur les Romains par des barbares du Nord, et récemment sur ceux-ci par des barbares de l'Orient<sup>1</sup>.

L'année suivante (740), Charles jouit en paix du fruit de ses victoires, et l'état fut tranquille au dedans comme au dehors. Les Saxons, les Frisons, les Allemands, les Bretons, les Gascons, étaient soumis; les Sarrasins n'osaient plus tenter de nouvelles agressions, pour ne pas perdre ce qui leur restait encore en-deçà des Pyrénées, et le royaume de France était augmenté de presque toute l'ancienne Septimanie. Cependant l'Italie se trouvait alors troublée par les iconoclastes<sup>2</sup> que soutenait l'empereur Léon dit l'Isaurien. Grégoire II avait fait les plus grands efforts pour intéresser Charles Martel à s'opposer aux progrès de cette secte, mais Charles différa toujours de lui donner du secours, soit que les offres de Grégoire ne lui parussent pas suffisantes, soit pour ne pas mécontenter le roi des Lombards qui inquiétait

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad annum 739*; Paul Diacon., lib. VI, cap. 53; *Fredegar. continuat.*, lib III, c. 109.

<sup>2</sup> Secte de chrétiens réprochant les images, et les brisant quand ils en trouvaient l'occasion.



aussi le pape de son côté. A Grégoire II succéda Grégoire III, qui fit des propositions plus avantageuses à Charles Martel, et entre autres celle de le proclamer consul de Rome, pour être affranchi lui-même de la puissance d'un empereur hérétique. Quelques historiens veulent que ce fut le commencement des prétentions des papes à la puissance temporelle, ou le présage que l'empire devait passer dans la maison des Carlovingiens<sup>1</sup>.

741.

*Mort de Charles Martel.* — Après vingt-quatre ou vingt-cinq années de guerres presque continuelles contre les peuples les plus guerriers de l'Europe et de l'Afrique, et pour le bien de sa nation contre sa nation même, la campagne qui força le rebelle Mauronte à chercher un asyle chez l'étranger, fut le dernier des travaux du héros français, comparable et supérieur peut-être aux plus célèbres de l'histoire et de la mythologie. Il se préparait à tirer avantage des propositions du pape Grégoire III, lorsqu'une maladie chronique l'arrêta dans ses desseins. Réduit, par l'affaiblissement de ses forces physiques, à prendre quelque repos contre son gré, il termina au bout d'un an sa carrière active, avec la vraie gloire de laisser la France plus formidable à ses voisins, plus étendue qu'elle ne l'avait jamais été, et si belliqueuse, que la passion de la guerre s'était communiquée jusqu'aux classes pacifiques par état, aux évêques, aux prêtres, aux abbés de monastères, que l'on voit, à cette époque, en plus grand nombre que dans les temps précédens, faire plier la religion au goût dominant des armes. En blâmant Charles de surcharger d'impositions les biens du clergé<sup>2</sup>, pour fournir aux dépenses des guerres continuelles,

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, cap. 110; *Annal. Metens. ad ann. 741.*

<sup>2</sup> Cette valeur martiale, qui lui faisait avoir toujours l'épée à la main pour frapper sur les ennemis, lui acquit le surnom de *Martel*, et une renommée immortelle; mais les ecclésiastiques qu'il avait fort maltraités,

et surtout de prodiguer en dons, en récompenses militaires, les bénéfices ecclésiastiques, on le loua en même temps de protéger, de seconder les missionnaires qui travaillaient à propager le christianisme chez les Saxons et d'autres peuples germaniques. On n'oserait décider s'il y fut porté par un zèle religieux; mais n'eût-il considéré, comme on peut le croire, dans la conversion de ses ennemis idolâtres, qu'un moyen d'adoucir la férocité guerrière attachée à leur culte barbare, il n'en mérita pas moins l'amour de ses contemporains et les éloges de la postérité<sup>1</sup>.

*Partage de l'autorité de Charles Martel entre ses deux fils Carloman et Pepin.* — Charles Martel, atteint de la maladie dont il devait mourir, avait songé à partager entre ses enfans l'état qu'il avait si glorieusement gouverné, et qui jouissait alors d'une profonde paix. Il avait trois fils légitimes : deux de Rotrude, sa première femme, Carloman et Pepin, et un troisième de Sonnichilde, nièce d'Odilon, duc de Bavière, nommé Grippon ou Griffon<sup>2</sup>. Les deux aînés, Carloman et Pepin, l'un et l'autre dans la force de la jeunesse, partagèrent le gouvernement des trois royaumes, avec les titres de duc et de maire du palais. Charles donna au premier l'Austrasie et la France germanique, au second, la Bourgogne et la Neustrie. On ignore pourquoi Grippon

741.

noircirent sa mémoire et ne lui pardonnèrent pas, même en l'autre monde; car ils assurèrent que, selon une révélation faite à saint Eucher, évêque d'Orléans, il brûlait en corps et en ame dans les flammes éternelles, et que son tombeau ayant été ouvert, on n'y avait trouvé qu'un gros serpent et une puante noirceur, marques du mauvais état de son salut, *tant il est dangereux d'offenser ceux qui disposent de la réputation.*

(MÉZERAI, *Abrég. chronol. de l'hist. de France*, tom. 1<sup>er</sup>, p. 370.)

<sup>1</sup> Sigrais.

<sup>2</sup> Trois autres fils naturels, qu'il avait eus de diverses concubines, furent exclus par lui-même de sa succession.

n'eut pour sa part que quelques comtés ou portions de provinces, enclavés dans les états de ses aînés.

Quoi qu'il en soit, aussitôt après ces partages, Charles envoya Pepin en Bourgogne à la tête d'une armée pour en prendre possession, et soumettre, peut-être, quelques rebelles. Pendant cette expédition de Pepin, qu'accompagnait Childéric, Sonnichilde agit d'une manière si efficace par elle-même et par ses partisans, auprès de son mari expirant, qu'elle obtint le démembrement de quelques villes d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne, pour ajouter à la faible dotation de Grippon. Charles mourut quelques jours avant ce dernier acte, dans le château de Kiersy, ou Crécy-sur-Oise, situé à trois lieues au-dessous de Noyon.

Charles Martel n'eut pas plutôt fermé les yeux, que les grands du royaume, excités par Carloman et Pepin, se déclarèrent hautement contre la donation faite à Grippon. « Elle n'était, disaient-ils, que le résultat des intrigues d'une femme ambitieuse et jalouse, et ne pouvait prévaloir sur la première disposition de Charles, ratifiée, d'ailleurs, par l'approbation de tous les leudes assemblés. » Carloman et Pepin se mirent à la tête des mécontents, et marchèrent vers les places dont Grippon avait déjà pris possession. Celui-ci, surpris de ce soulèvement presque général, et n'étant pas assez fort pour tenir la campagne, se jeta dans la ville de Laon avec sa mère. Ses deux frères ne tardèrent pas à l'y venir assiéger, et le contraignirent bientôt de se rendre à discrétion; ils le renfermèrent dans un château des Ardennes, et donnèrent à Sonnichilde, sa mère, le monastère de Chelles pour prison<sup>1</sup>.

742. *Carloman et Pepin soumettent les Aquitains et les Allemands.* — Les Allemands, les Bavares et les Aquitains,

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 741; Aimoïn., lib. iv, cap. 58.*

profitant de ces discordes intestines et du changement de gouvernement, ne manquèrent pas de se révolter selon leur coutume. Les Aquitains, sous la conduite d'Hunolde, se soulevèrent les premiers. Carloman et Pepin, à la tête d'une puissante armée, passèrent ensemble la Loire à Orléans, pour aller rabaisser l'orgueil du fils d'Eu-des, qui osait violer les conditions auxquelles Charles Martel, son vainqueur, lui avait conservé la principauté, ou plutôt le gouvernement de l'Aquitaine. Ils le poursuivirent de retraite en retraite, défirent les milices du Berri, les obligèrent à chercher un asyle dans Bourges, dont ils brûlèrent les faubourgs, et ravagèrent sans obstacles tout le pays qu'ils parcoururent. Hunolde, toujours battu et chassé successivement de la Touraine, du Berri, du Poitou, commença à se repentir de son inutile tentative, et se sauva presque seul. Carloman et Pepin, ayant reçu le faux avis qu'il avait été se renfermer dans Loches, ville alors très-forte, allèrent mettre le siège devant cette place, et l'emportèrent d'assaut. Les vainqueurs firent grâce de la vie aux habitans et à la garnison, mais ils les emmenèrent en esclavage, et la place fut rasée<sup>1</sup>.

Carloman et Pepin, campés entre le Clain et la Vienne, s'occupaient, dans les environs de Chatelleraut, à régler à l'amiable le partage de leurs dernières conquêtes, lorsqu'ils reçurent à merci des envoyés du duc d'Aquitaine. Hunolde obtint des conditions bien plus avantageuses qu'il n'était en droit de les attendre, puisque les deux frères n'exigèrent de lui que de se soumettre de nouveau à l'ancien hommage que Charles Martel avait imposé à son père. Ils repassèrent ensuite la Loire au commencement de l'au-

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 742; Fredegar. continuat., c. 110; Annal. Fuld.; Aimoin, lib. iv., cap. 59.; Paul. Emil., Histor.*



tomne. Carloman, sans s'arrêter, marcha seul avec ses propres troupes, suivant un annaliste<sup>1</sup>, contre les Allemands; selon le continuateur de Fredégaire, les deux frères prirent part à l'expédition, se portèrent au-delà du Rhin et du Danube, effrayèrent cette nation rebelle, la firent rentrer dans le devoir, et prirent des ôtages en garantie de sa nouvelle soumission<sup>2</sup>.

742. *Childéric proclamé roi, par Pepin, en Neustrie et en Bourgogne.* — Ce fut au retour de cette expédition que Pepin, pour tempérer la jalousie et ménager la vanité des seigneurs français, crut devoir mettre fin à l'interrègne qui durait depuis la mort de Thierry. Childéric, troisième du nom, alors âgé d'environ douze ou treize ans, fils (suivant une ancienne généalogie<sup>3</sup>) de Thierry de Chelles, et probablement le dernier rejeton de la race royale, fut proclamé roi dans cette partie de la France que gouvernait Pepin, c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne et la Provence, car l'Austrasie n'eut point d'autre maître que Carloman.

L'avènement de Childéric III au trône fit si peu de bruit, et apporta si peu de changement dans l'état, que les écrivains contemporains ne sont entrés dans aucun détail à ce sujet. Ce prince n'est connu que par des chartres de l'ordre de Saint-Benoît, et par les inscriptions de quelques conciles des Gaules qui font mention des années de son règne<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 742.*

<sup>2</sup> *Fredegarii continuat.*, c. 110; *Annal. Fuldens.*; *Aimoin.*, lib. IV, cap. 58 et 59; *Ott. Frising.*, *episc.*, lib. V, cap. 20.

<sup>3</sup> *Genealogia regum Francorum à Faramundo usque ad Pippinum. Ex vetusto codice mss. conciliorum ac capitulorum*; Ap. Duchesne.

<sup>4</sup> La préface du concile qui fut relue dans celui des Estiacs, prouve évidemment la souveraineté de Carloman en Austrasie, surtout si on la compare avec celle du concile de Soissons, assemblé par Pepin l'année d'après. Dans celle-ci, la date est prise de l'année du règne de Childéric, roi des Français, et Pepin n'y parle point comme souverain de l'état; au



*Guerre contre les Bavarois et les Saxons.*—Le nouveau fantôme de roi créé par Pepin, n'en imposa pas plus que les précédens à la fierté des princes germains. D'anciennes lois bavaoises, faites par nos rois mêmes, nous apprennent quelle était la dépendance des ducs de Bavière à l'égard de la France. On y voit que c'était le roi de France qui créait le duc, ou qui agréait celui que le peuple avait élu; que le roi avait droit de condamner à mort les sujets du duc, et que celui-ci, sous peine de déposition, était obligé d'obéir à certains édits que les rois de France s'étaient réservé le droit de publier dans le pays. Cette soumission était devenue d'autant plus pénible aux ducs de Bavière, et généralement aux princes germains, que depuis long-temps ce n'était plus aux rois qu'ils étaient soumis, mais bien aux ducs d'Austrasie qui gouvernaient effectivement en souverains, sans toutefois en avoir le titre. Odilon, duc de Bavière, qui avait épousé Hiltrude, sœur de Carloman et de Pepin, ne voulant plus se reconnaître pour sujet de la France, c'est-à-dire, comme on l'exprima dans la suite, pour vassal ou feudataire, leva hardiment l'étendart de la défection, après s'être assuré de l'alliance des Allemands, déjà infidèles à un traité récent, de celle des Saxons, toujours prêts à manquer aux leurs, et des armes auxiliaires des Slavons - Vinides. Il envoya en outre proposer une ligue offensive et défensive au duc d'Aquitaine; celui-ci ne se fit point scrupule d'y accéder, malgré ses derniers sermens. Carloman et Pepin, que cette coalition obligea de rassembler de nombreuses troupes, furent d'abord arrêtés pendant l'espace de

743-744.

lieu que Carloman, dans l'autre, parle de l'Austrasie comme de son propre état, et dit : avec le conseil de ma noblesse, *optimatum meorum*; j'ai assemblé les grands de mon état.

( DANIEL, *Hist. de France*, tom. 1<sup>er</sup>, p. 496.)

quinze jours, à l'entrée de la Bavière, près du Lech, par Odillon et ses alliés, campés à l'autre rive, derrière des retranchemens formés, selon l'ancien usage germanique, d'abattis d'arbres, de palissades autour du camp, et de gros pieux enfoncés sur le bord ou dans le lit même de la rivière. Mais l'impatience du soldat français, furieux des défis, des dérisions outrageantes des ennemis, força ses chefs de le mener au combat, et de lui faire passer pendant la nuit le Lech à des gués périlleux, au-dessus et au-dessous du front des retranchemens<sup>1</sup>. Carloman, avec une partie de l'armée, et Pepin, à la tête de l'autre, s'approchèrent à une très-petite distance du camp des Bavarois, sans que ceux-ci en eussent le moindre soupçon. Aux premiers feux de l'aurore ils marchèrent à l'assaut, et attaquèrent les Germains chacun de leur côté. Odillon surpris rangea cependant ses troupes en bataille, et soutint quelque temps le choc; mais, au bout d'une demi-heure de mêlée, il fut enfoncé, et perdit dans le combat l'élite de ses soldats; lui-même, consterné de cette défaite imprévue, se sauva presque seul au-delà de l'Inn. Ses alliés, Théobalde, duc des Allemands, et Théodoric, duc des Saxons, non moins maltraités que lui, se retirèrent de même en fuyant, et se sauvèrent chacun dans son pays. Les Français ne laissèrent pas que d'éprouver aussi une perte considérable tant à l'attaque du camp que dans leur marche de nuit. Beaucoup d'entre eux périrent au milieu des marais inconnus qu'il leur avait fallu traverser dans

<sup>1</sup> *Venientesque super fluvium qui dicitur Lech, sederunt super ripam fluminis uterque exercitus, hinc indè se mutuo videntes usque ad dies quindecim. Qui tantumdem provocati irrisionibus gentis illius, indignatione commoti, periculo se dederunt per loca deserta et palustria, ubi pons transeundo nulla tenus aderat.*

(*Fredegar. continuat.*, cap. 110.)

l'obscurité, ou furent entraînés par la rapidité du courant<sup>1</sup>.

Les Français vainqueurs, ajoutant à leur triomphe la conquête de la Bavière, y séjournèrent cinquante-deux jours à la ruine des habitans. Ensuite Carloman, avec une partie de l'armée, entra sur les terres des Saxons, battus à l'affaire du Lech, leur prit une place forte où se trouvait renfermé leur duc Théodoric; et, se fiant aux faux sermens de fidélité de ce prince, il lui rendit la liberté. Le récit de ces révoltes, si fréquentes alors, donne lieu à une remarque importante : c'est que le châtement de la rebellion tombait constamment sur les peuples et jamais sur les chefs ou ducs, que le vainqueur s'obstinait à maintenir dans leurs possessions et dans leur autorité. Les princes voulaient-ils, dès cette époque, consacrer le dogme de la légitimité, et leur intérêt personnel les portait-il à penser que les peuples seuls devaient être victimes d'une guerre provoquée par l'ambition de leurs chefs?

*Hunolde, duc d'Aquitaine, reprend les armes, et est vaincu de nouveau par Pepin.* — Tandis que Carloman réduisait les Saxons, Pepin, avec l'autre partie de l'armée, repassa le Rhin, et rentra dans ses états pour repousser un nouvel ennemi qui désolait la France entre la Loire et Paris. Hunolde, duc d'Aquitaine, en exécution du traité qu'il avait secrètement conclu avec le duc de Bavière, informé que Carloman et Pepin venaient de s'engager dans la Germanie, s'était hâté de passer la Loire; s'avancant dans le pays, il mettait tout à feu et à sang. Les deux fils de Charles Martel, trop confians, sans doute, dans des sermens tant de fois violés avec impunité, avaient dégarni le pays de toutes ses milices, pour les employer en Bavière. Hunolde

744.

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*, cap. 110; *Annal. Metens. ad ann. 743*; *Append. ad gesta regum Francorum*; *Sigebert, Chronic.*

poursuivit donc sans obstacle ses ravages dans la Neustrie, et poussa ses courses jusqu'à la ville de Chartres. Il mit le siege devant cette place, la prit après onze jours de blocus, et ne l'abandonna qu'après l'avoir entièrement livrée aux flammes. L'église même, dédiée à la Vierge, ne fut pas épargnée. Dès que les deux guerriers, dont il avait déjà éprouvé la supériorité, reparurent sur les frontières de l'Aquitaine, désespérant de pouvoir leur résister, il leur offrit, avec des otages, une obéissance sans réserve, leur céda tous ses droits ou ses prétentions; mais, peu de temps après, honteux de sa faiblesse, repentant du meurtre inutile de son frère Hatton, assassiné par ses ordres, il alla renfermer son dépit et ses remords dans un monastère de l'île de Ré<sup>1</sup>.

745-746.

*Nouvelles expéditions de Carloman et de Pepin en Germanie.* — Les abrégiateurs placent ici une nouvelle expédition de Carloman et de Pepin contre les Saxons révoltés; Carloman, vainqueur, fit une seconde fois prisonnier Théodoric, et s'empara de quelques contrées de la Saxe, qu'il réunit à la France germanique<sup>2</sup>.

Les Allemands ayant pris les armes l'année suivante, Pepin les battit, força le duc Théobalde à fuir dans les Alpes-noriques, et donna un autre duc à la nation, qui reprit bientôt les armes. Carloman plus particulièrement intéressé que Pepin aux mouvemens de la Germanie, vint lui-même dans le pays des Allemands, qu'il soumit promptement<sup>3</sup>. Peu de temps après cette expédition, la dernière de sa vie militaire, abandonnant sans regret le pouvoir et les grandeurs, le duc d'Austrasie s'en vint au couvent du Mont-Cassin en Italie

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 744.*

<sup>2</sup> *Annal. Metens. ad ann. 745; Sigebert., Chronic.; Ott. Frising., l. v, cap. 20; Fredegar. continuat., cap. 110.*

<sup>3</sup> *Eginard. Annal. ad ann. 746; Annal. Metens. ad ann. 746 et 747.*



échanger son armure contre l'habit monastique de Saint-Benoît.

*Pepin gouverne seul la France après la retraite de Carloman son frère.* — Devenu, par cette abdication, seul prince des Français, seul régent des trois royaumes, Pepin eut la générosité ou l'imprudencé de rappeler son autre frère de sa longue captivité. Il le reçut dans son palais avec toutes les marques de la tendresse fraternelle, et lui donna des terres, de riches domaines pour vivre honorablement. Mais cette réconciliation apparente n'aboutit presque aussitôt qu'à une guerre domestique, qui ralluma au dehors toutes celles dont on vient de lire le récit.

747.

*Griffon, troisième fils de Charles Martel, fait la guerre à Pepin.* — Griffon, qui fondait après tout ses prétentions sur les dernières volontés de son père, Charles Martel, fit valoir le droit de sa naissance pour succéder au prince cénobite, et se flatta d'enlever à Pepin le royaume d'Austrasie. Il s'associa des ambitieux, des mécontents, de jeunes leudes, que le feu de la légèreté de l'âge fit entrer dans ses desseins, et s'échappant de la cour de son frère, gagna le Rhin avec la troupe de ses partisans, et passa chez les Saxons, chez lesquels il s'était d'avance ménagé une retraite. Aidé par le duc de cette nation, il entra quelque temps après à la tête d'une armée dans la Thuringe, et porta ses ravages jusqu'au sein de la France germanique.

748.

Pepin se hâta de le suivre, et en même temps qu'il entra dans la Saxe avec une puissante armée, il en trouva une autre de près de cent mille combattans, partie Esclavons-Vinides, et partie Frisons, dont les chefs lui offrirent unanimement de joindre leurs forces aux siennes contre la même nation. Secondé de ces auxiliaires, il parcourut pendant quarante jours la plus grande partie de la Saxe, détruisit tous les forts, et reprit dans celui d'Hochsburg, le duc



Théodoric, pour la troisième fois prisonnier des Français<sup>1</sup>.

Peu découragé par ces premiers revers, Griffon se retrancha sur le bord d'une rivière qu'Eginhard appelle Missaha, près d'un endroit nommé Schaningen. Pepin s'avança pour le combattre, et les deux armées étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque, sur des propositions de paix faites par Griffon, elles s'éloignèrent l'une de l'autre sans combat. Cet armistice demeura néanmoins sans autre résultat; le fils de Sonnichilde ne l'avait proposé que pour se tirer du danger où il était, et des mains des Saxons, dont il commençait à suspecter les intentions et la bonne foi. Des renforts de troupes que lui faisaient passer ses partisans d'Austrasie, lui arrivaient presque journellement de France; ce fut probablement ce qui empêcha Pepin de pousser plus loin ses conquêtes en Germanie, et ce qui l'obligea de repasser le Rhin pour arrêter les progrès de la révolte. Cette version qui est celle d'Eginhard, ne coïncide point avec celle du continuateur de Frédégaire; selon ce dernier, Pepin n'eut qu'à paraître sur le bord du Rhin, pour dissiper l'armée saxonne, retranchée avec Griffon, sur la rive opposée, d'où elle décampa en grande hâte pendant la nuit, et les Saxons, accablés par Pepin, furent forcés de se soumettre ou de paraître soumis, et d'abandonner entièrement leur allié, qui se réfugia en Bavière.

749. *Griffon veut s'emparer du duché de Bavière; il en est empêché par Pepin.* — Odillon, duc de Bavière, venait de mourir, ne laissant qu'un fils fort jeune, nommé Tassillon, sous la tutèle d'Hiltrude sa mère. Fils de Sonnichilde, nièce du dernier duc, et frère de la duchesse régente, Grippon se concilia les Bavares, et les souleva contre la France; soutenu des troupes que lui amenèrent Leutfride, duc des Allemands,

<sup>1</sup> *Annal. Metens.*, ad ann. 748; *Fredegar. continuat.*, cap. 117; *Annal. Fuldens.*; *Aimoin.*, l. iv, c. 61; *Adon. Vienn.*, *Chronic.*; *Eginh.*, *Annal.*

et Suger, autre puissant seigneur de la France germanique, il enleva le duché de Bavière à son neveu, et s'investit lui-même d'une souveraineté éphémère. Si Pepin avait pu raisonnablement espérer autant de soumission de son frère que du jeune duc Tassillon, son neveu, peut-être l'aurait-il soutenu dans son usurpation; mais l'expérience lui avait appris à connaître le caractère et l'ambition de Grippon. Il n'ignorait ni ses secrètes intrigues en France, ni les traités qui le liaient avec les Saxons et les Allemands. Pepin pensa donc que la Bavière, gouvernée par son frère, deviendrait, pour ainsi dire, la place d'armes de toutes les nations germaniques ennemies de la France ou portées à le devenir.

*Pepin donne le duché de Bavière à Tassillon.* — Au commencement de l'année suivante, il entra donc avec une armée considérable, sur les terres des Bavares, auxquels la peur ou la prudence fit prendre le parti de la soumission. Leutfride, Suger, comte de Kisberg, et quelques autres partisans du nouveau duc, furent défaits avec lui ou pris sans combat. Pepin rétablit aussitôt Tassillon dans sa dignité, ramena en France les prisonniers, et plus généreux encore une seconde fois envers Grippon, plus coupable, il lui donna la ville du Mans et douze comtés dans la Neustrie, avec le titre de duc. Mais qu'était un pareil don pour un frère, et celui même de la vie pour un jeune ambitieux plein de présomption et de courage? Il s'évada comme il avait déjà fait, passa la Loire, et après l'inutile essai de la protection des Saxons et des Bavares, il alla solliciter celle de Gaifer ou Vaifre, duc d'Aquitaine, fils et successeur d'Hunolde, et non moins disposé que son père et son aïeul, à secouer le joug de la France <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Annal. Metens. ad ann. 749; Gesta regum Franc.; Fredegar. contin., cap. 117; Adon. Vienn., Chronic.; Eginhard., Annal.; Paul. Emil.; Dupleix; Sigrais.*

752.

*Pepin monte sur le trône de France. Fin de la première race royale, dite des Mérovingiens* — Cependant Pepin, occupé d'un projet plus grave, remit cette expédition à un autre temps. Profitant habilement dans des circonstances favorables, de la paix rétablie sur toutes les frontières, de la gloire de ses divers exploits, du dévouement des gens de guerre, de l'attachement des grands liés par ses bienfaits, de l'affection du clergé dont il avait mérité le respect et la reconnaissance, de l'autorité pontificale du pape Zacharie, qui alors sollicitait lui-même la protection de ce prince contre les Lombards, il osa enfin ajouter le nom de roi à sa puissance réelle. Chilpéric, dégradé, relégué dans un cloître, ne perdit qu'un vain titre et mourut obscurément trois ou quatre ans après.

Telle fut la fin de la première race de nos rois, ainsi que de toutes les guerres comprises dans cette période de temps, ou dont on a connaissance.

---

## LIVRE IV.

### DEUXIÈME ÉPOQUE.

Depuis l'avènement de Pepin-le-Bref au trône, jusqu'à la fin  
de la seconde race.

#### CHAPITRE PREMIER.

De l'an 752 à l'année 814.

Pepin roi des Français; mort de son frère Griffon. Expéditions contre les Saxons, les Bretons et les Maures. Guerre contre les Lombards. Pepin accorde la paix au roi des Lombards; cession de l'exarchat de Ravenne aux papes. Le roi des Lombards reprend les armes contre le pape; Pepin marche au secours de ce dernier. Nouvelle guerre d'Aquitaine. Siège et prise de Bourges. Suite de la guerre d'Aquitaine. Tassillon, duc de Bavière, veut se rendre indépendant. Pepin négocie avec le roi Didier et le duc Tassillon. Il fait rétablir les places qu'il a conquises en Aquitaine; il obtient de nouveaux succès dans ce pays. Mort du duc Vaifre ou Gaifer. Mort de Pepin. Partage des états de ce monarque entre ses deux fils Charles et Carloman. Hunolde, père de Vaifre, fait révolter de nouveau l'Aquitaine. Mort de Carloman; Charles seul roi de France. Sa première campagne contre les Saxons. Il porte la guerre en Italie. Siège de Pavie. Prise de cette ville. Fin du royaume des Lombards; Charles roi d'Italie. Deuxième et troisième campagnes contre les Saxons. Nouvelle guerre d'Italie. Quatrième campagne contre les Saxons. Expédition de Charles en Espagne; combat de Roncevaux; mort de Rolland. Cinquième et sixième campagnes contre les Saxons. Septième campagne. Charles fait couronner son fils Pepin roi d'Italie. Huitième campagne contre les Saxons; bataille du mont Sontal. Neuvième, dixième et onzième campagnes contre les Saxons. Révolte et soumission des Bretons. Nouvelle guerre en Italie. Expédition de

Charles en Bavière. Les Huns sont défaits sur le Danube. Défaite d'Adalgise, prétendant à la couronne des Lombards. Charles bat les Esclavons-Aboridites. Deuxième guerre contre les Huns. Charles envoie son fils Louis en Italie au secours de Pepin. Onzième, treizième et quatorzième campagnes contre les Saxons. Les Huns, vaincus par le roi d'Italie, se soumettent à Charles. La guerre recommence en Espagne. Quinzième campagne contre les Saxons. Evénemens militaires en Pannonie, en Bretagne et en Italie. Charles est couronné empereur d'Occident par le pape Léon III. Prise de Barcelonne sur les Maures. Colonie saxonne établie en Belgique. Les Bohémiens et les Souabes sont défaits par le prince Charles, fils de Charlemagne. Nouveaux succès du roi d'Aquitaine sur les Maures. Ceux-ci sont battus sur la Méditerranée par une flotte française. Suite de la guerre d'Espagne. Guerre de Pepin en Venetie. Suite de la guerre contre les Maures. Succès variés contre les Danois ou Normands. Suite des événemens militaires en Espagne et en Italie. Les Danois demandent la paix à Charlemagne. Succès des armées de Charlemagne sur différens peuples. Nouveaux avantages remportés sur les Maures. Charlemagne fait proclamer Louis, son fils aîné, empereur d'Occident. Mort de Charlemagne. Ses lois, réglemens et institutions militaires.

Bien que les annalistes ne nous aient donné, surtout pour les derniers règnes des Mérovingiens, qu'une simple nomenclature, assez inexacte d'ailleurs, des victoires fréquentes des Français, sans presque aucun trait caractéristique de leur génie guerrier, on peut remarquer cependant qu'à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire après deux cent soixante-six ans révolus, la fusion militaire des Francs et des Gaulois était effectuée entièrement. Il est même plus que probable que, dans le rapprochement des mœurs et des usages, le peuple conquérant avait, par l'influence nécessaire d'un autre sol et d'une autre religion, beaucoup plus reçu de la nation conquise, policée et éclairée, plus nombreuse et presque aussi brave. Tout porte à croire que le nouvel esprit militaire, résultant de l'association des deux peuples, était dès-lors plus gaulois que germanique.



On a vu le courage national des Francs s'accroître avec leur empire, se soutenir pendant cent cinquante années, à compter de la première du règne de Clovis, et faire redouter leurs armes au dehors, en même temps qu'ils en abusaient au dedans. La suite de nos récits a offert, dans une autre période de soixante années, un tableau bien différent de leur ancienne valeur altérée, de leur ardeur guerrière atténuée; et l'on a pu remarquer que cette dégénération avait pour cause principale une filiation suivie de princes montant presque tous, dès le berceau ou avant l'adolescence, sur le trône; mariés trop jeunes, affaiblis par les excès, vivant peu d'années, remplacés de même par des enfans, et subjugués par leurs maîtres du palais. Enfin, on vient de voir une famille de ces ambitieux ministres produire consécutivement, par une destinée toute contraire, des hommes d'un mérite supérieur, qui, par l'éclat de leurs actions guerrières, ont achevé d'éteindre la pâle lueur que le nom de Clovis jetait encore sur sa postérité avilie. Ils ont rendu à la nation son caractère belliqueux, toute sa vigueur primitive.

Il se peut, comme l'ont remarqué quelques critiques, que les annalistes qui écrivaient au commencement de la seconde race, aient trop flatté, à quelques égards, Pepin d'Héristal, Charles Martel et le roi Pepin; mais ce n'est pas certainement du côté des vertus militaires, qu'on ne saurait leur contester, et qu'ils communiquèrent à leur nation. Les faits seuls attestent assez que, conduite par ces princes, animée par leurs exemples, toujours victorieuse de tous ses ennemis, elle fut assez constamment sous les armes; qu'elle recouvra d'anciennes possessions; qu'elle étendit ses frontières, et châtia les fréquentes révoltes de ses vassaux et de ses tributaires; qu'elle vainquit partout les fiers Germains, contint les Visigoths et les Lombards, et foudroya

les Sarrasins. Ainsi, à l'avènement de Pepin au trône, elle était déjà au plus haut degré de valeur et de puissance, et dans le chemin de la nouvelle gloire qu'elle devait bientôt acquérir sous Charles-le-Grand<sup>1</sup>.

L'inauguration des rois de la première race n'avait été qu'une cérémonie purement civile, elle se bornait à élever le nouveau roi sur un bouclier; de là, il recevait l'hommage de son armée. Pepin, voulant rendre son couronnement plus respectable, y fit intervenir la religion; après avoir reçu une première onction des mains des évêques de France, au mois de mars 752, avec l'autorisation du pape Zacharie<sup>2</sup>, il se fit sacrer de nouveau en juillet 754, dans l'église de Saint-Denis, par le pape Etienne, qui était venu implorer sa protection contre les Lombards. C'est à cette occasion que le vicaire intéressé de Jésus-Christ déclarant au peuple, que Pepin ne tenait sa couronne que de Dieu seul, par l'intercession de Saint Pierre et de Saint Paul, exigea des grands un serment par lequel ils s'obligeaient à maintenir sur le trône la famille qu'ils venaient d'y élever<sup>3</sup>, et menaça les Français de la vengeance céleste, s'ils manquaient jamais à l'obéissance qu'ils devaient au nouveau roi et à sa parenté.

753. *Mort de Grippon, frère de Pepin.* — Tandis que les sujets de Pepin applaudissaient à son usurpation et la légitimaient par leur amour, son frère Grippon, réfugié depuis plus d'un an chez le duc d'Aquitaine, s'efforçait encore de lui susciter des ennemis. Pepin résolut de s'assurer de sa personne; il envoya un hérault au duc d'Aquitaine pour en réclamer l'extradition, promettant d'ailleurs qu'il ne lui serait fait aucun mal. Sur le refus formel de Vaifre, Pepin,

<sup>1</sup> Sigrais.

<sup>2</sup> *Append. Fredegar. cap. 117.*

<sup>3</sup> *Ut numquam de alterius lumbis regem in ævo presumant eligere.*  
(*Clausula de Pipini consecrat.*)

à la tête d'une armée, se mit en marche pour passer la Loire. Sa seule approche épouvanta l'ennemi; Grippon voyant son protecteur consterné, ne se crut plus en sûreté dans ses états, et se hâta d'en sortir; après avoir été en divers lieux, il parvint à rassembler encore quelques troupes, et prit avec elles la route d'Italie, pour aller implorer l'appui d'Astolphe, roi des Lombards. Pepin, auquel ce nouvel ennemi donnait des inquiétudes bien plus sérieuses que le duc d'Aquitaine, avait facilement prévu le parti que prendrait son frère. Théodore, comte ou gouverneur de Vienne, et Frédéric, qui commandait dans la Bourgogne transjurane, reçurent l'ordre d'entrer en campagne, avec les milices, et d'enlever Grippon à quelque prix que ce fût. Celui-ci se dirigea par la Savoie, et rencontra les deux leudes qui se présentèrent pour lui disputer le passage dans la vallée de Maurienne. Grippon se mit en devoir de le forcer, et attaqua résolument les généraux de son frère. On se battit avec un acharnement incroyable pendant près de trois heures. Grippon et les deux comtes ses adversaires périrent dans la mêlée. La mort de son frère délivra Pepin d'un ennemi dangereux par son audace toujours renaissante, et mit fin à la guerre civile<sup>1</sup>.

*Expédition de Pepin contre les Saxons, les Bretons et les Maures.* — Sur ces entrefaites, Pepin, à la tête d'une autre armée, battait les Saxons révoltés, leur imposait un nouveau tribut; après avoir pris quelque jours de repos à Bonne, sur le Rhin, il marcha sur les Bretons, qui avaient profité de son éloignement, pour faire quelques courses sur les terres de France, les défit, leur prit le château de Vanes, et obligea leur comte à se soumettre. Vers la même époque, il étendit encore les limites de l'empire français du côté de l'ancienne Septimanie.

753.

<sup>1</sup> *Annal. Metens.*; *Fredeg. continuat.*, cap. 103; *P. Emil., Hist.*

Lorsque les Visigoths eurent été chassés d'Espagne par les Sarrasins, et que Charles Martel eut rasé plusieurs places du Languedoc, enlevées aux nouveaux conquérans, Ansimond, seigneur visigoth, avait réuni quelques débris de sa nation, et s'était emparé de Nîmes, de Maguelonne, d'Agde et de Béziers. Il releva les murailles de ces villes, augmenta leurs fortifications, et s'en fit un petit état indépendant, qu'il conserva malgré le voisinage et les agressions fréquentes des Sarrasins. Néanmoins, au bout de quelques années, s'apercevant qu'il lui faudrait succomber tôt ou tard, Ansimond s'adressa à Pepin, alors occupé en Saxe, réclamant de lui des secours, sous la condition de relever de la couronne de France. Pepin accepta l'offre qui ajoutait à l'empire français les quatre villes que nous venons de nommer; il entra en armes sur les terres des Sarrasins, et vint mettre le siège devant Narbonne. La force de cette place l'obligea, ainsi que l'avait fait son père Charles Martel, de convertir le siège en blocus, et il ne la réduisit que trois ans après. Dans le même temps, un Suleyman ou Soliman, seigneur sarrasin, qui commandait dans la Catalogne, se reconnut aussi son vassal, et se soumit à lui avec les villes de Barcelonne et de Gironne qui lui appartenaient<sup>1</sup>.

754.

*Guerre de Pepin contre les Lombards.* — A Childebrand, petit-fils de Luitprand, roi des Lombards, dégradé par ses sujets, avait succédé par élection Rachis, duc de Frioul. Peu de temps après, Rachis, dégoûté du monde, renonça à la couronne, pour se faire moine dans ce même monastère du Mont-Cassin, où s'était déjà retiré Carloman. Astolphe, son frère, fut élu à sa place. Le nouveau roi des Lombards, dans la force de l'âge, plein d'ambition et de courage, voyant l'empereur Constantin Copronyme, protecteur des icono-

<sup>1</sup> *Annal. Metens.*



clastes, trop occupé des affaires d'Orient pour songer à celles d'Italie, conçut le projet d'en achever la conquête. A la tête d'une forte armée, Astolphe entra dans l'exarchat de Ravenne, dont il s'empara, ainsi que de toute la Pentapole<sup>1</sup>. Maître absolu d'une grande partie de l'Italie, la possession de Rome manquait encore à ses conquêtes. Comme cette ville avait toujours reconnu l'autorité des exarques, il prétendit que, maître de Ravenne, il le devenait conséquemment de Rome, et que le pape devait reconnaître son autorité.

Le roi lombard entré sur le territoire romain, assiégea Rome, et somma les habitans de le reconnaître, en lui payant un écu d'or par tête. Ni les prières du pape Etienne, ni l'intercession d'un envoyé de l'empereur Constantin, qui vint ensuite à Pavie, ne purent le fléchir ni le détourner de ses projets d'envahissement. Dans ces circonstances critiques, Etienne réclama la protection de Pepin, ainsi que Grégoire III avait imploré celle de Charles Martel. Après s'être fait précéder par des ambassadeurs, il passa de Lombardie en France, au grand mécontentement d'Astolphe, qui n'osa cependant l'arrêter.

Pepin envoya Charles, son fils aîné, au devant du pontife, et fut lui-même le recevoir à Pontyon, maison royale près de Langres; il le traita avec magnificence, lui assigna l'abbaye de Saint-Denis pour palais, se fit sacrer une seconde fois ainsi que ses fils, et promit à Etienne de le soutenir contre les prétentions du roi lombard.

Astolphe, de son côté, prévoyant que les instances du pape

<sup>1</sup> Le territoire que les empereurs d'Orient possédaient encore en Italie, à cette époque, était divisé en deux provinces ou préfectures : l'exarchat de Ravenne et la Pentapole. L'exarchat comprenait, outre Ravenne, Bologne, Imola, Faenza, Forlì, Cesenne, Bobio, Ferrare et Adria. La Pentapole renfermait Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, Ancône, et quelques autres petites places.



n'auraient d'autre but que de décider Pepin à lui déclarer la guerre, s'occupa sérieusement de détourner le coup qui le menaçait. Voulant opposer les supplications de Carloman aux prières de l'évêque de Rome, il fit venir le frère de Pepin et son abbé, leur représenta les suites funestes de la guerre que le pape avait dessein d'attirer en Italie, et leur fit entendre qu'il fallait que Carloman se rendît incessamment en France, afin de maintenir le roi, son frère, dans la bonne intelligence qui régnait depuis longs-temps entre les Français et les Lombards, et déconcerter les desseins hostiles d'Etienne. L'abbé n'osa désobéir au roi, et moins encore Carloman à son abbé. L'ancien duc d'Austrasie se mit donc en route, et arriva à la cour de Pepin. Ses remontrances demeurèrent sans effet; soit qu'il plaidât mollement les intérêts du roi lombard, ce que l'on peut supposer avec assez de raison, soit que Pepin trouvât trop à satisfaire sa politique et sa gloire dans la guerre qu'il se proposait d'entreprendre. Quelque temps après, Carloman reprit la route d'Italie, et mourut en chemin, étant encore sur les terres de France.

Toutefois, avant que d'en venir aux armes, Pepin crut devoir tenter la voie des négociations. Il envoya jusqu'à trois ambassadeurs au prince lombard pour lui faire des propositions d'accomodement; mais comme la condition première de la paix offerte était la restitution de Ravenne et des autres places de l'exarchat, ces propositions ne furent point acceptées: une autre cause secondaire put encore déterminer Astolphe à repousser alors toute conciliation: ce prince était informé de la répugnance que les membres du conseil de Pepin, et le plus grand nombre des seigneurs français avaient pour ces expéditions d'Italie, qui, depuis l'établissement de la monarchie, avaient presque toutes été funestes aux armées françaises, souvent peu glorieuses, et généralement assez inutiles. Plusieurs seigneurs osèrent même dé-

clarer à Pepin , que quelqu'attachement qu'ils eussent d'ailleurs pour sa personne, ils étaient décidés à ne pas le suivre dans cette entreprise. Celui-ci usa de toute son adresse pour les ramener, sans compromettre son autorité; il fit parler les intérêts de la religion, de la gloire nationale, et réussit enfin à les faire changer de résolution; en sorte que de part et d'autre on se prépara à la guerre.

Vers le commencement du mois de septembre 754, Pepin se dirigea avec son armée vers l'Italie, par Lyon et par Vienne. Informé qu'Astolphe s'avançait à sa rencontre pour lui disputer le passage des Alpes, il détacha un corps de troupes d'élite, qui dut se saisir du Pas-de-Suze, ou y arrêter au moins l'ennemi. Ces troupes forçant leur marche arrivèrent assez à temps pour prévenir le passage d'Astolphe et s'emparer du défilé du côté de France; car déjà l'avant-garde des Lombards atteignait le côté qui regarde l'Italie. Cependant le roi de France continuait d'avancer par le Val-de-Maurienne, surmontant tous les obstacles, partageant avec les soldats les privations et les travaux d'une marche pénible, et donnant à ses troupes l'exemple du dévouement et de la discipline. Un grand engagement qui eut lieu au Pas-de-Suze est raconté diversement par les anciens historiens; les uns prétendent qu'Astolphe fit brusquement attaquer le détachement de l'armée française, qui gardait le passage, avant que le reste de l'armée eut joint ce détachement; d'autres, que ce furent les Français qui attaquèrent les premiers les Lombards; mais tous s'accordent à dire que les troupes françaises y firent des prodiges de valeur; qu'un assez grand nombre de soldats étant parvenus à grimper sur des rochers escarpés en s'aidant de leurs armes, et en se soutenant mutuellement, vinrent prendre leurs ennemis à dos; que l'armée des Lombards fut défaite par les troupes fran-

çaises, moins nombreuses, et qu'Astolphe fut contraint de se jeter dans Pavie, où Pepin alla aussitôt l'assiéger <sup>1</sup>.

754. *Pepin accorde la paix au roi des Lombards ; cession de l'exarchat de Ravenne aux papes, par le roi de France.* — Après quelques jours de siège, et à la prière du pape, Pepin fit renouveler à Astolphe les mêmes propositions qui lui avaient déjà été faites; offrant de lever le siège et d'évacuer l'Italie, sous la condition que le roi des Lombards restituerait Ravenne et la Pentapole, et reconnaîtrait l'indépendance de Rome. Astolphe, s'estimant heureux d'obtenir la paix à des conditions aussi modérées, signa tout ce qu'on voulut, promit avec serment de rendre au plus tôt Ravenne, donna quarante otages pour garant de sa parole, et consentit que le pape prît dès-lors possession de la ville de Narni. Pepin fit plus encore en faveur du pontife : comme c'était à lui, et non à l'empereur, que cette cession se faisait, et qu'il se croyait le droit de disposer de l'exarchat comme de sa conquête, il en fit don dans les formes et par écrit au pape et à l'église romaine, et chargea l'abbé Fulrade de conduire le pape à Rome avec une forte escorte que commandait Jérôme, fils naturel de Charles Martel. Après ces dispositions, Pepin ramena en France son armée victorieuse et chargée de butin <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Append. Fredegar.*, cap. 119; Eginhard, *in Annal. et in Vit. Carol. Magn.*; *Annal. Fuldens.*; Aimoin., l. iv, cap. 62 et 63; *Regin. Chronic.*; *Epistol. Stephan. pap. ad Pipin.*; Luitprand, *De vit. Pontific.*; *Chronic. Casin.*; Paul. Diacon., l. vi; Adon. Vienn., *Chronic.*; *Sigibert. Chronic.*; Leo. Ost., lib. i, cap. 7; Anastas. bibliotecar.

<sup>2</sup> L'authenticité de la donation de Pepin a été fortement contestée par plusieurs écrivains; voici ce que Voltaire dit à ce sujet :

« Toutes les démarches de ces temps-là étaient si irrégulières, qu'il se pourrait, à toute force, que Pepin eût donné aux papes l'exarchat de Ravenne, qui ne lui appartenait point, et qu'il eût fait même cette donation singulière du bien d'autrui, sans prendre aucune mesure pour la

On peut croire, d'après ces faits, que ce fut Pepin qui, par sa munificence à l'égard de l'évêque de Rome, contribua le plus à établir la puissance temporelle du saint siège. Comment, trois cents ans après, Léon IX, qui passait pour savant, daigna-t-il recourir à la prétendue donation de Constantin, et employer un titre imaginaire, s'il en possédait un plus authentique. Il est vrai que dès l'an 321 Constantin avait donné cette fameuse constitution, première source des richesses de l'église, par laquelle il permet aux églises d'acquérir des biens-fonds, et accorde aux particuliers la faculté de leur laisser par testament; c'est peut-être ce qui a donné lieu à la supposition de la donation.

*Le roi de Lombardie reprend les armes contre le pape.* — Cependant Astolphe, débarrassé de Pepin, et tiré du mauvais pas où il s'était trouvé engagé, jugea qu'on avait mis sa liberté à un trop haut prix. Il commença à user de délais, retarda sous de vains prétextes la restitution de Ravenne et des autres places, se remit à faire des courses sur le territoire romain, et disposa tout pour être en état de résister aux Français dont il prévoyait bien le prochain retour.

Le pape se hâta de faire prévenir Pepin des nouvelles agressions du prince lombard et de son manquement de foi.

faire exécuter. Cependant, il est bien peu vraisemblable qu'un homme tel que Pepin, qui avait détrôné son roi, n'ait passé en Italie avec une armée que pour y aller faire des présents. *Rien n'est plus douteux que cette donation citée dans tant de livres.* Le bibliothécaire Anastase, qui écrivait cent quarante ans après l'expédition de Pepin, est le premier qui parle de cette donation. Mille auteurs l'ont citée, les meilleurs publicistes de l'Allemagne la réfutent, *la cour romaine ne peut la prouver*, mais elle en jouit. » (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. 13.)

<sup>1</sup> Le pape appuya sa démarche d'une prétendue lettre de saint Pierre à ses enfans, qui mérite d'être rapportée; la voici :

« Pierre, appelé apôtre par J. C., fils du dieu vivant, etc. Comme par



Astolphe, poursuivant ses entreprises, investit Rome dans les premiers jours de janvier (756); son armée, séparée en plusieurs corps, occupa tous les postes des environs, et s'empara des châteaux voisins, ainsi que de tous les chemins qui conduisaient à la ville. Le roi lombard fit alors sommer les Romains de lui livrer le pape, et d'ouvrir leurs portes, avec promesse qu'il ne leur serait fait, dans ce cas, aucun mal; mais les menaçant, s'ils se mettaient en devoir de se défendre, de raser leurs murailles, de brûler leur ville, et de faire passer la garnison et les habitans au fil de l'épée. Sur le refus des assiégés de se rendre, l'armée des Lombards se répandit dans les environs de Rome, et les mit à feu et à sang; ensuite Astolphe, ayant fait venir de Pavie un équipage de siège dont il manquait, commença l'attaque régulière de la place. Les Romains, animés par les exhortations du pape, et par l'exemple de quelques soldats français que Pépin lui avait laissés, se défendirent avec vigueur.

755. *Pépin marche au secours du souverain pontife.* — Pendant ce temps, Pépin, informé que le roi lombard différait l'exécution du traité de Pavie, avait hâté ses préparatifs. Il ne tarda donc point à se rendre en Provence; et, après avoir traversé les Alpes, il força Astolphe à lever le siège de Rome pour aller se renfermer une seconde fois dans

moi toute l'église catholique, apostolique et romaine, mère de toutes les autres églises, est fondée sur la pierre; qu'Etienne est évêque de cette église; et afin que la grâce et la vertu soient pleinement accordées du Seigneur notre Dieu, pour arracher l'église de Dieu des mains de ses persécuteurs: à vous excellens Pépin, Charles et Carloman, trois rois, et à tous saints évêques et abbés, prêtres et moines, et même aux ducs, aux comtes et aux peuples: Moi Pierre, apôtre, etc., je vous conjure, et la Vierge Marie, qui vous aura obligation, vous avertit et vous commande, aussi bien que les trônes, les dominations, etc. Si vous ne combattez pour moi, je vous déclare, par la Sainte Trinité et par mon apostolat, que vous n'aurez jamais de part au paradis.



Pavie : vivement pressé par Pepin, et sur le point de perdre la couronne, et peut-être la vie, il eut recours à l'intervention du pape. Celui-ci, qui ne voyait qu'avec peine l'Italie ravagée tour-à-tour par les Lombards vaincus, et par les Français vainqueurs, ne refusa point sa médiation, et obtint la paix de Pepin. Le roi de France exigea que, aux conditions déjà stipulées par le traité de Pavie, on ajoutât encore la cession de la ville de Comachio, et le paiement d'une forte somme d'argent. Les Lombards durent en outre se soumettre au tribut annuel de douze mille sous qu'ils avaient racheté du temps de Clotaire III. Avant de quitter l'Italie, le vainqueur voulut que le précédent traité reçut sa pleine et entière exécution. En conséquence, l'abbé Fulrade, un de ses chapelains, accompagné des principaux officiers lombards, fut envoyé par lui pour prendre possession de Ravenne et des autres places cédées. D'après les ordres de son maître, Fulrade prit des ôtages de toutes ces villes, se fit suivre par leurs principaux habitans jusqu'à Rome, et déposa, en grande pompe, les clefs de toutes ces places sur le tombeau de saint Pierre, comme pour l'en mettre en possession (dit le jésuite Daniel), et par lui, ses successeurs<sup>1</sup>. Cette cérémonie indique à quel point était déjà arrivée l'ambition des papes, et laissait alors entrevoir jusqu'à quel haut degré leur domination devait parvenir un jour. Tel était déjà le pouvoir des opinions religieuses, que l'évêque de Rome s'enrichissait impunément des dépouilles du roi de Lombardie et de celles de l'empereur d'Orient. On avait vu, sous Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths, le pape Jean I obligé de faire le voyage de Constantinople sur un cheval d'emprunt. Un peu plus de cent ans après, un héros

<sup>1</sup> Anastas. bibliotecar. ; *Annal. Metens. ad ann. 756* ; *Annal. Fuldens. ; Fredegar. continuat.* ; Aimoin., lib. iv, cap. 63 ; Paul. Diacon., lib. vi, cap. 60 ; *Reginon. Chronic.* ; Ott. Frising., lib. v, cap. 25.

ne croyait pouvoir mieux légitimer une usurpation qu'en la faisant reconnaître par le pape, et en soutenant celui-ci contre ses ennemis, de tout l'éclat de son nom et de toute la force de ses armes.

Les Saxons, profitant de l'absence de Pepin, alors occupé en Italie, firent de grands préparatifs de guerre, se liguèrent avec les Esclavons leurs voisins, secouèrent le joug, et se jetèrent dans la France germanique dont ils dévastèrent quelques cantons. Selon l'annaliste Eginhard, qui ne fait qu'indiquer sommairement cette expédition, Pepin marcha contre les révoltés à la tête d'une armée considérable; après avoir livré plusieurs combats dans le pays, et s'être emparé de quelques places, il les contraignit à se soumettre, et leur imposa, en punition de leur rebellion, outre les anciennes charges, un nouveau tribut de trois cents chevaux qu'ils s'obligèrent de lui amener chaque année à l'assemblée générale du Champ-de-Mai. Le roi des Esclavons, et Tassillon, duc de Bavière, le reconnurent également pour souverain, et se rendirent ses tributaires<sup>1</sup>. Didier, roi de Lombardie, successeur d'Astolphe, se refusa de nouveau à l'entier accomplissement du traité de Pavie (758). Assuré des bonnes dispositions de la cour de Constantinople, il avait même recommencé les hostilités sur le territoire romain. Cependant une flotte de trois cents navires, promise par l'empereur, ne paraissait point, et Pepin, sollicité par le pape Paul I, se disposait à marcher vers l'Italie. Didier était sur le point de voir fondre sur lui toutes les forces de France conduites par le redoutable fils de Charles Martel, lorsqu'une diversion, ménagée dans l'intérêt du roi lombard, retint Pepin dans son royaume, et lui

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal., ad ann. 758; Fredegar. continuat., Annal. Fuldens.; Adon. Vienn., Chronic.; Reginon. Chronic.; Aimoin., lib. iv cap. 64; Ott. Frising., lib. v, cap. 25.*

fournit l'occasion d'acquérir une nouvelle gloire, mais sur d'autres ennemis.

*Nouvelle guerre d'Aquitaine.* — Vaifre, duc d'Aquitaine, dont les revers semblaient accroître l'ambition, continuellement entretenu dans sa haine pour Pepin, par les incitations du roi des Lombards, et par son malheur même, crut pouvoir, en restant neutre dans les affaires d'Italie, mettre à profit l'absence de Pepin. Il s'empara des biens que quelques églises de Neustrie possédaient dans le voisinage de l'Aquitaine. Averti à temps par les prélats dépouillés, Pepin, qui était, comme nous l'avons dit, au moment de passer en Italie, envoya d'abord des ambassadeurs au duc d'Aquitaine, pour réclamer de lui la restitution des terres usurpées. Sur son refus, le roi, à la tête d'une armée nombreuse, traversa la Loire près de Doë en Anjou, et saccagea tout le Berri et l'Auvergne. Vaifre, hors d'état de résister, envoya Bertellan, évêque de Bourges, pour donner satisfaction à Pepin; il s'engagea à restituer tout ce qu'il avait pris sur le clergé, et fournit des otages pour garant de sa parole<sup>1</sup>.

760.

L'année suivante (761), cédant encore aux sollicitations de ce même évêque Bertellan, son favori, le duc d'Aquitaine, sans tenir compte de la foi jurée, rassembla secrètement quelques troupes, dont il donna le commandement à Unibert, comte de Bourges, et à Blandin, comte d'Auvergne. Ces deux généraux se répandirent tout à coup dans la Bourgogne, ravagèrent le pays depuis Autun jusqu'à Châlons-sur-Saône, brûlèrent les faubourgs de cette dernière place, et rentrèrent sur leurs terres avec un immense butin<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *Fredegar. continuat.*

<sup>2</sup> *Eginhard. Annal. ad ann. 760; Fredegar. continuat., pars III, pag. 125.*

Pepin tenait son Champ-de-Mai à Duren, au pays de Julliers, lorsqu'il apprit cette nouvelle. Irrité de l'audace et de la nouvelle perfidie de Vaifre, il donna sur-le-champ l'ordre à toutes les troupes de se tenir prêtes à marcher, les passa en revue à Troye, et de là les conduisit à Nevers, où il passa la Loire. Il mit d'abord le siège devant Bourbon-l'Archambault, le prit et le brûla. Il se rendit ensuite maître de Chantel-le-Château, de Clermont, en Auvergne, qui ne fut pas mieux traité que Bourbon-l'Archambault, et de plusieurs autres places de moindre importance; il tailla en pièces un corps d'armée de Gascons<sup>1</sup>, fit prisonnier Blandin, comte d'Auvergne, qui les commandait, et, après avoir porté la flamme et le fer dans tout le plat pays jusqu'à Limoges, rasé toutes les places qui lui avaient opposé quelque résistance, il ramena ses troupes victorieuses en France, et prit ses quartiers d'hiver à Crécy-sur-Oise, dont il affectionnait singulièrement le séjour<sup>2</sup>.

762.

*Siège et prise de Bourges.* — Soit que Vaifre s'obstinât à refuser les cautions qu'on exigeait de lui, soit plutôt que le vainqueur, irrité de sa mauvaise foi, lui imposât des conditions beaucoup plus dures que les premières, la guerre continua entre les deux états. Dès que la saison fut assez avancée, Pepin passa la Loire pour la troisième fois, et commença la campagne par le siège de Bourges. Cette place était très-forte par elle-même, et défendue en outre par une garnison brave et nombreuse, sous les ordres du comte Unibert. Les chroniqueurs se bornent à dire qu'après une

<sup>1</sup> Nos anciens chroniqueurs se servent habituellement de cette dénomination de *Gascons*, pour désigner tous les peuples du duché d'Aquitaine ou ceux de la rive gauche de la Loire.

<sup>2</sup> *Fredegar. continuat.*; *Eginhard. Annal. ad ann. 760*; *Aimoin.*, lib. iv, cap. 65; *Adon. Vienn.*, *Chronic.*; *Reginon. Chronic.*; *Annal. Fuldens.*



longue résistance, et une perte d'hommes considérable de part et d'autre, les machines des assiégeans firent plusieurs larges brèches aux murailles ; il fallut se rendre, la garnison capitula, et obtint la permission de se retirer dans les places voisines. Le comte Unibert et quelques-uns de ses principaux officiers firent serment de fidélité au roi, et furent envoyés dans l'intérieur de la France. Pepin, ayant fait promptement relever les murailles de Bourges, mit une bonne garnison dans cette ville, et vint assiéger Thouars, sur les confins du Poitou. Cette place, presque aussi forte que Bourges, fut attaquée avec tant de vigueur et d'ensemble, qu'elle ne résista que fort peu de jours ; elle fut livrée aux flammes et entièrement rasée <sup>1</sup>.

*Suite de la guerre d'Aquitaine.* — Pendant que Pepin était occupé à ces divers sièges, le duc d'Aquitaine, trop faible pour se présenter en rase campagne, n'était pas toutefois demeuré oisif. Son armée, séparée en plusieurs corps de troupes, n'avait point cessé de faire des courses sur les terres de France. Le comte Mancion, cousin de Vaifre, fut particulièrement envoyé par lui du côté de Narbonne. Pepin, qui n'était pas en paix avec les Sarrasins, mais qui cependant ne leur faisait point une guerre active, leur avait enlevé précédemment cette place, après un blocus de trois ans ; il y entretenait garnison, ainsi que dans plusieurs châteaux ou postes voisins. Le comte Mancion, dont le dessein était de surprendre ces garnisons, arriva assez près de Narbonne, sans que les Français en eussent la moindre connaissance. Australde et Galeman, qui commandaient dans le pays, rentrant ensemble à la ville, donnèrent dans une embuscade, et furent chargés avec beaucoup de succès par

<sup>1</sup> *Eginhard Annal. ad ann. 762 ; Fredegar. continuat.*



les Gascons. Quoique pris au dépourvu, les deux comtes français firent bonne contenance; ils repoussèrent l'ennemi et lui tuèrent beaucoup de monde. Le comte Mancion périt lui-même dans cette rencontre <sup>1</sup>.

Vers le même temps, Chilpinges, nouvellement reconnu comte d'Auvergne, s'était jeté dans le Lyonnais, pour le piller; le comte Adalard, qui commandait dans Cavaillon, pour Pepin, ayant réuni ses troupes à celles du comte Authalde, marcha au-devant de Chilpinges, le rencontra sur les bords de la Loire, lui livra bataille, le défit et le tua. Le peu de Gascons qui échappèrent au massacre de cette journée, se retirèrent dans les marécages et dans les forêts où ils périrent presque tous de misère et de froid. Aminges, comte de Poitiers, n'eut pas un plus heureux sort; ce général aquitain s'étant avancé jusqu'auprès de Tours, pour ravager la campagne, l'abbé du monastère de Saint-Martin fit marcher contre lui les troupes qu'il était obligé de fournir, comme vassal relevant immédiatement de la couronne. Aminges fut complètement battu et périt dans la retraite <sup>2</sup>.

Cette suite de revers mit le duc d'Aquitaine dans une position si critique, qu'un de ses oncles paternels, nommé Remistan, jugeant sa position désespérée, abandonna sa cause pour venir se ranger sous les drapeaux de Pepin, auquel il rendit hommage et prêta serment de fidélité. Le roi de France reçut le transfuge d'Aquitaine avec une entière bienveillance; il le combla de riches présents, en or, en argent,

<sup>1</sup> . . . . . *Galemanius et Australdus, ibidem Mancionem et universos pares suos, deo adjuvante, interficiunt.*

(*Fredegar. continuat.*, par. III, cap. 125.)

<sup>2</sup> *Fredegar. continuat.*, par. III, cap. 125.

et en chevaux, et l'assura de sa franche amitié et de sa protection <sup>1</sup>.

Vaifre était perdu ; encore une campagne semblable aux deux précédentes, Pepin se voyait maître de toute l'Aquitaine. Le roi, dans la résolution de terminer la guerre par un dernier coup, repassa la Loire à Nevers dans les premiers jours du printemps de l'année 763, et poussa ses courses jusque dans les environs de Cahors, en ravageant, selon l'usage du temps, tout le pays. Mais l'heureuse étoile du duc, ou plutôt ses intrigues, suscitèrent à Pepin de nouveaux ennemis, qui l'obligèrent à suspendre encore ses projets <sup>2</sup>.

*Tassillon, duc de Bavière, veut se rendre indépendant.*

763.

— Tassillon, duc de Bavière, lui avait rendu hommage de son duché sept ans auparavant, dans une assemblée des seigneurs français tenue à Compiègne. Il s'était reconnu vassal de la couronne, et avait prêté serment de fidélité, non-seulement à Pepin, mais encore aux deux fils de ce prince, Charles et Carloman. Depuis ce temps, le duc était demeuré à la cour de France et avait suivi son oncle dans la plupart de ses expéditions ; il était encore avec lui à Cahors, lorsque, feignant une indisposition, il quitta le camp pendant la nuit, se retira en Bavière et se déclara indépendant. Dans la crainte que son neveu, qu'il savait excité sous main par le duc d'Aquitaine, n'eût en outre quelque liaison avec les Saxons et Didier, roi de Lombards, dont il avait épousé la fille Luitberge, Pepin crut sa présence nécessaire dans ses états, et rentra en France.

*Pepin négocie avec le roi Didier et le duc Tassillon.* —

764.

L'année suivante s'écoula sans événemens remarquables ;

<sup>1</sup> *Rex verò Pippinus in suam ditionem eum recepit, et multa munera auri et argenti, et pretiosa vestimenta, equites et arma largiendo, eum ditavit. (Fredegar. continuat.)*

<sup>2</sup> Eginhard. ad ann. 783.

sans entrer en campagne, Pepin donna tous ses soins à s'assurer, par de bonnes garnisons, la conservation des places qu'il avait prises sur le duc d'Aquitaine; il les fortifia et les mit hors d'insultes; en même temps il entra en négociation avec Didier et Tassillon. L'intérêt positif de ces deux princes était, sans contredit, de faire cause commune avec Vaifre; toutefois comme chacun d'eux craignait bien plus les armes de Pepin, qu'il ne comptait sur la coopération sincère de ses alliés, ils acceptèrent séparément les propositions qui leur furent faites, et conclurent la paix avec le roi de France. L'aridité de nos anciens historiens ne nous en apprend pas davantage à cet égard.

*La guerre recommence en Aquitaine.* — Pepin ne songea plus dès-lors qu'à recommencer la guerre d'Aquitaine.

On a vu qu'Eudes, premier duc d'Aquitaine, profitant des dissensions de la cour de France, avait enlevé à cette couronne une grande étendue des pays par de là la Loire, pour s'en former un état indépendant, et que, pressé depuis par les armes victorieuses de Charles Martel, il s'était reconnu son vassal. De fréquentes guerres avaient eu lieu entre les Français et les Aquitains. Tantôt ces derniers refusaient l'hommage qu'ils devaient à la couronne de France, et plus souvent encore, profitant de l'absence des milices occupées en Germanie, ils faisaient de brusques incursions sur le territoire français, ravageant les pays privés de défenseurs, et revenaient chez eux, chargés de dépouilles et de butin. Les Français ne manquaient guère dans ces occasions de passer sur la rive gauche de la Loire, en repoussant les agresseurs. Mais toutes ces expéditions, ainsi que celles contre les nations germaniques, se bornaient à piller le pays, à faire des esclaves et à brûler quelques villes. Rarement on s'occupait à garder les places conquises; en général, les maires du palais songeaient bien moins à étendre leurs conquêtes qu'à maintenir les peu-

ples qu'ils gouvernaient dans la soumission et à conserver leur propre autorité. Pepin adopta un autre système de conduite ; en entreprenant la guerre d'Aquitaine, il se proposait pour but de réunir cette vaste contrée à la couronne de France, dont, sous les premiers rois, elle avait été une des plus belles parties. En conséquence, au lieu de ravager le pays, pour se retirer ensuite avec les fruits de sa victoire, ainsi que l'avaient fait ses prédécesseurs, il mit le siège devant Bourges, comme nous l'avons raconté plus haut, et après l'avoir prise ainsi que Clermont et plusieurs autres villes importantes, il fortifia ces places, y plaça de bonnes garnisons sous les ordres de chefs dévoués, et garda tout ce qu'il avait pris jusque-là au duc d'Aquitaine. Effrayé de cette nouvelle manière de faire la guerre, qui permettait aux Français de demeurer avec sécurité dans le pays, et leur donnait le moyen même, pendant l'hiver, des faire des courses jusqu'aux extrémités de ses états, Vaifre eut recours à un moyen extrême pour se débarrasser de ses terribles hôtes. Afin d'empêcher les Français de consolider et d'étendre leurs établissemens dans le pays, il ordonna de démanteler les villes les plus considérables, résolu de ne plus tenir désormais que dans des places ou dans des châteaux que leur position rendrait plus difficiles à attaquer et à prendre ; il fit donc successivement détruire les fortifications d'Argenton en Berry, de Poitiers, de Limoges, de Saintes, de Périgueux, d'Angoulême, et de plusieurs autres villes, qu'il n'entraîna point dans son plan de défense de conserver comme places fortes.

*Pepin fait rétablir les places conquises par lui en Aquitaine.* — Pepin se garda bien d'apporter aucun obstacle aux projets du duc d'Aquitaine, mais aussitôt après il se saisit de ces mêmes places sans coup férir, et ne s'occupa pendant une année qu'à rétablir les murailles et les tours. Cette conquête si importante ne lui coûta que de l'argent. Vaifre au

566.



désespoir de voir tourner contre lui les dispositions prises pour son salut, risqua, pour réparer cette perte, ce que la disproportion de ses forces l'avait empêché de faire depuis le commencement de la guerre. Il vint avec une armée composée principalement de Gascons<sup>1</sup>, présenter la bataille à Pepin, qui l'accepta et le défit à plate-couture; les Gascons furent mis en déroute et taillés en pièces. Vaifre lui-même fut sur le point d'être pris, et n'échappa qu'à la faveur de la nuit avec un petit nombre des siens. Blandin, comte d'Auvergne, après avoir abandonné Vaifre pour se rendre au roi de France, avait ensuite trahi son nouveau maître pour retourner au duc d'Aquitaine, attaqué à la fois par des soldats des deux partis, qui le soupçonnaient d'une nouvelle perfidie, il périt dans la mêlée, et reçut ainsi le prix de sa double trahison<sup>1</sup>.

Après cette défaite, le duc d'Aquitaine, réduit aux abois, se décida à demander encore la paix au roi de France, le suppliant de lui rendre Bourges et les autres villes prises aux conditions qu'il lui plairait de lui imposer, jurant de demeurer désormais soumis et fidèle vassal de Pepin, et s'engageant à lui payer tout espèce de tribut exigé. Pepin, toujours fidèle à son noble caractère, inclinait pour pardonner à un ennemi malheureux et tant de fois vaincu. Mais l'affaire ayant été mise en délibération dans un conseil, les leudes rejetèrent unanimement les propositions du duc d'Aquitaine, et la continuation de la guerre fut résolue.

667. *Nouveaux succès de Pepin en Aquitaine.* — Quoique l'on fût alors au milieu d'un hiver fort rude, le roi partit pour l'Aquitaine, assiégea et prit Toulouse et se rendit maître de l'Alligeois et du Gévaudan. Le chroniqueur qui dit que Pepin s'empara de Nîmes, d'Alby, de Maguelonne et

<sup>1</sup> *Fredegar. conti. uat.*

<sup>2</sup> *Fredegar. continuat., pars III; Reginon. Chronic.; Sigibert. Chronic.*



de Béziers, ne nous apprend point comment ces villes se trouvaient appartenir à Vaifre.

Après avoir donné deux mois de repos à son armée, Pepin se remit en campagne vers la fin d'août. L'ennemi s'était retiré dans quelques forts bâtis sur la Garonne; Pepin les amena à composition. Se rapprochant ensuite du Berry, il prit Turenne, Scoraille, château bâti sur une montagne près Mauriac en Auvergne, ainsi qu'une autre forteresse qu'Eginhard appelle *Petiocia* <sup>1</sup>.

Sur ces entrefaites, Rechistan, oncle de Vaifre, que Pepin avait investi du commandement de plusieurs places dans le Limousin et le Berry, abusant de la confiance qu'il avait su d'abord inspirer à son nouveau maître, rentra dans le parti du duc d'Aquitaine, et ravagea le pays même commis à sa garde. Le roi de France indigné de cette perfidie, qu'encourageaient tant d'autres trahisons précédemment demeurées impunies, né négligea rien pour en tirer vengeance. Les comtes Armand, Gisselin, Bérenger, Hérard, Humbert et plusieurs autres leudes, gouverneurs de villes ou de provinces, reçurent de lui l'ordre de s'assurer de la personne de Rechistan, à quelque prix que ce fût. Cerné bientôt de toutes parts, l'Aquitain ne put échapper; il fut pris par Humbert, comte de Berry, et conduit aux pieds du roi. Pepin, après lui avoir reproché son manque de foi, son ingratitude et les horribles cruautés qu'il avait commises dans le Berry pour convaincre Vaifre de la sincérité de son retour, le fit pendre à la porte du camp <sup>2</sup>.

*Mort de Vaifre, duc d'Aquitaine* — Le duc d'Aquitaine poursuivi de ville en ville, contraint le plus souvent

758.

<sup>1</sup> On peut croire que c'est aujourd'hui le bourg de Peyrac, à douze lieues de Cahors.

<sup>2</sup> *Eginhard. Annal. ad ann. 767; Fredegar. continuat.; Aimoin., l. iv, cap. 67.*

de se réfugier dans les forêts ou dans les montagnes, abandonné, trahi par ses amis, ne pouvait résister long-temps. Pepin résolut de faire un dernier effort pour terminer la guerre; les milices françaises furent donc rassemblées de toutes parts et divisées en quatre corps. Le roi lui-même partit de Saintes, et vint se mettre à la tête de son armée. Vaifre acculé dans un défilé près de Périgueux, fut contraint de commettre sa fortune aux dernières chances d'une bataille. Ses troupes en petit nombre et découragées, furent complètement battues et mises en fuite. Le petit-fils d'Eudes, caché quelque temps sous l'habit de moine, fut reconnu et assassiné par un de ses serviteurs nommé Warston, qui crut se rendre agréable à Pepin en commettant ce crime<sup>1</sup>.

Ainsi finit, après neuf ans, la guerre d'Aquitaine. Pepin réunit le vaste duché de ce nom à la France, dont il avait été démembré quarante-cinq ans auparavant par Eudes, aïeul du dernier duc.

768. *Mort de Pepin.*—La France libre et grande était tranquille au dedans, crainte et respectée au dehors. Mais Pepin ne devait pas jouir long-temps de son triomphe, et d'une paix générale si glorieusement acquise. Atteint d'une hydropisie, il se fit transporter de Saintes à Tours, et de là à Saint-Denis, où il mourut, le 24 septembre 768, dans la cinquante-quatrième année de son âge, et la dix-septième de son règne. La petitesse de sa taille, en opposition avec ses grandes actions, lui avait fait donner le surnom de *bref*. Usurpateur légitimé, profond politique, grand guerrier, la mémoire du chef de la seconde race de nos rois sera toujours recommandable. La tombe de ce prince, qui avait toutes les qualités des héros, est remarquable par son épitaphe, *Pepin, père de Charles-le-Grand*, comme s'il dût être encore plus renommé par son

<sup>1</sup> *Regin. Chronic.; Fredegar. continuat.; Aimoin., lib. iv, cap. 67.*

filz que par lui-même, et que son plus beau titre à la reconnaissance des peuples, fût d'avoir laissé un successeur digne de lui.

*Partage des états de Pepin entre ses deux fils Charles et Carloman.* — Pepin, avant de mourir, avait partagé ses états entre ses deux fils, Charles et Carloman, déjà couronnés; un troisième nommé Gilles ou Gillon, fut fait religieux. Charles eut l'Austrasie et ses dépendances, c'est-à-dire, les possessions ultra-rhénaues, avec une partie de la Neustrie, jusqu'à la Seine; Carloman, le reste de la Neustrie, le royaume de Bourgogne, l'Alsace, et chacun d'eux une part des conquêtes que leur père avait faites en Aquitaine. Ce partage, qui excitait la jalousie de Carloman, provoqua d'abord quelques différens entre les deux frères; de l'aveu des grands du royaume, on fit quelques changemens, dont les parties intéressées parurent se contenter. Charles, alors âgé de vingt-quatre ans, à qui plus d'un genre de gloire valut, après sa mort, le surnom de grand, ou magne (*magnus*), fut couronné à Noyon roi de Bourgogne et de Neustrie, et Carloman, âgé de dix-huit ans, le fut à Soissons comme roi d'Austrasie, de laquelle dépendait, comme nous venons de le dire, une grande partie de l'Allemagne<sup>1</sup>.

Cependant, le changement de gouvernement et surtout la mésintelligence des deux rois, que ne cessait d'entretenir le caractère envieux et inquiet de Carloman, reveillèrent les ennemis de la France. Ils entrevirent la possibilité de se venger sur les fils, qu'ils supposaient encore inhabiles à régner, de tout le mal que leur avait fait le père pendant sa longue et florissante domination.

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens.*; *Vita Carol. Magn.* ab incert. scriptor.; Aimoin., lib. iv, cap. 67; *Vita Carol. magn. script. monac. Egoismens.*; *Reginon. Chronic.*

769. *Hunolde, père de Vaire, fait révolter de nouveau l'Aquitaine.* — Le vieux duc d'Aquitaine, père du malheureux Vaire, Hunolde, animé par l'espoir de voir renaître dans le royaume, à la mort de Pepin-le-Bref, les longues divisions qui l'avaient déchiré à l'époque de Pepin d'Héristal et de Charles Martel, sortit du cloître où il s'était jeté volontairement, vingt-trois ans auparavant, et parvint à soulever l'Aquitaine. Les deux princes s'étaient d'abord réunis pour accabler Hunolde. Mais Carloman par un motif que les anciens historiens ont négligé de nous apprendre, quitta brusquement son frère et lui laissa le soin de soumettre le duc révolté. Dans cette première expédition, Charles employa plus souvent les négociations que la force des armes. Abandonné de ses alliés, poursuivi dans les retraites les plus cachées, Hunolde fut enfin livré au vainqueur par son neveu Lupus ou Loup, premier duc de Gascogne. Quelque temps après, il trouva moyen de s'évader de sa prison, et de gagner la Lombardie, où Didier lui donna un asyle.

771. *Mort de Carloman. Charles seul roi de France.* — Cette guerre terminée, Charles, cédant aux suggestions de la reine Berthe, sa mère, et malgré les efforts contraires du pape Etienne IV, répudia sa première femme nommée Semiltrude, dont il avait eu un fils appelé Pepin, et épousa Hermengarde, fille du roi des Lombards. Un an après cet hymen, source déplorable de divisions et de guerres, Carloman mourut à la fleur de l'âge, laissant deux fils, qui n'héritèrent pas de la couronne paternelle.

Soit que les seigneurs austrasiens eussent rougi d'obéir à une femme et à des enfans, soit plutôt que la puissance et les qualités guerrières du roi de Neustrie ne leur permissent pas de refuser une couronne à qui pouvait s'en emparer, Charles fut choisi par eux pour succéder à son frère, et devint ainsi seul monarque de toute la France.



*Première campagne de Charles contre les Saxons.* — Il était occupé à recueillir les dépouilles de Carloman, lorsque les Saxons, constamment disposés à profiter de toutes les occasions de troubles pour fondre sur les terres de France, y firent une nouvelle irruption.

772.

Sous la dénomination générale de Saxons, on comprenait alors les peuples qui occupaient le pays situé entre le Rhin et la mer du Nord, la Bohême et l'Océan germanique. Ce sont ces mêmes Saxons que nous verrons, pendant la plus grande partie du règne de Charlemagne, lui susciter sans cesse de nouvelles guerres, et l'appeler à de nouveaux triomphes.

Bientôt le prince français a passé le Rhin; son armée rencontre celle des Saxons au moment où une sécheresse cruelle se faisait sentir, les ruisseaux étaient taris; et tandis que l'ennemi, dont les positions couvraient les approches du Weser, n'avait point à souffrir de la disette d'eau, les Français, épuisés depuis long-temps par la chaleur et la fatigue, ne trouvaient rien pour étancher une soif dévorante. Ils allaient être forcés à la retraite, lorsqu'un torrent (s'il faut en croire un poète chroniqueur de ce temps-là), se fit tout à coup jour à travers les terres et les rochers. Cette ressource inattendue vint rendre le courage et la vie aux soldats, qui ne manquèrent pas de l'attribuer à un miracle que le ciel avait voulu faire en faveur de leur prince<sup>1</sup>.

Se précipitant alors sur l'ennemi étonné de cette soudaine furie, les Français le mettent en déroute, et remportent une

<sup>1</sup> *Hoc rex evertens, mansit tribus ipse diebus  
In castris juxta positus, tùm continuato  
Certatis fervore diù, cœloque sereno,  
Ardebant agri, nec in ipsis fontibus humor  
Ullus erat, multo squallebant pulvere rivi.  
Jamque fatigabat gravites regalia castra  
Acutâ calore suis, sed vis dedis omnipotentis,*



victoire complète <sup>1</sup>. Cette bataille prit le nom de bataille du torrent, et une médaille, représentant un trophée d'armes élevé en face d'un torrent, avec cette inscription : *Saxonibus ad torrentem devictis*, en a transmis la mémoire jusqu'à nos jours.

La prise d'Eresburg, une des principales forteresses des Saxons, fut la conséquence presque immédiate de cette victoire. Charlemagne, possédé dès-lors de la manie des conversions, et que nous verrons plus tard, missionnaire armé, prêcher l'Évangile le glaive à la main, renversa la statue d'Irminsul <sup>2</sup>, et enleva les nombreuses richesses que la superstition avait entassées dans son temple. Il s'avança ensuite vers le Weser, derrière lequel les Saxons avaient été chercher une retraite; mais ils implorèrent la paix, et douze ôtages, remis entre les mains du vainqueur, répondirent de leur fidélité à garder la foi jurée.

773.

*Charles porte la guerre en Italie.* — Les affaires d'Italie réclamaient alors la présence de Charles. Un an était à peine écoulé depuis le mariage de ce prince avec la fille du roi des Lombards, qu'il l'avait répudiée, renvoyée hon-

*Cui placuit sani subversio juxta profani,  
Nec mediante die, subito per concava sicci  
Cujusdam torrentis erat, qui proximus illis,  
Sufficiens exercitui prorumperet unda.*

(Poetæ saxonici annal., lib. I., *De gestis Carol. magn. imp.*)

<sup>1</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 772*; Reginon. *Chronic.*; Poetæ saxonici *Annal. ad ann. 772*; *Annal. franc. ann. 772*; *Annal. Fuldens.*; *Vita Carol. magn.*, ab incert. auctor.

<sup>2</sup> Les savans ont cherché à quelle divinité grecque ou romaine il fallait la rapporter; les uns ont cru que c'était Mars, d'autres Mercure. . . . . C'était peut-être une divinité plus particulière aux Saxons; et ceux qui ont cru que c'était le célèbre Arminius, divinisé par ce peuple libre pour avoir défendu la liberté germanique contre la tyrannie romaine, n'ont peut-être pas le plus mal rencontré.

(GUILLARD, *Hist. de Charlemagne.*)

teusement à son père, et remplacée par Hildegarde, fille du duc de Souabe. La cour de Didier froissé dans son honneur et dans ses plus chères affections, était devenue, depuis ce temps, l'asyle de tous ceux qui avaient à se plaindre de Charles. C'était là que s'étaient réfugiés Hunolde et la veuve de Carloman avec ses deux enfans. Profitant du moment où le roi de France était occupé avec les Saxons, Didier se déclare le protecteur des jeunes princes exhérédés; il entre sur les terres de l'église à la tête d'une armée nombreuse, vient assiéger, jusque dans Rome, le pape Adrien, qui venait de succéder à Etienne iv, et le somme de couronner les fils de Carloman<sup>1</sup>.

Adrien n'eut pas plutôt informé Charles de la position critique dans laquelle il se trouvait, que ce prince, dont l'inconcevable activité excitera plus d'une fois l'étonnement du lecteur, accourut à marches forcées des frontières de l'Allemagne, et arriva bientôt au pied des Alpes. Partageant alors son armée en deux corps, il donne le commandement de l'un à son oncle Bernard, avec ordre de traverser le mont Jou ou Jove (*mons Jovis*), aujourd'hui Saint-Bernard, tandis qu'il s'avance avec l'autre vers le mont Cenis. Didier avait eu soin de faire garder les défilés des montagnes par des corps de troupes plus ou moins forts, selon le degré de difficulté que présentaient les localités. Le chemin que Charles se décida à suivre était coupé par des rochers, des torrens et des précipices, aussi les troupes peu nombreuses chargées de défendre ce passage, se confiant dans les remparts naturels dont elles étaient environnées, se gardaient-elles avec assez de négligence. Surpris et épouvantés de voir les soldats français gravir avec une infatigable intrépidité des roches dont il semblait que les chevreuils seuls pussent

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal. ad ann. 773; Sigon., De regn. italico, lib. III.*

atteindre les hauteurs, les Lombards prennent la fuite en désordre. L'alarme est aussitôt jetée parmi les différens corps dispersés dans les autres gorges des Alpes. Toutes ces troupes, qui devaient se replier successivement et par échelons, en cas d'échec, sur l'armée campée de l'autre côté des montagnes, se précipitent les unes sur les autres avec une extrême confusion, et vont porter le désordre et l'effroi, dont elles sont elles-mêmes saisies, dans les rangs où elles courent se réfugier<sup>1</sup>.

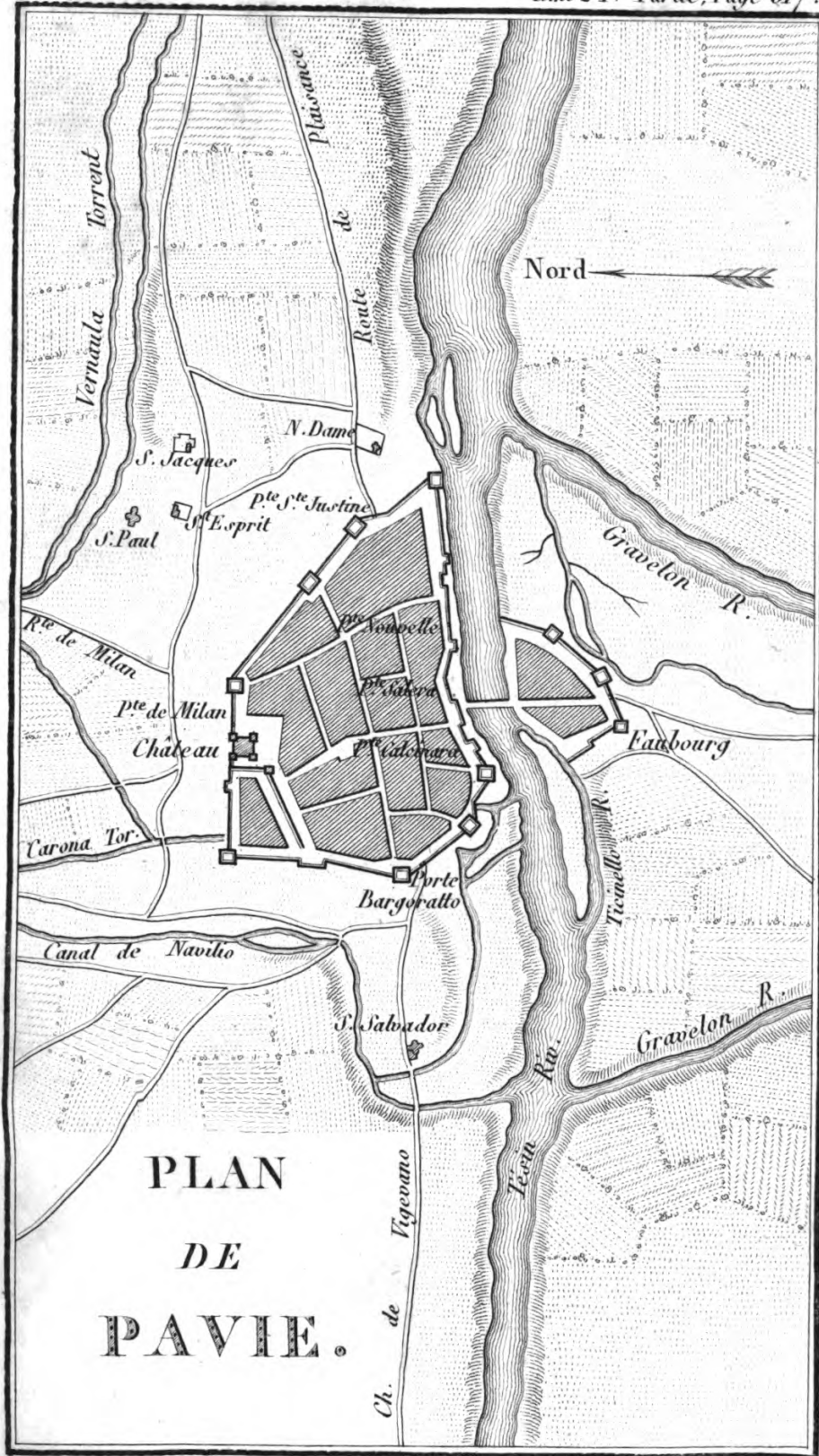
L'armée française n'eût pas plutôt débouché dans la plaine, que l'ennemi, après avoir opposé une faible résistance, se dispersa et livra tout le pays au vainqueur.

773.

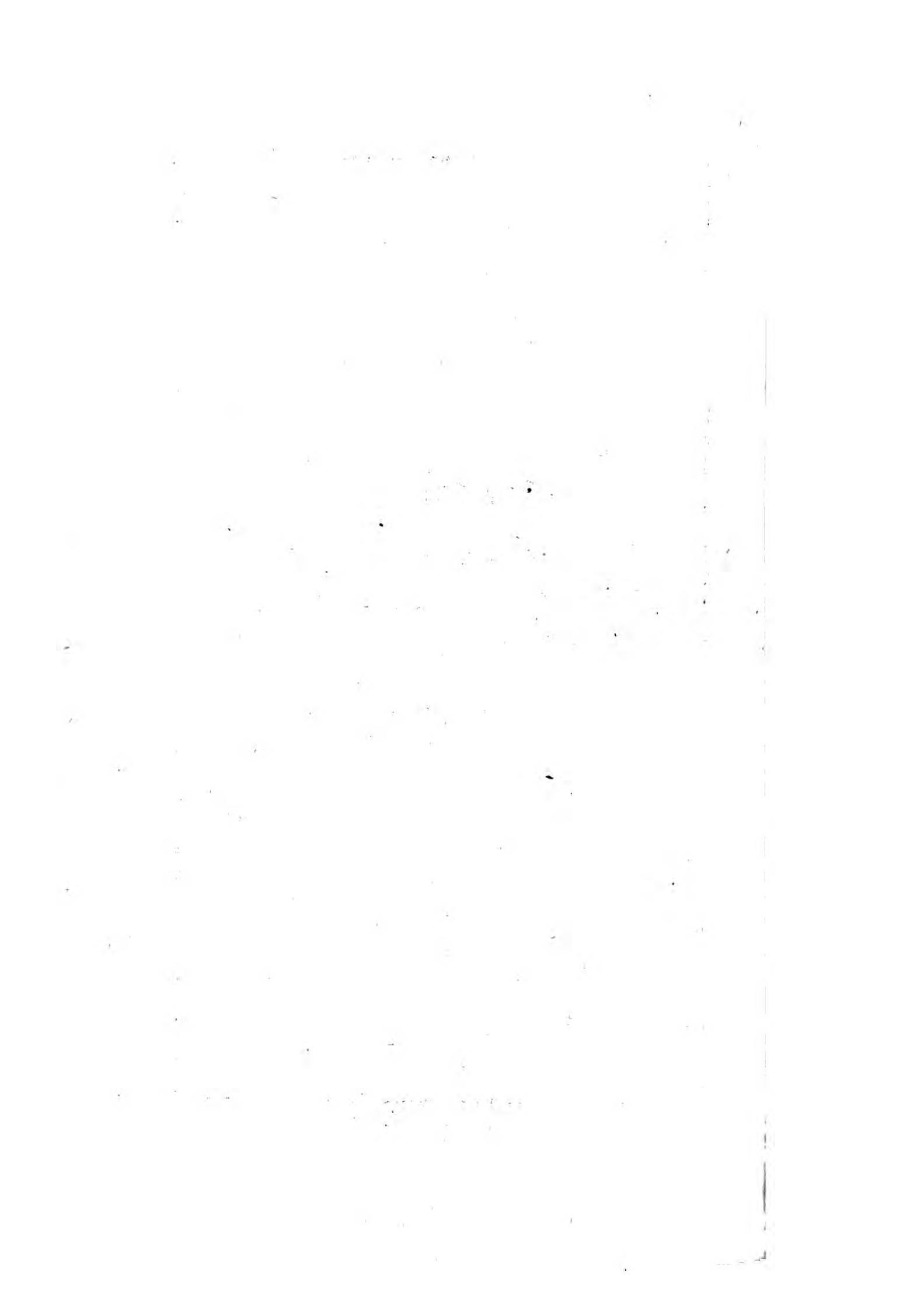
*Siège de Pavie.* — Cependant Didier, qui, pour voler à la défense de ses états, avait quitté précipitamment le siège de Rome, n'eut que le temps de s'enfermer avec Hunolde dans les murs de Pavie, tandis qu'Adalgise, son fils, se réfugiait dans Veronne avec la veuve et les fils de Carloman. L'un et l'autre se virent bientôt assiégés dans ces deux places. Veronne ne tarda pas à ouvrir ses portes. Après le départ d'Adalgise qui, désespérant de la fortune de son père, se retira à Constantinople auprès de Constantin-Copronyme, la garnison et les habitans livrèrent à Charlemagne la veuve de Carloman, ainsi que les deux jeunes princes, qui furent rasés et enfermés dans un cloître.

Défendue par de bonnes murailles et par l'élite des troupes de Didier, combattant pour le dernier asyle de leur roi, Pavie supporta toutes les calamités d'un blocus opiniâtre : de leur côté, les Français eurent à souffrir pendant cinq mois les rigueurs de l'hiver et les fatigues d'un siège le plus long qu'ils eussent encore fait depuis l'établissement

<sup>1</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 773*; Paul. Diacon., lib. vi; *Annal. Fuldens.*; *Vita Carol. magn.*



600 Toises.





de la monarchie. Il fallut tout l'ascendant de Charles, tout le dévouement qu'il savait inspirer à ses soldats, pour enchaîner ainsi, sous les murs d'une place, la bouillante impatience de ses guerriers.

Tandis que le dernier boulevard de la Lombardie était étroitement serré, le roi des Français parcourut en vainqueur le Milanais, le Bressan, le Mantouan, et tout le pays en-deçà du Pô.

Les fêtes de Pâques virent l'entrée solennelle du fils de Pepin dans Rome. Après avoir été visiter le tombeau des apôtres, il se fit présenter, disent quelques chroniques, et confirma la donation que son père avait faite au pape Etienne, lors de son voyage en France, du territoire et des villes dépendantes de la province d'Italie. De retour à son camp devant Pavie dans le dessein de presser la fin du siège, il apprit que la ville était en proie à toutes les horreurs de la peste et de la famine, et que le peuple au désespoir ne connaissait plus de frein. Le vieux duc d'Aquitaine, Hunolde, venait d'être lapidé par des femmes, comme ayant attiré sur leur patrie les fléaux qui la désolaient; la fureur de la populace fut portée à des excès qui firent craindre à Didier d'éprouver le même sort.

*Prise de Pavie. Fin du royaume des Lombards. Charles roi d'Italie.* — Enfin les portes de Pavie s'ouvrirent, et le malheureux roi des Lombards se livra à la discrétion d'un ennemi qu'il avait jugé trop généreux. Charles le fit raser, et enfermer dans un monastère pour le reste de ses jours<sup>1</sup>.

774.

Le royaume de Lombardie venait de tomber avec les murailles de Pavie. Charles, après avoir réglé les affaires de Rome, reprit le chemin de la France. En passant par Milan,

<sup>1</sup> Aimoin., lib. iv, cap. 70; Anastas. bibliotecar.; *Annal. Fildens.*; *Chronic. Casin.*; *Reginon Chronic.*; *Vita Carol. magn.*; *Carol. Sigon.*, *De regn. italic.*, lib. i et iv.

il y reçut la couronne de fer des rois lombards, et prit le titre de roi d'Italie.

774-775.

*Deuxième et troisième campagnes contre les Saxons.*— Pendant cette campagne, les Saxons s'étaient révoltés, et reprenant tout le pays situé entre le Weser et le Rhin, ils avaient fait de nouvelles incursions sur le territoire français. Ils croyaient encore Charles devant Pavie, lorsque ce monarque était déjà sur le Rhin. Son armée, divisée en trois corps, battit et dispersa l'ennemi, le repoussa au-delà du Weser, et revint chargé de butin dans ses quartiers d'hiver<sup>1</sup>.

Au printemps suivant, Charles, impatient de venger l'infraction faite au dernier traité et de poursuivre les avantages de la campagne précédente, repassa le Rhin avec toutes ses forces, décidé à faire embrasser le christianisme aux Saxons ou à les exterminer jusqu'au dernier<sup>2</sup>.

Il s'empara du fort de Sigeburg, fit relever les murailles d'Eresburg, que les Saxons avaient rasées après la dernière campagne, et y mit une bonne garnison. S'avancant ensuite vers le Weser, il trouva les Saxons déterminés à lui en disputer le passage : leur résistance fut vaine. Charles traversa le fleuve, fondit sur eux, et en fit un grand carnage<sup>3</sup>. Après avoir laissé un détachement sur le Weser, afin de s'assurer un point de retraite en cas de revers, il s'avança dans le pays, chassant toujours l'ennemi devant lui<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Eginhard. *Annal.*; Aimoin., lib. iv, cap. 70; Egoism. monach.; *Annal. Fuldens*; *Editæ Saxonici Annal.*; *Vita Car. mag.*

<sup>2</sup> *Cum rex in villâ Carisiaco hiemavit, consilium iniit ut perfidam et fœdifragam Saxonum gentem bello aggredieretur et edusquè perseveraret, dum aut victi christianæ religioni subjicerentur aut omnino tollerentur.*

(Eginhard. *Annal.* a l ann. 775.)

<sup>3</sup> Eginhard. *Annal.*; Aimoin., lib. iv, cap. 7; *Poetæ saxonici. Annal.*; *Vit. Carol. magn.*

Dans cette poursuite, il reçut des ôtages des Saxons-Westphaliens; puis, revenant sur le Weser, il en reçut aussi des Angriens.

Cependant le détachement qu'il avait laissé sur le fleuve que nous venons de nommer, se confiant à la fortune de son chef, oubliant les précautions qu'exigeait son isolement, se gardait mal. Campé dans un lieu nommé Hudbeck, à peine s'était-il couvert par quelques postes avancés. Cette négligence n'échappa point à plusieurs cantons qui n'avaient pas encore fait leur soumission. Quelques Saxons se mêlèrent un soir avec un détachement de fourrageurs qui rentrait au camp français, et y pénétrèrent. Aussitôt qu'ils virent leurs ennemis plongés dans un profond sommeil, ils fondirent sur eux, et en massacrèrent un grand nombre. Au même instant, profitant du tumulte et de l'épouvante que cette attaque intérieure répandait dans le camp, d'autres Saxons attaquèrent à l'extérieur; et pendant long-temps les Français ne surent à quel ennemi ils devaient faire tête.

Mais enfin, remis de leur première surprise, ils reconnaissent les assaillans, et parviennent à se former en bataille malgré l'obscurité et le choc toujours croissant de leurs adversaires; déjà ils les repoussaient avec avantage, lorsque Charles, qui ne se trouvait plus qu'à peu de distance, averti du danger qui menaçait les siens, accourut avec la rapidité de la foudre, atteignit l'arrière-garde des Saxons au moment où ils se retiraient en désordre, et tira de sanglantes représailles du succès momentané de leur stratagème<sup>1</sup>.

Comme l'hiver approchait, Charles crut devoir accepter les ôtages que lui proposaient les Saxons-Westphaliens, les seuls qui restassent encore en armes.

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal. ad ann. 775; Egoism. monach.; Vita Carol. magn; Saxonici poet. Annal. ad ann. 775.*

776.

*Nouvelle guerre d'Italie.* — Un envoyé du pape, qu'il trouva en arrivant en France, lui annonça qu'une ligue venait de se former en Lombardie, pour remettre Adalgise sur le trône de son père. A Rothgaud, duc de Frioul, s'étaient réunis, par de secrètes négociations, les ducs de Spolette, de Bénévent et de Cluse<sup>1</sup>. L'empereur de Constantinople s'était déclaré le protecteur du prince lombard, et au mois de mars une armée de Grecs devait débarquer en Italie, se joindre aux troupes des ducs coalisés, surprendre Rome, et replacer la couronne de Lombardie sur la tête du fils de Didier. A cette nouvelle, Charles se hâta de partir pour l'Italie, et se fit précéder de deux envoyés chargés de sonder les véritables dispositions des ducs du parti d'Adalgise. Les ducs de Spolette, de Cluse et de Bénévent, ne surent pas plutôt que leurs projets étaient découverts, et surtout que le roi de France s'avancait, qu'ils renoncèrent à leur entreprise, et protestèrent de leur fidélité. Les démarches de Rothgaud, duc de Frioul, avaient fait trop d'éclat pour qu'il pût suivre l'exemple que lui donnaient ses confédérés. Il avait déjà levé des troupes, et entraîné plusieurs villes dans une révolte ouverte. En conséquence il résolut de tenir tête à l'orage qui le menaçait.

Constantin - Copronyme étant mort sur ces entrefaites, Rothgaud ne pouvait plus compter sur le secours des Grecs; mais, aveuglé par son ambition, il forma le projet de combattre pour son propre compte, et de monter, à la place d'Adalgise, sur le trône de Lombardie.

Charles ne donna pas au duc de Frioul le temps de commencer son entreprise. Après avoir traversé rapidement les Alpes à la tête de l'élite de ses troupes, il vint attaquer le rebelle, le fit prisonnier, et lui fit trancher la tête. La ville

<sup>1</sup> Aujourd'hui *Chiusi*, sur les frontières de la Toscane.



de Trévis, où commandait le beau-père du duc, fut livrée à Charles par un prêtre, qui obtint pour récompense l'évêché de Verdun. Les autres villes révoltées se soumirent, et reçurent des gouverneurs français <sup>1</sup>.

*Quatrième campagne contre les Saxons.* — A peine cette expédition était-elle terminée, que Charlemagne se reporta avec la même rapidité sur les frontières de la Germanie. Les Saxons avaient repris Eresburg, et mis le siège devant Sigeburg. La garnison de cette dernière place, après avoir opposé une vigoureuse résistance, se décida à tenter un coup décisif. Saisissant un moment où les Saxons se tenaient mal sur leurs gardes, elle fit une sortie, fondit brusquement sur leurs lignes, les renversa, en tua un grand nombre, et non-seulement les força à lever le siège, mais encore les poursuivit en désordre jusqu'aux sources de la Lippe, à une demi-lieue de Paderborn <sup>2</sup>.

Ce fut là que Charles, qui n'avait pas mis plus de quatre mois pour passer en Italie, combattre et vaincre Rothgandy, et revenir avec la même promptitude à Worms, tenir son champ-de-mai, surprit les Saxons par son arrivée inattendue. Ceux-ci, vaincus bien plus par cette inconcevable célérité que par l'effort des armes françaises, perdirent entièrement courage, et renonçant à tous leurs projets de guerre, vinrent en foule implorer de Charlemagne le pardon et le baptême.

La paix fut jurée de nouveau aux conditions qu'il plut

<sup>1</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 776; Vita Carol. magni; Poetæ Saxon. ad ann. 776; Annal. Fuldens.*

<sup>2</sup> *Quos in fugâ versos Franci persecuti sunt, interficientes eos usque ad flumen Lippiam (Vita Caroli magni, incert. auctor.).*

<sup>3</sup> *Tantâ celeritate ad destinatum a se in Saxoniam locum pervenit, ut omnes hostium conatus quibus ei resistere conabantur, illâ festinatione perverteret. (Eginhard. Annal. an ann. 776.)*



au vainqueur d'imposer. Après avoir fait relever pour la seconde fois les fortifications d'Eresburg, et construit un nouveau fort sur la Lippe, Charles rentra en France, pour prendre ses quartiers d'hiver à Héristal, ville du pays de Liège et patrie de son bisaïeul.

Au printemps de l'année suivante, Charles affectant de ne voir qu'un seul peuple dans deux nations qui n'avaient plus qu'une même foi, appela les Saxons aux délibérations du champ-de-mai. Le lieu de l'assemblée fut fixé à Paderborn, dans leur propre pays ; les différentes tribus saxonnes s'y rendirent en effet, sous la conduite de leurs chefs ; un seul d'entre eux ne parut point : c'était Witikind.

Ce fier guerrier, chef des Saxons-Westphaliens, avait été porter sa haine contre la France, et la douleur que lui causaient les maux de sa patrie opprimée, à la cour de Sigefred, roi des Danois. Ce fut à l'alliance que contractèrent ensemble ces deux princes, que la France dut les ravages de ces terribles Normands, qui, pendant plus d'un siècle, dévastèrent ses côtes, livrèrent les champs au pillage, les villes aux flammes, et se firent enfin céder une des plus belles et des plus riches de ses provinces<sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, tous ceux des Saxons qui n'avaient pas encore reçu le baptême, se soumirent à cette cérémonie bien moins par persuasion et par foi, que par la crainte des terribles châtimens dont ils étaient menacés, et dans l'espoir d'un meilleur avenir.

A cette même époque, Paderborn fut témoin d'un spectacle bien plus extraordinaire que celui d'une vaine pompe de religion ; ce fut l'arrivée d'un seigneur maure, implorant la protection de Charles, et offrant de lui faire hommage de

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal. ; Vita Carol. magn. ; Annal. Franc. ; Poeta Saxon. Annal.*

plusieurs villes qu'il possédait en Espagne. Cet émir, nommé Ibn-el-Arabi, gouverneur de Saragosse, s'était révolté contre Abderame 1<sup>er</sup>, roi de Cordoue, qui lui-même venait de s'affranchir de la dépendance des califes d'Orient.

Pressé par ses sollicitations et par les députés des divers princes maures qui se disputaient la Navarre, et dont les intérêts, mêlés et confondus, tenaient le pays dans un état de guerre perpétuelle, Charles se déterminà à passer en Espagne.

*Expédition de Charles en Espagne.* — Rentré en France pour se préparer à cette expédition, il assigna le rendez-vous général de ses troupes, levées tant en Austrasie qu'en Bavière, en Bourgogne, en Provence, en Aquitaine et en Lombardie, à Casseneuil, dans l'Agenois. C'est de cette ville qu'il partit après avoir divisé son armée en deux corps; à la tête de l'un, il traversa une partie de la Gascogne, et pénétra dans la Navarre, tandis que l'autre se dirigeait sur Narbonne, pour entrer par le Roussillon<sup>1</sup>. Les Pyrénées furent franchies comme l'avaient été les Alpes; Pampelune, aussitôt prise qu'assiégée, n'arrêta que peu d'instans la marche du roi de France; il passa l'Ebre, et s'avança en vainqueur jusqu'à Saragosse, l'une des places les plus fortes que possédât alors l'Espagne; elle fut bientôt en son pouvoir. Ce fut sous les murs de cette ville, que les deux corps d'armée opérèrent leur jonction. Après avoir soumis la Navarre, l'Aragon, la Catalogne, Charlemagne reçut les ôtages d'Ibn-el-Arabi, d'Aboutaher, et de quelques autres émirs, concilia leurs prétentions avec celles des princes chrétiens, fixa les limites respectives des uns et des autres; et satisfait d'avoir ainsi donné à ses états une barrière contre

778.

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal. ad ann. 778; Annal. Metens.; Annal. Fuldens.; Aimoin., lib. iv, cap. 72; Reginon. Chronic.; Sigebert. Chronic.*

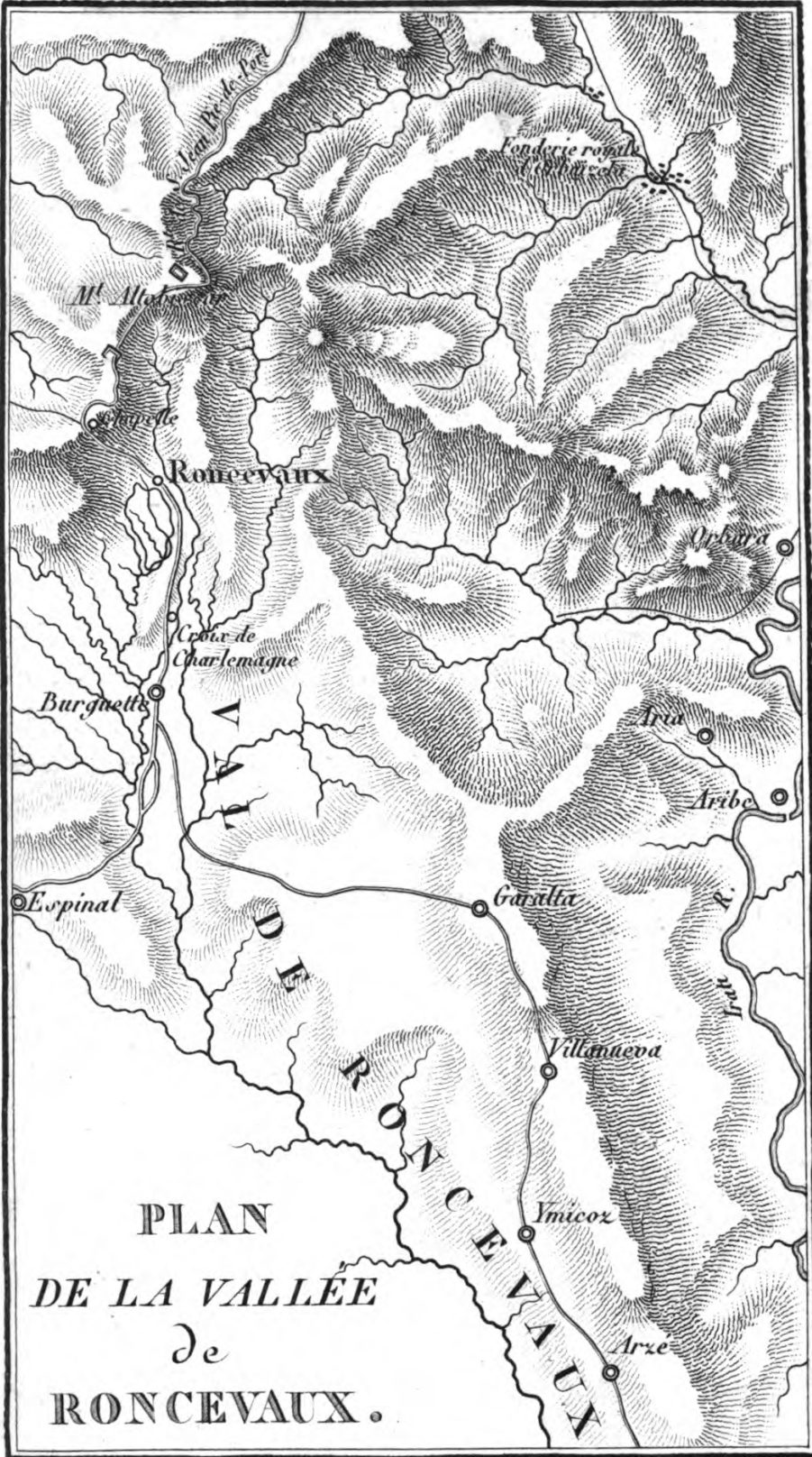
les Sarrasins du Midi, il revint à Pampelune qu'il fit démanteler <sup>1</sup>.

*Combat de Roncevaux.—Mort de Roland.* L'armée française traversait les Pyrénées, couverte de gloire et chargée de butin, lorsque ses lauriers faillirent être flétris par la trahison d'un allié. Lupus ou Loup <sup>11</sup>, duc de Gascogne, nourrissait plus d'un sujet de haine contre le vainqueur, à la vengeance duquel il avait été contraint, quelques années auparavant, de livrer son oncle, le duc Hunold.

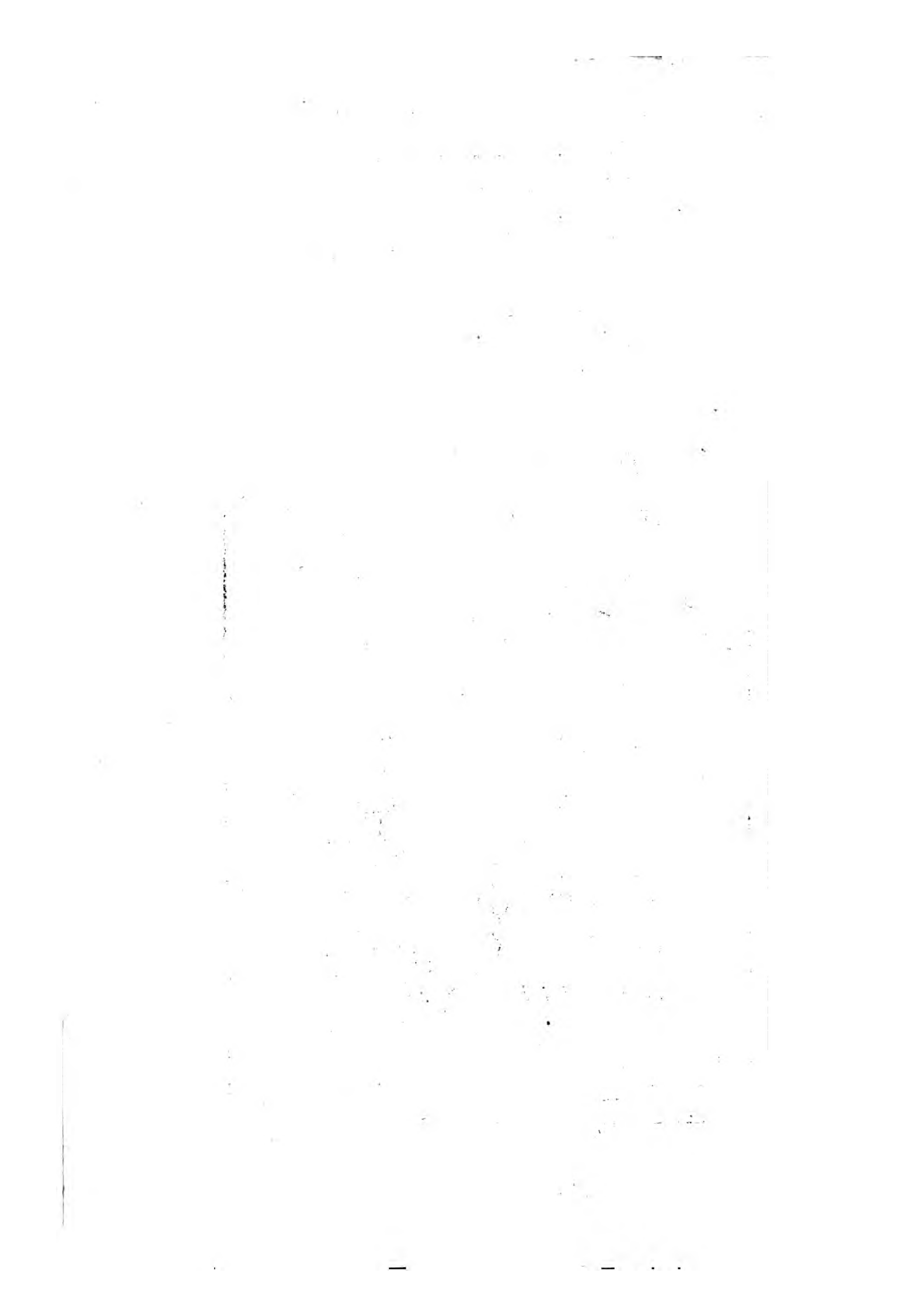
Voulant mettre à profit la confiance qu'il avait inspirée en n'apportant aucun obstacle au premier passage de l'armée française sur son territoire, et de la négligence qui suit trop souvent la victoire, il attendit le retour de Charles, dans les défilés des montagnes; mais pour n'avoir pas à combattre des forces aussi nombreuses, et pour les affaiblir en les divisant, il laissa le gros de l'armée s'engager dans les gorges profondes des Pyrénées, et tombant à l'improviste sur l'arrière-garde, il lui barra tout à coup le passage. Cette troupe, commandée par Roland, neveu de Charlemagne <sup>2</sup>, et comte ou gouverneur des côtes britanniques, se vit en un instant environnée de tous côtés par des forces supérieures. Ecrasée par les rochers qu'on roulait sur elle du sommet des montagnes, en butte aux flèches d'ennemis qu'il lui était impossible d'atteindre, elle s'épuisa long-temps en héroïques efforts. Vainement les braves qui la composaient cherchèrent-ils à s'ouvrir un chemin à travers les bataillons ennemis. Traqués dans des gorges sans issue, couverts de blessures, ils combattaient encore avec toute l'énergie du désespoir; les flèches

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal.*

<sup>2</sup> S'il faut en croire l'Allemand Lazius (*De emigration. gentium*, l. III), Berthe, l'une des filles de Pepin-le-Bref, avait été mariée à Milon, comte d'Angers et père de Roland.



1/2 1 2 Lieues.





de montagnards invisibles, les arbres, les quartiers de rocs qu'on roulait sur leur têtes, pouvaient seuls triompher d'un courage digne d'un autre résultat. Roland et ses intrépides compagnons, parmi lesquels se distinguaient Egibard, maître-d'hôtel du roi, et Anselme, comte du palais, succombèrent enfin, immortalisant, par leurs exploits et par leur mort, les défilés de Roncevaux<sup>1</sup>.

Tout le fruit que le duc de Gascogne tira de cette trahison se réduisit au pillage des bagages de l'armée. La Navarre, l'Aragon, la Catalogne et toutes les conquêtes de Charlemagne restèrent soumises; enfin, des gouverneurs français continuèrent de veiller dans les places fortes qui leur avaient été confiées sur les démarches et sur les projets des Sarrasins. Il en eût, sans doute, été bien différemment, si toute l'armée française avait été mise en déroute à Roncevaux, ainsi que quelques écrivains espagnols ont voulu le faire croire.

L'Espagne est encore fière de cette journée, dans laquelle elle se vante d'avoir vaincu Charlemagne, et ses douze pairs; pauvres de semblables trophées, ses historiens ont revendiqué pour elle les insidieuses promesses d'une bande de montagnards qui n'étaient pas plus espagnols qu'ils n'étaient français; et d'une expédition de brigands, leurs fables ont fait une bataille de héros<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> . . . . . *Palatini quidam cecidere ministri.*

(Poetæ saxon. Annal.)

. . . . . *In quo prælio Egibardus, regie mensæ præpositus, Anthelmus, palatii comes, et Rotlandus, Britannici limitis præfectus, cum alijs compluribus interficiuntur.* (EGINHARD, *Vita Carol. magn.*)

*Id. Annal. ad ann. 778; Dupleix, Hist. de Fr.*

<sup>2</sup> Plusieurs écrivains français ont révoqué en doute le genre de mort et jusqu'à l'existence de Roland, ils vont même jusqu'à nier que la vallée de Roncevaux ait été le théâtre de la défaite de l'arrière-garde française; mais il nous semble que la tradition est trop constante, pour que l'on

Au reste, la trahison de Roncevaux ne demeura pas impunie. Charlemagne ayant porté la guerre dans la Gascogne,

puisse admettre ces dénégations, qui ne reposent d'ailleurs sur aucun autre fait plus positif. Nous croyons devoir citer à ce sujet le passage suivant du P. Daniel, qui milite en faveur de notre opinion.

« Les mêmes auteurs, dit le savant jésuite, écrivent que le lieu de cette défaite de l'arrière-garde de Charlemagne fut la vallée de Roncevaux; et il me paraît, par une relation manuscrite des antiquités de ce quartier-là, qui vient de me tomber entre les mains, que cette circonstance n'est pas sans fondement.

« Il y a, selon cette relation, qui paraît être d'un homme exact et entendu, il y a, dis-je, à trois cents pas de l'église de Roncevaux, une chapelle bâtie en carré long; elle a en longueur, en dehors, soixante pieds, quarante-cinq de large, et un peu plus en hauteur, depuis le rez-de-chaussée. Au milieu de cette chapelle est une ouverture, large de deux pieds et demi et longue de trois, qui sert à descendre dans une cave, profonde d'environ trente pieds, bien voûtée, dont la capacité est égale à celle de la chapelle. L'auteur de la relation dit qu'avec un flambeau il vit au fond quelques ossemens. ( Cette relation, adressée à M. de Lamoignon, est datée du 15 décembre 1707. )

« Autour de la chapelle, en dehors, il y a un cloître cintré, bâti sur une espèce d'appentis. Ce cloître n'a de jour que par de petits trous pratiqués dans les arcades, par où l'on voit, en dehors, trente tombeaux fort grands et fort simples. Ils sont élevés de la hauteur de quatre pieds, et ne sont faits que de grandes pierres, sans aucune inscription.

« Le mur intérieur de la chapelle, à la hauteur des tombeaux, est peint à fresque, et la peinture représente la journée de Roncevaux. On y voit quelques inscriptions, et entre autres celles-ci : *Thierry d'Ardenne*, *Riol du Mas*, *Guy de Bourgogne*, *Olivier*, *Roland*. Parmi les preuves que l'on pourrait rapporter pour montrer que cette peinture n'est pas du temps de Charlemagne; ces inscriptions, qui y sont mêlées le démontrent; car, en ce temps-là, les seigneurs français ne se surnommaient pas encore de leur terres ni de leurs comtés ou duchés, qui n'étaient point héréditaires, et étaient tout au plus, et très-rarement, à vie; mais pour ce qui est de la chapelle, de la cave et des tombeaux, la tradition du pays paraît fort vraisemblable; savoir, que la cave est l'endroit où Charlemagne fit enterrer les corps de ses soldats tués en ce combat; que les tombeaux sont une espèce de mausolée où il fit mettre les corps des plus considérables seigneurs, et qu'il bâtit et fonda la chapelle, afin qu'on y

fit le duc Lupus prisonnier, et ordonna qu'il fût pendu ainsi que Remistan l'avait été par ordre de Pepin.

priât pour le repos des ames de tous ces morts. Ces sortes de traditions sont quelquefois fausses, mais elles sont souvent véritables. Celle-ci peut être confirmée par un usage immémorial, qui est qu'on n'enterre dans le cloître d'autour de la chapelle que les Français qui meurent dans l'hôpital de cette abbaye, et que les gens du pays ne permettent jamais qu'on y enterre aucun de leurs parens. De plus, on ne voit point, par l'histoire de Navarre, qu'aucun roi du pays ait fait construire ce monument, qui est très-ancien. »

(DANIEL, *Hist. de France*, tom. II, pag. 40 et suivantes.)

Nous croyons devoir joindre à ce passage le suivant, extrait d'un voyage (inédit) dans les Pyrénées, entrepris, il y a quelques années, par un de nos amis.

« En sortant du cirque de *Gavarnic*, mon guide me dirigea sur le *Marboré*, l'une des pointes les plus élevées de ces montagnes. Après les dangers sans nombre que présente une route bien plus faite pour être fréquentée par les isards (chamois ou espèce de chèvre sauvage) que par les hommes, je me trouvai en face de la *brèche de Roland*. Une muraille de rochers, de quatre à huit cents pieds de hauteur, s'offrit à mes regards; elle sépare la France de l'Espagne. On raconte dans le pays que Roland, cerné de toutes parts, ayant voulu se frayer un passage, en deux coups de *durandal*, sa bonne épée, ouvrit au milieu de cette muraille la brèche célèbre qui porte son nom, et qu'ensuite il s'élança, avec son coursier, sur un rocher placé de l'autre côté de la montagne, à une grande distance. Mon guide m'assura qu'on pouvait encore reconnaître sur le roc les traces des fer du cheval. Quant à cette dernière circonstance, j'avoue que je laissai à quelques jeunes montagnards ou aux aigles des Pyrénées le soin de la vérifier.

« Certes je ne pouvais voir qu'un conte de fées dans le récit de mon guide et de quelques autres paysans qui m'accompagnaient; mais l'assurance avec laquelle ils me débitaient cette fable était si grande, que je me gardai bien de leur laisser soupçonner mon incrédulité. Il y a d'ailleurs des traditions adoptées si généralement, qu'on ferait de vains efforts pour combattre ce qu'elles ont même de fabuleux. Je ne dissimulerai pas aussi que l'orgueil national était flatté en moi d'entendre attribuer à un Français une action si fort au-dessus des moyens humains. »

(*Voyage dans les Pyrénées*, par Balthazar Sauvay.)

778-779. *Cinquième campagne de Charles contre les Saxons.* —

Cependant Witikind avait quitté la cour de Danemarck ; de retour au milieu de ses Saxons, il fait passer dans leurs cœurs la soif de vengeance dont il est consumé. A sa voix ses compatriotes abattus rougissent du double joug que leur ont imposé la religion et la force ; ils poussent des cris de guerre et courent aux armes ; les idoles abattues sont relevées ; les forts que Charlemagne avait fait construire sont attaqués et emportés. Tandis que celui-ci poursuit ses conquêtes en Espagne, les Saxons reprennent tout le pays situé entre le Weser et le Rhin ; après avoir vainement tenté de traverser ce dernier fleuve, ils en ravagent les bords depuis Cologne jusqu'à Mayence, détruisent les villages et les villes, emmènent les habitans en esclavage, et mettent tout à feu et à sang<sup>1</sup>.

Charlemagne reçut à Auxerre la nouvelle de ces désastres, auxquels la plus grande célérité pouvait seule apporter remède. En conséquence, une partie des troupes qui venait de faire avec lui la campagne d'Espagne, reçut l'ordre d'aller la terminer au-delà du Rhin. Le reste dut entrer en quartier d'hiver dans les environs d'Héristal, où lui-même il s'arrêta. Les Saxons n'eurent pas plus tôt connaissance de l'approche de ce corps d'armée, qu'ils effectuèrent leur retraite ; les Français les poursuivirent vivement et parvinrent à les joindre vers les confins de la Hesse, près d'un village nommé Lichesi, au passage de l'Eder<sup>2</sup>. Attaqués au moment où une partie des leurs avait déjà gagné l'autre bord, les troupes de Witikind firent néanmoins volte-face, et soutin-

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens. ad ann. 778.*

<sup>2</sup> *Consecuti sunt eos super fluvium Adarna in loco qui dicitur Ligesi, ubi coep'a pugna et bene finita, auxiliante deo, Franci victores extiterunt, et ibi occisa est Saxonum multitudo.*

(*Vita Carol. magn. ab incer. auctor.*)



rent quelques instans le combat ; mais enfin elles furent enfoncées ; un grand nombre d'entre eux se noya , les autres furent taillés en pièces ou faits prisonniers. Cet engagement mit fin à la campagne <sup>1</sup>.

*Septième campagne contre les Saxons.* — Celle qui s'ouvrit au commencement du printemps de l'année suivante eut des résultats plus importants. Charles traversa le Rhin à la tête d'une puissante armée ; il rencontra celle des Saxons, commandée par Witikind, sur les bords de la Lippe, dans un lieu appelé Bucholt <sup>2</sup> ; la bataille fut sanglante, et la résistance des Saxons proportionnée à leur aversion pour leur nouvelle religion, autant qu'à leur haine pour les lois de l'étranger. Vains efforts ! il fallut céder la victoire aux bandes aguerries du monarque français, et courber encore une fois la tête sous le joug. Witikind reprit la route du Danemarck, et Charlemagne reçut, comme à l'ordinaire, les sermens et les ôtages des Westphaliens, des Angriens, et des Ostphaliens.

780.

Charles rentra en France au commencement de l'hiver pour repasser encore le Rhin au printemps suivant, dans l'espoir de rendre la dernière paix plus durable que les précédentes. Il arriva en Saxe suivi d'une armée de prêtres et de missionnaires, appuyée elle-même d'une armée bien autrement redoutable.

La contenance de l'une, bien plus que l'éloquence de l'autre, obligea les Saxons à recevoir l'eau du baptême. L'appareil des supplices s'allia aux cérémonies pompeuses de l'église ; les prêtres se mêlèrent avec les bourreaux, et l'évangile fut remplacée par un code de sang, qui ne laissa plus d'autre choix aux vaincus qu'entre la conversion ou la mort. Des églises, des monastères et des citadelles hérissés

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal. ; Annal. Fuldens.*

<sup>2</sup> *Vita Carol. magn. (incert. auctor.)*



rent en même temps la Saxe, mais la rigueur du glaive ne put obtenir les effets de la persuasion ; Charlemagne fit des milliers d'hypocrites et pas un chrétien<sup>1</sup> ; il s'éloigna, et Witikind ne tarda pas à reparaître. Witikind gouvernait les Saxons par l'amour et la persuasion, tandis que Charles voulait convertir par la force, et régner par la terreur.

781. *Charles fait couronner son fils Pepin roi d'Italie.* — Cependant un nouvel orage semblait prêt à éclater en Italie contre la puissance du monarque français. Adalgise s'était ménagé des intelligences avec plusieurs seigneurs lombards ; l'empereur de Constantinople, dans le dessein de conserver et d'étendre les possessions qu'il avait encore en Italie, appuyait les prétentions du fils de Didier.

Charlemagne, averti par le pape et par Hildebrand, duc de Spolette, qui vint au-devant de lui sur la frontière d'Austrasie, n'eut qu'à paraître pour dissiper tous ces complots. Afin de déjouer toutes les factions, en se montrant déterminé à garder l'Italie, il en donna la couronne à Pepin, son second fils, âgé de sept à huit ans. Ce jeune prince fut sacré à Rome par le pape, en présence de son père, qui fit couronner en même temps roi d'Aquitaine Louis, son troisième fils, âgé de trois ans<sup>2</sup>.

782. *Huitième campagne contre les Saxons.* — Mais tandis que Charles s'occupait en Italie des soins d'affermir et d'augmenter sa puissance, le héros saxon n'était pas demeuré oisif. Il avait appelé au secours de sa patrie les Sorabes, les Sclaves, et les autres peuples habitant au-delà de l'Elbe et vers la mer Baltique. Animés par ses discours, par le sou-

<sup>1</sup> *Credere se Christo simulans, baptisma recepit.*

(Poët. Saxon. Annal.)

*Solitū simulatione baptisata est.* (Eginhard. Annal.)

<sup>2</sup> *Annal. Fuldens. ; Eginhard.*

venir de leurs défaites , par la haine d'une domination étrangère , et surtout par le fanatisme de l'idolâtrie , égal ou supérieur peut-être au fanatisme chrétien , les Saxons s'armèrent en foule. Dans leur furie , ils détruisent de fond en comble les églises et les châteaux forts , massacrent indistinctement les prêtres et les soldats , et marchent vers le Rhin , sous la conduite de leur indomptable prince.

A la première nouvelle de l'entrée des Sorabes et des Slaves sur le territoire saxon , Charlemagne avait envoyé contre eux une armée commandée par Adalgise , son chambellan <sup>1</sup> , Geilon , comte de l'écurie (*comes stabuli*) <sup>2</sup> , et Wolrade , comte du palais. Aux troupes que ces trois généraux conduisaient avec eux , devaient se réunir celles de la Saxe soumise ; mais ils n'eurent pas plus tôt traversé le Rhin , qu'ils apprirent que tout le pays était soulevé. Comme ils ne pouvaient marcher aux Sorabes , ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre , sans s'exposer à être pris à dos par les Saxons , ils résolurent d'attaquer d'abord ces derniers.

Pendant Theudéric ou Thierry , parent de Charlemagne , ayant été informé de la révolte des Saxons , avait rassemblé à la hâte sur les bords du Rhin toutes les troupes qu'il put y trouver. En même temps qu'il s'avancait à marches forcées , il fit donner avis aux comtes français , qui étaient déjà dans le pays , de faire observer soigneusement l'ennemi , et de reconnaître exactement ses positions , afin de pouvoir attaquer de concert , aussitôt qu'il aurait lui-même effectué sa jonction

<sup>1</sup> Ce n'est point le prince lombard , fils de Didier.

<sup>2</sup> Cet emploi , d'où celui de connétable tire son origine , était alors purement domestique , et répondait à l'emploi de grand-écuyer ; il ne devint militaire que quelque temps après. Ainsi ce ne fut point à titre de connétable que Geilon , et plus tard Burchard ou Bouchard (tige première de la noble maison de Montmorency) commandèrent les armées de Charlemagne.

avec eux. Déférant aux conseils de ce seigneur expérimenté, les trois généraux suspendirent leurs opérations, se contentèrent de suivre les mouvemens de l'ennemi, jusqu'au moment de l'arrivée du renfort conduit par Thierry.

782.

*Bataille du mont Sontal.* — Le camp des Saxons était assis au pied du mont Sontal, du côté du nord, sur l'autre rive du Weser ; leur position, bien choisie d'ailleurs, était toutefois susceptible d'être tournée, en décrivant un circuit du côté opposé de la montagne. Tandis qu'une fausse attaque, conduite sur leur front, attirerait toutes leurs forces vers un seul point, on devait tomber brusquement sur leurs derrières, et pénétrer ainsi dans leurs retranchemens : tel était le plan conçu par le comte Thierry, et que ses trois collègues avaient approuvé d'une commune voix.

Les deux corps d'armée se mirent donc en marche ; le premier, sous les ordres de Thierry, tourna le mont Sontal ; l'autre, commandé par Geilon, Adalgise et Wolrade, traversa le Weser : ce second corps devait s'arrêter sur le rivage, en attendant que Thierry fît connaître par un signal son arrivée de l'autre côté du camp ennemi, et le moment favorable pour attaquer.

Mais bientôt cette jalousie, qui déjoue les projets les mieux concertés, se glissa dans l'ame des trois généraux. Ils appréhendèrent qu'on n'attribuât au comte Thierry seul une victoire à laquelle ils auraient au moins une part égale à la sienne, et qu'ils croyaient même pouvoir remporter sans lui. Décidés à combattre seuls, ils marchent aux Saxons, comme s'ils devaient avoir affaire bien moins à des guerriers rangés en bataille et prêts à les recevoir avec courage, qu'à des ennemis déjà vaincus et mis en déroute. Persuadés qu'ils n'auront que des fuyards à poursuivre et des dépouilles à enlever, ils se jettent, avec précipitation, et en désordre, sur les Saxons, guidés par un chef habile, et

combattant pour tout ce que les mortels ont de plus cher, la patrie et la liberté<sup>1</sup>.

A ces dispositions vicieuses, à cette attaque mal combinée, Witikind reconnut aisément qu'il n'avait point à combattre Charlemagne. Profitant des fautes que commettaient ses imprudens adversaires, il feignit d'abord de céder à l'impétuosité de leur premier choc; il les laissa s'abandonner au désordre inséparable de la poursuite; puis arrêtant tout à coup son centre, qui semblait ne plus garder aucun rang, il le rétablit face en tête, et se déploya rapidement. Achevant ensuite son mouvement excentrique, et continuant d'avancer parallèlement par sa gauche et par sa droite, il déborda bientôt l'armée française, et l'enveloppa entièrement. Victimes de la présomption et de l'impéritie de leurs chefs, les soldats français se défendirent avec courage; mais enfin, obligés de faire face de tous côtés, accablés par le nombre, ils furent enfoncés. Adalgise et Geilon, quatre comtes, vingt officiers de marque périrent dans la mêlée<sup>2</sup>. Ceux qui purent échapper au carnage, ralliés par Wolrade, gagnèrent le camp de Thierry. Ce seigneur, presque réduit à son seul corps d'armée, ne pouvant, après un pareil échec, tenir tête à l'ennemi avec des forces trop inférieures, se mit de suite en marche vers le Rhin, qu'il parvint à atteindre, sans avoir été entamé par les Saxons.

Peu habitué à de semblables désastres, Charles n'en fut

<sup>1</sup> . . . . . *Habituque inter se colloquio, veriti sunt ne ad nomen Theoderici victoriæ fama transiret, si eum in prælio eodem secum haberent, ideòque sine eo cum Saxonibus congregari decernunt: susceptisque armis, non quasi ad hostem in acie stantem, sed quasi ad fugientem, contendunt. Terga insequi, spoliaque diricere prout quemquam velocitas equi sui tulerat, qua Saxonibus in acie pro castris stabant, unusquisque eorum summâ festinatione adoriuntur.*

(Eginhard. *Annal.* ad ann. 782.)

<sup>2</sup> *Eginhard. Annal.* ad ann. 782; *Annal. Fuldens;* *Vita Caroli magni.*



pas plus tôt instruit, qu'il entra en campagne à la tête d'une nouvelle armée; mais déjà le bruit de son approche avait presque dissipé l'armée victorieuse. Witikind, après avoir fait d'inutiles efforts pour ranimer le courage de ses compatriotes, quitta encore une fois sa patrie pour retourner auprès de Sigefred. Charles, furieux de ne pouvoir assouvir sa vengeance sur celui qu'il regardait avec raison comme l'unique moteur de ces guerres sans cesse renaissantes, se fit livrer quatre mille cinq cents des plus zélés partisans de Witikind, et, souillant en un jour les lauriers de dix années, il leur fit trancher la tête à Verden, sur les bords de l'Aller, rivière qui se jette dans le Weser. Il crut, par cette sanglante exécution, avoir assuré sa domination dans la Saxe, et il revint en France aux approches de l'hiver<sup>1</sup>.

763.

*Neuvième campagne contre les Saxons.* — A la consternation que le massacre de Verden avait répandue parmi les Saxons, succédèrent la rage et le désespoir, lorsque Witikind fut de retour au milieu d'eux. Secondé par un autre chef nommé Albion, cet implacable guerrier parcourut tous les cantons de la Saxe, appelant ses compatriotes à la vengeance; sa voix retentit jusqu'au fond du Nord, et Charlemagne reçut bientôt la nouvelle du soulèvement de toutes les tribus saxonnes. Le roi de France passe le Rhin avec des forces imposantes, rencontre l'armée de Witikind dans les plaines de Thietmelle, lui livre combat, et remporte une victoire complète.

Le prince saxon se retira avec les débris de son armée sur les frontières de la Westphalie. Campé sur les bords du fleuve Hasa, il y avait rassemblé de nouvelles troupes, et se préparait à écraser les renforts que Charlemagne attendait de France, lorsque le roi, informé des projets

<sup>1</sup> *Poetæ Saxonie. Annal.; Eginhard. Annal.; Annal. Fuldens.*



de son adversaire, se hâta d'en prévenir l'exécution. Il le joignit de nouveau, et ne fut pas moins heureux aux rives de l'Hasa que dans les champs de Thietmelle <sup>1</sup>. La victoire se rangea encore du côté des Français. Les Saxons avaient éprouvé des pertes énormes dans ces deux dernières batailles. Charles revint en France, dévastant le pays depuis l'Elbe jusqu'au Weser, et résolu d'ailleurs à terminer la guerre, dès que le printemps lui permettrait de recommencer ses opérations <sup>2</sup>.

*Dixième campagne contre les Saxons.* — En effet, aussitôt que la saison fut favorable, le roi de France passa le Rhin à Lipenheim, et se dirigea vers le Weser, par la Westphalie, mettant tout à feu et à sang sur son passage.

784.

Arrivé sur les bords du Weser, il le trouva tellement grossi par les pluies, que, dans l'impossibilité de le franchir, il tourna du côté de la Thuringe, laissant une partie de son armée sous les ordres du prince Charles, son fils aîné, pour surveiller les frontières de la Westphalie. Il continua ensuite sa route dans la Saxe orientale, ravageant les campagnes, pillant et brûlant les villages et les villes, et ne rentra en France qu'après avoir fait un vaste désert de tout le pays compris entre l'Elbe et la Saale.

L'armée française venait de quitter le territoire des Saxons, lorsque ceux-ci, se rappelant la victoire du mont Sontal, conçurent l'espoir d'effacer leurs précédentes défaites, et de faire payer au fils les maux innombrables dont le père les avait accablés. Dans ce dessein, Witikind réunit tout ce qui lui restait de cavalerie, afin de harceler sans relâche l'armée du prince Charles, et se trouver à même de profiter

<sup>1</sup> *Karlus Saxones duobus præliis magnis vicit, uno in Thiotmelli, altero juxta fluvium Hasa.* ( *Annal. Fuldens.* ad ann. 783. )

<sup>2</sup> *Eginhard. Annal. ; Poet. Saxon. Annal. ; Annal. Fuldens ; Dupleix ; Mézerai.*

de toutes les chances de succès que lui offrirait la fortune. L'armée française était campée sur les bords de la Lippe, près d'un village appelé Draigny, lorsqu'elle se vit chargée tout à coup par la cavalerie saxonne. Attaquée à l'improviste, elle arrêta néanmoins, après un premier moment de désordre, les efforts de l'ennemi, et se forma bientôt en ordre de bataille, sa gauche appuyée au camp, et sa droite couverte par le village de Draigny et par la Lippe. Les Saxons, repoussés sur tous les points, furent réduits à prendre la fuite, laissant un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Un chroniqueur fait monter leur perte à plus de 7,000 hommes<sup>1</sup>.

Cette nouvelle agression des Saxons annonçait de leur part peu de dispositions à se soumettre; aussi malgré l'approche de l'hiver, Charlemagne prit-il le parti de rentrer en Saxe, et d'y renouveler ses courses dévastatrices. La rigueur de la saison et les inondations le forcèrent de s'arrêter; mais, déterminé à ne quitter ce malheureux pays qu'après l'avoir entièrement remis sous le joug, il fit prendre à son armée des quartiers d'hiver à Eresburg et dans les environs de cette forteresse, où il demeura lui-même l'œil ouvert sur toutes les démarches de l'ennemi, auquel il ne voulait laisser ni le loisir de respirer, ni le temps de se fortifier<sup>2</sup>.

785.] *Onzième campagne contre les Saxons.* — Cette guerre d'extermination ne fut pas même interrompue pendant l'hiver. Plusieurs détachemens parcoururent la Saxe dans tous les sens, et achevèrent de ruiner ce que le hasard ou la difficulté des localités avait fait épargner jusque-là. Charles,

<sup>1</sup> *Cecideruntque in eo prælio de Saxonibus plusquam septem millia.*  
(*Vit. Carol. magn.*, monach. Egoismens auct.)

<sup>2</sup> *Annal. Fuldens*; Egiohard; *Vita Carol. magn.*, divers. auctor.; *Poet. Saxon. Annal.*; *Annal. Francor.*

voyant enfin que le système de guerre qu'il avait adopté, bien loin d'amener les Saxons à l'obéissance, ne faisait qu'envenimer la haine qu'ils lui portaient, réfléchissant en outre qu'après cette dernière campagne il n'aurait plus, au lieu des fertiles plaines de la Saxe, que des landes et des monceaux de cendre à réunir à son empire, Charles, disons-nous, se décida à tenter la voie des négociations.

Il chercha, en conséquence, à gagner surtout son plus redoutable adversaire, le brave Witikind, que la jalousie des autres chefs saxons, réunie aux calamités de sa patrie, abreuvait d'amertume et de dégoûts. Witikind et Albion s'étaient retirés dans la Saxe septentrionale. Charles dépêcha vers eux quelques-uns de leurs compatriotes, auxquels il prescrivit de ne rien négliger pour amener les deux chefs à des dispositions pacifiques; et afin que ceux-ci ne pussent former aucun doute sur la sincérité de ses intentions, il suspendit entièrement les hostilités et rentra en France.

*Soumission et baptême de Witikind.* — Les espérances du roi de France ne furent pas trompées. Les deux chefs saxons vinrent trouver le roi à Attigny sur Aisne, et y reçurent le baptême. Fidèles désormais à la foi promise autant qu'à leur nouvelle religion; s'ils usèrent de leur influence sur l'esprit de leurs compatriotes, ce fut pour les engager à abjurer toute idée de haine et de vengeance contre le souverain auquel ils venaient eux-mêmes de consacrer leurs services<sup>1</sup>.

785.

*Révolte et soumission des Bretons.* — Cette guerre était à peine terminée, que les Bretons se révoltèrent, et refusèrent de payer le tribut accoutumé. Une armée, commandée par le sénéchal Andulphe, marcha contre ces peuples, et les obligea de rentrer promptement dans le devoir.

786.

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens.*; Eginhard.; *Vit. divers. Carol. magn.*

786.

*Nouvelle guerre en Italie.* — Depuis dix ans, l'Italie subissait la tranquillité d'une paix forcée; mais quelques restes du parti du duc de Frioul Rothgaud subsistaient encore. Ils se réunirent lorsqu'Arichise, duc de Bénévent et gendre de Didier, consentit à se mettre à leur tête. D'accord avec Tassillon, duc de Bavière, qui, ainsi que lui, avait épousé une fille de Didier, le duc de Bénévent résolut d'enlever à Charles la couronne d'Italie. Il osa même prendre par anticipation le titre de roi<sup>1</sup>. Ses partisans entrèrent en négociation avec les Huns et avec la cour de Constantinople, pour en obtenir des secours. Instruit de leurs préparatifs, le monarque français, sans attendre la fin de l'hiver, franchit les Alpes, traverse rapidement Florence et Rome, et marche vers Bénévent, soumettant sur son passage toutes les places appartenant au duc révolté. Arichise, saisi d'un juste effroi, se hâta d'envoyer, avec de riches présents, son fils aîné Romuald qui se jeta aux genoux du roi, et le conjura de ne pas pousser plus loin sa vengeance. Charlemagne, sans avoir égard à ces supplications trop tardives, retint Romuald à sa suite, et n'en pressa que plus vivement sa marche. Le duc n'eut que le temps de gagner Salerne, ville plus forte que Bénévent, et qui, par sa situation sur le bord de la mer, lui offrait encore une chance de salut. Réduit aux dernières extrémités, Arichise n'avait plus d'autre parti à prendre que d'aller rejoindre Adalgise, son beau-frère, à Constantinople, lorsque les sollicitations des évêques et de quelques seigneurs italiens lui obtinrent son pardon de Charlemagne.

Ce fut à cette époque que le monarque français reçut les ambassadeurs de l'empereur Constantin, qui lui demandait sa fille en mariage pour son fils.

<sup>1</sup> Aimoin., lib. iv, cap. 78; *Egolismens. monach. Chronic.*; Eginh.; *Vit. divers. Carol. mag.*; *Saxon Poet. Annal.*



*Expédition de Charles en Bavière.* — Charles était à Rome lorsque Tassillon, que la soumission de son beau-frère exposait seul à la colère du roi, et dont les préparatifs n'étaient pas encore achevés, envoya demander la paix; mais s'apercevant que l'unique but du duc de Bavière était de gagner du temps pour attendre les secours promis par les Huns, Charles, rentré en France avec la rapidité de l'éclair, mit en mouvement trois armées qui pénétrèrent en Bavière par trois points différens. La première, composée des troupes levées en Italie, s'avança par la vallée de Trente, sous les ordres du jeune Pepin; la seconde, formée des milices d'Austrasie et de celles de Saxe, traversa le Danube à Phering; Charles lui-même, à la tête de la troisième, s'avança par les bords du Lech, qui sépare la Souabe de la Bavière, et s'arrêta à Augsburg<sup>1</sup>.

787-788.

Tassillon, se voyant entouré de tous côtés, prit le parti de la soumission. Il implora la clémence du roi, qui se laissa fléchir, et reçut son fils Théodore en ôtage. Mais à peine Charlemagne était-il éloigné, que le duc de Bavière prit de nouvelles mesures pour recommencer la guerre.

Le roi de France, feignant d'ignorer les menées de Tassillon avec les Huns, convoqua une assemblée générale à Ingelheim; le duc de Bavière s'y rendit. Il y fut arrêté, accusé de trahison et de *foi mentie*, mis en jugement, et condamné par ses pairs à perdre la tête. Le roi commua sa

<sup>1</sup> ..... *Congregatoque ingenti exercitu atque in tres partes diviso. Bajoariam atque ipsum Tassilonem petere constituit. Cùmque Pipinum filium cum italicis copijs in Tridentinam vallem venire jussisset, orientales quoque Franci ac Saxones, ne jussi fuerant ad Danubium, in loco qui Pferinga vocatur, accessissent, ipse cum exercitu quem secum duxerat super Lechum fluvium, qui Alemannos et Bajoarios dividit, in Augustæ civitatis suburbano consedit.* (Eginhard. annal. ad ann. 787.)



peine en une clôture perpétuelle dans un monastère. Avec lui s'éteignit le titre de duché de Bavière.

788. *Les Huns sont défaits sur le Danube.*—Le châtimement personnel de Tassillon n'arrêta pas l'effet de ses précédentes intrigues. Les Huns ou Abares, ainsi qu'ils en étaient convenus avec lui, mirent deux armées en campagne. L'une s'avança vers la Bavière, dans le dessein de l'enlever aux Français, l'autre s'approcha du Frioul, pour favoriser une invasion du prince Adalgise en Italie. Aucune de ces deux entreprises ne réussit. Les Huns, complètement vaincus en Bavière dans une bataille rangée, se virent contraints de regagner leurs foyers : ils ne furent pas plus heureux en Italie. Furieux de ce double échec, ces peuples ne tardèrent pas à revenir avec de nouvelles forces; mais les Bavares eux-mêmes prirent les armes pour les combattre, et en firent un grand carnage : ceux qui purent échapper se noyèrent presque tous en cherchant à passer le Danube<sup>1</sup>.

*Défaite d'Adalgise, prétendant à la couronne des Lombards.*—Le duc de Bénévent, qui avait renoué ses négociations avec Adalgise et avec la cour de Constantinople, était mort sur ces entrefaites. Son fils aîné, Romuald, ne lui ayant survécu que peu de jours, Charles donna le duché à Grimoald, second fils d'Arichise. Ce jeune seigneur lui prouva bientôt sa reconnaissance. En exécution du traité conclu avec Arichise, les Grecs, conduisant Adalgise avec eux, firent une descente sur le territoire de Bénévent; mais le comte Wirigise, lieutenant de Charles, vaillamment secondé par Grimoald et par Hildebrand, duc de Spolète, les battit, et les força à se rembarquer. Cette expédition fut la dernière tentée par Adalgise pour remonter sur le trône

<sup>1</sup> Aimoin., lib. iv, cap. 80; *Reginon. Chronic.*; *Eginhard. Annal. ad ann. 788*; *Idem, in Vita Carol. magn.*; *Egolismens. monach.*; *Saxon. Poet. Annal. ad ann. 788*; *Annal. Fuldens.*

de son père. Depuis cette époque, il ne reparut plus en Italie<sup>1</sup>.

*Charles bat les Esclavons Aboridites.* — Cependant les Esclavons ou Esclavons, que nous avons déjà vus se liguier avec les Saxons pour faire des incursions sur les terres de France, ne cessaient d'inquiéter la frontière des Allemands, sujets de Charlemagne. Ce prince résolut de châtier leur brigandage. Il passa le Rhin à Cologne avec toutes ses forces, et s'avança dans la Saxe jusqu'à l'Elbe. Deux ponts furent jetés, par son ordre, sur le fleuve, et, en tête de chacun d'eux, il fit élever un fort pour en défendre le passage, et s'assurer une voie de retraite en cas de besoin. Après y avoir laissé une bonne garnison, il traversa le fleuve avec une armée composée de Français, de Saxons et d'un corps de Frisons, et entra sur le territoire des Esclavons, qu'il ravagea. Ceux-ci, se confiant dans leur nombre et dans leur courage, s'efforcèrent vainement de résister au torrent dévastateur qui menaçait de les engloutir. Charlemagne battit tout ce qui voulut s'opposer à sa marche. Arrivé sous les murs d'une des plus fortes places du pays, il en vit sortir Wiltzan, prince des Esclavons Aboridites, à la tête des principaux habitans, qui lui demandèrent la paix, et lui offrirent des ôtages. Satisfait de leur soumission, Charles repassa l'Elbe, et revint dans son royaume<sup>2</sup>.

789.

De tout le règne de Charlemagne, l'année 790 fut la seule pendant laquelle la France jouit d'une paix générale; encore cet espace de temps fut-il employé en grande partie à des préparatifs de guerre, tant de la part des Français, qui, après avoir conquis la Bavière, ne se trouvaient plus séparés des Huns que par la rivière d'Ens, qui se jette dans

<sup>1</sup> *Annal. Francor.*; Eginhard.; *Reginon. Chronic.*; *Vita Carol. magn. incert. auctor.*

<sup>2</sup> Eginhard., etc.

le Danube, que du côté de ces derniers, inquiets d'un voisinage aussi redoutable. Quelques contestations assez violentes, relativement aux limites respectives des deux nations, servirent de motif à la guerre.

791-792. *Seconde guerre contre les Huns.* — L'ennemi que Charles allait attaquer, était un des plus redoutables qu'il avait eu jusque-là à combattre, aussi prit-il soin de réunir la plus grande armée qu'il eût encore mise sur pied. D'après le système de guerre qu'il avait adopté, ce prince crut devoir diviser ses forces. Un corps d'armée composé de Saxons, de Frisons et de quelques bandes françaises, sous le commandement du comte Théodoric et du chambellan Mainfroy, s'avança sur la rive gauche du Danube. Le roi en personne, à la tête des Français, des Allemands et des Bava-rois, se dirigea par la rive opposée. En même temps, une flotte chargée de troupes et portant des vivres et des munitions, défendait le fleuve et menaçait les Huns d'une triple invasion <sup>1</sup>.

Ce fut dans cet ordre que l'armée arriva aux bords de l'Ens, qui séparait la Bavière du pays des Huns. Charles après quelques jours de repos, traversa la rivière, et s'avança sur le territoire ennemi.

Cependant, un premier échec avait déjà consterné les Huns. Les troupes auxiliaires que le jeune Pepin, roi d'Italie, avait envoyées à son père, formant l'avant-garde, avaient pénétré en Pannonie, avant même que le gros de l'armée ne fût arrivée à l'Ens. A leur tête se trouvaient quatre généraux, parmi lesquels on comptait un évêque.

Arrivée le 23 août près d'une place défendue par des retranchemens et par une garnison nombreuse, cette avant-

<sup>1</sup> Eginhard. ; *Vit. divers. Carol. magn.*; *Saxon. Poet. Annal.*; *Egolism. monach.*

garde résolut de s'en emparer. L'attaque fut vive et la résistance opiniâtre; toutefois, ces fortifications furent emportées d'assaut et un grand nombre de Huns passés au fil de l'épée. La nuit suivante, les vainqueurs campèrent dans l'intérieur des retranchemens, et en sortirent le lendemain chargés de butin.

A l'approche de Charles, les Huns, effrayés, n'osèrent l'attendre en rase campagne; ils se retirèrent dans des lieux fortifiés et laissèrent les Français porter au loin l'incendie et la mort.

Le corps d'armée commandé par Théodoric et Mainfroy, parvenu près de la rivière de Cam, qui se jette dans le Danube au-dessus de Vienne, trouva les Huns protégés par une ligne de retranchemens très-étendue. Ces ouvrages, hauts de vingt pieds et d'une épaisseur égale, étaient formés de grosses poutres et de planches, et l'intervalle laissé à dessein entre chaque poutre, était rempli par des pierres liées avec de la chaux <sup>1</sup>.

Sans se rebuter par la force de ces retranchemens et par le nombre de ceux qui les défendaient, les Français comblèrent les fossés de fascines, dressèrent les échelles, et montant à l'assaut, parvinrent à chasser l'ennemi de son fort.

Charles avait obtenu un pareil succès sur un autre point; ses étendards victorieux flottaient sur le Cumelberg <sup>2</sup>, dont ses troupes avaient chassé l'ennemi, malgré la force de la position et les nombreux ouvrages qui la rendaient presque inexpugnable <sup>3</sup>.

Les deux derniers boulevards des Huns étaient tombés au pouvoir des Français; leurs villes avaient été rasées et

<sup>1</sup> Monach. Sangallens, *De reb. bellic. Carol. mag.*, lib. II, cap. I.

<sup>2</sup> Montagne située au-dessous de Vienne, près de la petite ville de Haimburg.

<sup>3</sup> *Eginhard. Annal.*



réduites en cendres ; tout seyait devant le monarque victorieux. Il poussa néanmoins jusqu'au Raab, qu'il traversa, et dont il suivit la rive gauche jusqu'à son embouchure dans le Danube. Là, Charles s'arrêta quelques jours pour balayer le pays des faibles partis qui pouvaient encore tenir, et prit ensuite la route de la Bavière, tandis que Théodoric et Mainfroy revenaient par la Bohême.

L'armée française n'avait que fort peu souffert pendant cette campagne. Sa plus grande perte avait été causée par une épizootie qui fit périr les neuf dixièmes des chevaux du corps d'armée du roi. Arrivé à Ratisbonne, Charles fit entrer son armée en quartiers d'hiver <sup>1</sup>.

Une grande partie de l'année suivante, 792, fut consacrée à faire de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre en Pannonie ; un pont de bateaux fut jeté à cet effet sur le Danube.

792.

*Charles envoie son second fils Louis au secours de Pepin.* — Cependant, les Bénéventins s'étant soulevés contre Pepin, roi d'Italie, Charles ordonna à son autre fils, Louis, roi d'Aquitaine, de rassembler ses troupes et de marcher au secours de son frère. Ce prince passa donc le Mont-Cénis, vers le commencement de l'hiver, et joignit Pepin à Ravenne. Entrant alors dans le duché de Bénévent, les deux frères saccagèrent le pays, et firent chèrement payer aux malheureux habitans leur imprudente révolte <sup>2</sup>.

Pendant son séjour en Bavière, Charles avait conçu le projet de joindre le Rhin au Danube, en creusant un canal de la rivière d'Ahuntz à celle de Reditz. Un grand nombre d'ouvriers fut employé à ces travaux, mais des pluies con-

<sup>1</sup> *Annal Fuldens. ad ann. 791 ; Eginhard. Annal. ; Poet. Saxon. Annal. ; Egolismens. monach. Chronic. ; Regin. Chronic. Annal. Franc.*

<sup>2</sup> *Eginhard. ; Vita Ludovici pii.*



tinuelles vinrent les interrompre, et ce projet fut abandonné par la suite.

*Douzième campagne contre les Saxons.* — Le roi de France était en mesure d'attaquer les Huns, et la campagne allait s'ouvrir d'après le plan suivi avec tant de succès l'année précédente, lorsque, vers la fin du printemps, le comte Théodoric, traversant le pays des Frisons avec un corps d'armée destiné à agir contre les Huns, fut assailli tout à coup par les Saxons, près du bourg de Rustringen, non loin du Weser. Fatigués d'une longue soumission, ces peuples crurent voir des alliés naturels dans les Huns. La Pannonie, comme la Saxe, avait été ravagée par Chalemagne; ainsi que les Saxons, les Huns avaient tout perdu par la flamme et le fer; ils devaient, comme eux, être altérés de vengeance. Les chefs des deux peuples s'envoyèrent mutuellement de secrets émissaires, et ne tardèrent point à s'accorder sur le but de la guerre, comme sur les moyens de la faire. Bientôt la Saxe entière se souleva, les idoles furent relevées, les églises incendiées et les prêtres massacrés <sup>1</sup>.

*Les Maures attaquent les possessions de Charles en Espagne.* — Les Maures ou Sarrasins avaient fait, vers le même temps, une irruption dans la province conquise sur eux au-delà des Pyrénées, et qu'on appelait alors la Marche d'Espagne <sup>2</sup>. Les comtes chargés de la défense de ce territoire, s'efforcèrent vainement de repousser les agresseurs; ils furent battus et forcés de se retirer après avoir essuyé une perte considérable en tués et en blessés <sup>3</sup>.

D'autres fâcheuses nouvelles forcèrent le roi de France

<sup>1</sup> *Annal. Franc. ad ann. 793; Annal. Fuldens.; Reginon. Chronic.; Monach. Ecolismens. Chronic.; Aventin. episcop., l. iv; Aimoin., l. iv, cap. 84; Eginhard. Annal. ad ann. 793.*

<sup>2</sup> C'était la Navarre et partie de la Catalogne et de l'Aragon.

<sup>3</sup> *Eginhard. Annal., etc.*

à abandonner momentanément ses projets sur les Saxons et sur les Huns. Après avoir donné les ordres qu'exigeait l'état des affaires, il quitta Ratisbonne en toute hâte, pour se rapprocher du centre de ses états; mais arrivé à Francfort, il apprit qu'Alphonse (dit le chaste), roi de Léon et des Asturies, venait de remporter une grande victoire sur les Maures. Plus tranquille de ce côté, il passa l'hiver à Francfort, et se disposa à châtier les Saxons de leur dernière révolte.

794-795.

*Treizième et quatorzième campagnes contre les Saxons.* — L'été touchait à sa fin lorsque Charles rentra dans la Saxe par la Thuringe, tandis que son fils Charles, après avoir passé le Rhin à Cologne, entra dans ce même pays du côté de l'occident. Les Saxons avaient assis leur camp dans la campagne de Stintfelt, à peu de distance de Paderborn; leur attitude semblait d'abord annoncer une résistance opiniâtre: toutefois, renonçant bientôt à l'espoir de triompher du héros qui les avait tant de fois battus, ils mirent bas les armes, et vaincus sans combat, ils se livrèrent à la merci du roi. Charles reçut leurs otages et leurs sermens de fidélité. Mais afin d'affaiblir davantage des ennemis toujours battus et toujours en rébellion, il transporta le tiers de leur population sur la rive gauche du Rhin, et surtout dans la Flandre<sup>1</sup>. Le sang saxon conserva long-temps encore sur une terre étrangère la fougue impétueuse et l'inquiète ardeur de son origine: mêlé à celui des Flamands, il fit dire, plus d'un demi-siècle après, au temps de Philippe-le-Bel et de Philippe de Valois, que Charlemagne, en mêlant les Saxons avec les Flamands, *d'un diable en avait fait deux*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 794*; *Annal. Fuldens.*; *Annal. Francor.*; *Reginon. Chronic.*, etc.

<sup>2</sup> Jacob. Meyer., *Annal. ter. Fland.*; *Pontan. Histor.*; *Eginh. Annal. ad ann. 794*.

L'année suivante vit Charlemagne rentrer en Saxe à la tête d'une armée. Campé sur les bords de l'Elbe, il attendait un corps de troupes esclavonnes, auxquelles il avait donné l'ordre de le joindre sur ce point, lorsque les Saxons, que cette réunion de troupes inquiétait vivement, entreprirent de la prévenir; ils tombèrent sur Wiltzan, roi des Slavons-Aboridites, au moment où ce chef traversait le fleuve suivi des siens. Le désordre se mit d'abord chez les Slavons, et Wiltzan périt en cherchant à les reformer sur l'autre rive. Sa mort entraîna la perte générale des Aboridites; à peine quelques-uns d'entre eux purent-ils échapper pour porter la nouvelle de leur désastre à Charles, qui n'était déjà que trop animé à la perte des Saxons. Cet échec accrut encore la haine qu'il leur portait; leur malheureux pays pillé, brûlé, ravagé sur tous les points, ne présenta plus qu'une vaste surface couverte de cendres et de cadavres. L'hiver put seul arrêter ce déluge de maux, et faire accepter encore une fois des ôtages au vainqueur<sup>1</sup>.

*Les Huns vaincus par Pepin, roi d'Italie, se soumettent à Charles, —* Néanmoins cette soumission ne fut pas de plus longue durée que les précédentes; il fallut que Charles reparût de nouveau en Saxe, pour y recommencer une guerre d'extermination. En même temps il envoyait Pepin son fils, avec ses troupes d'Italie, en Pannonie et en Bavière, pour combattre les Huns, que leurs divisions intestines livraient alors à sa merci. Battus déjà par Eric, duc de Frioul, qui, maître de Ringa, leur capitale, l'avait livrée au pillage, ils virent arriver avec consternation après lui, l'armée que conduisait Pepin. Secondé par Theudon, l'un de leurs rois, qui, pour écraser le parti contraire, s'était engagé à recevoir le baptême, le fils de Charles poussa devant lui les Huns

796.

<sup>1</sup> Eginhard., etc.

au-delà de la rivière de Tiza. La ville de Ringa fut prise, pillée pour la seconde fois, et enfin détruite de fond en comble. Deux chefs du parti opposé à Theudon avaient péri massacrés par les leurs : tout dut céder au double fléau de la guerre civile et de la guerre étrangère. Les Huns subirent le joug de la France, ou plutôt cette nation, jusqu'alors si nombreuse, si riche et si puissante, cessa, pour ainsi dire, d'exister. Si quelques révoltes éclatèrent encore dans le pays, elles furent presque aussitôt étouffées, et n'eurent aucune suite <sup>1</sup>.

797. *La guerre recommence en Espagne.* — A cette même époque l'Espagne continuait d'être le théâtre d'hostilités de peu d'importance entre les Maures et les Français. Quelques places, entre autres Barcelonne, avaient plusieurs fois changé de maître. Vers le temps dont nous parlons, un émir nommé Zatunn, s'étant emparé de cette dernière ville, vint lui-même à Aix-la-Chapelle, en faire hommage à Charlemagne, et le reconnaître pour son souverain. Le monarque français instruit par son nouveau vassal que l'instant était favorable pour attaquer les Sarrasins divisés entre eux et inquiétés d'ailleurs par les chrétiens des Asturies, ordonna à Louis, roi d'Aquitaine, de passer les Pyrénées, d'entrer en Espagne par l'Aragon, et de mettre le siège devant Huesca. Les annalistes ne font qu'indiquer cette expédition, sans en donner les détails ; mais on sait qu'elle eut pour résultat d'accroître la puissance et l'autorité de Charlemagne, devenu, dès-lors, la terreur de l'islamisme et l'arbitre de la chrétienté <sup>2</sup>.

Pendant que le roi d'Aquitaine, à la tête d'une armée, soutenait en Espagne les intérêts d'un prince maure déposé

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens.*, etc.

<sup>2</sup> *Reginon. Chronic.* ; *Annal. Fuldens.* ; Aimoin, l. iv, c. 88 ; Roderic. Toletan., *De reb. Hispan.*, l. iv, c. 11 ; Scot., *Hispan. illust.*



sédé de ses états par son frère, Charles était occupé à poursuivre l'interminable conquête de la Saxe. Voyant que sa présence seule pouvait contenir cette nation, si jalouse de sa liberté, il prit le parti de passer l'hiver au milieu d'elle. En conséquence, il fortifia le camp qu'il avait assis sur le Weser, lui donna le nom d'Héristal, et en fit sa place d'armes. Il conserva les troupes nécessaires à sa garde, et cantonna le reste de son armée dans le pays situé entre l'Elbe et le Weser.

*Quinzième campagne contre les Saxons.* — L'armée française en Saxe était encore dans ses quartiers d'hiver, où la retenait la rareté des fourrages, lorsque les Saxons septentrionaux se soulevèrent contre les officiers chargés par le roi de rendre la justice, et les massacrèrent ainsi qu'un ambassadeur français qui revenait de la cour de Danemarck. Les pays situés entre l'Elbe et le Weser portèrent la peine d'un crime dont Charlemagne voulut croire toute la nation coupable. Poussés au désespoir par les excès commis envers des compatriotes qu'ils ne peuvent venger, les Saxons du nord se précipitent sur les Slavons-Aboridites, alliés de la France, et mettent tout à feu et à sang dans leur pays. Trasicon, successeur de Wiltzan, n'a pas plus tôt connaissance de cette irruption, qu'il rassemble ses forces, marche à l'ennemi, lui livre la bataille, et en fait un grand carnage.

798.

Le duc slavon fut vaillamment secondé dans cette circonstance, par un officier nommé Ebroin, qui lui avait été envoyé par Charles, et qui commandait l'aile droite de son armée. Les Saxons vaincus et mis en fuite, regagnèrent leur pays après avoir essuyé une perte considérable.

*Evénemens militaires en Pannonie, en Bretagne et en Italie.* — Pepin, roi d'Italie, anéantit, l'année suivante, quelques débris des Huns qui avaient tenté de se réunir.

799.



Les Bretons ne furent pas moins maltraités par Guy, comte des Marches de Bretagne ; leur pays fut réuni à la France, après plusieurs combats dont nous ne connaissons pas les détails.

L'année 800 vit les Normands essayer leurs premières descentes sur les côtes de France. Charles, que les affaires de l'église appelaient à Rome, pourvut à la défense du littoral menacé, fit réparer les anciennes fortifications, construire plusieurs flottes, et partit ensuite pour l'Italie avec une armée. Durant cet intervalle, Grimoald, duc de Bénévent, avait tramé de nouvelles intrigues contre la France. Charles envoya contre lui un corps de troupes commandé par Pepin, roi d'Italie. Le prince ne trouva point d'ennemis à combattre. Grimoald, à son approche, s'était retiré sur les terres des Grecs.

800.

*Charles est couronné empereur d'Occident, par le pape Léon III.* — Charles, étant arrivé à Rome, y termina les difficultés qui divisaient les évêques et le pape Léon, successeur d'Adrien ; la couronne impériale, que lui donna le serviteur des serviteurs de Dieu, fut le prix de ses soins<sup>1</sup>.

Que ce fût une scène concertée entre Léon et Charles

<sup>1</sup> Le pape Léon III venait d'éprouver, comme ses prédécesseurs, les heureux effets de la bienveillance du monarque français. Il ne pouvait espérer les mêmes avantages de l'empereur de Constantinople, qui conservait encore une ombre d'autorité dans Rome. Il résolut de la faire disparaître et de la remettre toute entière entre les mains de Charlemagne. Ses prédécesseurs avaient fait des patrices, il se crut en droit de faire un empereur. Le jour de saint Pierre, pendant que ce prince était en prières devant le tombeau des saints apôtres, Léon s'approche accompagné des seigneurs romains, lui met le manteau de pourpre sur les épaules, sur la tête une couronne d'or enrichie de diamans, et le proclame empereur d'Occident. Tout le peuple applaudit, et Charlemagne surpris, dit-on, se prêta néanmoins à l'empressement général.

( ANQUETIL, *Hist. de France*, tom. 1<sup>er</sup>. )

(que nous appellerons désormais l'empereur Charlemagne, pour nous conformer à l'usage), ou que la reconnaissance du pontife eût voulu ménager cette surprise à son protecteur, il n'en est pas moins vrai que l'un ne donnait rien dont il eût le droit de disposer, et que l'autre ne recevait qu'un titre de la munificence du prêtre, quand déjà son épée lui avait assuré tous les avantages de l'autorité.

Quoi qu'il en soit, Charlemagne revint en France empereur d'Occident. Il y reçut les ambassadeurs du Calife Aaroun-al-Raschild, qui, du fond de l'Asie, envoyait solliciter son alliance. A la même époque, Louis, son fils, mettait le siège devant Barcelonne en punition de la défection de ce Zatuun qui, quatre ans auparavant, était venu jurer foi et hommage au roi des Français.

*Prise de Barcelonne sur les Maures.*—Le prince maure, qui résidait alors à Cordoue, s'étant mis en marche pour secourir les assiégés, força Louis à partager son armée en trois corps. L'un resta sous les murs de la ville, pour continuer les ouvrages, et pour la resserrer autant que possible; le second s'établit en avant de Barcelonne, pour couvrir les troupes de siège; le roi d'Aquitaine se tint dans le Roussillon avec le troisième, pour être à même de se porter, selon que les circonstances l'exigeraient, soit vers le camp des troupes opposées au roi de Cordoue, soit vers celui occupé au siège. Ces dispositions enlevèrent, au prince maure, l'espoir de délivrer Barcelonne. Il était déjà arrivé à Sarragosse, lorsque, tournant brusquement vers les Asturies, il se jeta sur les terres d'Alphonse, qui sut s'en débarrasser. Le siège fut alors poussé avec vigueur. Une famine cruelle désola la garnison et les habitans. Les Français eurent beaucoup à souffrir de la rigueur de la saison. Réduits enfin au dernier degré d'épuisement et de misère, les Maures ouvrirent leurs portes après un an de siège. Le roi d'Aquitaine laissa une

garnison dans la ville prise, et un comte pour y commander au nom de Charlemagne.

Pendant que ces choses se passaient en Espagne, Grimoald avait surpris Winigise, comte de Spolette, malade à Nocère, et l'avait fait prisonnier (803).

Informé de cette nouvelle insulte, Pepin se mit en marche pour en tirer vengeance. Grimoald, bloqué dans Bénévent, fut contraint de rendre la liberté à Winigise, et de souscrire aux conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer.

804.

*Colonie saxonne établie en Belgique.*—La Saxe, désolée par des fléaux de tous les genres, épuisée d'habitans, inspirait encore des inquiétudes au nouvel empereur. Charlemagne, pour s'en délivrer, enleva dix mille familles saxonnes à leurs foyers, et les fit transporter dans la Flandre et le Brabant, où elles furent occupées à défricher les nombreuses forêts de ces provinces. Leur pays fut abandonné aux Aboridites<sup>1</sup>.

805-806.

*Les Bohémiens et les Souabes sont défaits par Charles, fils de Charlemagne.*— Cette colonisation était à peine effectuée, lorsque le kan des Huns, nommé Théodore, vint supplier l'empereur de lui assigner, ainsi qu'à la peuplade qu'il commandait, un territoire entre Sabarie et Carnonte<sup>2</sup>, pour s'y mettre à l'abri des courses des Bohémiens, qui ne cessaient d'infester la Pannonie depuis qu'elle était devenue province de l'empire français. La demande du kan lui fut octroyée, et l'empereur voulut même qu'une armée commandée par son fils Charles, allât réprimer l'audace des Bohémiens.

<sup>1</sup> *Karlus Saxones transalbianos cum mulieribus et natis transtulit in Franciam, et pagos transalbianos Obodritis dedit.*

(Fuldens. Annal. ad ann. 804.)

<sup>2</sup> Aujourd'hui Sárvar et Altenberg en Hongrie.

Ce peuple, esclavon d'origine, avait alors à sa tête un prince, nommé Lechon. Il osa attendre l'armée française qui s'avancait, signalant sa marche par les ravages ordinaires. La bataille fut sanglante, et la victoire long-temps disputée. Mais enfin, Lechon ayant été tué, sa mort entraîna la déroute des Bohémiens, qui laissèrent un grand nombre des leurs sur la place.

Les Suèves ou Souabes, habitans des bords de l'Elbe, suivirent l'exemple des Bohémiens, sans être effrayés de leur châtimement, et firent plusieurs courses sur les terres dépendantes de l'empire. Le prince Charles marcha contre eux, et ne fut pas moins heureux que dans sa précédente expédition. Le chef, Medihuloc, fut tué, les Souabes mis en fuite, et leur territoire dévasté<sup>1</sup>. Le vainqueur, profitant de ses avantages, fit élever deux forts, l'un sur la Saale, l'autre sur l'Elbe, pour tenir désormais ces peuples en respect.

A peine de retour de cette expédition, ce jeune prince prit le commandement d'une autre armée, composée d'Allemands, de Bavaois et de Bourguignons, que son père venait de mettre sur pied; et, rentrant en Bohême, il ravagea de nouveau ce pays<sup>2</sup>.

*Nouveaux succès sur les Maures d'Espagne.* — La Germanie n'était pas seule témoin du triomphe des armes françaises.

806.

Le roi d'Aquitaine se signalait encore au-delà des Pyrénées contre les Sarrasins d'Espagne. Au mois de juin de cette année (806), il s'était mis en campagne à la tête d'une armée nombreuse, se dirigeant par la route de Barcelonne

<sup>1</sup> *Annal. Fuldens. ad ann. 805; Poet. Saxon., ibid.; Vit. Carol. magn. ab incert. auct.; Egoismens. monach.; Dupleix, etc.*

<sup>2</sup> *Iterùm in Sclavoniàm misit Carolum filium cum Bajoariis et Alamannis et Burgundionibus sicut anno superiore, vastatâque terrâ Sclavorum cum gaudio reversi sunt. (Egoismens. monach. 806.)*



sur Tarragonne et Tortose , poussant devant lui , ou faisant prisonnier tout ce qu'il rencontrait sur son passage, rasant ou livrant au pillage et aux flammes les villes et les châteaux-forts. Arrivé à Sainte-Colombe, à peu de distance de Tortose , Louis jugea convenable de partager ses troupes. Il prit avec lui la division la plus forte qu'il destinait à agir contre Tortose ; l'autre division , sous les ordres des comtes Isambart , Adhémar, Burelle et Bera, dut passer l'Ebre , s'avancer dans le haut pays , et surprendre l'ennemi au moment où , tranquille dans ses foyers, il croirait n'avoir à redouter aucune attaque. Ce corps d'armée se mit en mouvement , ne marchant d'abord que de nuit , à travers des bois , et par des chemins détournés ou inconnus. Le septième jour , il passa l'Ebre à peu de distance du lieu où la Cinea vient y réunir ses eaux. Tombant alors sur les Maures sans défiance , les Français parcoururent et ravagèrent tout le pays , jusqu'à Villa Ruvia , l'une des principales places des Maures. Ceux de ces derniers qui parvinrent à s'échapper , donnèrent enfin l'alarme. Un corps nombreux se réunit pour couper la retraite aux vainqueurs. Postés près d'un défilé , nommé le val d'Iban , où une poignée d'hommes déterminés pouvait arrêter une armée entière , et l'anéantir en roulant sur elle des arbres et des rochers , ils attendirent les Français avec l'intention de renouveler dans ces gorges profondes la fatale journée de Roncevaux ; mais instruits du piège qui leur est tendu , les lieutenans de Louis changent de route , et , au lieu de s'engager dans les montagnes , se dirigent vers la plaine. Cette contremarche persuade facilement aux Maures que la crainte plutôt que la prudence engage leurs ennemis à éviter le combat. Ils quittent leur retraite , ils accourent du sommet des montagnes sur l'armée française , et tombent sur son arrière-garde. Sans perdre un seul instant , les généraux de Louis font passer le butin et les bagages en tête de



la colonne ; et , faisant tout-à-coup volte-face , ils marchent sur les Maures qui se disposaient eux-mêmes à les charger. Attaqués vigoureusement par un ennemi qu'ils se croyaient certains d'écraser , les Sarrasins sont enfoncés sur tous les points , et mis en déroute. Un grand nombre d'entre eux est passé au fil de l'épée ; le reste ne trouve son salut que dans la fuite ; et les vainqueurs , après une expédition de vingt jours , rentrent dans leur camp , riches d'esclaves et de butin <sup>1</sup>.

Louis , après avoir ravagé les environs de Tortose , prit la route de la Navarre , dont les habitans s'étaient donnés précédemment aux Maures , et termina cette campagne glorieuse par la prise de Pampelune <sup>2</sup>.

*Les Maures sont battus sur la Méditerranée par une flotte française.* — L'année suivante , les Maures , ayant tenté une descente dans l'île de Sardaigne , furent contraints de se rembarquer , après avoir essuyé une perte de trois mille hommes : ils firent voile vers l'île de Corse ; mais une flotte française , commandée par le comte Burchard ou Bouchard <sup>3</sup> , leur livra combat en vue du port d'Ajaccio , prit ou coula à fond treize navires , et leur tua beaucoup de monde <sup>4</sup>.

807.

*Suite de la guerre en Espagne contre les Maures.* — Battus sur les côtes d'Italie , les Maures obligèrent les Français à porter de nouvelles forces au-delà des Pyrénées. Le roi d'Aquitaine se disposait à rentrer en campagne à la tête d'une armée , lorsqu'il reçut de l'empereur , son père , l'avis qu'une flotte de Normands avait passé la Manche <sup>5</sup> ,

807-808.

<sup>1</sup> *Vita et actus Ludov. pii, incert. auct.*

<sup>2</sup> *Egolismens. monach. Chronic.*

<sup>3</sup> Il était comte de l'écurie (*comes stabuli.*)

<sup>4</sup> *Eginhard. Annal. ; Egolismens. monach. Chronic. ; Annal. Fuldens.*

<sup>5</sup> Bras de mer qui sépare la France de la Grande-Bretagne.

et faisait voile vers les côtes d'Aquitaine. A cette nouvelle, et d'après les conseils de son père, Louis fit construire des bâtimens sur la Garonne, afin d'en défendre l'embouchure. Le jeune Ingolbert, envoyé par l'empereur pour prendre, en l'absence du roi d'Aquitaine, le commandement de l'armée d'Espagne, arriva sans coup férir à Barcelonne. Le nouveau général assembla dans cette ville un conseil de guerre pour délibérer sur le plan de campagne à suivre. Il fut décidé qu'afin de diviser l'attention des Maures, Ingolbert s'avancerait vers l'ennemi campé sous les murs de Tortose, tandis que le comte Adhémar et le comte Bera, gouverneur de Barcelonne, iraient passer l'Ebre à un endroit favorable. En conséquence, des bateaux, qui se démontaient pour se séparer en quatre pièces, furent secrètement construits. Chaque pièce pouvait être portée par deux chevaux ou par deux mulets, munis de clous, de poix, et de tous les ustensiles nécessaires au succès de l'expédition; du reste les Français ne marchaient que de nuit; pendant le jour ils se cachaient dans les bois qui couvraient les bords de l'Ebre. Ils n'avaient avec eux ni tentes, ni équipages, ni charriots, et ne faisaient pas même de feu de peur d'être trahis par la fumée <sup>1</sup>.

Arrivés après quatre jours de trajet à l'endroit où devait s'effectuer leur passage, ils rassemblèrent leurs bateaux à l'aide desquels l'infanterie traversa le fleuve, tandis que la cavalerie suivait à la nage. Jusques-là tout avait réussi au gré de leurs vœux, lorsqu'ils furent découverts par l'intelligence d'un soldat maure. Abaïdoun, gouverneur de Tortose, était campé sur les bords de l'Ebre, dans l'intention de défendre le passage. Un de ses soldats, en se baignant dans le fleuve,

<sup>1</sup> *Erant enim sine sagmatibus, cœlo pro tecto tuentes, igni ne fumo deprehenderentur renunciantes, sylvis se die occultantes, nocte, quantum posse dabatur, iter agentes.* (Vit. et act. Ludovic. pii, imperat.)

remarqua une assez grande quantité de fiente de cheval entraînée par le courant. Cette remarque lui ayant fait soupçonner qu'il y avait de la cavalerie aux environs et en amont du fleuve, il en prévint ses camarades et ses chefs<sup>1</sup>.

Frappé de cet avertissement, donné d'une manière assez extraordinaire, Abaïdoun envoya quelques éclaireurs qui ne tardèrent pas à revenir lui annoncer, en effet, l'approche des Français. Aussitôt la terreur se répand dans le camp. Chefs et soldats abandonnent à l'envi leurs munitions, leurs bagages, et prennent la fuite en désordre. Dans le même temps que les comtes Adhémar et Béra s'avançaient par l'autre rive pour tourner l'ennemi, les troupes que dirigeait Ingolbert traversaient le fleuve sans rencontrer aucun obstacle. Pas un seul Sarrasin ne se présenta pour leur en disputer le passage, et l'armée française passa la nuit sous les riches tentes des Maures.

Parvenu cependant à rallier ses troupes, et à leur faire honte de leur première terreur, l'émir marcha dès le lendemain matin sur son camp pour y surprendre les Français, qu'il supposait occupés à piller; son attente fut déçue. Il les trouva rangés en ordre de bataille devant le front des premières tentes, et disposés à le bien recevoir. En effet, malgré leur infériorité numérique, les Français mirent l'ennemi en déroute, et en firent un grand carnage<sup>2</sup>.

Trop faibles, toutefois, pour tenter de s'emparer de Tortose, les milices d'Aquitaine retournèrent vers les Pyrénées<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Fimum a flumine vidit ferri equum. Quo viso sicut jam nimie calliditatis, adnatans, fimumque comprehendens et naribus admovens, exclamavit : cernite, inquiens, o socii, moneo quam cavete. Nam hoc stercus non est onagri, vel cujuscumque animantis herbidis assueti pastibus, etc.* (Vita et acta Ludovici pii, imperat.)

<sup>2</sup> *Vita et acta Ludovic. pii, imperat.*

<sup>3</sup> Les guerres d'alors ne ressemblaient point à celles de nos jours. On

Mais cette conquête ne fut que différée. Dès les premiers jours du printemps, Louis vint en personne mettre le siège devant Tortose. Vaillamment secondé par Héribert, Liutard, Isambard et plusieurs autres capitaines, il battit les murailles à l'aide des machines alors en usage, et épuisa tellement la garnison par les assauts multipliés qu'il livra, que la place fut contrainte de lui ouvrir ses portes.

808. < *Expédition contre les Scandinaves danois ou normands.*

— Cette même année (808) Charlemagne eut à soutenir une nouvelle guerre dans le nord de la Germanie.

Les Scandinaves ou Normands (hommes du Nord) étaient alors gouvernés par Godefred (*Godfredus*). Ce prince, aussi redoutable par le nombre de ses soldats que par l'immense quantité de vaisseaux qu'il pouvait faire sortir de ses ports, se jeta sur les terres des Aboridites. Il en chassa le duc Trasicon, et fit pendre un autre duc, nommé Godolaïbe, qui avait eu le malheur de tomber entre ses mains. Une grande partie du pays fut forcée de se soumettre, et de lui payer tribut. Toutefois cette conquête lui coûta beaucoup de monde. Il perdit plusieurs de ses meilleurs capitaines, et un de ses neveux, qu'il chérissait à l'égal de ses fils, fut tué à l'attaque d'une petite place, dont nos anciens chroniqueurs ne nous ont pas fait connaître le nom<sup>1</sup>.

Charlemagne n'eut pas plus tôt appris cette irruption des

ne connaissait ni troupes réglées, ni suite d'opérations militaires. Le prince convoquait ses vassaux ; il marchait aux ennemis, revenait bientôt dans ses états, faute de subsistances, et congédiait ses troupes. Rarement de telles excursions pouvaient produire des effets durables (comme on a pu le remarquer dans nos précédens récits) ; sans cesse il fallait recommencer. Cette méthode dura plusieurs siècles, et ne changea que sous Charles VII. (MILLOT, *Hist. de France.*)

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal., ad ann. 808 ; Annal. Fuldens. ; Egoismens. monach. Chronic. ; Vit. Carol. magn. Aimoin., lib. IV, cap. 96 et 97 ; Reginon. Chronic. ; Sigebert. Chronic.*



Normands, qu'il fit partir son fils Charles avec une armée pour arrêter Godefred au passage de l'Elbe. Arrivé à ce fleuve, Charles le traversa sur un pont qu'il fit construire, et s'avança en toute hâte vers le territoire des Hilinons<sup>1</sup> et des Smeldingues<sup>2</sup>, qui avaient pris parti pour Godefred. Il porta le fer et la flamme dans leurs villes et dans leurs campagnes, et rentra en Saxe sans avoir pu rencontrer l'ennemi. Au bruit de son approche, Godefred s'était retiré dans ses états, avait fait combler le port de Beric, et élever sur cette langue de terre, qui sépare la mer Baltique de l'Océan germanique, sur la rive septentrionale de l'Eder, une haute muraille destinée à le garantir des premiers efforts d'une invasion. Dans le même but, et afin d'arrêter les courses des Wilses qui venaient de se joindre aux Normands, le fils de Charlemagne, avant de repasser l'Elbe, fit bâtir deux nouveaux forts sur chaque rive de ce fleuve<sup>3</sup>.

*Guerre de Pepin en Vénétie.*—Cependant la guerre venait d'éclater entre les deux empereurs d'Orient et d'Occident. Des hostilités avaient eu lieu sans avantage décisif, dans le golfe de Venise, entre la flotte de Pepin et celle des Grecs. Cette dernière, commandée par le patrice Nicetas, voulut, l'année suivante, tenter une attaque sur Comachio, et fut vigoureusement repoussée. Quelques propositions de paix que fit alors le général grec, échouèrent par les entraves qu'y apportèrent les doges ou ducs vénitiens<sup>4</sup> intéressés à la continuation de la guerre. Toutefois la flotte grecque se

809.

<sup>1</sup> C'était une tribu slavonne.

<sup>2</sup> Autre tribu slavonne.

<sup>3</sup> *Eginhard Annal. ad ann. 809; Annal. Fuldens.; Aimoin., lib. iv, cap. 96.*

<sup>4</sup> La république de Venise existait déjà depuis près de quatre siècles; en 697, le pouvoir avait été concentré dans la main d'un chef unique à vie, auquel on donnait le nom de *doge* ou duc. Le doge Obelerio, qui gouvernait à l'époque dont nous parlons, s'était associé ses deux frères.



retira après cette expédition. Pepin resta maître de la plus grande partie de la Vénétie<sup>1</sup>.

809.

*Suite de la guerre contre les Maures.* — Tandis que la flotte française était occupée dans la mer Adriatique, les Maures d'Espagne faisaient une descente dans l'île de Corse, surprenaient la ville d'Aleria, pendant les solennités du samedi saint, et emmenaient tous les habitans en esclavage.

En Espagne, Tortose était retombée entre leurs mains. Le roi d'Aquitaine, ayant passé les Pyrénées pour reprendre cette ville sans pouvoir y réussir, s'était décidé à lever le siège. Le comte Héribert avait été contraint d'en faire autant devant Huesca. Cette place, tant de fois prise, et tant de fois perdue par les Français, était alors vaillamment défendue. Après plusieurs jours de blocus, quelques soldats de l'armée assiégeante s'avisèrent de s'approcher imprudemment des murailles, commencèrent à railler les assiégés, et finirent par décocher des traits sur les remparts. Les Maures, voyant le petit nombre des agresseurs, et profitant de la distance qui séparait ceux-ci du gros de l'armée française, ouvrirent tout-à-coup leurs portes, et tombèrent sur eux à l'improviste. Le choc fut vif, mais enfin il fallut céder au nombre, et peu de ces Français revinrent au camp. Forcé de lever le siège, Héribert s'en vengea en ravageant tout le pays environnant<sup>2</sup>.

809.

*Succès variés contre les Danois ou Normands.* — Cette même année (809), après quelques négociations infructueuses de la part de Godefred, les hostilités avaient recommencé dans le Nord. Trasicon, par ordre de Charlemagne, se mit à la tête d'un corps auxiliaire de troupes saxonnes, et entra sur le territoire des Wilses et des Smeldingues. Impatient de venger sa précédente défaite, et de

<sup>1</sup> La république de Venise relevait de l'empire d'Orient.

<sup>2</sup> *Vita Ludov. pii, imperat., incert. auctor.*

punir ses anciens alliés de leur manque de foi, le chef aboridite parcourut leurs campagnes, répandant partout la désolation et la mort. Un nouveau renfort qu'il reçut des Saxons lui permit de poursuivre sa carrière victorieuse. Il prit et ruina la principale ville des Smeldingues, et contraignit tout le pays, qui s'était nouvellement soumis à Godefred, à rentrer sous l'obéissance de l'empereur. Peu de temps après, il fut surpris et tué dans Rérich.

Les menaces du prince normand, la force numérique de ses troupes, leur inconcevable audace, exigeaient des précautions extraordinaires de la part de Charlemagne. Le comte Egbert passa l'Elbe à la tête d'un corps de troupes, et s'empara de plusieurs positions importantes, dans le but de fermer aux Danois les approches du fleuve. Il fit en outre bâtir un fort sur la rivière de Sturie<sup>1</sup>, dans un lieu qu'Eginhard, et les annalistes qui l'ont suivi, s'accordent à nommer Esselfelt.

*Suite des événemens militaires en Espagne et en Italie.* 809.-810.

— Vainqueurs au Nord, les Français n'étaient pas aussi heureux dans le Midi. Le comte Auréole, gouverneur de la Marche d'Espagne, étant mort, Amoroz, gouverneur de Saragosse et de Huesca, pour le roi de Cordoue, ne manqua pas de profiter d'une circonstance aussi favorable à son ambition personnelle; il s'empara de tous les forts confiés à la garde du général français, y mit bonne garnison, et envoya ensuite des députés à l'empereur pour lui offrir l'hommage de tout ce dont il venait de se rendre maître. Mais bien qu'Amoroz feignît de vouloir se reconnaître vassal de Charles, sa véritable intention était de se former un état également indépendant, et du monarque français, et du roi de Cordoue.

En effet, il ne put convenir ni avec un agent que lui

<sup>1</sup> Aujourd'hui la Sthur.

envoya Charlemagne, ni avec les comtes préfets de ses frontières, des conditions de sa soumission : il ne tarda pas, toutefois, à porter la peine de sa double perfidie. Vers la fin de l'année, le roi de Cordoue, lié avec Charlemagne par un nouveau traité, vint attaquer le gouverneur rebelle dans Sarragosse, et l'obligea de se réfugier dans Huesca, l'unique asile qui lui restât encore. Les Français profitant d'une guerre qui les laissait maîtres de la campagne, rentrèrent successivement et sans coup férir dans toutes les places qui leur avaient été enlevées <sup>1</sup>.

Pepin était moins heureux en Italie : il avait attaqué les îles de Venise, et les avait soumises à l'exception de Rialto, où toute la population de Malamoco, capitale de la république et siège du gouvernement, s'était jetée. Il ne put s'emparer de ce dernier refuge ; et, battu par la flotte vénitienne, il se retira précipitamment avec la sienne dans le port de Malamoco <sup>2</sup>.

Pendant cette expédition, les Maures n'avaient pas manqué de faire plusieurs descentes en Sardaigne et en Corse, dont Pepin avait retiré presque toutes les garnisons pour les employer sur la flotte. La dernière de ces deux îles était même tombée presque entièrement en leur pouvoir. Ce fut, sans doute, un des principaux motifs qui déterminèrent Charlemagne à conclure avec le roi de Cordoue, le traité de paix dont nous avons parlé plus haut. Peu de temps après il en signa un autre avec l'empereur d'Orient, et il y fut stipulé que Venise continuerait de faire partie des états de ce dernier <sup>3</sup>.

D'un autre côté, les Gascons s'agitaient dans leurs montagnes. Louis en fut informé, il s'avança jusqu'à Dax, d'où

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal.*

<sup>2</sup> *Histoire de Venise*, par Daru, tom. 1<sup>er</sup>, liv. 1<sup>er</sup>.

<sup>3</sup> *Hist. de Venise*, par Daru.

ayant en vain sommé les chefs des rebelles de le venir trouver , il pénétra dans leurs défilés , et ravagea la contrée. Ces bandes indisciplinées furent facilement dissipées ; un de leur principaux chefs ayant été pris , fut pendu pour servir d'exemple aux autres ; leurs femmes et leurs enfans servirent en outre d'ôtage à l'armée , jusqu'à la sortie du pays et l'entière soumission des révoltés.

*Les Danois ou Normands demandent la paix à Charlemagne.* — Cependant Charlemagne s'occupait à Aix-la-Chapelle, des préparatifs d'une nouvelle campagne contre Godefred, lorsqu'il apprit que ce prince l'avait prévenu. Deux cents voiles normandes avaient abordé les rivages de la Frise, et toutes les îles voisines avaient été pillées et ravagées ; l'armée ennemie , débarquée sur le continent , avait battu les Frisons dans plusieurs rencontres, et contraint ces peuples à se racheter moyenant un tribut de cent livres d'argent. Dans le même temps, les Wilses avaient attaqué un des forts construits sur l'Elbe, et s'en étaient rendus maîtres. Le mal exigeait un prompt remède ; aussi les ordres les plus pressans rassemblèrent-ils toutes les forces de terre et de mer. Charlemagne passa le Rhin à Lippenheim, et se rendit au confluent de l'Aller et du Weser <sup>1</sup>, où il attendit l'armée de terre ; en même temps sa flotte mit à la voile pour aller combattre celle de Godefred. Lorsqu'elle arriva sur les côtes de la Frise, l'ennemi s'était rembarqué, et avait fait voile pour le Jutland : la mort de Godefred, assassiné par un de ses gardes, était cause de cette soudaine retraite. Son fils Hemming, qui lui succéda, demanda la paix et l'obtint en abandonnant les conquêtes de son père.

Cette paix combla les vœux de Charlemagne, auquel les Normands ne cessaient de causer les plus vives inquiétudes ; de tous les ennemis armés contre la France, il regardait ces

<sup>1</sup> *Eginhard. Annal.*



peuples comme les plus redoutables. Ce prince visitant un jour les côtes d'Aquitaine, aperçut des fenêtres de son palais, plusieurs bâtimens légers qui s'approchaient du rivage, comme pour chercher un endroit propre au débarquement. Charlemagne fut le seul qui, à leur construction et à la précision de leurs manœuvres, reconnut qu'ils étaient Normands. *Ces bâtimens, dit-il, sont chargés d'ennemis bien plus que de marchandises.* Aussitôt on saute dans des barques, et l'on se met à la poursuite de l'ennemi. Au mouvement qu'ils observaient sur la côte, jugeant que l'empereur était présent, et qu'ils avaient à redouter d'être atteints par celui qu'il appelaient, comme son aïeul, du nom de Charles Martel, les Normands gagnèrent le large et disparurent bientôt. Profondément ému par le spectacle qui venait de frapper ses yeux, l'empereur, après un moment de silence, laissa échapper quelques larmes, et s'écria douloureusement : « O mes amis ! Dieu me préserve de redouter en ce moment » de pareilles attaques ; mais s'ils osent de mon vivant menacer ce rivage, que de maux ne réservent-ils pas à mes » descendans et à leur postérité ? » Charlemagne présentait dès lors dans quelles débiles mains il laisserait l'immense fardeau de son empire.

§ 11.

*Les Hilinons, les Esclavons et les Bretons battus par les armées de Charlemagne.* — Au commencement de 811, l'empereur français mit à la fois trois armées sur pied : l'une marcha contre les Hilinons, qui furent vaincus, et virent rétablir le fort qui avait été renversé l'année précédente par les Wilses leurs alliés ; la seconde armée se dirigea vers la

<sup>1</sup> *Scitis, inquit, o fideles mei, quid tantopere ploraverim ? Non hoc, ait, timeo quod isti nugis mihi aliquid nocere prævideant : sed nimium contristor, quod, me vivente, nisi sunt littus istud attingere ; et maximo dolore torqueor, quia prævideo, quanta mala posteris meis et eorum sint facturi subjectis.*

(Monach. Sangallens., *De reb. bellic. Carol. magn.*, lib. II, cap. 22.)



Pannonie, pour delivrer les Huns des incursions et de l'insatiable brigandage des Esclavons, qui habitaient cette partie du pays, appelée de leur nom Pannonie Slavienne<sup>1</sup>; la troisième s'avança contre les Bretons qui s'étaient révoltés, et avaient élu un roi nommé Cenulphe Machou. Ces trois corps rentrèrent ensuite en France sans avoir beaucoup souffert, et après avoir rempli glorieusement leur mission<sup>2</sup>.

Pendant cette triple campagne, l'empereur français avait parcouru les côtes de Flandre et de Picardie, activant, par sa présence, la construction des vaisseaux et des forts destinés à les protéger. Il fit rétablir à Boulogne une ancienne forteresse qu'on croit avoir été le phare appelé depuis la *tour d'ordre*, qui maintenant n'existe plus.

*Nouveaux succès sur les Maures d'Espagne.* — Cependant les Maures d'Espagne avaient rompu le traité de paix qui les unissait depuis quelques années à la France, et renouvelé leurs irruptions en Corse et en Sardaigne. Aidé des conseils du comte Wala, son ministre, le jeune Bernard, qui venait de succéder à Pepin son père, sur le trône d'Italie, attaqua successivement les infidèles dans l'une et l'autre de ces deux îles, et remporta sur eux une victoire complète en Sardaigne. Un nouveau traité de paix fut la conséquence presque immédiate de ce premier avantage du petit-fils de Charlemagne<sup>3</sup>. 812.

Grimoald, duc de Bénévent, avait cru l'occasion favorable pour secouer le joug. Wala marcha contre le duc révolté, le battit et ne lui accorda la paix, qu'à la condition de payer une somme de vingt-cinq mille sous d'or. Les Maures d'Espagne l'avaient obtenue au même prix.

<sup>1</sup> Aujourd'hui Esclavonie.

<sup>2</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 811.*

<sup>3</sup> Eginhard. *Annal. ad ann. 812.*

Une autre expédition dirigée contre les Wilses n'eut pas une issue moins heureuse.

813. *Charlemagne fait proclamer son fils Louis, empereur d'Occident.* — Charlemagne, se sentant défaillir de jour en jour, réunit à Aix-la-Chapelle, dont il avait fait, depuis long-temps, sa capitale, les députés de toutes les provinces de son vaste empire. Là il leur présenta son fils Louis, roi d'Aquitaine, comme son successeur. D'après l'ordre de son père, et aux acclamations unanimes de l'assemblée, le jeune prince se leva, prit sur l'autel la couronne impériale et la ceignit lui-même. Dans la même assemblée, Bernard, fils de Pepin, fut reconnu roi d'Italie, sous la tutèle de Wala, son oncle paternel.

Cependant les Maures d'Espagne armèrent de nouveau, et firent une descente dans l'île de Corse. Irmangard, gouverneur du Lampourdan, les surprit au moment où ils se rembarquaient avec un riche butin, leur prit huit navires, et fit un grand nombre de prisonniers. Les Maures se vengèrent de cet échec par le pillage de Nice, qu'ils détruisirent presque entièrement : ils allèrent également piller Civita-Vecchia. Attaqués en Sardaigne, où ils avaient ensuite pris terre, ils furent mis en déroute et obligés de se rembarquer précipitamment, après avoir perdu un grand nombre des leurs<sup>1</sup>.

814. *Mort de Charlemagne.* — Charlemagne survécut peu de jours à ces derniers événemens et aux dispositions par lesquelles il avait assuré la tranquillité de son empire. Le 28 janvier 814, il eut la fièvre en sortant du bain et mourut huit jours après, d'une pleurésie. Il était alors dans la soixante-onzième année de son âge, et en avait régné quarante-sept.

<sup>1</sup> *Annal. Franc. ; Eginhard. Annal. ad ann. 813 ; Vita Carol. magn., incert. auctor.*

Le plus brillant éloge, la plus noble apologie de ce grand prince, sont tracés sur les pages de son histoire : on peut les résumer dans ce peu de mots d'une épitaphe rapportée par Mézerai, et qu'un bien petit nombre de nos rois mériteront après lui : IL A NOBLEMENT AGRANDI ET HEUREUSEMENT GOUVERNÉ LA FRANCE.

*Lois, réglemens et institutions militaires de Charlemagne.*

— Il n'entre point dans notre plan de parler ici de toutes les lois, des nombreux réglemens rendus par Charlemagne sur les diverses parties de l'administration de l'état, et qui nous ont été transmis sous le titre de Capitulaires; nous nous bornerons à faire connaître ce qui a plus rapport à l'objet que nous traitons.

On a vu qu'il n'existait point d'armée permanente. Les troupes se levaient par des ducs (*duces*), gouverneurs de province, auxquels le prince désignait le contingent à fournir. Les comtes (*comites*) commandaient sous les ducs, et rassemblaient les levées, chacun dans son district ou canton. Les bourgs, les villages, les métairies fournissaient un nombre de soldats proportionné à leurs forces<sup>1</sup>. Selon le savant

<sup>1</sup> Ces soldats (*milités*) n'étaient pris que dans une seule des trois classes qui divisaient la population, la classe des hommes libres (*arimani*); les deux autres étaient celle des serfs ou esclaves (*servi*), et celle des villains (*villani*).

(Voyez DUCANGE, Glossar. voc. *arimanus*, *servus* et *villanus*.)

« Tout homme libre, à qui l'on assignait dans le partage des terres conquises une portion de terrain, était obligé de prendre les armes contre les ennemis de la nation. Le service militaire était la condition à laquelle il recevait et tenait sa portion de terre; et, comme il n'était soumis à aucune autre charge, cette espèce de possession chez un peuple guerrier devait être à la fois commode et honorable. Le roi ou le général qui avait conduit la nation à la guerre, restant toujours le chef de la colonie, devait avoir pour sa part la portion de terre la plus considérable; il avait par là un moyen de récompenser les services qu'on lui avait rendus, et d'acheter de nouveaux partisans : c'était dans cette vue qu'il distribuait ses terres, et ceux entre lesquels il les partageait, devaient s'en-

glossateur, Charles Dufresne, vulgairement appelé Ducange, douze arpens de terre constituaient une métairie ou manse. L'homme qui en possédait au moins trois, était obligé de marcher en personne; celui qui n'en avait qu'une s'arrangeait avec trois de ses pareils, pour donner un soldat. La possession de douze métairies ou manses, obligeait à fournir un cavalier armé d'un casque et d'une cuirasse; les autres soldats n'en portaient point, mais tous avaient le bouclier d'une forme carrée et longue, la francisque ou hache d'armes, l'épée et le javelot (*ungon*). Dans certains cantons, le soldat ajoutait à ses armes l'arc, et devait avoir au moins douze flèches dans le carquois; d'autres étaient armés de frondes: ces deux dernières classes de combattans faisaient le service de troupes légères, et commençaient le combat dans les grands engagements, ainsi que cela se pratiquait chez les anciens; le soldat s'armait à ses frais. La province qui fournissait un corps de milice, lui distribuait du blé et les provisions pour trois ou six mois; et si la campagne se prolongeait, le prince ou l'état en procurait pour le reste du temps de service. Les revues se passaient, suivant les circonstances, au premier de mars ou au premier de mai, à la même époque où se tenaient les assemblées générales ou parlemens nationaux <sup>1</sup>.

gager à prendre les armes pour le défendre, et à le suivre au combat avec un nombre d'hommes proportionné à l'étendue du terrain qu'il avait reçu. Les principaux officiers imitaient l'exemple du prince, et, en partageant entre les suivans la portion de terre qui leur était échue, ils attachaient à ce don la même condition..... Les noms d'homme et de soldat étaient synonymes. Tout propriétaire de terre, armé d'une épée, était toujours prêt à marcher sur la réquisition de son supérieur, et à se mettre en campagne contre l'ennemi commun. »

(ROBERTSON, *Introduit. à l'hist. de Charles v.*)

<sup>1</sup> Les hommes libres obligés au service ne pouvaient embrasser la profession ecclésiastique, sans la permission du prince. Charlemagne rendit



Lorsque Pepin d'Héristal forma la domination des ducs d'Austrasie, en l'affranchissant de l'autorité des rois Mérovingiens qui régnaient en Neustrie et en Bourgogne, sous l'influence et la direction de leurs maires du palais, il crut devoir user d'une ressource puissante pour récompenser le zèle des leudes qui l'avaient secondé dans son entreprise, et s'assurer encore de nouveaux partisans pour l'avenir. La victoire avait mis à sa disposition des terres et des serfs conquis sur ses ennemis. Il les distribua à ceux de ses partisans qui n'en avaient point, et augmenta le domaine des autres; il demanda en retour de ces concessions ou bénéfices à vie, des services permanens, et se forma ainsi une milice dévouée à ses intérêts. Ses successeurs, Charles Martel et Pepin, suivirent cet exemple, et tirèrent le plus grand parti d'une institution régie plutôt par un contrat particulier, que par les lois nationales <sup>2</sup>.

Charlemagne régla par des Capitulaires la manière dont chaque Franc, possesseur de bénéfice ou fief, devait contribuer à la défense du pays. Le plus complet de ces Capitulaires, qui se répètent en grande partie, fut rendu au palais d'Aix-la-Chapelle, en 807. L'empereur français appelle d'abord au service militaire tous ceux, sans exception, qui jouissent d'un bénéfice.

Ici, il convient de distinguer les bénéfices *fiefs*, d'avec les bénéfices *allodiaux*. Ces derniers étaient donnés aux dépens du domaine royal, mais le prince se réservait le droit de les reprendre à son gré. Depuis les concessions dont nous

un capitulaire à l'occasion de quelques individus qui s'étaient faits clercs ou moines pour s'exempter au service. (*Capitul. Carol. magn.*, l. 1, c. 120.)

Les serfs ne marchaient à l'armée qu'en qualité de valets, gouvats et vivandiers. Ils ferraient les chevaux, raccommodaient les chars et les machines de guerre, coupaient les arbres, remuaient les terres, et exerçaient toutes les autres professions mécaniques réputées serviles.

<sup>2</sup> Mably, *Observations sur l'Histoire de France*, tom. 1.



les églises. La majorité ou l'âge du service, fixé à quinze ans sous les Mérovingiens, le fut à vingt-un sous Charlemagne et ses successeurs. Jusqu'au commencement de la seconde race, l'infanterie fut la principale force des armées. Charlemagne employa la cavalerie presque en nombre égal à l'infanterie. Nous avons fait connaître les armes portatives; les machines de guerre étaient à peu près les mêmes que celles des Romains. Charlemagne encouragea l'usage des chants guerriers, et en fit même composer un recueil pour ses armées; ces chants retraçaient les hauts-faits des premiers rois, et les actes éclatans de la valeur franque.

La nation, c'est-à-dire tous les hommes libres, étant investie de la puissance législative, avait le droit de décider de tout ce qui regardait la paix et la guerre; et le monarque ne pouvait refuser de donner son consentement à ce qui était réglé par les hommes libres dans l'assemblée générale du champ de mai.

Charlemagne avait créé une marine en établissant de grands bateaux armés de machines de guerre, aux embouchures des principales rivières de son empire. C'est par ce moyen qu'il arrêta les invasions des peuples du Nord, et qu'il les contint dans leurs climats glacés. Mais ces forces navales disparurent sous ses successeurs, et les côtes françaises demeurèrent exposées à l'insulte de ces Normands audacieux qui se répandirent bientôt dans l'intérieur des terres, et s'y établirent comme on le verra dans la suite de ces fastes.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

---

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

disparaître toute la classe des hommes libres, et par conséquent le peuple conquérant de la Gaule, Charlemagne voulut que le malheureux qui mourait dans cet état d'esclavage, fût considéré comme ayant acquitté son *hereban*, en sorte que sa propriété n'était point saisie, ni ses enfans réduits en esclavage <sup>1</sup>.

Charlemagne fit aussi des réglemens particuliers pour la discipline des troupes. Quand il se commettait quelques désordres dans la marche jusqu'à la frontière de l'empire où l'armée devait se rendre, celui qui avait reçu du dommage, était en droit de réclamer justice et dédommagement. Le coupable était condamné à payer le triple, et si c'était un serf, on y ajoutait une punition corporelle. On punissait également le commandant du corps dont le coupable faisait partie, s'il n'avait pas eu soin de faire justice tout d'abord; dans ce cas il était cassé et privé du commandement.

Si quelqu'un s'enivrait dans le camp, il était excommunié, et condamné à ne boire que de l'eau pendant un temps qu'on lui marquait pour sa pénitence.

Celui qui se retirait de l'armée sans la permission du prince, était puni de mort.

Celui qui dans le combat fuyait intempestivement, ou refusait de marcher à l'ennemi, quand il était commandé, non-seulement perdait la qualité de soldat ou son grade, mais encore il était déclaré infâme, et son témoignage n'était plus admis en justice.

Les bagages, tant des officiers que des soldats marchant à l'armée, n'étaient point sujets aux douanes <sup>2</sup>.

Tous les hommes libres, appelés au service militaire, portaient constamment leurs armes et ne les quittaient que dans

<sup>1</sup> *Histoire des Français*, par Sismonde de Sismondi, tom. II, part. II, ch. 5; *Capitul. secund*, ann. 812.

<sup>2</sup> *Capitul. Car. mag.*, lib. III et VI.

